

Bas les armes !

Bertha von Suttner

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

00

Un jour viendra — jour prochain, il faut l'espérer — où l'on s'étonnera qu'en l'an de grâce 1899, il ait encore pu sembler nécessaire de « présenter » au public français la baronne de Suttner et son œuvre la plus connue : Bas les armes !

La fortune de ce livre, en effet, a été exceptionnelle, dans tout le monde civilisé. Il est juste de dire, toutefois, qu'il n'évita pas le sort commun à toutes les œuvres qui devancent leur époque : il fut refusé d'abord par vingt journaux et éditeurs, sous prétexte que l'échec était certain auprès du public allemand, foncièrement militariste. Enfin, en 1890, il se trouva un éditeur plus courageux et clairvoyant, qui fut récompensé de son audace : 28 000 exemplaires de l'édition en deux volumes, 30 000 de l'édition populaire, enfin une adaptation illustrée à l'usage de la jeunesse, témoignent d'un succès auquel on ne trouve guère de précédent, en un pays où le cabinet de lecture nuit beaucoup à la vente des livres nouveaux. En Allemagne, il se mêlait peut-être un certain esprit d'opposition à l'accueil que rencontra ce cri, audacieusement poussé en plein Berlin : Die Waffen nieder ! Mais en Autriche même, dans la patrie de M de Suttner, le livre, à peine paru, recevait un éloge officiel vraiment insolite : en pleine séance de la Chambre, le ministre des finances Dunajewski disait, le 18 avril 1890 : « Messieurs, consacrez quelques heures à la lecture de Bas les armes ! Et quiconque, après cette lecture, pourra encore plaider pour la guerre, — je le plaindrai ! »

Quant à l'étranger, son enthousiasme n'a pas été moindre. Il existe actuellement une quinzaine de traductions de ce roman : en anglais (une édition anglaise et une américaine), en danois, en italien, en magyar, en polonais, en roumain, en russe (cinq versions différentes dont une autorisée), en suédois, en tchèque, et jusque dans ce dialecte romanche que parlent 40 000 montagnards de l'Engadine. En Angleterre, M. Stead en a extrait, pour sa Collection des chefs-d'œuvre, une petite brochure dont le premier tirage se fit à 250 000 exemplaires. Quant aux journaux de tous pays qui ont donné Bas les armes ! en feuilleton, M de Suttner elle-même serait bien embarrassée d'en faire le compte. Il ne manquait à cette série de consécrations que celle du public français, et l'on peut être assuré qu'elle ne fera pas défaut à l'œuvre.

⁂

Le sous-titre : Une biographie, que porte l'édition allemande de Bas les armes !, la vraisemblance de l'action, la vie qui anime les personnages du drame, ont fait croire à beaucoup de personnes que ce livre était une histoire vécue, l'histoire de l'auteur.

Mais il n'en est rien : Bas les armes ! est une œuvre d'imagination pure, n'empruntant à la réalité que la trame historique qui sert de support à l'action ; et rien, dans la vie de l'auteur, ne ressemble aux aventures de l'héroïne du roman.

Au reste, personne n'était moins prédestiné à écrire un tel ouvrage, et l'on ne saurait invoquer à propos de M de Suttner les lois de l'atavisme. Née comtesse Kinsky, elle descend du célèbre compagnon de Wallenstein. Son père, le feldmaréchal-lieutenant, comte François Kinsky, était chambellan de l'empereur d'Autriche et avait deux frères généraux, et sa mère était née von Kör-

ner, de la famille de l'héroïque soldat-poète de La lyre et l'épée. C'est donc de tout un long passé aristocratique et guerrier que s'est détachée M de Suttner pour lancer son retentissant anathème à la guerre, et se rapprocher de tous ceux qui souffrent des injustices du sort ou de la méchanceté des hommes.

En fait, elle a raconté elle-même combien elle était loin jadis de ses idées actuelles. En 1868, à Baden-Baden, elle fut présentée au vieux roi Guillaume I ; ce dernier, dont la galanterie chevaleresque était renommée, montra à l'égard de la jeune et belle comtesse. Kinsky un empressement qui resta pendant longtemps le plus beau souvenir de celle qui en avait été l'objet. Elle ne revit le roi, devenu l'empereur Guillaume, que de loin, en 1871 : elle assistait, du haut d'un balcon, à la rentrée triomphale des troupes allemandes à Berlin. Et elle écrivait plus tard, à ce propos, avec un véritable étonnement d'elle-même : « Ce fut là pour moi une impression grandiose : l'enthousiasme, les drapeaux, les uniformes brillants — et cette pensée : voici un moment historique ! Pas la moindre notion de cette idée que le monde serait plus beau si l'on n'élevait pas des arcs de triomphe sur des cadavres : pas même le soupçon qu'une telle révolution serait possible ! La génération actuelle ne sera pas capable d'une pareille inconscience. »

⁂

Bien avant d'acquérir la renommée universelle dont elle jouit aujourd'hui, M de Suttner était un écrivain hautement apprécié de ses compatriotes.

Née à Prague en 1843, elle avait reçu de sa mère une culture littéraire qu'elle développa durant de longs séjours en Angleterre,

en Italie et en France ; et dès l'âge de quinze ans, elle s'essayait à la poésie. Mais ce ne fut que bien plus tard, quand son esprit eut atteint à la pleine maturité, qu'elle se voua, en 1879, à la carrière littéraire.

Àl'âge de dix-neuf ans, elle s'était fiancée au prince de Witigenstein, que la mort lui ravit aussitôt après.

Quatorze ans plus tard, elle épousait le baron de Suttner, un peu plus jeune qu'elle ; et, comme leurs familles avaient vu cette union d'un mauvais œil, tous deux partirent pour Tiflis, où, pendant une dizaine d'années, ils vécurent laborieusement de leur plume. Tandis que son mari écrivait une série bien connue de nouvelles et de romans de mœurs caucasiennes, M de Suttner l'aidait dans la lutte pour l'existence en publiant, en 1879, son premier roman : L'inventaire d'une âme, qu'une vingtaine d'autres ont suivi depuis.

Ce n'est qu'en 1883 que, les ressentiments soulevés par leur mariage étant enfin apaisés, M. et M de Suttner rentrèrent dans leur patrie et s'installèrent dans la résidence familiale du baron, le château de Harmannsdorf, à une soixantaine de kilomètres de Vienne.

C'est là que Bas les armes ! fut écrit, en 1889, et que vit désormais ce couple de littérateurs, heureux par lui-même, et dont la seule cause de tristesse est la somme de misères et d'abus qui existent encore en ce monde. Tous deux, en effet, abandonnant presque entièrement la littérature pure après la révélation que constitua pour eux-mêmes Bas les armes ! se sont voués à la défense des idéals humanitaires : réconciliation des races et des classes — ou plutôt, destruction de ces idées funestes de race et

de classe —, solidarité humaine, liberté de la pensée, émancipation morale et matérielle de tout ce qui pâtit des préjugés et des inégalités de notre société. Le baron — catholique d'origine, comme sa femme — est le fondateur et le président de la Société autrichienne contre l'antisémitisme ; et la baronne a fondé et préside la Société autrichienne des Amis de la paix : « ainsi, écrivait-elle récemment, ils travaillent côte à côte et se président l'un l'autre à tour de rôle ; que peut-il résulter de là, sinon la parfaite harmonie ? »

L'action de M de Suttner sur le mouvement pacifique a été considérable. C'est elle, on vient de le voir, qui a créé cette agitation en Autriche. Mais, ce qui est plus important de beaucoup, c'est elle qui lui a donné l'occasion de naître en Allemagne. Sans doute, il existait dans ce pays des hommes pacifiques, surtout parmi les survivants de 1848. Mais l'ivresse guerrière de 1870 y avait étouffé toute propagande ; il semblait impossible de relever en face du militarisme triomphant le drapeau de la démocratie pacifique, avant que la génération des vainqueurs, et peut-être même celle de leurs fils, fût couchée au tombeau. Ce sera le grand honneur de M de Suttner d'avoir osé vouloir que son livre fût édité dans la capitale du militarisme européen, plutôt qu'à Vienne : elle a compris qu'il fallait attaquer le mal à sa racine. Et certainement cette audace est pour beaucoup dans le succès d'un livre qui aura été, pour la cause pacifique, ce que fut La Case de l'oncle Tom pour l'abolition de l'esclavage.

Je disais plus haut que Bas les armes ! a été une révélation pour l'auteur elle-même. Sans cesser en effet de poursuivre sa carrière de romancière goûtée du public, M de Suttner a donné, depuis l'époque où elle préparait ce livre, et à la faveur de la pro-

pagande infatigable à laquelle elle se voua depuis sa publication, une attention de plus en plus grande aux divers problèmes sociaux. Elle y fut amenée également par la publication de la revue qu'elle a fondée en 1892 et qu'elle dirige, sous le titre même du roman. Comment étudier, en effet, les moyens d'abolir la guerre et la paix armée et tout le cortège de misères qui les accompagne, sans rechercher les causes profondes de ces fléaux, et les répercussions de ces causes sur d'autres misères ? Comment ne pas comprendre que la guerre n'est qu'une des manifestations de l'esprit de violence qui gouverne encore les relations entre hommes, et qu'on n'en pourra finir avec elle que quand on aura substitué d'une manière générale l'idée de solidarité humaine, de collaboration pour la vie, à celle d'antagonisme, de lutte pour la vie ? M de Suttner fut, dans le mouvement pacifique, une des premières à saisir cet enchaînement logique, dont l'incompréhension a déjà rendu stériles tant d'efforts généreux. Et de plus en plus, elle élargit son horizon, se rend compte que l'abolition de la guerre n'est et ne peut être qu'un détail particulier d'une réforme d'ensemble, et prend place, enfin, parmi, les grands écrivains sociaux.

Dans cet ordre d'idées, elle a produit deux œuvres capitales, qui complètent en quelque sorte Bas les armes ! et qui, sans avoir eu un semblable retentissement, sont peut-être d'une plus haute portée encore.

La dernière parue, Échec à la douleur, est le récit des méditations d'un prince — hélas, combien imaginaire ! — qui se voue à une sorte de croisade contre la douleur et l'injustice universelles. « Prolétaires de tous pays, unissez-vous ; telle fut », nous dit-il, « la formule magique qui a soulevé une agitation si formidable

contre la douleur d'une classe. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi : Aristocrates de toutes classes, unissez-vous dans la lutte contre toute douleur — aristocrates étant entendu dans le sens d'hommes éminents par la puissance, la fortune, la gloire, le talent, le caractère ? Et je ne parle pas d'union dans le sens d'une société avec statuts et comité directeur, mais d'une union semblable à celle des sectateurs d'une même religion, des fidèles d'un même devoir. » Toutes les misères, les bassesses, les hypocrisies de la société actuelle sont passées en revue dans ce livre, et flagellées par un auteur à qui n'ont pas manqué les occasions de les étudier.

Mais le plus surprenant des ouvrages de M de Suttner est sans contredit L'âge de la machine, qu'elle publia quelques mois avant Bas les armes ! sous le pseudonyme Quelqu'un (Jemand), et qu'elle eut soin de faire éditer en Suisse, pour mieux sauvegarder son incognito. Malgré cette circonstance si défavorable de l'anonymat, le livre fut hautement apprécié ; et il exerça fort la sagacité des critiques. On l'attribua à Karl Vogt, à Bebel, à Carneri, à d'autres encore, et principalement à Max Nordau ; M. Cherbuliez, notamment, lui consacra une longue étude dans la Revue des Deux-Mondes, en l'appelant « le dernier volume de M. Nordau ». Et, de fait, comment aurait-on supposé que ce livre de savant et de sociologue audacieux fût l'œuvre d'une romancière dont on ne connaissait alors que de mondains récits d'amour ?

L'âge de la machine est une série de « Conférences à venir sur notre époque ». Depuis des siècles, notre civilisation est allée rejoindre dans la tombe celles des Égyptiens et des Grecs, et un professeur d' « Europologie » l'exhume devant des auditeurs auxquels il montre combien les hommes du xix siècle, qui se

croyaient civilisés, étaient plus éloignés d'eux que des hommes de l'âge de bronze. C'est par analogie à cette dernière appellation qu'il nomme notre époque l'âge de la machine ; et pour mieux préciser la période caractérisée par les voies ferrées sur lesquelles nous rampons misérablement, il nous désigne par un de ces mots expressifs que la langue allemande permet de forger : die Eisenbahnfahrer, les « rouleurs sur chemins de fer » ! Il est impossible de mieux faire abstraction de son milieu et de son époque, de mieux s' « extérioriser » que ne l'a fait M de Suttner dans cette maîtresse œuvre. Pour le public, qui juge plutôt d'après les résultats obtenus, elle est et restera probablement « l'auteur de Bas les armes ! comme Henriette Beecher-Stowe est l'auteur de La case de l'oncle Tom ; pour le philosophe, elle doit être surtout « l'auteur de L'âge de la machine ».

⁂

Faut-il faire le portrait de cette femme de bien, de l'héroïne de « la guerre contre la guerre » ? Ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher n'en ont pas besoin. De loin, ils revoient dans leur souvenir ce regard intelligent et ouvert, qui fouille la physionomie de l'interlocuteur pour reconnaître par quel point il est possible le faire pénétrer la foi dans sa conscience ; ils savent l'aménité générale du visage, le sourire si bon de la bouche aimante et spirituelle ; ils entendent cette voix douce et grave, que l'émotion étreint au début du discours — car M de Suttner, cette femme qui s'exprime avec autant d'élégance et de facilité en français, en anglais et en italien qu'en allemand, cette femme qui ose rompre en visière à tous les préjugés des castes et des peuples, est, dans toute la force du terme, une timide — ; puis, ils se souviennent de la chaleur croissante qui élargit le débit : ils ressentent à nouveau

l'émotion éprouvée en écoutant la femme exquise que nos adversaires appellent « la Furie de la Paix », die Friedensfurie, — un titre dont elle aime à se parer, comme firent jadis les Gueux des Pays-Bas pour le sobriquet dont on les affublait.

Quant à ceux qui ne connaissent pas « notre baronne », comment la leur faire connaître ? Qu'ils lisent son livre, et ils pourront se la représenter telle qu'elle est, car ils l'aimeront !

Gaston Moch.

01

BAS LES ARMES !

Àdix-sept ans, j'étais une jeune fille très exaltée. Si je m'en souviens encore aujourd'hui, c'est grâce à mon journal où je retrouve les idées extravagantes qui nichaient alors dans ma sotte et jolie tête. Jolie, je l'étais, en effet ; mon miroir ne m'en dit plus grand'chose, mais d'anciens portraits me l'attestent. Je puis fort bien me représenter quelle créature enviée dut être autrefois, entourée de tout le luxe que donne la fortune, la jeune et charmante comtesse Martha Althaus. Et pourtant, les pages de mon journal témoignent de plus de mélancolie que de joie. Ai-je vraiment été assez folle pour ne pas apprécier les avantages de ma situation ? — ou seulement assez exaltée pour me figurer que les impressions tristes sont seules dignes d'être inscrites en prose poétique dans le journal d'une vie ? Je ne devais guère être satisfaite de mon sort à en juger par les lignes suivantes :

« Oh ! Jeanne d'Arc, héroïne bénie du ciel ! que ne puis-je comme toi brandir l'oriflamme, voir couronner mon roi et mourir pour ma patrie bien-aimée ! »

Les circonstances de ma vie ne se prêtèrent naturellement pas à la réalisation de ce modeste désir ; elles ne donnèrent pas davantage satisfaction à mes aspirations au martyre, dont témoigne cette autre note du 19 septembre 1853 : « Être, comme une martyre chrétienne, déchirée par un lion dans un cirque ! » J'ai, sans doute, vivement souffert à la pensée que les grandes actions que je rêvais devaient rester dans le domaine des rêves. Ma vie, au fond, était manquée. Pourquoi n'étais-je pas un garçon ? J'aurais pu accomplir de grandes choses. L'héroïsme des femmes ? L'histoire en offre si peu d'exemples ; il est si rare d'avoir des Gracques pour fils, ou de trouver l'occasion de porter nos maris au delà des portes de Weinsberg, ou encore de nous entendre acclamer par les Magyars brandissant leurs épées : « Vive Marie-Thérèse, notre roi ! » Un homme ? — mais il n'a qu'à ceindre une épée et à se jeter dans la mêlée pour conquérir la gloire, pour gagner un trône comme Cromwell, un empire comme Napoléon. L'idéal de la vie se résumait pour moi dans l'héroïsme guerrier. J'estimais bien un peu les savants, les poètes, les explorateurs ; mais les vainqueurs de batailles seuls pouvaient m'inspirer de l'admiration. Ne se dressent-ils pas, ces êtres presque divins, au-dessus du reste des hommes, comme les cimes des Alpes ou de l'Himalaya s'élèvent au-dessus des brins d'herbe et des fleurs de la vallée ?

Je n'avais cependant pas une nature héroïque ; j'étais simplement enthousiaste et ardente ; je me suis naturellement passion-

née pour ce que mes livres d'étude et mon entourage m'ont toujours présenté comme le plus digne d'admiration.

Mon père était général dans l'armée autrichienne ; il s'était battu à Custozza, sous les ordres du père Radetzky — un dieu pour lui. Que de récits, d'anecdotes de bataille ai-je entendus ! Mon bon père était si fier de sa vie de soldat, il parlait si volontiers de ses campagnes, que je prenais, malgré moi, en pitié tout homme qui n'avait pas de pareils souvenirs. Quelle infériorité pour la femme d'être exclue de toute participation à ces actions si nobles auxquelles les hommes sont poussés par le sentiment du devoir et de l'honneur ! Quand j'entendais parler des revendications féminines, — on s'occupait bien peu de cette question dans ma jeunesse et pour la blâmer et la railler seulement, — je ne comprenais ces désirs d'émancipation que pour conquérir aux femmes le droit de porter des armes et de faire la guerre. Que de belles choses dans l'histoire d'une Sémiramis, d'une Catherine II !

C'est l'histoire qui développe chez la jeunesse cette admiration pour la guerre. Dès son jeune âge, elle inculque à l'enfant l'idée que « le Dieu des armées » décrète les batailles.

Elle lui enseigne que la guerre est l'accomplissement d'une loi fatale dont les effets se font, de temps en temps, sentir comme les tempêtes, les tremblements de terre, les inondations, etc… Sans doute, la guerre entraîne des horreurs et des désastres, mais bien compensés pour l'humanité par l'importance des résultats ; pour l'individu, par la gloire ou par le sentiment du devoir accompli. Savez-vous une plus belle mort que la mort au champ d'honneur ? une plus noble immortalité que l'immortalité du héros ?

Tout cela est clairement dit et démontré dans les livres de classe et de lecture à l'usage de la jeunesse. L'enfant ne trouve guère aussi que des faits d'armes et des actions d'éclat dans les livres de lecture et de poésies. C'est la base du système d'éducation patriotique. L'enfant doit devenir un défenseur de la patrie ; il faut avant tout éveiller son enthousiasme pour ce grand devoir civique, endurcir son esprit contre la répulsion naturelle qu'inspirent les horreurs de la guerre ; aussi ne lui parle-t-on de ces flots de sang, de ces horribles boucheries que comme d'une chose toute naturelle, inévitable ; on n'insiste que sur le côté grandiose, idéal des batailles ; c'est ainsi que l'on arrive à former des générations prêtes à la guerre.

Les jeunes filles ne vont pas à la guerre ; mais elles lisent ces livres qui ont pour but de développer les vertus militaires chez les garçons ; il en résulte pour elles la même conception de la patrie, qui se traduit chez quelques-unes par le regret de ne pouvoir partager les dangers et les exploits de leurs frères ; chez toutes, par l'admiration pour l'état militaire. Nous, jeunes filles, qui, dans les autres domaines, sommes exhortées et naturellement portées à la douceur, à la bonté, nous lisons avec une indifférence, une insouciance vraiment inouïes les scènes horribles de toutes les guerres de l'histoire. Ce qu'on nous met sous les yeux d'affreuses images de bataille depuis les guerres bibliques, médiques, puniques, jusqu'à la guerre de Trente ans et aux campagnes de Napoléon, est tout à fait réjouissant. Grâce à cette accumulation d'atrocités, la conscience que ce sont des atrocités finit par s'obscurcir et nous n'éprouvons plus de répulsion en entendant parler de cités incendiées, de vaincus passés au fil de l'épée. Tout ce qui est inscrit sous la rubrique « Guerre » n'est plus envisagé au point de vue humanitaire et a reçu une sorte de consécration à la fois mys-

tique, historique et politique. Il faut qu'il en soit ainsi ; la guerre est le moyen d'arriver aux plus hautes dignités, aux plus grands honneurs ; les jeunes filles le comprennent fort bien ; ce n'est point en vain qu'on leur a fait apprendre par cœur tirades et poèmes glorifiant les exploits guerriers ; c'est ainsi que l'on forme les « mères spartiates » et les « marraines d'étendards ».

⁂

Je n'ai pas été, comme tant d'autres jeunes filles de mon rang, élevée au couvent. J'avais à la maison une gouvernante et des professeurs. Toute jeune je perdis ma mère. Elle fut remplacée auprès de nous — j'avais deux sœurs et un frère cadet — par notre tante Marie, vieille dame chanoinesse. Nous passions l'hiver à Vienne et l'été dans une propriété de famille, en Basse-Autriche.

Je me souviens que j'étais une élève studieuse, douée d'une excellente mémoire et surtout ambitieuse. À défaut des victoires que, comme vierge guerrière, j'aurais tant souhaité remporter, je me contentais d'obtenir de bonnes notes et d'exciter, par mon zèle, l'admiration de mon entourage. Je savais presque à la perfection l'anglais et le français ; je poussai l'étude des sciences aussi loin que le comportent les programmes les plus complets d'instruction pour les jeunes filles ; en histoire, j'appris plus qu'on ne me demandait. Je dévorais pendant mes heures de loisir de gros volumes d'histoire que je trouvais dans la bibliothèque de mon père ; je me sentais enrichie chaque fois que ma mémoire avait acquis une date, un nom, un événement de plus. J'ai toujours été rebelle à l'étude du piano, comprise, bien entendu, dans mon éducation. Je n'avais aucune disposition musicale et je sentais qu'aucune satisfaction d'amour-propre ne m'était réservée de ce

côté. Je suppliai si instamment mon père de ne pas m'obliger à perdre à ce tapotage inutile un temps si précieux pour mes autres études, qu'il me délivra de cette corvée, au grand regret de ma tante, qui n'admettait pas d'éducation sans piano.

Le 10 mars 1857 je fêtai mon dix-septième anniversaire. Je lis, à cette date, dans mes cahiers : « Déjà dix-sept ans ! » Que de choses signifiait ce « déjà » ! Aucun commentaire ne le suit ; mais il voulait dire : « Et rien encore de fait pour l'immortalité ! » Ces notes me rendent vraiment grand service pour rédiger mes souvenirs. Elles me permettent de fixer, jusque dans leurs plus petits détails, des événements passés, de reproduire aujourd'hui des conversations et des pensées oubliées depuis longtemps.

Je devais au carnaval suivant faire mon entrée dans le monde. Je ne ressentais pas à cette perspective le ravissement qu'en éprouvent d'ordinaire les jeunes filles. Je rêvais mieux que les triomphes d'une salle de bal. À quoi rêvais-je ? J'eusse été bien en peine de le dire. Probablement à l'amour ; mais je n'en savais rien. Ces profondes nostalgies, qui, au jour de l'adolescence, remplissent le cœur des jeunes gens et des jeunes filles, ne sont, le plus souvent, que le premier frisson de l'amour qui s'éveille.

L'été, ma tante m'emmena à Marienbad, où elle allait faire une cure. Mon entrée officielle dans le monde ne devait avoir lieu que l'hiver suivant ; on me conduisit pourtant à quelques bals à Marienbad. C'était pour me former un peu à la danse et à la conversation et me rendre moins timide et moins gauche dans les salons de Vienne.

Mais qu'arriva-t-il dès la première soirée ? Le coup de foudre ! C'était naturellement un lieutenant de hussards. Dans la salle, les

civils, mêlés aux militaires, me semblaient des hannetons à côté de papillons. De tous les officiers, les hussards étaient de beaucoup les plus brillants. Enfin, entre tous les hussards, le jeune comte Arno Dotzky était, évidemment, le plus beau, haut de six pieds, les cheveux noirs frisés, la moustache fine, les dents éblouissantes, les yeux pénétrants et doux. Bref, lorsqu'il me demanda : « Comtesse, avez-vous promis le cotillon ? » je sentis qu'il est d'autres triomphes aussi enviables que ceux de Jeanne d'Arc assistant au sacre de son roi. Et lui, ce beau jeune homme de vingt-deux ans, éprouva, j'imagine, la même sensation en se sentant emporté dans le tourbillon de la valse avec la plus jolie fille du bal, je puis bien le dire après trente ans.

— Mais Martha ! Martha ! gronda ma tante, lorsque, retombant tout essoufflée sur mon siège, à côté d'elle, je lui balayai le visage du tulle encore tourbillonnant de ma robe.

— Pardon, pardon, chère tante, lui dis-je, en rajustant ma toilette, c'est tout à fait involontaire.

— Ce n'est pas cela… Il s'agit de ta tenue vis-à-vis de ce hussard… On ne se serre pas ainsi contre son cavalier ; on ne regarde pas non plus un jeune homme de cette façon dans les yeux…

Je rougis beaucoup. Ma conduite avait-elle donc été inconvenante ? Mon séduisant cavalier avait-il conçu une mauvaise opinion de moi ? Je fus bientôt délivrée de cette anxiété ; après le souper, il me murmura à l'oreille :

— Il faut que vous m'écoutiez… C'est plus fort que moi… Je veux aujourd'hui même vous dire que je vous aime.

Ces mots me parurent autrement agréables à entendre que les voix de Jeanne d'Arc. Dans le tourbillon de la danse, il ne m'était pas possible de répondre ; il le comprit et se tut ; mais dans un coin désert du salon, il reprit :

— Parlez, comtesse, que puis-je espérer ?

J'eus l'aplomb de répondre :

— Mais je ne vous comprends pas !

— Vous ne croyez peut-être pas à l'amour foudroyant ! Jusqu'ici je le traitais de fable moi aussi, mais maintenant j'en saisis la réalité.

Comme le cœur me battait ! Je gardai pourtant le silence.

— Je ne résiste pas au destin, reprit-il avec vivacité. Décidez de ma vie ou de ma mort, car je ne puis, je ne veux vivre sans vous… Voulez-vous être à moi ?

Une question aussi directe appelait forcément une réponse ; j'aurais voulu trouver une phrase diplomatique qui, sans lui enlever tout espoir, ne compromit en rien ma dignité. Je cherchai… mais en vain, et je répondis par un « oui » ému, à peine articulé.

— Demain j'aurai l'honneur de demander votre main à madame votre tante et d'écrire au comte Althaus.

Je répétai mon « oui », mais d'une voix moins tremblante.

— Quelle indicible joie ! Toi aussi… un seul regard t'a suffi… Tu m'aimes ?

Cette fois mes yeux seuls répondirent, mais le jeune Arno Dotzky, ne pouvait souhaiter de réponse plus affirmative.

⁂

Mon mariage fut célébré le jour anniversaire de mes dix-huit ans. J'avais fait mon entrée dans le monde et j'avais été, comme fiancée, présentée à l'Impératrice. Nous fîmes notre voyage de noces en Italie, Arno ayant obtenu un congé. L'idée qu'il pût quitter le service ne fut jamais soulevée. Nous avions l'un et l'autre une fortune considérable, mais mon mari aimait sa profession et elle me plaisait autant qu'à lui. J'étais fière de mon bel officier de hussards. Je savourais d'avance le bonheur de le voir bientôt capitaine, puis colonel et certainement plus tard général en chef. Qui sait même, si son nom ne brillerait pas, un jour, dans les fastes de la patrie ?

Je regrette infiniment que mes cahiers présentent justement une lacune durant l'heureuse époque de mes fiançailles et de ma lune de miel. Sans doute, même si j'avais noté mes impressions et mes ravissements, ces heures charmantes n'en seraient pas moins envolées ; elles auraient, du moins, projeté sur ces pages leur doux reflet. Pour mes chagrins et mes angoisses, je n'ai jamais manqué d'expressions navrées. J'ai éprouvé le besoin de dire à mes contemporains et à la postérité toutes mes souffrances ; mais les belles heures de ma vie, j'en ai joui seule et en silence ; je n'ai pas eu la vanité de mon bonheur ; je n'en ai rien dit aux autres ; je ne me le suis pas raconté à moi-même dans mes cahiers. Peut-être ai-je dit mes malheurs parce que je les considérais comme un mérite.

J'ai cependant gardé assez de souvenirs de cette époque de ma vie pour pouvoir affirmer qu'elle fut radieuse, un véritable conte de fées. Je possédais tout ce que peut désirer un cœur de jeune femme : la race, la beauté, la richesse, l'amour. Nous nous ai-

mions passionnément, mon Arno et moi, avec toute la fougue de notre ardente jeunesse. Le cœur de mon mari était aussi honnête et bon et son esprit aussi distingué que son visage était agréable. Notre bonheur était complet et me fit, pendant longtemps, négliger mon journal.

Mais non, pourtant ! Voici une note toute de bonheur : mes premières extases au sujet de ma nouvelle dignité maternelle. Le 1 janvier 1859, il nous naquit un fils. Nous en fûmes naturellement aussi émerveillés et aussi fiers que si nous eussions été le premier couple auquel pareille chose fût arrivée. Ceci explique la reprise de mon journal. Il fallait bien que la postérité fût instruite de ce fait merveilleux et de l'importance qu'il me conférait. Il est certain aussi que le thème « Jeune mère » est celui, peut-être, qui prête le plus aux développements artistiques et littéraires. Par combien de peintres et de poètes a-t-il été traité ! Ce sujet nous dispose aux émotions saintes, aux sentiments naïfs, pathétiques et quelque peu poétiques.

Le culte du baby se place dans l'imagination des hommes immédiatement après le culte du héros (the hero worship of Carlyle). Mes sentiments furent naturellement à la hauteur de ce culte. Je voyais dans mon Rourou la huitième merveille du monde. Et cependant, en regard de mon adoration actuelle pour mon fils grandi, pour mon Rodolphe bien-aimé, qu'était mon sentiment naïf et enfantin d'alors ?

Cette tendresse aveugle et instinctive de la jeune mère pour son merveilleux bébé n'a que les proportions du bébé lui-même comparé à l'homme fait.

Mon mari n'éprouvait pas moins d'orgueil à la vue de son enfant. Il formait pour lui les plus beaux rêves d'avenir. Qu'en ferons-nous ? Cette question s'agitait fréquemment devant le berceau de l'enfant. Nous y répondions toujours tous deux : « Il sera militaire ». Je formulais bien une timide objection : « Mais s'il allait mourir dans une guerre ? » Arno me répondait : « L'homme ne meurt jamais qu'une fois, et quand le veut sa destinée ». Et puis, nous espérions bien que Rourou ne demeurerait pas fils unique. De nos autres garçons, l'un pourrait être diplomate, l'autre agriculteur, un troisième entrer dans les ordres, mais l'aîné devait suivre l'exemple de son père et de son grand-père. De toutes les carrières, celle des armes n'est-elle pas d'ailleurs la plus belle ?

Dès l'âge de deux mois, Rourou fut par nous promu au grade de caporal. Les princes du sang sont bien, dès leur naissance, titulaires d'un régiment. Cette façon de jouer au soldat nous amusait infiniment. Arno faisait le salut militaire chaque fois que bébé entrait dans notre chambre. La nounou était passée cantinière ; je laisse à deviner ce qui, chez elle, s'appelait la gamelle ; les cris de l'enfant étaient des signaux d'alarme ; je ne dirai point ce que signifiait : « Rourou fait l'exercice ».

Le 1 avril, jour anniversaire de son troisième mois, Rourou passa sergent ; mais tout ne fut pas joie pour moi en ce jour de promotion ; j'éprouvai un serrement de cœur qui me fit ouvrir mes cahiers.

Depuis quelque temps il était question d'un « point noir » à l'horizon politique, et les journaux et les conversations ne tarissaient pas de commentaires sur le développement qu'il pourrait prendre. Je n'y avais jusqu'alors prêté aucune attention. Mon

père, mon mari et plusieurs de leurs collègues avaient souvent répété devant moi qu'il se préparait quelque chose contre l'Italie, mais je n'avais ni le temps ni l'envie de m'occuper de politique. On avait beau parler des rapports tendus entre l'Autriche et le Piémont, des agissements de Napoléon, dont Cavour s'était, par sa participation à la guerre de Crimée, assuré l'alliance, je n'y prenais pas garde. Mais le 1 avril, mon mari me dit :

— Chérie, cela va bientôt éclater !

— Qu'est-ce donc qui va éclater, mon ami ?

— La guerre avec la Savoie !

— Mais… ce serait affreux !… Tu partirais ?

— Je l'espère bien !

— Comment peux-tu dire : « je l'espère bien », quand il s'agit de quitter ta femme et ton enfant ?

— Quand le devoir m'appelle…

— On peut se soumettre, mais espérer, c'est-à-dire souhaiter un terrible devoir…

— Terrible ? mais non ! Cette guerre entreprise avec tant d'élan et d'entrain sera très belle. Tu es femme de soldat… ne l'oublie pas…

— Je me jetai dans ses bras :

— Ô mon bien-aimé ! sois tranquille, je serai vaillante ; j'ai souvent ressenti avec les héros et les héroïnes de l'histoire la noble joie qu'on doit éprouver en marchant au combat. Si seule-

ment je pouvais partir avec toi, combattre à tes côtés, y vaincre ou y mourir !

— Bravement parlé, ma petite femme, mais un peu follement. Ta place est ici, auprès du berceau de notre enfant, dont tu dois faire un défenseur de la patrie. C'est pour protéger notre foyer contre l'invasion de l'ennemi, c'est pour conserver la paix à notre pays et à nos femmes que nous autres hommes nous allons nous battre.

Ces paroles que j'avais si souvent lues et entendues avec enthousiasme me parurent, cette fois, des « phrases ». Il n'y avait pas de foyers menacés, mais une simple tension politique entre deux cabinets. Si mon mari partait avec tant de joie, c'était simplement par goût d'aventures, par amour du changement, surtout par désir d'avancement, de distinction. Eh bien, oui !... c'était de l'ambition, mais belle et noble ! S'il fallait vraiment partir, il avait raison de partir avec cet entrain. Mais rien n'était encore décidé ; la guerre n'éclaterait peut-être pas ; dans le cas même où l'on se battrait, le régiment d'Arno pouvait n'être pas désigné. Le destin voudrait-il anéantir un bonheur qu'il avait fait si radieux, si complet ?

Durant cette période, mon journal n'est rempli que de semblables effusions.

J'ai transcrit aussi bon nombre de réflexions politiques que j'entendais autour de moi : Louis-Napoléon est un intrigant... L'Autriche ne saurait demeurer plus longtemps passive... La guerre sera déclarée... Le Piémont cédera et reculera devant la supériorité de nos forces... La paix sera maintenue...

Malgré mon admiration pour les batailles du passé, je formais les vœux les plus ardents pour le maintien de la paix. Arno, lui, en faisait de tout autres. Il n'en parlait pas, mais c'était toujours avec une physionomie rayonnante qu'il me communiquait les nouvelles confirmant le développement du « point noir ».

Mon père aussi était tout feu et flamme pour la guerre. Vaincre les Piémontais ne serait que jeu d'enfant ; à l'appui de cette belle assurance, il nous servait en foule les « anecdotes Radetzky ». Je n'entendais jamais parler de la future campagne qu'au point de vue stratégique, et au point de vue des avantages matériels ; mais la question n'était jamais envisagée au point de vue humanitaire ; on ne songeait nullement aux flots de sang et de larmes que coûterait toute bataille perdue ou gagnée. Les intérêts de l'État étaient considérés comme tellement supérieurs que les mesquines destinées individuelles ne comptaient plus. Je rougissais de moi-même lorsque je me surprenais à me dire : La victoire ! Mais à quoi sert-elle aux pauvres morts, aux mutilés, aux veuves, aux mères désolées ? Les dithyrambes de mes livres classiques me répondaient alors : La gloire suffit à dédommager de toutes ces douleurs ! — Mais dans le cas où l'ennemi serait vainqueur ? Il m'arriva un jour de hasarder cette question devant un groupe d'officiers. Elle souleva un tolle général. C'est un devoir pour le soldat de se croire invincible.

⁂

Le régiment d'Arno était en garnison à Vienne. Notre appartement donnait sur le Prater. Par les fenêtres ouvertes on respirait déjà les tièdes bouffées du printemps. La saison était splendide. Nous nous étions offert pour nous promener au Prater une coquette petite voiture ; attelée de quatre jolis trotteurs hongrois ;

nous avions déjà fait quelques promenades pendant ce mois d'avril, mais ce n'était qu'un avant-goût de celles que nous projetions pour le mois de mai. Pourvu que d'ici là la guerre n'aille pas éclater !…

Le 19 avril, en rentrant le matin de l'exercice, mon mari me dit :

— — Grâces à Dieu, plus d'incertitude… l'ultimatum est envoyé !

Je tressaillis.

— Quoi donc ?… Comment ? Que dis-tu ?…

— Je dis que le dernier mot des négociations diplomatiques a été prononcé. Notre ultimatum exige que le Piémont désarme — ce qu'il refusera naturellement. Nous franchirons alors la frontière.

— Grand Dieu ! Mais il désarmera peut-être ?

— Dans ce cas, l'affaire s'arrangerait et la paix ne serait pas troublée.

D'un mouvement instinctif et irrésistible, je tombai à genoux. Sans l'articuler, mais ardente et vive comme un cri de douleur, j'adressai au Ciel cette prière : La paix… la paix !…

Arno me releva : je me jetai en pleurant à son cou.

— Martha ! Martha ! je vais me fâcher, me dit-il, en me grondant ; n'es-tu donc plus ma brave petite femme ? Oublies-tu que tu es fille de général, femme d'officier et… mère d'un sergent ? ajouta-t-il en riant.

— Non, non, mon ami… je ne me comprends plus moi-même… cela n'a été qu'une surprise… j'aime la gloire militaire… mais je ne sais… lorsque tu m'as dit que d'un oui ou d'un non dépend la vie de tant de milliers de mes semblables qui s'en iraient mourir par ces jours radieux de printemps… j'ai senti qu'il faut absolument que la parole de paix soit prononcée et je n'ai pu m'empêcher de tomber à genoux…

— Et de faire part au bon Dieu de la situation, chère petite folle.

J'entendis sonner à la porte de la rue ; je séchai vite mes larmes. Qui pouvait bien arriver à une heure si matinale ?

C'était mon père ; il entra précipitamment.

— Eh bien, mes enfants ! nous dit-il tout haletant, vous connaissez la grande nouvelle, l'ultimatum ?

— J'en parlais justement à Martha.

— Père, qu'en penses-tu ? demandai-je avec angoisse ; crois-tu que la guerre puisse être évitée ?

— Je n'ai jamais vu qu'un ultimatum ait eu pour résultat d'éviter une guerre. Il serait pourtant plus raisonnable de la part de ces pleutres d'Italiens de céder et de ne pas s'exposer à un second Novare… Ah ! si le bon père Radetsky n'était pas mort l'an dernier, je crois que, malgré ses quatre-vingt-dix ans, il se remettrait à la tête de nos troupes, et moi, parbleu ! je ferais aussi la campagne avec lui. Nous avons bien fait voir, autrefois, comment on se débarrasse de cette canaille welche. La leçon ne leur a pas suffi ; ils en veulent une seconde ; eh bien, tant mieux ! Notre

royaume vénitien s'agrandira au détriment du territoire piémontais. Je crois déjà assister à l'entrée de nos troupes à Turin.

— Mais tu parles, mon père, comme si la guerre était déjà déclarée et comme si tu t'en réjouissais !... Que deviendrai-je si mon mari part ?...

Et j'avais de nouveau les larmes aux yeux.

— Il partira certainement, l'heureux garçon !

— Mais... mes angoisses... le danger ?...

— Ah bah ! le danger ! On en revient de la guerre ; j'en suis une preuve ; il était écrit que je ne devais pas mourir et je ne suis pas mort.

Toujours ce même fatalisme qui avait présidé au choix de la future carrière de Rourou et qui s'imposait en quelque sorte à moi-même comme un axiome de sagesse !

Arno reprit :

— Si mon régiment n'était pas appelé...

— Mon dernier espoir ! m'écriai-je avec joie.

— Je demanderai mon changement si c'est possible.

— Cela sera très facile, assura mon père ; Hess aura le commandement en chef, et je suis très lié avec lui.

Une horrible angoisse m'étreignait et cependant je ne pouvais qu'admirer ces deux hommes. Je me ressaisis... je voulais être à leur hauteur. Il fallait me montrer digne de ceux que j'aimais, me

donner tout entière à cette réconfortante pensée : Mon mari est un héros !

J'allai vers lui, je lui tendis les deux mains en lui disant :

— Arno ! je suis fière de toi !

— Il porta mes mains à ses lèvres, se retourna vers mon père et d'un air rayonnant :

— Vous avez bien élevé votre fille, beau-père !

⁂

..... L'ultimatum a été repoussé ! Cette décision a été prise à Turin, le 26 avril. La guerre est déclarée !

Depuis une semaine j'étais préparée à l'affreuse nouvelle ; elle m'a porté cependant un coup terrible. Lorsque Arno me l'annonça, je me jetai tout en larmes sur le divan et sanglotai longtemps, la tête enfoncée dans les coussins.

Mon mari s'était assis à côté de moi, et essaya de me consoler.

— Ma chérie..., du calme, du courage ! Ce n'est pas si terrible, après tout... Nous allons bientôt revenir vainqueurs... Nous jouirons alors doublement de notre bonheur. Ne pleure pas ainsi ; cela me déchire le cœur. Tu me ferais presque regretter ma résolution de partir, appelé ou non. Et cependant, Martha, si mes camarades partent, de quel droit resterais-je ? Tu aurais honte de moi si je restais ! Il me faut bien passer un jour ou l'autre par le baptême du feu pour être un homme complet et un véritable soldat. Et puis, me vois-tu revenant avec une troisième étoile au collet, et peut-être, la croix d'honneur sur la poitrine ?

J'appuyai la tête sur son épaule et continuai à pleurer. Oh ! que j'étais peu héroïque à ce moment ! La perspective de voir dix croix sur cette chère poitrine n'effaçait pas l'horrible pensée qu'elle pourrait être traversée par une balle.

Arno m'embrassa sur le front, me repoussa doucement et se leva.

— Il faut que j'aille chez mon colonel, ma chérie ; pleure, cela te soulagera ! J'espère, à mon retour, te retrouver plus forte et plus sereine ; j'en ai besoin pour ne pas me laisser aller moi-même à de sombres pressentiments. Adieu, mon trésor !

Et il partit.

Je comprenais parfaitement que dans les circonstances actuelles, mon devoir était non seulement de ne pas abattre son courage, mais au contraire de l'exciter encore. Nous ne pouvons, nous autres femmes, témoigner autrement de notre patriotisme et participer à cette gloire que nos maris vont conquérir sur les champs de bataille… « Champs de bataille ! ». Ces mots représentaient encore à mes yeux la patrie, la gloire des ancêtres, mais ils évoquaient aussi, maintenant, des images brutales, terribles, de carnages, de tueries. Oui, des milliers et des milliers d'hommes vont mourir couverts de blessures, et peut-être parmi eux… Un cri terrible m'échappa à cette infernale vision. Ma femme de chambre m'entendit et accourut tout effrayée.

— Que vous arrive-t-il, madame la comtesse ? me demanda-t-elle en tremblant.

Je m'aperçus qu'elle avait aussi les yeux rouges. Je compris ; elle avait appris la nouvelle, et son fiancé était soldat. J'aurais

voulu l'embrasser.

— Ce n'est rien, mon enfant, lui dis-je affectueusement. Ceux qui partent reviendront un jour.

— Pas tous, madame la comtesse ! répondit-elle en fondant en larmes.

Ma tante entra et Betti se retira.

— Martha, je viens t'apporter quelques consolations, me dit-elle en m'embrassant. Je voudrais, dans cette épreuve, t'exhorter à la résignation.

— Tu sais donc…

— Toute la ville connaît déjà la nouvelle ; cette guerre est très populaire ; la joie est unanime.

— Tu parles de joie,… tante !

— Oui… ceux qui ne voient partir aucun des leurs sont ravis. Mais j'ai pensé que toi, tu serais triste et je me suis hâtée de venir. Ton père va venir aussi. Il est enchanté de ce dénouement et considère le départ d'Arno comme un bonheur. Au fond, il a raison ; une guerre est l'éventualité la plus enviable pour un soldat. Tu devrais comprendre cela. D'ailleurs ce que veut le destin…

— Oui, tante, tu as raison ; ce que veut le destin, ce qui est inévitable…

— Il faut accepter avec résignation les décisions de Dieu. Oui, Martha, soumettons-nous aveuglément aux volontés de la bonne et sainte Providence. L'heure de notre mort est fixée dès notre

naissance. Et puis, nous prierons avec tant d'ardeur pour nos chers combattants !

Je ne voulus point insister sur la contradiction que contient l'idée d'un événement tout à la fois immuablement fixé d'avance et ces prières destinées à le modifier. Je n'étais, du reste, pas très au clair avec moi-même sur ce point. J'avais conservé, de l'ensemble de mon éducation, le souvenir qu'il y a des choses qu'il est interdit de raisonner. J'aurais profondément blessé ma tante en manifestant devant elle le moindre doute rationnel sur des questions religieuses,

« S'abstenir de penser » était pour elle un acte de foi. Dans les circonstances actuelles, je ne demandais pas mieux que de m'y conformer. Je n'essayai pas de discuter avec ma tante ; je me cramponnai à la consolation qu'elle m'indiquait dans la prière. Oui, pendant l'absence d'Arno, j'implorerais le Ciel avec tant d'ardeur qu'il détournerait certainement les balles de cette chère poitrine... Les détourner ?... mais dans quelle direction ?... Vers la poitrine d'un autre pour lequel d'aussi ardentes prières seront offertes ?...

Pour essayer de chasser de mon esprit les contradictions qui s'y heurtaient, je répétai à haute voix, comme m'adressant à ma tante :

— Oui, nous prierons avec tant de ferveur que Dieu nous exaucera.

— Tu connaîtras, mon enfant, quel refuge l'âme trouve, aux heures douloureuses, dans la religion. Peut-être Dieu t'envoie-t-il cette épreuve pour te guérir de ta tiédeur habituelle.

Que la mésintelligence qui, depuis la guerre de Crimée, régnait entre l'Autriche et le Piémont, que les récentes négociations entre ces deux États, que l'envoi de l'ultimatum et la déclaration de guerre enfin aient été voulus de Dieu dans le seul but de réchauffer ma tiédeur religieuse, j'avais, je le confesse, beaucoup de peine à le croire.

Il eût été inconvenant, toutefois, de le dire à ma tante. Lorsque quelqu'un mêle Dieu, à ses paroles elles en reçoivent du coup comme une indulgence qui leur assure l'immunité. Quant au reproche de tiédeur que m'adressait ma tante, il était justifié. La piété de tante Marie était sincère, tandis que la mienne était tout extérieure. Mon père et mon mari étaient complètement indifférents ; mon zèle religieux ne trouvait auprès d'eux aucun encouragement. J'allais tous les dimanches à la messe et une fois par an à confesse. J'accomplissais ces actes avec respect et correction ; mais ce n'était guère, pour moi, qu'une forme d'étiquette obligatoire à mon rang. Je remplissais mes devoirs religieux comme j'aurais exécuté une figure de lanciers dans un bal ou fait la révérence de Cour à l'entrée de l'Impératrice dans un salon. Le chapelain de Grümitz, pas plus que le nonce de Vienne, n'auraient rien trouvé à me reprocher, mais l'observation de ma tante était cependant fondée.

— Oui, ma fille, poursuivit-elle, dans le bonheur et la prospérité on oublie bien souvent son Sauveur ; mais quand la maladie ou la mort approchent…

Elle aurait pu continuer longtemps sur ce ton, mais la porte s'ouvrit et mon père entra brusquement et nous salua d'un « Hurrah !… ça y est ! Ils ont envie de recevoir une râclée, ils l'auront ! »

Quels jours d'angoisse ! La guerre avait « éclaté ». On oublie, en pareille occurrence, qu'il ne s'agit que de deux masses d'hommes lancées l'une contre l'autre. On se représente une troisième personnalité, sorte de puissance supérieure, arbitre de la destinée des nations, qui contraint les peuples à se détruire et qui supports toute la responsabilité du carnage.

Je croyais encore à la mystérieuse superstition dont la plupart des hommes entourent les luttes des peuples ; je ne songeais pas alors à me révolter contre la guerre elle-même ; mais je souffrais de voir mon mari s'exposer aux dangers pendant qu'il me fallait, moi, demeurer au foyer, torturée d'inquiétude. Je cherchais à ressaisir mes impressions d'autrefois — du temps où j'aimais si passionnément l'histoire. J'aurais voulu relever mon courage en pensant au devoir, à la gloire. C'était l'histoire de l'avenir que je vivais à ce moment ; je devais m'élever à la hauteur des circonstances et songer que les événements qui se préparaient compteraient dans les fastes du monde.

On ne parlait que de la guerre dans les salons et dans la rue : les journaux ne s'occupaient que d'elle. Dans les églises on priait pour l'heureuse issue de la campagne. Partout on retrouvait des visages enfiévrés, des conversations animées sur les éventualités possibles de la lutte. Le théâtre, les arts, les affaires passaient au second rang. On ne se croyait plus le droit de penser à autre chose qu'au drame historique qui allait se jouer. Les proclamations à l'armée, en annonçant en phrases sonores la victoire et la gloire, le défilé des troupes, drapeaux au vent, musique en tête, les discours publics, les articles de journaux débordant du plus pur et du plus ardent patriotisme, ces appels continus à la vertu, à l'honneur, au devoir, au courage, au sacrifice, l'assurance que

l'on se donne que le Très-Haut appelle votre pays aux plus hautes destinées enfantent une atmosphère d'héroïsme, dans laquelle s'enflamme et s'exaspère l'orgueil national.

Àcôté de ces nobles sentiments, les phases successives de la guerre en font éclore de bien moins louables. La soif de conquête, la haine, l'astuce, la cruauté se manifestent dans la lutte ; mais, bien entendu, toujours chez « l'ennemi », dont l'infériorité morale est évidente. Sa défaite est un triomphe pour le Progrès… Ces Italiens !… quel peuple fourbe, sensuel, léger, vaniteux ! Et ce Napoléon ! quel ambitieux… quel intrigant ! Lorsque, le 29 avril, parut son manifeste de guerre avec le motto : « L'Italie libre jusqu'à l'Adriatique », il souleva chez nous un tolle d'indignation ! Je risquai timidement que c'était cependant une belle idée, absolument désintéressée, qui devait enthousiasmer le patriotisme italien ; mais je fus vite réduite au silence. Tant qu'il était « l'ennemi vil ne fallait point toucher à ce dogme : « Louis-Napoléon est un scélérat. » Un autre doute naquit dans mon esprit. Dans tous les récits de guerre, j'avais toujours remarqué la sympathie et l'admiration de l'historien pour le peuple qui combat pour sa liberté, et, dans le cas présent, il me semblait que nous n'avions pas le beau rôle. La timide expression de cette pensée souleva des tumultes ; j'avais encore touché à un dogme sacré : la nation dont on fait partie est toujours parfaite et n'impose jamais de joug ; ceux qui refusent de se soumettre à sa puissance ne sont pas des patriotes combattants pour la liberté, mais de simples rebelles.

Dans les premiers jours de mai, le régiment où Arno s'était fait incorporer dut partir ! La nuit qui précéda la séparation fut terrible. En toutes circonstances, ce départ m'eût été pénible ; dans le cas présent, j'avais peine à m'y résigner. Durant cette nuit

cruelle, il me fut impossible de ressaisir la signification glorieuse du mot « guerre ». Les cruautés, les horreurs qui l'accompagnent se présentèrent seules à mon esprit.

Arno s'endormit, comme de coutume, la respiration calme, le visage serein. Je n'aurais pu supporter l'obscurité ; j'avais allumé et placé derrière un écran une longue bougie. Pour moi, il ne pouvait être question de sommeil pendant cette dernière nuit ; je voulais la passer à contempler ce visage chéri… Enveloppée d'un peignoir, je m'étendis sur le lit, le coude sur l'oreiller, le menton dans la main. Les yeux fixés sur mon bien-aimé, je pleurai en silence : « Que je t'aime… que je t'aime… Pourquoi cette cruauté du sort ? Comment pourrais-je vivre sans toi ?… Pourvu que tu me reviennes… Ô Dieu ! Dieu bon ! Notre père miséricordieux ! faites qu'il me revienne bientôt… lui… et tous les autres. Rendez-nous bientôt la paix… Oh ! pourquoi la paix n'est-elle pas éternelle ? Nous étions si heureux… trop heureux ! Hélas ! il ne peut y avoir de bonheur durable sur terre. Quel ravissement s'il m'était rendu sain et sauf… si je le revoyais ainsi, dormant à mes côtés, délivrée de l'horrible angoisse des adieux… Quel sommeil calme ! Mais comment dormiras-tu là-bas… couché sur la terre froide et dure… au fond d'un fossé… peut-être blessé, loin de tout secours !… » À cette pensée, je crus voir son front ruisselant de sang. Une angoisse m'étreignit ; j'aurais voulu le prendre dans mes bras, le serrer sur mon cœur… Mais il ne fallait pas le réveiller… il avait besoin de sommeil. Encore six heures ! tic… tac… tic… tac… Quel mal me faisait ce tic fac monotone ! Derrière son écran, la bougie se consumait avec-une stupide indifférence. L'imbécile amour de bronze de la pendule en écoutait le tic tac avec la même odieuse impassibilité. Tous ces objets ne comprenaient donc pas que cette nuit était la dernière ? Sur le matin,

mes pauvres yeux, alourdis par les larmes, finirent par se fermer ; ma tête s'affaissa sur l'oreiller, je cédai au sommeil ; je ne perdis le sentiment de la réalité que pour m'égarer dans le chaos d'un rêve informe ; je fus bientôt réveillée par une douloureuse contraction du cœur ; je rouvris les yeux avec ce sentiment d'angoisse que l'on éprouve lorsqu'on est réveillé par l'appel : « Au feu ! au feu ! » Le cri d'alarme était, cette fois : « Adieu ! adieu ! »

Je m'endormis et me réveillai ainsi, en sursaut, plusieurs fois ; puis le jour parut. On frappa à la porte.

— « Six heures ! mon lieutenant, » cria l'ordonnance, qui avait reçu d'Arno l'ordre de le réveiller de bonne heure.

Il se leva… C'était donc l'heure… C'était donc le moment d'articuler ce douloureux « adieu ! »

Il était décidé que je ne l'accompagnerais pas au train. Je ne tenais pas à rendre le public témoin de nos derniers adieux ; je préférais échanger notre baiser suprême dans ma chambre afin de pouvoir donner, après, libre cours aux transports de mon désespoir.

Arno s'habilla rapidement, tout en ne cessant de m'adresser des consolations :

— Du courage, Martha ! l'affaire ne durera pas ; avant deux mois je serai de retour. Tu sais bien que sur mille balles une porte à peine ?… Et pourquoi serait-ce moi qu'elle atteindrait ? Il n'en manque pas qui sont déjà revenus de la guerre ! Vois donc ton père. D'ailleurs tu n'as pas épousé un officier de hussards pour le voir cultiver des fleurs ? Je t'écrirai souvent, le plus souvent possible. Je te raconterai la campagne en détail… S'il de-

vait m'arriver malheur, je ne me sentirais point d'aussi belle humeur. Tout cela finira pour moi par une décoration… Prends bien soin de toi et de notre Rourou. Si j'ai de l'avancement, nous le ferons aussi monter en grade !… Embrasse-le pour moi… Je m'en tiens avec lui à l'adieu d'hier. Avec quel plaisir il m'écoutera lui raconter, un jour, la part, qu'en 1859, son père prit aux grandes victoires d'Italie !

Je l'écoutais avidement ; sa confiance me faisait du bien ; il parlait avec un si bel enthousiasme ! Ma douleur était donc égoïste… Cette pensée me donnerait la force de la surmonter.

On frappa de nouveau à la porte :

— C'est l'heure, mon lieutenant !

— Je suis prêt, je viens…

Il ouvrit les bras :

— Et maintenant, Martha !… ma femme !

J'étais sur son cœur. Je demeurais muette.

Le mot « adieu » ne put sortir de mes lèvres ; j'aurais éclaté en sanglots en le prononçant et je ne voulais mêler aucune amertume au calme, à la sérénité de son départ. Je réservais ma douleur pour ma solitude.

Ce fut lui qui le prononça, le mot déchirant : « Adieu, ma bien-aimée, adieu ! » Et il pressa tendrement ses lèvres sur les miennes.

Nous ne pouvions nous arracher à cet embrassement, peut-être le dernier. Soudain, je sentis ses lèvres trembler, sa poitrine

se soulever ; ses bras se détendirent ; il se couvrit le visage de ses deux mains et sanglota.

C'en était trop pour moi ; je crus que j'en deviendrais folle.

— Arno ! Arno ! m'écriai-je, en l'étreignant, reste, oh reste !

Je savais que je demandais l'impossible, mais je n'en répétais pas moins : Reste ! reste !

— Mon lieutenant, il est plus que temps !

Encore un baiser — le tout dernier — et il partit.

Faire de la charpie, lire les journaux, piquer des petits drapeaux-épingles sur une carte du théâtre de la guerre pour suivre la marche des deux armées et essayer d'en prévoir les combinaisons stratégiques, implorer la protection du Ciel pour nos bien-aimés et la victoire pour nos armes, causer exclusivement de l'armée, voilà l'emploi de mes journées d'alors, de celles de mes parents et de tous nos amis.

La vie et toutes ses émotions habituelles étaient comme suspendues. Rien, en dehors de la guerre, ne paraissait avoir de réalité. On mangeait, on buvait, on vaquait à ses affaires, mais machinalement : seules, les dépêches d'Italie excitaient l'intérêt.

Mes meilleurs moments étaient naturellement ceux où je recevais les nouvelles d'Arno ; elles étaient très brèves, mais elles m'apportaient la bienheureuse assurance qu'il vivait et n'était pas blessé. Elles ne me parvenaient pas régulièrement, les communications étant souvent interrompues et le service postal suspendu après chaque engagement.

Lorsque j'étais ainsi sans nouvelles, avec quelle anxiété je jetais les yeux sur les listes de morts et de blessés.

La première fois que je parcourus une de ces listes, je n'avais pas reçu de lettres depuis quatre jours. Ne lisant pas le nom d'Arno, je joignis les mains et m'écriai : « Merci, mon Dieu ! » Mais à peine prononcés, je regrettai ces mots. Je repris la liste fatale ; ainsi je rendais grâces à Dieu de ce que Adolphe Schmied, Karl Müller et bien d'autres, mais non Arno Dotzky, étaient restés sur le champ de bataille, Ceux qui tremblaient pour Schmied et pour Müller auraient tout aussi légitimement remercié Dieu en ne lisant que le nom de Dotzky. Et pourquoi ma reconnaissance serait-elle plus agréable au Ciel que celle des autres ? Oui, j'avais eu tort de remercier Dieu d'avoir brisé le cœur de la mère de Schmied et de la fiancée de Müller plutôt que le mien.

Le même jour, je reçus d'Arno la lettre suivante :

« Nous avons eu hier un engagement important ; malheureusement une défaite ; mais console-toi, chère Martha, la première rencontre nous ramènera la victoire. Ç'a été ma première affaire sérieuse, je me suis trouvé au plus épais des balles, — une curieuse impression — je te raconterai cela de vive voix. Il est tout de même terrible de voir tomber, autour de soi, ces malheureux qu'il faut abandonner malgré leurs gémissements et leurs cris de douleurs. Mais « c'est la guerre ! » Au revoir, à bientôt, cher cœur ! Quand nous serons à Turin pour y dicter les conditions de paix, tu viendras m'y rejoindre. Tante Marie se chargera bien de notre petit sergent. »

Ces lettres seules jetaient quelques rayons de soleil dans mon existence sombre. Les nuits étaient surtout pénibles. Lorsque je

me réveillais en sursaut, parfois au milieu d'un rêve délicieux, la conscience de l'effroyable réalité me causait une souffrance intolérable. Je demeurais de longues heures sans pouvoir me rendormir. L'image d'Arno blessé — peut-être agonisant au fond d'un fossé — m'obsédait. Je croyais entendre son râle, son appel désespéré. Je n'arrivais à retrouver un peu de calme que par un violent effort de volonté, en évoquant la scène de son retour — pourtant possible. Oui, il y avait bien des chances pour qu'il revînt ; il y en avait même plus que pour… Je le voyais alors se précipitant dans la chambre… je volais vers lui… j'étais sur son cœur… je le conduisais au berceau de Rourou… Je songeais à tout le bonheur que nous allions de nouveau goûter ensemble.

Mon père était très abattu. Il n'arrivait que de mauvaises nouvelles : d'abord Montebello, puis Magenta. Tout Vienne était consterné. Au début de la campagne, on était certain d'une suite ininterrompue de victoires. Mais c'était à Turin que les maisons se pavoisaient et que les prêtres entonnaient des actions de grâces.

— Ne penses-tu pas, demandai-je un jour à mon père, qu'à la première défaite nous demanderions la paix ? Dans ce cas, je souhaiterais bien que…

— N'as-tu pas honte de parler ainsi ? Plutôt une nouvelle guerre de sept ans… de trente ans… Mais il faut qu'à la fin nous triomphions et que ce soit nous qui imposions les conditions de paix. Crois-tu donc que l'on entreprend une guerre uniquement pour la terminer au plus vite ? Il vaudrait mieux, dans ce cas, rester chez soi dès le début.

— Cela vaudrait bien mieux, en effet, soupirai-je.

— Que les femmes sont donc lâches ! Toi-même, et j'ai pourtant tout fait pour t'inculquer l'amour de la patrie et le sentiment de l'honneur, tu préfères ton bonheur personnel à la prospérité, à la gloire de ton pays.

— Si seulement je pouvais ne pas tant aimer Arno !…

— L'amour conjugal, l'amour de la famille, tout cela est fort beau…, mais ne doit jamais passer qu'en seconde ligne.

— Qu'en seconde ligne ?

⁂

J'avais déjà lu sur les listes officielles des morts le nom de plusieurs officiers que je connaissais, entre autres celui du fils d'une vieille dame que je vénérais beaucoup. Bien que cela me fût très pénible, je voulus aller voir cette malheureuse mère. Je n'avais pas la prétention de chercher à la consoler, je voulais seulement lui donner un témoignage de sympathie et pleurer avec elle.

Arrivée devant la porte de M de Hullsmann, j'hésitai longtemps avant de me décider à sonner. La dernière fois que j'étais venue chez elle, c'était pour une petite soirée dansante. La bonne vieille dame était pleine d'entrain : « Martha, m'avait-elle dit, nous sommes les deux plus heureuses femmes de Vienne : tu as le plus charmant des maris et moi le plus excellent des fils. » — Et maintenant ? J'avais bien toujours mon mari… et qui sait même ? Les bombes et les obus ne cessent de pleuvoir… Chaque minute peut me rendre veuve… Je commençais à pleurer devant la porte. Je me décidai enfin — mes larmes étaient bien en harmonie avec ma visite — je sonnai, mais on n'ouvrit pas. Je sonnai de nouveau. Personne.

Quelqu'un, sortant la tête d'une des portes du palier, me dit :

— Inutile de sonner, madame, il n'y a personne dans l'appartement.

— Comment ! M de Hullsmann est donc partie ?

— Depuis trois jours, on l'a conduite dans une maison d'aliénés.

La tête disparut, et la porte se referma.

Je demeurai pétrifiée. J'eus la vision des souffrances de cette pauvre femme avant que sa douleur ait atteint le paroxysme de la folie.

Et mon père admettait que la guerre durât trente ans, pour le bien du pays ! À quel chiffre s'élèverait donc alors le nombre des mères réduites au désespoir comme celle-ci ?...

Je redescendis l'escalier, profondément navrée. Je me décidai à faire une autre visite chez une jeune femme de mes amies, dont le mari était comme le mien en Italie.

Je dus passer pour m'y rendre, en suivant la Herrengasse, devant la Société patriotique de secours aux blessés. Ni la Convention de Genève, ni la « Croix-Rouge » n'existaient alors. Cette société recevait les dons de toute nature : argent, linge, charpie, bandes, etc., et les expédiait sur le théâtre de la guerre. Les dons arrivaient en abondance ; d'immenses magasins avaient été disposés pour les recevoir ; ils se vidaient et se remplissaient sans cesse.

J'entrai, désireuse de verser dans la caisse du comité le contenu de ma bourse ; peut-être cet argent soulagerait-il un pauvre

soldat… lui rendrait même la vie… et sauverait sa mère de la folie.

Je connaissais le président : « Le prince est-il ici ? » demandai-je au concierge. « Pas en ce moment ; vous ne trouverez que le vice-président, baron S…, » et il m'indiqua la salle où on recevait les dons en argent. En traversant les pièces qui y conduisaient, je vis, alignés sur de longues tables, d'innombrables ballots de linge, des tas de bandes, de cigares, de tabac…, surtout des montagnes de charpie : j'en eus le frisson. Cela supposait un nombre effrayant de blessés… et mon père admettait que pour le bien de la patrie, la guerre durât encore trente ans…

Le baron me remercia de mon offrande et me renseigna obligeamment sur le fonctionnement de la société. Il y avait quelque chose de consolant à songer à tout le bien fait par l'intermédiaire de ce comité.

Comme je causais avec le baron S…, un employé de la poste annonça deux envois considérables de province. Je m'assis dans le fond de la pièce pour assister au déchargement des ballots. À ce moment entra un homme âgé à l'allure militaire.

— Permettez-moi, monsieur le baron, dit-il, en s'asseyant près de la table, de concourir, pour une petite obole, à votre belle œuvre, — et il remit un billet de cent florins. Je considère comme des anges de bienfaisance ceux qui la soutiennent de leurs libéralités. J'ai été lieutenant feld-maréchal, et je suis à même d'apprécier la valeur immense de vos efforts en faveur des pauvres diables qui se battent là-bas. J'ai fait les campagnes de 1809 et de 1815 ; il n'y avait pas alors de sociétés patriotiques ; on n'envoyait pas alors des caisses pleines de charpie et de bandes aux malheureux blessés. Lorsque les provisions du major étaient épuisées,

on laissait mourir les hommes sans secours. Vous faites là une œuvre bénie. Vous ne savez pas… non, vous ne pouvez pas savoir tout le bien que vous faites…

Et je vis deux grosses larmes tomber sur sa moustache blanche.

Un bruit de voix et de pas s'éleva du dehors ; la porte s'ouvrit à deux battants et un garde annonça :

— Sa Majesté l'Impératrice.

Le vice-président se précipita pour recevoir au bas de l'escalier la noble visiteuse ; mais elle était déjà dans la pièce voisine.

Je contemplai avec admiration la jeune souveraine qui, dans sa simple toilette de ville, me paraissait encore plus séduisante que dans ses robes de cour.

— Je suis venue, dit-elle au baron S…, parce que j'ai reçu, ce matin, une lettre de l'Empereur qui me dit tout le bien que font les envois de la société de secours. J'ai désiré venir moi-même vous apporter mes remerciements et me rendre compte de votre organisation.

Elle se fit ensuite renseigner sur une foule de détails, examina les différents objets entassés, et pria le vice-président de l'accompagner dans les autres pièces. Elle le félicitait avec une satisfaction visible et je l'entendis encore dire : « C'est une belle et bien patriotique entreprise, dont nos pauvres soldats… »

Je n'entendis pas le reste.

« Pauvres soldats ! » Quelle compassion elle avait mis dans ces mots… Oui, « pauvres ! » et l'on ne pourrait jamais faire assez

pour eux… Mais il vaudrait infiniment mieux ne pas les envoyer à la boucherie les pauvres soldats ?

En quittant le bureau de la Société, j'entrai dans une librairie pour acheter une nouvelle carte du nord de l'Italie, la nôtre étant déjà toute détériorée par les piqûres des petits drapeaux-épingles. Il y avait d'autres clients dans le magasin, et tous demandaient des cartes.

Le libraire me dit :

— Madame désire aussi une carte des opérations militaires ?

— Vous avez deviné.

— Ce n'est pas difficile ; nous ne vendons plus que cela.

Pendant qu'il enveloppait ma carte, il s'adressa à un monsieur à côté de moi :

— Les temps sont durs, monsieur le professeur, pour les auteurs et les éditeurs d'ouvrages littéraires ou scientifiques. Personne n'en demande ; depuis le début de la guerre, personne ne s'intéresse aux choses de l'esprit.

— Ces événements sont à tous les points de vue désastreux, répartit le professeur. Ce détachement de toute préoccupation littéraire abaisse forcément le niveau intellectuel.

« Et mon père voudrait, pensai-je pour la troisième fois… que, pour le bien du pays, pendant trente ans… »

— Vos affaires vont donc mal ? demandai-je au libraire, me mêlant à la conversation.

— Non seulement les miennes, mais toutes ou presque toutes, madame. La guerre est un malheur pour tous les négociants, sauf pour les fournisseurs d'armées.

Le travail des fabriques et celui des champs sont arrêtés, un grand nombre d'ouvriers sont sans travail et sans pain ; le papier-monnaie est en baisse, l'agio monte, aucune entreprise industrielle ne se crée ; les maisons les plus solides sont en faillite ; il n'y a partout que ruine et désolation.

« Et mon père voudrait… », pensai-je encore en sortant de la librairie.

⁂

Je trouvai mon amie chez elle. La comtesse Lori Griesbach était, comme moi, fille de général ; elle avait épousé un officier qui, en ce moment, faisait aussi la campagne ; elle avait de plus deux frères à la guerre ; mais Lori n'était pas d'un tempérament à se tourmenter. Elle se persuadait que ceux qu'elle aimait étaient sous la protection directe d'un saint qu'elle vénérait particulièrement, et elle comptait sur leur retour.

Elle me reçut à bras ouverts :

— Que c'est gentil, Martha, de venir me voir… Mais tu me parais pâle et abattue… Tu n'as pas de mauvaises nouvelles ?…

— Non, grâce à Dieu, mais il est si triste de…

— Oui… oui… Tu veux parler de nos défaites… mais les premières dépêches peuvent annoncer une victoire.

— Victoire ou défaite… la guerre est en elle-même une chose si terrible… Ah ! s'il pouvait ne plus y avoir de guerres !

— À quoi serviraient alors les soldats ?

Àquoi ?… Je réfléchis un instant.

— Mais il n'y en aurait plus, voilà tout.

— Quelle bêtise ! Ce serait joli de ne voir que des civils ! J'en frémis, rien que d'y songer. Heureusement, c'est impossible.

— Impossible ? Oui, tu dois avoir raison ; car sans cela je ne pourrais comprendre que l'on n'ait pas depuis supprimé la guerre.

— Supprimé la guerre ?

— Certainement… mais hélas ! c'est comme si je souhaitais la suppression des tremblements de terre.

— Je ne comprends rien à ce que tu veux dire ; pour moi, je suis bien aise de cette guerre parce que j'espère que Louis s'y distinguera. C'est aussi un bonheur pour mes frères ; on fait vite son chemin à la guerre.

Je lui demandai si elle avait reçu depuis peu des nouvelles des siens.

— Pas depuis quelque temps, me répondit-elle : mais tu sais que le service postal est fréquemment interrompu ; je comprends aussi qu'après une forte journée de marche où les fatigues d'un engagement, ils doivent n'éprouver aucune envie d'écrire. Mais, je suis bien tranquille : Louis et mes frères portent des amulettes bénies ; maman les leur a elle-même mises au cou…

— Mais Lori, te représentes-tu une guerre où chaque soldat porterait une semblable amulette ? Penses-tu qu'après avoir sifflé à droite et à gauche, les balles s'envoleraient dans les nuages sans faire de mal à personne ?

— Je ne te comprends vraiment pas ; mais je vois que ta tante Marie a raison de déplorer la tiédeur de ta foi.

— Pourquoi ne réponds-tu pas à ma question ?

— Parce que je la considère comme une raillerie sur un sujet sacré.

— Une raillerie ?… Oh certes non ! C'est simplement une suggestion de ma raison.

— Tu sais bien que c'est un péché de juger avec sa raison les choses qui lui sont supérieures.

— Soit ! Lori… Je me tais… mieux vaut peut-être ne pas réfléchir… approfondir… Depuis quelque temps des doutes naissent dans mon esprit et m'angoissent. Si je perdais la conviction que cette guerre n'est pas absolument indispensable, jamais je ne pourrais pardonner à ceux qui…

— Tu veux dire à Louis-Napoléon ? Quel intrigant !

— Lui ou un autre, peu m'importe !… Je voudrais croire que personne n'a voulu cette guerre, qu'elle a éclaté d'elle-même comme un accès de fièvre.

— Comme te voilà exaltée, ma chère ! sois raisonnable ; cette campagne sera bientôt terminée et nos maris vont nous revenir décorés. J'espère décider le mien à demander un congé de cinq ou six semaines pour m'accompagner aux eaux ; cela lui fera du

bien, après ses fatigues ; à moi aussi, après ces fortes chaleurs et surtout après l'ennui et les inquiétudes que j'éprouve. Car, ne crois pas que je ne m'inquiète point… Si la volonté de Dieu était que l'un des miens ne revint pas ?… J'ai beau savoir que c'est une mort enviable que celle du soldat tombé au champ d'honneur…

— Tu parles comme un ordre de jour.

— Ce serait, cependant, trop terrible pour ma pauvre maman s'il arrivait malheur à Gustave ou à Charles. Ne parlons pas de cela !… Donc, pour nous remettre de toutes ces émotions, le mieux sera quelque bonne saison d'eau ; je crois que c'est Karlsbad que je préférerais ; j'y suis allée une fois, jeune fille, et je m'y suis royalement amusée.

— Je ne suis allée qu'à Marienbad ; c'est là que j'ai fait la connaissance d'Arno. Mais pourquoi restons-nous oisives ! N'as-tu pas, sous la main, un peu de toile pour faire de la charpie ? Je viens de la société de secours et j'y ai vu… devine.

Un domestique entra, apportant une lettre.

— De Gustave ! s'écria Lori, en rompant joyeusement le cachet.

Àpeine eut-elle lu quelques lignes qu'elle poussa un cri et laissa échapper la lettre.

— Lori ! ma chérie…, qu'y a-t-il ? lui demandai-je toute tremblante… Ton mari ?…

— Mon Dieu !… mon Dieu ! gémit-elle… Lis plutôt.

Je ramassai la lettre. Je puis la reproduire textuellement parce que, plus tard, je priai Lori de me la prêter pour la transcrire

dans mon journal.

— Lis tout haut, je n'ai pu aller jusqu'au bout.

Je me conformai à son désir :

« Chère sœur, nous avons eu hier un engagement sérieux… la liste des morts sera longue. Afin que tu… que notre pauvre mère n'apprenne pas par cette voie officielle… pour que tu puisses la préparer un peu… annonce lui d'abord qu'il est grièvement blessé… Mais il faut bien que je te dise à toi que notre frère Charles se trouve au nombre des vaillants tombés pour la patrie…

Je m'interrompis pour embrasser mon amie.

— J'avais lu jusque-là, me dit-elle à travers ses sanglots, d'une voix étouffée par les larmes. Je repris la lecture :

« Pourquoi n'est-ce point moi que la balle meurtrière a atteint ? J'envie à Charles cette mort de héros. Il est tombé au début de la bataille ; la douleur de savoir qu'elle est encore perdue lui a été épargnée. Je l'ai vu tomber, car nous combattions côte à côte ; je m'élançai pour le relever ; il rouvrit une fois les yeux, puis ce fut fini ; la balle doit lui avoir traversé le cœur ou le poumon pour que la mort ait été si foudroyante. La journée a été bien meurtrière. Le terrain est littéralement couvert de morts et de blessés. Que de visages amis n'ai-je pas reconnus parmi les morts ; entre autres le pauvre — ici je dus tourner la page — le pauvre Arno Dotzky. »

Je tombai évanouie sur le parquet.

⁂

— C'en est fait, Martha, Solférino en a décidé : nous sommes vaincus !

C'est ainsi que m'aborda, un jour, mon père, en me rejoignant au jardin. J'étais retournée avec mon petit Rodolphe dans la maison paternelle. Huit jours après la bataille qui m'avait rendue veuve, ma famille s'était transportée à Grümitz, notre propriété en Basse-Autriche ; je l'y avait suivie. Seule, je n'aurais pu supporter mon désespoir. Chacun faisait son possible pour adoucir mon chagrin. Je me sentais traitée avec un certain respect qui m'était agréable. Mon deuil de veuve me conférait, aux yeux des miens, une sorte de considération. Il me revenait comme un certain mérite de mon chagrin. Les larmes répandues sur l'autel de la patrie par les mères, les épouses et les fiancées, sont, après le sang qu'y versent les soldats, considérées comme la plus sainte des libations. Un léger sentiment d'orgueil m'aidait à supporter ma douleur : il me semblait que la femme qui a perdu son mari sur un champ de bataille est comme revêtue d'une sorte de dignité militaire. Et puis, je n'étais pas la seule. Combien, hélas ! combien d'autres pleuraient avec moi un être cher resté sur la terre italienne !

Aucun autre détail ne me parvint alors sur la mort d'Arno ; j'appris seulement qu'il avait été trouvé parmi les morts et enterré après identité constatée. Sa dernière pensée a certainement été pour moi et pour son fils.

— Nous sommes battus, répéta mon père, de l'air le plus sombre, en s'asseyant à côté de moi sur le banc.

— Ainsi tous ces morts ont été inutilement sacrifiés, soupiraije.

— Leur sort est enviable puisqu'ils ne souffriront pas de la honte qui nous accable. Mais… nous nous ressaisirons… bien qu'on assure que la paix va probablement se conclure.

— Ah ! plaise à Dieu ! m'écriai-je… Pour moi, malheureuse ! elle vient trop tard… mais de nouvelles victimes pourront être épargnées.

— Tu ne penses qu'à toi et au bien des individus. C'est de l'Autriche qu'il s'agit.

— Mais l'Autriche ne se compose-t-elle pas de la masse des individus ?

— Mon enfant, la vie d'un royaume, d un État, est d'une autre durée, d'une autre importance que celle des personnes ; celles-ci disparaissent, tandis que l'État est appelé à un développement continu. Il faut qu'il croisse en puissance, en territoire, en gloire ; s'il s'arrête seulement, il s'amoindrit, s'affaisse et disparaît. Il faut donc que chaque membre de l'État ait pour but suprême la grandeur, la puissance, la prospérité de son pays.

Je transcrivis ces paroles le jour même dans mes cahiers : elles résumaient parfaitement mes idées de jadis anéanties depuis le départ et la mort d'Arno.

J'essayai bien encore de puiser du courage et des consolations dans la pensée que mon malheur était indispensable à la grandeur de la patrie ; mais en vain.

Tante Marie cherchait aussi à me consoler à sa manière.

— Ne pleure pas, chère enfant, me disait-elle, lorsqu'elle me trouvait plongée dans mon chagrin. Ton mari est maintenant

comblé de félicités, parmi les bienheureux, dans le ciel d'où il te bénit ; encore quelques années de cette vie terrestre, et tu iras le rejoindre dans sa gloire. Les plus belles demeures du Ciel s'ouvrent pour ceux qui tombent sur le champ de bataille. Les mérites du soldat mort au champ d'honneur sont presque aussi grands que ceux du martyr expirant dans le cirque.

— Je devrais alors me réjouir qu'Arno…

— Te réjouir…, non, mais supporter ton malheur avec résignation. C'est une épreuve que le Ciel t'envoie pour fortifier ta foi.

— C'est donc pour fortifier ma foi qu'Arno…

— Nullement ! mais qui oserait sonder les voies mystérieuses de la Providence ?

Dans ces conversations avec tante, je discutais parfois ses idées ; pourtant je me plaisais souvent à la vision mystique de mon bien-aimé recevant maintenant au ciel la récompense de son sacrifice. J'aimais aussi à penser que son souvenir vivrait sur terre, paré de la gloire impérissable de l'héroïsme.

La veille de notre départ, j'avais assisté à une bien belle cérémonie dans l'Église Saint-Étienne sans y trouver, d'ailleurs, aucun soulagement. C'était un De Profundis en l'honneur de nos soldats morts et enterrés là-bas. Au milieu de l'église, se dressait un catafalque orné d'armes et de drapeaux, entouré de cierges allumés. Le chant si émouvant du Requiem partait de la grande nef ; tous les assistants, parmi lesquels une foule de femmes en deuil, sanglotaient ; chacun pleurait non seulement celui qu'il avait perdu, mais tous ceux qu'un même et glorieux trépas avait enlevés à la patrie. Tous les officiers et généraux encore à Vienne

étaient présents ; le fond de l'église était occupé par des soldats ; tous attendaient un ordre de départ et étaient prêts à mourir comme leurs camarades… sans hésitation…, sans murmure… sans crainte… Oui, c'était bien un hommage agréable au Très-Haut que cette cérémonie dans cette église, accompagnée de nuages d'encens, des sons de l'orgue et des larmes de douleur. Le Dieu des armées ne pouvait que bénir ceux qui étaient morts pour la patrie.

C'était du moins mon opinion à ce moment, si j'en juge par les notes que je relis dans mon journal.

Quinze jours environ après la défaite de Solférino, on annonça la signature des préliminaires de Villafranca.

Mon père prit une peine infinie à me démontrer : que cette paix s'imposait pouf des raisons politiques. Je m'évertuais à lui dire combien j'étais heureuse qu'elle arrêtât enfin cette horrible tuerie : il n'en continuait pas moins à vouloir s'excuser.

— Ne crois pas, au moins, que nous agissons par lâcheté. Nous paraissons bien faire quelques concessions, mais nous n'acceptons rien d'humiliant pour notre dignité et savons fort bien jusqu'où nous pouvons aller. S'il ne s'agissait que de nous, nous n'aurions pas abandonné la partie pour ce petit échec de Solférino… Ah ! certes non ! il aurait suffi d'envoyer un nouveau corps d'armée pour chasser l'ennemi de Milan. Mais comprends-le bien, Martha, il se mêle à la question une foule d'intérêts généraux et de questions de principes. Nous renonçons maintenant à la lutte parce que le bandit italien, aidé de son compère français, se jetterait bientôt sur les autres principautés italiennes. Ces vandales se porteraient sur Modène, sur la Toscane, où règnent des

dynasties alliées à notre maison impériale. Ils marcheraient sur Rome contre le pape. En abandonnant momentanément la Lombardie, nous gardons la Vénétie et conservons notre protection au Saint-Siège et aux États du Sud. Tu vois que ce n'est que dans l'intérêt de l'équilibre européen que…

— Oui, oui, père, je comprends. — Si seulement ces motifs avaient pu prévaloir avant Magenta !

Et pour détourner la conversation :

— Regarde, lui dis-je, ce paquet de livres que le libraire nous envoie ; il nous signale surtout l'ouvrage, récemment paru, d'un naturaliste anglais : l'Origine des Espèces. Il le recommande à notre attention et le croit appelé à faire époque.

— Que ce brave homme me laisse donc tranquille avec ses livres ! Au milieu des graves événements actuels, qui pourrait bien s'intéresser à de pareilles niaiseries ? En quoi un livre qui traite des plantes et des animaux peut-il faire époque ? Parle-moi de la confédération italienne, de l'hégémonie de l'Autriche, de la constitution de l'Allemagne. Voilà des faits à grande portée qui auront encore leur importance lorsque cet ouvrage anglais sera depuis longtemps oublié. Rappelle-toi cela.

Je me le suis, en effet, rappelé.

02

Quatre ans plus tard, mes deux sœurs — âgées alors de dix-sept et dix-huit ans — devant être présentées à la Cour, je me décidai

à rentrer dans le monde.

Le temps avait fait son œuvre, et ma douleur s'était peu à peu calmée. Tout d'abord mon désespoir se changea en chagrin ; puis mon chagrin devint de la tristesse ; de la tristesse je passai à l'indifférence ; de l'indifférence j'en vins à éprouver de nouveau la joie de vivre. Un beau matin, je me réveillai avec la conscience qu'en définitive ma situation était encore fort enviable et que l'avenir pouvait me réserver une bonne part de bonheur. À vingt-trois ans, j'étais jolie, riche, libre, mère d'un charmant baby, entourée de l'affection de tous les miens : j'avais tout ce qu'il fallait pour être heureuse.

Mon mariage me faisait l'effet d'un rêve. Certes, j'avais aimé mon beau hussard ; il m'avait rendue très heureuse — sa mort m'avait causée une immense douleur… Mais tout cela était passé… bien passé. Notre existence commune avait été trop courte pour rendre mon deuil éternel : nous nous étions adorés comme deux amants passionnés ; mais nous n'avions pu réaliser encore cette union parfaite des cœurs et des esprits, qu'atteignent quelques époux privilégiés après de longues années de peines et de joies communes. — Et puis, durant ces quatre années, j'avais beaucoup élargi le cercle de mes idées ; j'avais acquis des connaissances et des opinions que je ne soupçonnais pas à l'époque de mon mariage, et dont Arno n'avait aucune idée ; en sorte que s'il m'avait été rendu, il serait demeuré presque totalement étranger à ma vie morale et intellectuelle.

Ce fut au bout d'une année de veuvage que je sentis mon désespoir — première phase — passer à l'état de chagrin, mais de chagrin profond, intense. Je ne voulus point entendre parler de reprendre mes relations de société ; je pensais que ma vie ne de-

vait être désormais consacrée qu'à l'éducation de mon petit Rodolphe.

Je n'appelai plus mon enfant ni « Rourou », ni « Sergent » : il était devenu « mon fils Rodolphe », l'unique amour, l'espérance, le but de ma vie. Pour lui servir un jour d'institutrice et me faire la compagne intellectuelle de ses pensées, je m'efforçai d'acquérir le plus de connaissances possible. La lecture devint ma seule distraction ; je puisai dans la bibliothèque du château ; et me sentis attirée vers mon ancienne passion : l'histoire. Les jours douloureux que l'on venait de traverser avaient considérablement refroidi mon enthousiasme de jadis. J'aurais voulu raviver mes sentiments d'autrefois ; j'éprouvais par moments une certaine satisfaction à relire quelqu'une de ces glorifications du courage militaire et des actions héroïques dont les historiens sont prodigues. J'aimais, parfois, à me figurer que la mort de mon mari et ma douleur de veuve avaient eu leur importance dans le cours des événements actuels. — Je dis parfois — car il n'en était pas toujours ainsi. Il m'était impossible souvent de retrouver mes idées d'autrefois, du temps où j'aurais tant souhaité être Jeanne d'Arc. Bien des mots dans les récits de guerre sonnaient faux à mon oreille, lorsque je me représentais les horreurs d'un champ de bataille ; et je me demandais souvent si la vie, cette perle précieuse, est payée à son vrai prix par cette fausse monnaie, la gloire.

J'eus bientôt épuisé tous les livres d'histoire que contenait la bibliothèque de mon père. Je demandai un ouvrage à notre libraire. Il m'expédia l'Histoire de la Civilisation, de Thomas Buckle. L'envoi était accompagné de la note suivante : « L'ouvrage n'est pas encore terminé, mais les deux volumes que je vous adresse forment un tout complet ; leur publication produit un

grand effet dans tous les milieux intellectuels du monde entier. Cet ouvrage est généralement considéré comme devant servir de base à une nouvelle conception de l'histoire. »

Après avoir lu et relu ce livre, j'éprouvai la sensation d'un homme qui, ayant toujours vécu dans une étroite vallée, contemple, pour la première fois, du haut d'un sommet voisin, un prestigieux paysage. Je ne dirai pas qu'il me fut possible de saisir toute la portée de cet ouvrage ; je ne dirai pas que, de la cime élevée où je me trouvai transportée, je sus apprécier tous les détails du paysage ; mais je fus éblouie, subjuguée. Je compris que je n'avais aucune notion du monde, que l'histoire de l'humanité ne consiste point, ainsi qu'on me l'avait enseigné, dans les nomenclatures des faits et gestes des rois ou des hommes d'État, ni dans les traités qui résultent de l'ambition des uns ou de l'astuce des autres ; mais bien dans le développement de l'intelligence. Les chroniques de cour et de batailles ne retracent que des manifestations partielles de la culture des différentes époques. Dans Buckle, aucune trace de l'antique admiration pour les conquérants dévastateurs. Il démontre, au contraire, que le prestige dont l'humanité a entouré le guerrier est en raison inverse du degré de culture intellectuelle. Plus on remonte vers la barbarie des âges reculés, plus on retrouve la guerre à l'état habituel ; il est à remarquer que le progrès des sociétés fait plus rapidement disparaître l'amour de la guerre que la guerre elle-même. Cette idée et bien d'autres de Buckle me charmaient. Le sentiment d'horreur que m'inspirait maintenant la guerre — et que je croyais auparavant indigne et lâche — n'était que l'écho d'un esprit nouveau qui soufflait sur l'époque actuelle. Je n'étais donc pas seule à ne pas glorifier le carnage.

Je trouvai, par conséquent, dans l'œuvre de Buckle tout le contraire de ce que j'y cherchais : mais sa lecture terminée, je me sentis grandie, calmée, éclairée.

J'essayai, une fois, de causer avec mon père de ces idées, mais ce fut en vain ; il ne voulut pas me suivre sur la montagne ; c'est-à-dire qu'il refusa de lire l'ouvrage.

Ma seconde année de veuvage s'acheva, et, avec elle, la seconde phase de ma douleur. Mon chagrin devint de la mélancolie. Je lus et étudiai avec plus de zèle encore. L'ouvrage de Buckle m'avait appris à réfléchir et la réflexion me procurait bien des jouissances. J'abordai l'étude de différents ouvrages écrits dans le même esprit ; les lectures contribuèrent à l'avènement de la quatrième phase : la transformation de ma mélancolie en joie de vivre. Seulement je compris bientôt que mes livres seuls ne pouvaient plus me suffire ; que l'ethnologie, l'anthropologie, les mythologies comparées et toutes les « logies » et « graphies » du monde étaient incapables de remplir mon existence ; que la vie doit réserver à une jeune femme de ma condition des joies que je n'avais qu'à saisir… Et voilà comment, dans l'hiver de 1863, je m'offris à conduire mes jeunes sœurs dans le monde et ouvris moi-même mes salons à la société de Vienne.

— La comtesse Martha Dotzky, jeune et riche veuve. — C'était mon titre sur le programme de la « comédie du grand monde », Je dois convenir que le rôle me plaisait ; il n'est pas désagréable de recevoir de tous côtés des hommages, de se voir fêtée et choyée par tous, de se lancer, après quatre années de réclusion, dans le tourbillon des plaisirs ; de courir de fête en fête et d'être partout l'objet d'une flatteuse attention.

Mon titre de jeune veuve me valait à lui seul bien des hommages. On était persuadé dans ma famille — et je ne me révoltais point à cette idée — que je me remarierais. Dans ses homélies, tante Marie ne parlait plus du « bienheureux qui m'attendait là-haut ». Elle comprenait évidemment que si, durant « les quelques années qui me séparaient de la tombe », je prenais un second mari, le plaisir de revoir mon premier en serait quelque peu amoindri.

Tout le monde dans ma famille, excepté moi, paraissait avoir oublié Arno. Les regrets peuvent se calmer — les regrets ne dépendent pas de notre volonté — mais nous sommes maîtres du souvenir. Le silence dont ma famille entourait Arno me faisait l'effet d'une seconde mort, et je ne voulais pas m'en rendre complice. Je m'étais fait une loi de parler chaque jour de son père à mon petit Rodolphe. L'enfant répétait tous les soirs, dans sa prière : « Mon Dieu, que je sois bon et brave pour l'amour de mon cher papa Arno ! »

Nous nous amusions beaucoup, mes sœurs et moi. À vrai dire, c'était bien mon début dans le monde. J'y avais bien paru comme fiancée et jeune mariée, mais les adorateurs s'étaient naturellement tenus à distance, et les adorateurs sont les plus grands attraits de la vie mondaine. Aucun des miens ne produisit sur moi d'impression profonde. Il y avait entre nous un mur infranchissable élevé par mes trois années de réflexion et d'étude solitaires. Sans doute, ils étaient aimables et brillants, mais leur vie tout entière se résumait dans l'amour des sports, du jeu, des bals et ils n'avaient pas la moindre idée des grandes théories sociales que j'avais entrevues dans mes lectures.

J'étais bien décidée à ne pas choisir de mari dans cette catégorie de prétendants, nullement pressée d'ailleurs d'aliéner une liberté qui me plaisait. Je prétendais ne donner mon cœur qu'à un homme vraiment digne de lui ; mais j'étais très disposée, si je le rencontrais, à faire valoir les droits de ma jeunesse au bonheur et à contracter un second mariage.

En attendant l'amour et le bonheur, j'étais de fort belle humeur. Je prenais grand plaisir à la danse, au théâtre, à la toilette ; je ne négligeai pour cela ni mon fils ni mon propre développement intellectuel. Je me tenais au courant du mouvement des esprits ; je me procurais les livres les plus importants ; je lisais régulièrement la Revue des Deux-Mondes et d'autres revues semblables.

Je surélevais ainsi chaque jour le mur qui me séparait de mes adorateurs, mais cela m'était égal.

J'eusse volontiers attiré dans mon salon quelques personnalités du monde savant et littéraire ; mais c'était impossible. L'élément bourgeois ne pouvait être mêlé à ce qu'on appelle, en Autriche, « la société ». Cet esprit de caste étroit et intolérant s'est un peu modifié depuis ; on admet aujourd'hui dans ses salons les artistes et les savants ; mais à cette époque, tout ce qui n'avait pas de titre suffisant pour être présenté à la Cour — c'est-à-dire qui ne pouvait produire seize quartiers de noblesse — était absolument exclu de la « société ».

— Permets-moi, ma chère Martha, — me dit un soir mon cousin Conrad Althaus — de te présenter le lieutenant-colonel baron Tilling.

Je m'inclinai ; Conrad s'éloigna et le baron demeura muet devant moi. Interprétant son silence comme une invitation à la danse déjà commencée, je me levai, arrondissant mon bras, prête à le poser sur son épaule.

— Excusez-moi, comtesse, je ne danse pas.

Il accompagna ses paroles d'un sourire qui découvrit une rangée de dents éblouissantes.

— Tant mieux… répondis-je en me rasseyant, je m'étais retirée dans ce salon pour m'y reposer.

— Je n'ai recherché l'honneur de vous être présenté que pour vous faire une communication.

Je le regardai avec surprise ; son visage avait une expression sérieuse ; c'était un homme à l'extérieur grave. Il n'était plus jeune et paraissait approcher de la quarantaine ; quelques fils d'argent se montraient sur ses tempes ; en somme, une apparence distinguée et sympathique.

Chaque fois que l'on me présentait un jeune homme je me demandais : est-ce un prétendant ? L'accepterais-je ? Cette fois, j'eus bien vite répondu « non » à la première question. Dans l'attitude de mon interlocuteur, il n'y avait rien de cette muette admiration classique du prétendant. La réponse à la deuxième fut également négative. Je m'étais juré de ne pas épouser une seconde fois un militaire ; non seulement pour ne pas repasser par les angoisses que j'avais déjà traversées, mais surtout parce que mes nouvelles idées sur la guerre n'auraient pu s'harmoniser avec les siennes.

Le lieutenant-colonel Tilling refusa de s'asseoir.

— Je ne veux pas vous importuner plus longtemps, comtesse, cette salle de bal ne saurait convenir à la communication que j'ai à vous faire ; je ne veux, aujourd'hui, que vous demander l'honneur d'être reçu chez vous. Voudriez-vous m'indiquer le jour et l'heure où je puis vous rencontrer ?

— Je reçois le samedi de deux à quatre.

— Ce qui veut dire que le samedi, de deux à quatre, votre salon ressemble à une ruche autour de laquelle bourdonnent les abeilles.

— Et où vous me voyez trônant en reine ; — le compliment est joli.

— Je ne fais jamais de compliment… c'est pour cela que l'heure de votre ruche du samedi ne me sied pas ; je désire vous trouver seule.

— Vous piquez vivement ma curiosité ; venez demain mardi, à deux heures ; je ne serai chez moi. que pour vous.

Il salua et se retira.

Un instant après, apercevant Conrad, je l'appelai et, lui demandai des renseignements sur le baron Tilling.

— Ah ! il t'a donc plu ! Eh bien oui… tu peux le considérer comme un parti… il n'est pas marié ; je ne sais, toutefois, s'il est absolument libre… On le dit au mieux avec une certaine dame (Althaus me nomma une princesse d'une maison régnante). Son régiment n'étant que depuis peu à Vienne, on ne l'a pas encore beaucoup vu dans le monde ; je crois d'ailleurs qu'il n'aime ni le bal, ni aucune distraction de ce genre. J'ai fait sa connaissance au

cercle de la noblesse où il passe chaque jour quelques heures, mais presque exclusivement dans la salle de lecture, ou absorbé dans une partie d'échecs.

J'ai été étonné de le rencontrer ici, mais il est cousin de la maîtresse de maison, c'est ce qui explique, sans doute, sa courte apparition. Je l'ai vu se retirer aussitôt après t'avoir saluée.

— L'as-tu présenté à d'autres dames ?

— Non, rien qu'à toi ; mais ne t'imagine pas qu'il ait reçu le coup de foudre : en te voyant. Il m'a simplement demandé si la comtesse Dotzky, née Althaus, qu'il savait être ma parente et avec laquelle il désirait s'entretenir, ne serait pas ici. Si, lui ai-je répondu. La voilà — en robe bleue, — sur le sofa… dans ce coin. — Auriez-vous l'obligeance de me présenter à elle ? m'a-t-il dit. J'y ai consenti avec empressement sans me douter que j'allais compromettre ton repos.

— Ne dis donc pas de bêtises, Conrad ! mon repos n'est point si facile à troubler. Tilling ?… quelle est cette famille ? C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Ah ! ah !… Tu n'en démords pas… Voilà un homme heureux ! Depuis plus de trois mois, j'essaye, en pure perte, de m'insinuer dans tes bonnes grâces, tandis que ce lieutenant-colonel à l'aspect glacial — et je puis t'assurer qu'il est, en effet, tout de glace — est venu, a vu et a vaincu ! Tu veux des renseignements sur la famille Tilling ? Je la crois d'origine prussienne ; le père du baron avait déjà été au service de l'Autriche ; sa mère est Prussienne ; tu as dû le remarquer à son accent du Nord.

— Oui, il parle un allemand délicieux.

— Naturellement ; tout en lui est charmant.

Althaus se leva.

— Je te laisse à tes rêveries ; je vais essayer de causer avec des femmes qui…

— … te trouvent charmant… toi ! — Il n'en manque pas.

Je me retirai de bonne heure ; je n'avais plus envie de danser ; je me sentais fatiguée et désirais la solitude ; ce ne pouvait être afin de penser à Tilling ! Et qui sait, cependant ? À minuit, j'étais encore assise devant mon bureau, occupée à consigner sur mon journal ma conversation avec lui, accompagnée des réflexions suivantes : Nature intéressante, ce Tilling… la grande dame qui l'aime pense sans doute à lui en cet instant… peut-être est-il à ses pieds… Oh ! pouvoir aimer ainsi passionnément ! Tilling ou un autre, puisque je ne connais pas Tilling… Je suis jaloux de la princesse parce qu'elle aime, et non parce qu'elle aime Tilling.

Ma première pensée, en me réveillant, fut pour Tilling ; c'est aujourd'hui que j'entendrai son importante communication. Depuis longtemps, je n'avais attendu personne avec une telle impatience.

Àl'heure fixée, je donnai ordre de ne recevoir que lui. Mes sœurs étaient allées patiner sous la conduite de tante Marie. Habillée d'une jolie robe de velours violet — le violet sied aux blondes — je m'assis dans mon petit salon, et, un livre à la main, j'attendis. À deux heures dix, le baron Tilling entrait.

— Vous voyez, comtesse, dit-il, en me baisant la main, que j'ai ponctuellement profité de votre autorisation.

— Heureusement, répondis-je en souriant et en lui indiquant un siège, car sans cela je serais morte d'impatience ; vous avez excité au plus haut point ma curiosité.

— Je vais donc vous faire part tout de suite, sans préambule, de ce que j'ai à vous dire ; si je n'ai pas cru devoir le faire hier, c'était pour ne pas troubler votre gaieté.

— Vous m'effrayez.

— En un mot, j'ai assisté à la bataille de Magenta.

— Et vous avez vu mourir Arno ! m'écriai-je.

— Oui, madame ; et je puis vous donner des détails sur sa fin.

— Oh ! parlez ! dis-je toute tremblante.

— Ne tremblez pas, comtesse ; si ses derniers moments avaient été douloureux, je ne serais pas venu vous en parler. Rien n'est plus triste que de penser aux tortures qui ont accompagné la mort d'un être chéri, mais ce n'est point ici le cas.

— Vous me soulagez d'un grand poids.

— Je ne vous répéterai point la phrase creuse et consacrée que l'on prononce d'ordinaire : « Il est mort en héros », j'ignore ce que l'on entend par là. La consolation réelle que je puis vous offrir, c'est de vous dire qu'il est mort sans songer à la mort. Il a toujours été convaincu qu'il ne lui arriverait rien. Nous nous sommes souvent rencontrés : il me parlait de son bonheur, de son enfant, de sa charmante femme dont il me montra le portrait. Il m'avait invité, la campagne terminée, à venir le voir chez lui. Au cours de l'horrible carnage de Magenta, je me trouvai, par hasard, à côté de lui ; je vous épargne le détail des scènes qui précé-

dèrent la catastrophe ; de telles horreurs ne se racontent pas. — Ceux qui ont vraiment l'âme d'un soldat se sentent, à l'odeur de la poudre et sous la pluie des balles, saisis d'une telle ivresse : qu'ils perdent le sentiment de ce qui se passe autour d'eux. Dotzky était de ce nombre : ses yeux étincelaient. Soudain un obus éclata à quelques pas de nous. Dix hommes, parmi lesquels Dotzky, furent renversés ; les malheureux poussèrent d'horribles cris ; seul, Dotzky ne cria pas ; la mort avait été instantanée. Je m'approchai de lui, il ne respirait déjà plus ; le cœur avait cessé de battre ; de son côté ouvert, le sang s'échappait avec une telle abondance qu'en cas peu probable d'évanouissement il n'y avait pas à redouter qu'il pût reprendre connaissance.

— À redouter ? répétai-je en pleurant.

— Oui : à redouter, car il fallait l'abandonner sans secours ; devant nous retentissaient de formidables « hourrah ! » qui nous entraînaient au carnage ; derrière nous arrivaient, au galop, des escadrons qui allaient fouler ces mourants sous le sabot de leurs chevaux.

Lorsque, la bataille terminée, nous relevâmes, nos morts et nos blessés, je retrouvai Arno Dotzky à la même place, dans la même position, avec la même expression de calme. J'ai tenu à vous faire part de cela, madame ; j'aurais pu vous le dire depuis longtemps déjà, ou plutôt vous l'écrire, puisque je n'avais jamais eu l'occasion de vous rencontrer ; mais l'idée ne m'en est venue qu'hier, en entendant dire à ma cousine qu'elle attendait, parmi ses invités, la jolie veuve d'Arno Dotzky. Excusez-moi d'avoir réveillé d'aussi douloureux souvenirs ; mais je crois vous avoir rendu service en vous délivrant peut-être d'une poignante incertitude.

Il se leva. Je lui tendis la main :

— Je vous remercie, baron Tilling, lui dis-je en essuyant mes larmes ; vous m'avez fait du bien en m'assurant que mon cher Arno n'a pas souffert, en mourant, de tortures physiques et d'angoisses morales… Mais je vous en prie… ne me quittez pas encore… ; je voudrais causer un peu avec vous ; votre ton… vos expressions ont fait vibrer quelque chose en moi…, vous me paraissez détester la guerre ?

Son visage s'assombrit.

— Excusez-moi, madame, de ne pas vous répondre sur ce sujet ; je regrette également de ne pouvoir demeurer plus longtemps, mais je suis attendu.

C'était la princesse sans doute qui l'attendait. Cette pensée me fut pénible.

— Je ne veux point vous retenir, monsieur, lui répondis-je froidement.

Il s'inclina et sortit sans même songer à me demander l'autorisation de revenir.

Le carnaval était fini ; mes deux sœurs Rosa et Lilli s'étaient « énormément amusées ». Chacune d'elles pouvait inscrire à son actif une douzaine de conquêtes, mais parmi lesquelles il n'y avait pas un seul parti sortable. Tant mieux ! elles jouiraient ainsi quelques mois ou quelques années de plus de leur vie de jeunes filles avant de se mettre sous le joug conjugal.

Et moi ? Voici comment sont relatées, dans mon journal, mes impressions de carnaval :

— Je suis bien aise que toutes ces danses soient finies ; cela commençait à devenir monotone : toujours les mêmes conversations… toujours le même danseur, car, que ce soit le sous-lieutenant de hussards X… ou le lieutenant de dragons Y… ou le capitaine de dragons Z…, ce sont toujours les mêmes révérences… les mêmes lieux communs, les mêmes soupirs… les mêmes regards… Le seul homme… mais il est inutile d'en parler : il est tout à sa princesse… Il va sans dire qu'elle ne peut être que très jolie femme… mais elle m'est bien peu sympathique.

Le carnaval terminé, les grands bals et les fêtes cessèrent, mais les petites réunions continuèrent : soirées, dîners, concerts, le tourbillon fut à peu près le même. On préparait une comédie de salon qui ne devait être représentée qu'à Pâques. Durant le carême, il fallait montrer une certaine modération dans les plaisirs. Tante Marie ne trouvait jamais cette modération assez grande. Elle ne me pardonnait pas mon irrégularité aux sermons du carême. Pour se consoler de ma tiédeur, elle traînait Rosa et Lilli aux sermons de tous les prédicateurs célèbres. Celles-ci se laissaient faire volontiers ; elles retrouvaient tout leur clan à l'Église. Le père Klimkowström était aussi en vogue dans le monde des Jésuites que la Mouskra à l'Opéra. Et puis, mes sœurs étaient vraiment assez pieuses.

Pendant le carême, je m'abstins autant de soirées que de sermons ; j'avais subitement perdu le goût du monde ; je préférais rester seule à la maison pour jouer avec mon fils et, l'enfant endormi, me plonger, au coin du feu, dans quelque bonne lecture.

Mon père venait quelquefois me voir et passait une ou deux heures à causer avec moi. Les mêmes éternels souvenirs de campagne revenaient toujours. Je lui avais fait part de la communica-

tion du baron Tilling touchant la mort d'Arno, mais il n'y avait attaché aucune importance. La souffrance qui accompagne la mort le laissait tout à fait indifférent. « Rester sur le champ de bataille » était à ses yeux une chose si belle qu'elle valait toutes les tortures physiques ; ce « rester » résonnait dans sa bouche comme un son de fanfare, il ne voyait rien de plus glorieux, de plus enviable que cette mort : « Être blessé » venait immédiatement après dans estime. Il racontait l'histoire de ses blessures de telle sorte qu'on ne se doutait même pas qu'elles l'avaient fait souffrir. Quelle différence avec Tilling, quand il parlait des malheureux broyés par l'éclat d'une bombe ! Je m'étais bien gardée de répéter à mon père les paroles de Tilling : je comprenais instinctivement qu'elles lui auraient paru indignes d'un officier ; pour moi, sa pitié pour ses camarades agonisants m'était allée droit au cœur.

Combien j'aurais aimé parler plus longuement de tout cela avec Tilling ! Mais il ne semblait pas désirer me revoir. Quinze jours s'étaient écoulés depuis sa visite, il ne l'avait pas renouvelée et je ne l'avais rencontré dans aucun salon ; je l'avais seulement aperçu deux ou trois fois dans la rue ou au théâtre ; il m'avait saluée respectueusement ; je lui avais répondu par un salut amical ; rien de plus... Rien de plus ? mais alors pourquoi, dans ces circonstances insignifiantes, mon cœur avait-il battu plus fort ?... Pourquoi étais-je comme hantée par le souvenir de son salut ?...

— Mon enfant, j'ai une prière à t'adresser, me dit un jour mon père, en entrant chez moi et je t'apporte quelque chose, ajouta-t-il en déposant sur la table le paquet qu'il tenait à la main.

— Une prière et un cadeau en même temps, dis-je en riant. Tu veux donc me soudoyer ?

— Écoute ma requête avant de déballer le cadeau. J'ai aujourd'hui un dîner qui promet d'être assez ennuyeux.

— Je comprends : Trois vieux grognards et leurs femmes.

— Et deux ministres également avec leurs épouses. Bref, une réunion très solennelle, très assommante.

— Tu ne viens pas m'inviter ?

— Mais si, précisément, puisque ces dames m'honorent de leur présence… je voudrais que tu leur fisses les honneurs de mon salon.

— Mais c'est le rôle de tante Marie.

— Elle a sa migraine aujourd'hui ; il ne me reste donc plus…

— Qu'à sacrifier ta fille… comme plusieurs pères en ont donné l'exemple dans l'antiquité… Agamemnon entre autres. — Je me soumets, puisqu'il le faut.

— Il y a aussi, parmi nos invités, un élément plus jeune : le D Bresser qui m'a particulièrement bien soigné pendant ma dernière maladie et auquel je désire faire une politesse… ensuite le lieutenant-colonel Tilling… mais qu'as-tu… pourquoi rougis-tu ainsi ?

— Moi !… mais c'est de curiosité : je brûle de voir ce que tu m'as apporté…

Et je me mis à déplier le paquet.

— Ce n'est pas pour toi ; j'espère que tu ne t'attendais pas à un collier de perles ? C'est pour Rudi.

— Je vois ; c'est une boîte de joujoux. Ce sont des soldats de plomb ; mais, père, cet enfant n'a que quatre ans, il ne faut pas encore…

— À trois ans, je jouais déjà au soldat ; mes premiers jouets ont été des sabres, des tambours ; mon jeu favori était de faire l'exercice, c'est ainsi qu'on éveille le goût du métier.

— Mon fils ne sera pas soldat.

— Mais, Martha, tu sais cependant que le désir de son père…

— Arno n'est plus ; Rodolphe m'appartient à moi seule et je ne veux pas que…

— Qu'il embrasse la plus belle et la plus noble des carrières ?

— Je ne veux pas que mon fils unique aille mourir sur un champ de bataille.

— J'étais bien fils unique et je n'en ai pas moins été soldat ; Arno n'avait pas de frères, que je sache ; je n'ai pas d'autres garçons que ton frère Otto et je l'ai envoyé à l'École militaire. Nos traditions de famille exigent que le rejeton des Dotzky et des Althaus se consacre au service de la patrie.

— La patrie a moins besoin de lui que moi.

— Et si toutes les mères raisonnaient ainsi ?

— Eh bien, il n'y aurait plus ni revues, ni parades, ni chair à canon et je ne vois pas où serait le mal.

Mon père leva les épaules.

— Ah ! les femmes ! dit-il, d'un ton de mépris. Heureusement que l'enfant ne t'en demandera pas la permission : il a du sang de soldat dans les veines. Et puis, il ne restera pas fils unique. Tu te remarieras, Martha. Voyons, parmi tes prétendants, n'en est-il pas un qui puisse trouver grâce à tes yeux… ? Le rittmeister Olinzky, par exemple, qui t'aime à la folie, m'irait très bien comme gendre.

— Mais pas du tout à moi comme mari.

— Alors le major Millersdorf ?

— Tu me présenterais en vain tous les officiers de la garnison. À quelle heure est ton dîner ?

— À cinq heures ; mais sois là un peu plus tôt. Au revoir ; embrasse pour moi Rudi, ce futur général en chef de l'armée impériale.

La réunion de mon père eût été vraiment solennelle et assommante sans le convive dont le nom m'avait fait rougir.

Le baron Tilling arriva juste à l'heure du dîner ; nous n'échangeâmes, à ce moment, que quelques mots insignifiants. À table j'étais placée entre deux vieux généraux, et Tilling était assis trop loin pour qu'il pût se mêler à notre conversation. Il me tardait de retourner au salon'où je comptais l'accaparer et lui faire conter encore le récit terrible qu'il m'avait déjà fait ; j'éprouvais un grand désir d'entendre encore sa voix qui me troublait si profondément.

Mais, revenus au salon, mes deux vieux généraux ne me lâchèrent pas. Lorsque je m'assis, après avoir servi le café, il se forma tout de suite un cercle composé de mon père, du D Bresser,

du ministre et de Tilling, et la conversation devint générale. Les autres convives s'étaient groupés dans un coin du salon où l'on ne fuma pas, tandis que dans notre groupe le cigare était permis. J'avais allumé une cigarette.

— Quel sera l'ennemi dans la prochaine guerre ? demanda un des généraux.

— Hum !... répondit l'autre, je pense que ce sera la Russie !

— Est-il donc indispensable qu'il y ait toujours. une guerre ? demandai-je.

Mais personne ne parut m'entendre.

— Je crois plutôt que ce sera l'Italie, dit mon père. Il faut absolument reconquérir notre Lombardie. Que je voudrais revoir une nouvelle entrée à Milan !... comme en 1849 avec le père Radetzky. — C'était par une belle après-midi de soleil...

— Mais, père, nous connaissons tous l'histoire de l'entrée à Milan...

— Celle aussi du brave Hupfauf ?

— Certainement — et je la trouve même révoltante.

— Comment peux-tu en juger ?

— Racontez-la, Althaus, nous ne la connaissons pas.

Mon père ne se fit pas prier :

— Hupfauf, du régiment de chasseurs tyroliens, était le meilleur tireur qu'on pût imaginer. Lors de la révolte des Milanais, il demanda l'autorisation de monter avec quatre camarades

sur le toit de la cathédrale, pour tirer sur les rebelles : la permission lui fut accordée. Ses quatre camarades, porteurs chacun d'une carabine, ne faisaient que charger leurs armes sans interruption et les passer à Hupfauf pour que celui-ci ne perdit pas un instant ; il tua quatre-vingts Italiens à la file.

— C'est horrible ! m'écriai-je ; chacun de ces Italiens avait une mère, une femme, une fiancée et tenait à la vie.

— Mais, mon enfant, c'étaient des ennemis, ce qui change tout à fait la question.

— Tant que la notion actuelle d' « ennemi » aura cours parmi les hommes, remarqua Bresser, les lois de la véritable humanité seront violées.

— Qu'en pensez-vous, baron Tilling ? demandai-je.

— J'aurais souhaité à ce brave une décoration sur la poitrine et une balle dans le cœur.

J'adressai à Tilling un regard de reconnaissance et de sympathie. À l'exception du docteur, les autres parurent choqués de cette opinion qui pour un instant jeta un froid dans la conversation.

— Excellence, demanda le docteur à mon père, avez-vous entendu parler de l'ouvrage d'un naturaliste anglais du nom de Darwin ?

— Non.

— Mais si, père, rappelle-toi, il y a quatre ans, lorsque ce livre parut. Le libraire nous l'envoya et tu prédis qu'on n'en parlerait bientôt plus.

— Tu vois bien que je ne m'en souviens plus en effet.

— Cet ouvrage fait grand bruit dans le monde, répondit le docteur. On discute partout la nouvelle théorie des Origines.

— Vous voulez parler de la théorie du singe ? demanda le général à ma droite. On en causait hier au cercle ; il faut avouer que messieurs les savants ont parfois de singulières idées. Il paraît maintenant que l'homme a été primitivement un orang-outang.

— Évidemment, approuva le ministre. — Quand Son Excellence le ministre commençait par « évidemment », on devait s'attendre à d'interminables développements. — La chose a l'air comique, mais ce n'est pas une plaisanterie ; c'est une véritable théorie scientifique dont l'auteur ne manque « évidemment » pas de talent. Elle a produit quelque impression, elle a trouvé des défenseurs ; il est encore de mode de discuter Darwin, mais cela ne durera pas : avant peu, personne ne prendra plus ses idées au sérieux. D'ailleurs, c'est en discutant ses élucubrations qu'on donne de l'importance à cet original d'Anglais. Le clergé fulmine contre ces théories qu'il trouve dégradantes. Il ne peut admettre une origine aussi humiliante pour l'homme créé à l'image de Dieu.

— Il suffit du simple bon sens pour détruire de pareilles bêtises, interrompit mon père qui craignait une longue suite de « évidemment. », les réfutations savantes sont inutiles.

— Les réfutations ont-elles une valeur absolue ? répartit le docteur ; la nouvelle théorie a beaucoup d'arguments en sa faveur ; et les savants auront bien du mal à se mettre d'accord à son sujet.

— Ils n'y parviendront jamais, reprit, de son ton rude et dans son dialecte viennois, le général assis à ma gauche ; ils ne vivent que pour discuter. J'ai bien entendu parler de cette farce de l'homme descendant du singe, mais on perdrait la tête, vraiment, s'il fallait prêter attention à toutes les divagations de tous les savants qui semblent avoir pour mission de nous faire avaler des bourdes. J'ai, du reste, vu le portrait de ce Darwin dans un journal illustré ; franchement, il a bien une tête de singe ; je n'ai pas de peine à croire que son grand-père ait été chimpanzé.

Le vieux général accompagna cette boutade d'un gros rire auquel mon père se crut, par politesse, obligé de faire écho.

— Le rire — évidemment — est une arme, reprit le ministre, mais assez faible. Les arguments sérieux et fondés sur une base scientifique valent mieux. Le système d'un savant sans grande autorité n'a pas de chance de se maintenir lorsqu'on peut lui opposer des noms comme ceux de Linnée, de Cuvier, Agassiz, Quatrefages. D'un autre côté, on ne peut nier qu'il n'y ait de grandes analogies entre l'homme et le singe et que…

— Cette analogie, interrompit le général, ne prouve rien. Peut-on se représenter un singe inventant le télégraphe ? Le langage à lui seul élève l'homme tellement au-dessus de la bête.

— Permettez, général, riposta le docteur, l'homme primitif n'a connu ni le langage ni le télégraphe. Ces progrès ne sont que le résultat d'un lent perfectionnement, d'une évolution.

— Oui, oui… je le sais, cher docteur. « Évolution » est le mot d'ordre du système ; mais jamais une évolution ne fera sortir un chameau d'un kangourou…

Me tournant vers le baron Tilling :

— Qu'en pensez-vous ? lui demandai-je. Acceptez-vous ces théories ?

— J'en ai beaucoup entendu parler, comtesse, mais je ne puis émettre aucun jugement, n'ayant pas lu l'ouvrage en question.

— Je dois avouer que je ne l'ai pas lu non plus, dit le docteur.

— Du reste, moi non plus, avoua le ministre.

— Moi non plus — moi non plus — moi non plus. — Personne ne l'avait lu.

— Néanmoins, continua le ministre, les points caractéristiques du système : la lutte pour la vie — la sélection naturelle — l'évolution, etc… ont été si souvent analysés que l'on peut aisément en juger et se ranger parmi ses partisans ou ses adversaires. Il ne peut d'ailleurs se trouver parmi les premiers que des esprits heureux de bouleverser l'ordre de choses ; tandis que parmi les seconds se rencontrent les gens froids, sérieux, positifs, qui, par leurs sens critique, sont naturellement amenés à faire opposition à toute idée nouvelle, opposition que d'ailleurs…

— Il n'est peut-être pas facile de défendre lorsqu'on ignore les arguments de l'adversaire, dit Tilling. Avant de discuter une idée nouvelle, il faut, avant tout, me semble-t-il, la connaître. Lorsque parut le système de Copernic, ceux-là seuls qui prirent la peine de refaire ses calculs purent se convaincre de leur exactitude. Quant aux autres, qui se formèrent un jugement d'après l'excommunication que Rome lança contre le novateur…

— J'ai déjà observé, interrompit le ministre, que dans notre siècle, l'exactitude des hypothèses scientifiques ne s'apprécie plus au point de vue de l'orthodoxie, mais bien de la science.

— Il arrive souvent pourtant, répondit Tilling, qu'une hypothèse dont l'exactitude finit par être reconnue est d'abord combattue par toutes les vieilles barbes du monde savant. Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, les retardataires ne laissent toucher à leurs vieux dogmes et ils les défendent avec des arguments aussi péremptoires que ceux que l'Église et les astronomes opposèrent à Copernic.

— Alors vous voulez soutenir — répliqua mon général rébarbatif — que la théorie de ce toqué d'Anglais est aussi juste que celle du mouvement de la terre autour du soleil ?

— Je ne veux rien soutenir, puisque je ne connais pas l'ouvrage ; mais je me propose de le lire, et si mes connaissances, hélas ! très bornées en ces matières, ne sont pas trop insuffisantes, peut-être pourrai-je me former une opinion. Jusque-là, je me contente d'être frappé de l'opposition générale et passionnée que rencontre cette théorie, — et, je l'avoue, cette opposition me paraît plaider en sa faveur.

« Quel esprit droit, lucide, généreux ! » — pensai-je en moi-même.

Vers huit heures, nos hôtes se levèrent. Mon père essaya de les retenir ; je me crus obligée d'insister aussi : « Une tasse de thé ? » Chacun trouva une excuse et il fallut, sans autant de regret d'ailleurs qu'on semblait en témoigner, les laisser partir. Tilling et le docteur Bresser prirent congé les derniers.

— Et vous deux, leur demanda mon père, vous êtes donc aussi bien pressés de nous quitter ?

— Moi, non, répondit Tilling en souriant ; mais puisque tous vos convives se retirent, je crois qu'il serait indiscret…

— Je le crois aussi, ajouta le docteur.

— Eh bien, je ne vous laisse partir ni l'un ni l'autre.

Quelques minutes plus tard, mon père et le docteur étaient absorbés dans une partie de piquet.

Le baron Tilling s'assit à côté de moi auprès de la cheminée.

— Ennuyeux… assommant…, ce dîner ? Mais non, vraiment ! J'aurais difficilement passé une plus agréable soirée.

— J'ai des reproches à vous faire, monsieur, d'avoir si complètement oublié le chemin de mon hôtel.

— Mais vous ne m'avez point invité à revenir.

— Je croyais vous avoir dit que le samedi…

— Oh ! oui, entre deux et quatre. Ne m'en veuillez pas, madame, mais vraiment je ne sais rien de plus horrible que ces jours de réception. Entrer dans un salon plein de monde, s'incliner devant la maîtresse de la maison, entendre les arrivants formuler des considérations qu'ils pensent inédites sur la pluie et le soleil, puis quitter la place au bout de dix minutes ; non vraiment, comtesse, cela dépasse la mesure de mes capacités.

— Vous me paraissez quelque peu misanthrope ? Non, je retire cette épithète… Je croirais volontiers, au contraire, que vous avez le cœur assez large pour aimer tous les hommes.

— J'aime l'humanité ; mais tous les hommes — oh non ! Il y en a de trop vils, de trop bornés, de trop froidement cruels… ceux-là, je ne puis les aimer, mais je les plains d'avoir manqué de l'éducation qui aurait pu les rendre meilleurs.

— L'éducation ?… Mais ne pensez-vous pas que le caractère est gouverné par des penchants innés ?

— Ce que vous appelez « penchants innés » n'est, au fond, que le résultat de transmissions héréditaires.

— Vous admettez donc que le méchant est irresponsable, et qu'il ne doit, par conséquent, inspirer aucune aversion ?

— Ces prémisses n'entraînent pas cette conclusion. Le méchant n'est pas responsable, soit ! mais il doit néanmoins nous inspirer de la répulsion. Vous êtes innocente de votre beauté, et on ne vous en admire pas moins.

— Baron Tilling ! Nous avons jusqu'ici causé sérieusement ; ai-je donc mérité que vous me traitiez tout d'un coup en vulgaire coquette.

— Pardonnez-moi ; je ne pensais pas vous blesser ; j'ai simplement usé du premier argument qui s'est présenté à mon esprit.

Il y eut un moment de silence. Tilling attacha sur moi un long regard que je soutins sans baisser les yeux ; je sais que j'aurais dû les détourner, mais je ne le fis point. J'éprouvais un sentiment à la fois plein de douceur et de trouble, comme une délicieuse conscience de mal faire. Cette sensation ne dura qu'une demi-minute ; il ne fallait pas qu'elle se prolongeât. D'un mouvement d'éventail, je me cachai le visage et changeai de position. Je repris alors d'un ton indifférent :

— Vous avez, tout à l'heure, donné une excellente réponse au ministre. Évidemment.

Tilling sembla sortir d'un rêve :

— Moi… tout à l'heure ?… Je ne me souviens pas… Il me semblait, au contraire, avoir choqué tout le monde. Vous seule m'avez paru approuver ma réponse ; j'ai le sentiment d'avoir blessé Leurs Excellences, et elles sont persuadées que j'ai blasphémé en parlant de la dureté de cœur d'un soldat. Ne sait-on pas que les soldats les plus cruels sont, au fond, des natures très douces ? Y a-t-il, dans le répertoire mélodramatique, une figure plus sentimentale, plus sympathique que celle du vieux sergent « au cœur tendre ? » Ignore-t-on qu'un vétéran à la jambe de bois serait incapable de tuer une mouche ?

— Pourquoi avez-vous choisi la carrière militaire ?

— Je vois que vous avez lu au fond de mon cœur. Ce n'est pas le baron Tilling, aujourd'hui âgé de trente-neuf ans, ayant trois campagnes à son actif, qui a choisi cette carrière ; mais bien le petit Fritz de douze ans, grandi au milieu des chevaux de bois, des soldats de plomb, jouant avec des fusils, des sabres, des tambours ; le petit Fritz, auquel le général son père, tout chamarré de décorations et son oncle, le jeune lieutenant, si choyé des jeunes filles, demandaient : « Que veux-tu devenir ? » et qui répondait : « Un vrai soldat, pour avoir un vrai sabre et un vrai cheval. »

« Je ne donnerai pas à mon petit Rodolphe, pensai-je, la boîte de soldats que lui a apportée son grand-père. »

— Mais pourquoi, lorsque le petit Fritz est devenu le Frédéric d'aujourd'hui, n'avez-vous pas renoncé à une profession que vous

détestez ?

— Détestez ? C'est trop dire. Ce que je déteste, c'est l'état de choses qui nous impose l'horrible devoir de la guerre ; mais, puisque cet état de choses existe, puisqu il est inévitable, je ne saurais haïr ceux qui en acceptent les obligations et les remplissent de leur mieux. Si j'abandonnais le service, y aurait-il moins de guerres ? Ce serait un autre qui exposerait sa vie à ma place, voilà tout ; autant vaut que ce soit moi.

— Mais vous pourriez, dans une autre situation, vous rendre aussi utile à vos semblables ?

— Je ne sais. Je n'ai fait d'études sérieuses qu'en vue du métier des armes et partout on peut faire du bien. Les occasions ne m'ont pas manqué d'adoucir la vie de mes subordonnés. Et puis, je ne suis pas insensible au respect qu'inspire ma profession ; j'ai fourni jusqu'ici une carrière : très honorable ; je me sens aimé de mes camarades et m'en estime heureux. Je ne possède, d'ailleurs, aucune fortune personnelle, ce qui m'interdirait dans la vie privée toute activité utile. Pourquoi renoncerais-je à mon état ?

— Par aversion pour l'œuvre de mort.

— Dans la bataille, on est en droit de légitime défense, et on n'est plus responsable du meurtre commis. La guerre a été souvent, et à juste titre, qualifiée de meurtre en grand ; mais chacun isolément n'est pas meurtrier. La mêlée sanglante m'est odieuse… les effroyables scènes d'un champ de bataille m'inspirent une immense douleur… je ne le nie point. C'est une nécessité dont je souffre, mais devant laquelle je ne puis reculer sans lâcheté.

— C'est vrai ; mais la guerre est-elle donc inévitable ?

— Ceci est une tout autre question. Mais l'individu isolé n'a pas le choix, il doit marcher : cette conviction seule lui donne la force de remplir son devoir.

Nous continuâmes à causer quelque temps ainsi — presque à voix basse. Tilling me raconta encore quelques épisodes de batailles dont l'horreur l'avait frappé. Nous échangions sur la guerre des idées qui n'auraient pas charmé le général Althaus. Tilling me dévoilait ses pensées intimes avec une confiance qui me touchait. Une sorte de courant sympathique s'établissait entre nos deux âmes.

— Vous me paraissez bien absorbés dans vos chuchotements, intervint une fois mon père en mêlant ses cartes. Que complotez-vous donc ?

— Je raconte à madame votre fille des épisodes de campagnes.

— Ah ! ah !... elle sait ce que c'est ; de temps en temps, je lui en raconte aussi.

— Six piques, docteur, et une quatrième majeure.

Nous reprîmes notre conversation à voix basse. Tout d'un coup, pendant que Tilling me parlait, d'un accent d'intime confiance, son regard fixé sur le mien, je pensai soudain à la princesse.

J'éprouvais comme un coup violent au cœur ; je détournai la tête.

Tilling s'arrêta au milieu d'une phrase.

— Qu'avez-vous, comtesse, me demanda-t-il surpris. Vous ai-je inconsciemment déplu ?

— Non, non… une pensée pénible m'a traversé l'esprit, voilà tout… continuez.

— Je ne sais plus de quoi je parlais… Confiez-moi plutôt cette pensée pénible… Depuis que nous causons, je vous ai parlé à cœur ouvert… Faites de même à mon égard.

— Il m'est impossible de me confesser à vous.

— Impossible… ? Faut-il que je devine ? Cette pensée vous concerne ?

— Non.

— Alors… me concernerait-elle ?

Je fis un signe de tête affirmatif.

— Quelque chose de pénible me concernant et que vous ne pouvez me dire… Serait-ce ?…

— Ne cherchez pas. Je refuse tout éclaircissement.

Puis je regardai la pendule et me levant :

— Déjà dix heures… Je vais te dire adieu, père.

— Tu as donc une soirée ?

— Non, je rentre… je me suis couchée hier très tard.

— Et tu as sommeil ? Ce n'est pas flatteur pour vous, Tilling.

— Non, non, protestai-je en riant ; ce n'est pas la faute du baron… notre conversation a été très intéressante.

Je pris congé de mon père et du docteur. Tilling me demanda la permission de m'accompagner jusqu'à ma voiture ; il me posa, dans l'antichambre, mon manteau sur les épaules et m'offrit le bras pour descendre l'escalier.

Sur le palier, il s'arrêta un instant et me demanda d'un ton sérieux :

— Encore une fois, comtesse, vous aurais-je blessée ?

— Mais non… sur l'honneur.

— Vous me tranquillisez.

Il pressa et porta à ses lèvres la main que j'appuyai sur la sienne pour monter en voiture.

— Quand pourrai-je me présenter chez vous ?

— Le samedi, je…

— Vous recevez… je comprends… c'est m'interdire votre porte !

Il salua et se retira.

Le domestique avait refermé la portière avant que j'eusse pu ajouter un mot.

Je m'enfonçai dans un coin de ma voiture ; j'aurais voulu pleurer… des larmes de dépit… comme une méchante enfant. J'étaïs furieuse contre moi-même ; comment avais-je pu être si froide, si impolie… envers cet homme qui m'inspirait une si pro-

fonde sympathie ? C'était cette princesse qui en était cause… oh, comme je la détestais ! — Mais quoi ?… était-ce de la jalousie ? J'eus subitement la conscience de ce qui se passait en moi : j'aimais Tilling !… j'aimais Tilling !

⁂

Voici ce que je trouve dans mon journal daté du lendemain :

Non, je n'aime pas Tilling ; j'éprouve tout au plus un élan de sympathie pour sa noble et belle nature ! mais de l'amour ? Oh non ! Je n'irais pas ainsi jeter mon cœur à un homme qui s'est donné à une autre. Lui aussi éprouve certainement de la sympathie pour moi ; nous nous entendons sur bien des points ; peut-être n'a-t-il jamais confié à d'autres ses idées sur la guerre ; mais il ne s'ensuit pas qu'il m'aime, et je ne dois pas l'aimer davantage… Cependant après notre intime échange de pensées, il a dû me trouver bien froide et bien dure… Au fait, peut-être vaut-il mieux que je ne le revoie pas maintenant… Dans quelques semaines, les impressions qui m'ont si profondément troublée seront dissipées ; je pourrai alors le rencontrer sans émotion et, sachant qu'il en aime une autre, ne chercher auprès de lui que des jouissances morales et intellectuelles. Il est si différent, si complètement différent de tous les hommes que je connais ! Je suis bien aise de pouvoir écrire tout cela avec tant de calme, car, hier, j'ai pu craindre un instant que c'en fût fait de mon repos…

Le même jour, j'allai chez Lori Griesbach, l'amie chez laquelle j'avais appris la mort de mon pauvre Arno. Je la voyais très souvent ; nous avions cependant bien peu d'idées communes ; que de fois nous n'arrivions même pas à nous comprendre ! À défaut d'une véritable amitié — impossible dans de semblables

conditions — une enfance commune et des malheurs semblables nous avaient rapprochées, et nos relations avaient pris, de ces circonstances, un certain charme qui me plaisait. Le terrain sur lequel nous pouvions nous entendre était très limité. Bien des pensées de ma vie intime lui demeuraient secrètes ; je ne lui avais jamais dit un mot de mes nouvelles conceptions du monde et de la guerre ; je n'éprouvais aucun besoin de lui en parler. Qu'il est rare de pouvoir se confier tout entier à un ami !

Mais sur bien des sujets nons pouvions, Lori et moi, nous entretenir des heures entières : nos souvenirs d'enfance, nos enfants, les événements mondains, la toilette, les romans anglais, etc., etc.

Xavier, le petit garçon de Lori, était de l'âge de mon fils et son meilleur camarade. Il était convenu que sa fille Béatrix, alors âgée de dix mois, serait un jour comtesse Rodolphe Dotzky.

— Enfin, on te revoit ! s'exclama-t-elle en me recevant. Tu as vécu en ermite ces derniers temps ; il y a bien longtemps aussi que je n'ai eu l'honneur de voir mon futur gendre ; Béatrix est très froissée… Comment vont Rosa et Lilli ? J'ai appris hier, par mon mari, qui l'a entendu conter au Cercle, une chose très intéressante au sujet de Lilli. Il paraît qu'un monsieur que je croyais fort épris de toi lui fait sérieusement la cour… Quelle jolie robe tu as !… C'est de chez Francine, n'est-ce pas ? Tout ce qui sort de chez elle a un cachet !… Ton chapeau est de Gindreau. Il te va délicieusement. Quel goût exquis, ce Gindreau ! Hier soir, chez les Dietriechstein, — pourquoi n'y es-tu pas venue ? — Nini Choteck portait une toilette de chez lui… qui la faisait paraître presque jolie.

Je la mis sur le terrain des commérages de société ; je lui demandai, de l'air le plus dégagé du monde :

— As-tu entendu parler des relations de la princesse *** avec un certain baron Tilling ?

— J'en ai bien ouï dire quelque chose, mais c'est de l'histoire ancienne. Tout le monde sait que la princesse a aujourd'hui pour amant un artiste du Théâtre Impérial… Portes-tu quelque intérêt à ce baron Tilling ? Il me semble que tu rougis… Pourquoi nier ?… Avoue plutôt. Tu ne peux pas persister éternellement dans ton insensibilité… Que je serais contente de te savoir amoureuse ! Mais tu trouveras de bien plus brillants partis que Tilling ; on dit qu'il n'a aucune fortune, il est vrai que tu en as pour deux. Il est aussi trop âgé… Quel âge aurait maintenant ce pauvre Arno ?… Quel coup terrible ! Je n'oublierai jamais la lecture de cette lettre… Il est certain que la guerre est pour beaucoup de gens une triste chose… Pour d'autres, au contraire, c'est une merveilleuse institution. Mon mari désire ardemment une nouvelle campagne ; il ne rêve qu'une occasion de se distinguer ; je le comprends très bien : si j'étais militaire, je n'aspirerais qu'à quelque action d'éclat pour avancer rapidement.

— Ou pour être tué… ou mutilé ?

— On ne pense pas à ces choses-là… D'ailleurs, il est impossible d'éviter le destin… Le destin, mon cher cœur, avait décidé de faire de toi une jeune veuve.

— Alors la guerre n'a été déclarée à l'Italie que pour que mon destin s'accomplisse ?

— Certes, et si le destin me réservait à moi d'être la femme d'un tout jeune général…

— Il faudrait un nouveau conflit international qui permettrait à Griesbach un rapide avancement. Tu as une façon très simple d'envisager les événements. Que voulais-tu me dire à propos de Lilli ?

— Que son cousin Conrad l'aime et qu'il fera bientôt sa demande.

— J'en doute, Conrad est trop léger pour songer au mariage.

— Bah ! Légers, ils le sont tous, et tous se marient cependant quand leur cœur est pris… Penses-tu qu'il plaise à Lilli ?

— Je ne sais… je n'ai rien remarqué.

— Ce serait un très bon parti ; à la mort de son oncle Drontheim, il héritera de la propriété de Salavetz. À propos de Drontheim, sais-tu que Jerdi Drontheim, celui qui a mangé sa fortune avec une danseuse, épouse la fille d'un riche banquier ? Ils ne seront reçus nulle part… Iras-tu ce soir à l'ambassade d'Angleterre ? Toujours non ? Au fait, tu as raison. On n'est pas dans son monde dans ces ambassades ; on y rencontre une foule d'étrangers qu'on ne connaît pas. Je suis sûre qu'il y aura des bourgeois anglais en voyage, des industriels et même des négociants. Pour moi, je n'aime les Anglais que dans l'édition Tauchnitz. As-tu lu Jane Eyre ? C'est charmant, n'est-ce pas ! Dès que Béatrix commencera à parler, je lui donnerai une bonne anglaise. Je ne suis pas du tout satisfaite de la bonne française de Xavier… Dernièrement, je la rencontrai dans la rue, à l'heure où elle promenait Xavier, en compagnie d'un jeune homme qui avait l'air

d'un commis. Je me plantai soudain devant eux ; si tu avais vu leur embarras ! Quelle croix que ces domestiques ! Ma femme de chambre me quitte pour se marier, et je déteste les visages nouveaux… Tu veux déjà partir ?

— Oui, chère, j'ai encore quelques visites indispensables.

Lori eut beau insister, je ne me laissai pas persuader, bien que je n'eusse pas la moindre visite à faire. Jadis j'aurais écouté des heures entières ses bavardages ; mais aujourd'hui, ils m'étaient odieux. Ah ! que ne donnerais-je pour jouir encore d'une conversation comme celle d'hier soir. Une transformation s'était produite en moi… Ces intérêts si mesquins dans lesquels s'absorbait mon amie : toilettes… domestiques… cancans de société… m'écœuraient maintenant. J'étouffais dans ce cercle d'idées, je voulais en sortir, m'élever dans une atmosphère supérieure. Tilling était libre. « La princesse a pour amant un acteur. » Peut-être ne l'a-t-il jamais aimée ?

⁂

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que je revisse Tilling. J'allais en vain chaque soir au théâtre ou en soirée pour le rencontrer. J'eus beaucoup de visites Le samedi, mais naturellement pas la sienne ; je ne l'attendais pas, du reste. Après son : « Je comprends : c'est me fermer votre porte », je ne pouvais espérer qu'il se présentât chez moi un samedi. En le quittant, chez mon père, je lui avais fait de la peine ; il m'évitait certainement. Que faire ? Je voulais à tout prix le revoir, réparer mon impolitesse, et goûter encore le charme de sa conversation.

Àdéfaut de Tilling, je reçus, le samedi suivant, sa cousine, chez laquelle j'avais fait sa connaissance. Mon cœur battit ; j'allais au

moins avoir de ses nouvelles. Je n'osai pas cependant adresser une question directe. Je sentais que je ne pourrais prononcer son nom sans rougir ; j'entretins ma visiteuse d'une foule de sujets — du temps, entre autres — sans aborder celui qui me tenait tant au cœur.

— À propos, Martha, me dit-elle, j'ai une commission à vous faire : mon cousin Frédéric m'a chargé de vous saluer ;... il est parti avant-hier.

Je me sentis pâlir.

— Parti ! pour où ? Son régiment a-t-il été changé ?

— Non, il a demandé un petit congé pour se rendre à Berlin où sa mère est mourante. Pauvre Frédéric ! Je le plains beaucoup, car il a une véritable idolâtrie pour sa mère.

Deux jours après, je reçus une lettre datée de Berlin. Avant même de regarder la signature, je savais qu'elle était de Tilling. Je la transcris :

« Berlin, Friedrichstrasse, 8,

30 mars 1863.

« Chère Comtesse ! J'ai besoin de confier mon chagrin à quelqu'un. Je ne sais pourquoi je m'adresse à vous. Je n'en ai aucun droit, mais je sens que vous me comprendrez. « Si vous aviez connu celle qui va mourir, vous l'auriez aimée. Quel cœur bon ! Quelle intelligence lucide ! Une humeur toujours charmante... une douceur... une dignité !... et songer que tout cela va bientôt être englouti dans la tombe... Plus d'espoir ! « Je ne l'ai pas quittée de la journée et je passe auprès d'elle cette nuit qui sera pro-

bablement sa dernière. Elle a beaucoup souffert, mais elle est calme maintenant ; ses forces s'en vont ; le pouls bat à peine ; sa sœur et le médecin la veillent avec moi. « Ah ! la mort ! quel terrible déchirement ! On sait bien qu'elle est inévitable, mais on ne songe jamais qu'elle nous prendra nos bien-aimés. Je n'ai pas de mots pour exprimer ce qu'était ma mère pour moi. « Elle sait qu'elle va mourir ; lorsque je suis arrivé ce matin, elle m'a reçu avec un cri de joie : « Je puis donc te revoir, mon Fritz... je craignais que tu n'arrives trop tard. » « — Mais tu guériras, mère, lui ai-je répondu. « — Non, non, c'est impossible, Pas de ces banalités dans la solennité de mon dernier jour. Disons-nous adieu. « Je m'agenouillai en sanglotant auprès de son lit. « — Tu pleures, Fritz ? eh bien ! je ne te dirai point de ne pas pleurer. Je suis heureuse de la douleur que te cause la mort de ta meilleure amie ; elle me dit que tu conserveras longtemps mon souvenir. « — Oh ! mère, aussi longtemps que je vivrai ! « — Conserve aussi le souvenir des joies que tu m'as procurées ; tu ne m'as donné que du bonheur, tu m'as aidée à supporter les moments difficiles de l'existence. Sois en béni, mon enfant ! » « Puis, de violentes souffrances l'ont reprise ; ses gémissements, ses traits décomposés me déchiraient le cœur. Cette agonie me rappelle toutes celles que j'ai vues sur les champs de bataille. Et dire que les hommes sont assez insensés pour s'entr'égorger volontairement. Comment peut-on exiger que la jeunesse, pleine de vie et de forces, se livre sans révolte à cette horrible camarde contre laquelle la vieillesse exténuée et souffrante cherche encore à soutenir une lutte désespérée ?... « Que cette nuit me paraît longue. Si la pauvre malade pouvait seulement dormir ; mais ses yeux restent toujours ouverts. Je passe de longs moments, immobile à son chevet ; puis je reviens écrire quelques mots sur cette feuille

et je retourne auprès d'elle. Il est déjà quatre heures. Quelle triste impression de sentir le temps continuer sa marche monotone et régulière à travers l'éternité, alors que pour un être chéri il va s'arrêter pour toujours. « Au milieu de l'indifférence qui entoure nos afflictions, on éprouve l'impérieux besoin de se confier à un cœur ami qui vous comprenne. C'est pourquoi j'ai écrit ces lignes sur la feuille blanche laissée par le docteur, et c'est aussi pourquoi je vous les adresse. « Sept heures. — C'est fini ! « — Adieu, mon enfant ! ce furent ses dernières paroles… puis elle ferma les yeux et s'endormit « — Adieu, mère chérie ! « C'est en pleurant, et sous le coup d'une mortelle affliction que je vous baise les mains.

« Frédéric Tilling. »

Je possède encore cette lettre. La feuille est toute froissée et jaunie par vingt-cinq ans d'existence, et par les larmes dont je couvris alors cette chère écriture. J'étais profondément affligée, mais singulièrement heureuse en même temps. Au lit de mort de sa mère, c'était dans mon cœur et non dans celui de la princesse que Tilling avait éprouvé le besoin d'épancher son chagrin, cela suffisait à dissiper ma jalousie.

Le même jour, j'expédiai une couronne mortuaire, composée de cent gros camélias blancs auxquels était mêlée une seule rose rouge à demi-épanouie. Saura-t-il comprendre que les pâles fleurs inodores, tristes symboles de deuil, sont à l'adresse de sa mère, et que la petite rose est pour lui.

⁂

Trois semaines s'étaient écoulées. Conrad Althaus avait demandé la main de ma sœur Lilli et essuyé un refus. Il ne prit

point la chose au tragique et continua à venir nous voir.

Je lui exprimai, un jour, mon étonnement de sa persévérante fidélité :

— Je suis très heureuse, lui dis-je, de la manière dont tu as pris ta déconvenue ; mais cela me prouve que ton sentiment pour Lilli n'est point aussi violent que tu le prétends ; un amour repoussé se transforme en dépit et en rancune.

— Quelle erreur, chère cousine ; je raffole de Lilli ; j'ai d'abord cru que mon cœur t'appartiendrait, mais tu m'as témoigné une telle froideur que j'ai heureusement pu étouffer à temps ma passion naissante ; je me suis ensuite, pendant quelque temps, intéressé à Rosa, mais mon inclination s'est maintenant définitivement fixée sur Lilli ; et jusqu'à la fin de ma vie je demeurerai fidèle à ce sentiment.

— Cela te ressemble bien.

— Lilli ou personne.

— Mais puisqu'elle ne veut pas de toi, mon pauvre Conrad ?

— Je ne serais pas le premier qui ait été agréé à la deuxième ou à la troisième tentative. C'est assez inexplicable, mais Lilli ne m'aime pas, c'est certain. Il ne me déplaît pas qu'elle ait résisté à l'attrait de devenir jeune femme et n'ait point accepté un parti avantageux au point de vue mondain : je ne l'en aime que plus ; elle se laissera peu à peu toucher par mon attachement et son cœur y répondra ; tu finiras par devenir ma belle-sœur, chère Martha ; j'espère au moins, que tu ne me desserviras pas ?

— Moi ! Tout au contraire ! la persévérance me plaît. Nous ne devrions toutes ne nous laisser séduire que par une affection tenace et durable. Mais nos beaux messieurs ne se donnent, aujourd'hui, plus la peine de conquérir pour aimer ; on ne veut pas lutter pour le bonheur, mais le cueillir au passage, comme on cueille une fleur sur le bord de la route.

J'appris que Tilling était de retour à Vienne depuis quinze jours et ne s'était cependant pas présenté chez moi. Je ne pouvais espérer le rencontrer dans les salons, puisque son deuil l'en tenait éloigné. J'avais supposé qu'il viendrait me voir ou m'écrirait ; mais les jours se succédèrent et je ne reçus ni lettre ni visite.

— Qu'as-tu donc ? me dit un matin tante Marie ; je te trouve taciturne, distraite… Tu as tort, grand tort de n'agréer aucun des prétendants qui te recherchent : cette solitude ne te vaut rien ; tu y as gagné le spleen. Dis-moi : nous voici aux fêtes de Pâques : as-tu rempli tes devoirs religieux ? Cela te ferait du bien.

— J'estime que se marier comme aller à confesse sont deux choses qui ne devraient se faire que par conviction et non comme remède contre le spleen. Parmi mes prétendants, aucun ne me plaît, et quant à la confession…

— Il est grand temps, puisque c'est demain le dimanche des Rameaux… As-tu une carte d'entrée pour la cérémonie du lavement des pieds ?

— Oui, père m'en a procuré une, mais je ne sais encore si j'irai.

— Il faut y aller ! C'est le triomphe de l'humilité chrétienne. L'Empereur et l'Impératrice, agenouillés pour laver les pieds à de

pauvres vieillards, quel touchant symbole du néant des grandeurs humaines !

— Un sentiment de supériorité à l'égard de ceux devant lesquels on s'agenouille peut seul donner à l'acte de la génuflexion un caractère d'humilité. Il faut que l'Empereur se dise : Ce que le fils de Dieu a été vis-à-vis de ses apôtres, je le suis, moi, à l'égard de ces pauvres. Sinon, je ne vois vraiment pas ce que l'humilité vient faire là-dedans.

— Tu as des appréciations bien singulières, Martha ; pendant ces trois années de solitude, que tu as vécues à la campagne, plongée dans la lecture de mauvais livres, tu t'es complètement faussé les idées.

— De mauvais livres ?…

— Oui, mauvais ; je maintiens l'expression. Dans ma grande innocence, je parlai dernièrement à l'archevêque d'un ouvrage que j'avais aperçu sur ta table, intitulé : la Vie de Jésus, d'un certain Strauss ; il leva les bras au ciel et s'exclama : « Dieu tout-puissant ! comment un livre aussi impie a-t-il pu vous tomber entre les mains ! » Je devins pourpre ; je lui jurai que je ne l'avais pas lu, que je l'avais simplement vu chez une de mes parentes : « Au nom de son salut éternel, obtenez de cette parente qu'elle jette ce livre au feu ! » Je remplis la commission de l'archevêque, Martha. Brûleras-tu ce livre ?

— Si nous avions vécu deux ou trois siècles plus tôt, vous auriez pu goûter la satisfaction de voir brûler le livre et l'auteur avec ; c'eût été plus énergique et plus efficace, momentanément, du moins.

— Ce n'est point une réponse. Brûleras-tu le livre ?

— Non.

— C'est tout ce que tu trouves à me répondre ?

— À quoi bon, chère tante, de longs discours ? Sur ce sujet, nous ne nous entendrons jamais. Laisse-moi plutôt te raconter ce que me fit hier le petit Rodolphe. C'était un thème inépuisable et ne prêtant, entre ma tante et moi, à aucune divergence d'opinion. Nous étions aussi convaincues l'une que l'autre que Rodolphe Dotzky était l'enfant le plus gentil, le plus original, le plus intelligent qui fût au monde.

Le lendemain, je me décidai à aller à la cérémonie du lavement des pieds. Vers dix heures, vêtues de noir, comme il convient durant la Semaine sainte, nous nous rendîmes au Palais, ma sœur Rosa et moi, et pénétrâmes dans la grande salle des cérémonies. Une estrade était réservée à l'aristocratie et au corps diplomatique ; on était en pays de connaissance et on échangeait de petits saluts amicaux. D'autres invités garnissaient la galerie, mais ils n'appartenaient pas tous à l'aristocratie comme sur notre estrade. C'était encore, à l'occasion de cette cérémonie, « symbole d'humilité », l'étalage des vieux préjugés et de l'esprit de caste irréductible.

Je ne sais si d'autres ressentaient une impression religieuse ; pour moi, il me semblait être au théâtre, lorsque, avant le lever du rideau, on échange, de loge à loge, les saluts d'usage. Le décor était déjà en place : je veux dire la longue table à laquelle devaient s'asseoir les douze vieillards et les douze vieilles femmes. Je ne regrettais pas d'être venue : ma curiosité était excitée. J'étais distraite de ma constante préoccupation, de mon idée fixe.

« — Pourquoi Tilling ne se montre-t-il pas ? »

En ce moment, mon attention était toute absorbée par l'attente du couple impérial, des membres de la prébende et des autres acteurs de la représentation. Au moment où je ne songeais plus à lui, mes yeux tombèrent sur Tilling. À l'issue de la messe, les dignitaires de la Cour étaient entrés dans la salle, suivis des généraux et des officiers ; je ne jetais qu'un regard indifférent sur ce groupe d'uniformes, quand j'aperçus soudain Tilling, juste en face de notre tribune. J'éprouvai comme une commotion électrique : il ne regardait pas de notre côté ; son visage portait les traces du chagrin dont il souffrait depuis quelques semaines. Que n'aurais-je donné pour pouvoir, d'un serrement de main, lui exprimer toute ma sympathie ! J'attachai mon regard sur lui, dans l'espoir qu'il se sentirait contraint, comme par une puissance magnétique, à tourner le sien vers moi : ce fut en vain.

— Les voilà… les voilà !… me dit Rosa en me touchant du coude ; regarde donc… oh ! que c'est beau !… quel tableau ! Les vieillards et les vieilles femmes entraient vêtus d'un ancien costume national allemand. Ils étaient ridés, courbés, sans dents, je ne comprenais pas ce qui pouvait faire dire à Rosa : « Oh ! que c'est beau ! » Elle n'admirait certainement que les costumes : ils s'adaptaient merveilleusement à l'ensemble de la cérémonie toute pénétrée de l'esprit du moyen âge. Nous formions un anachronisme, nous, les spectateurs, avec nos toilettes et nos idées modernes.

Lorsque les douze vieux et les douze vieilles eurent prirent place à la table, un groupe d'hommes âgés, tout chamarrés d'or et de décorations, pénétra dans la salle ; c'étaient des conseillers privés, des chambellans, des ministres. Venait ensuite le clergé

qui devait officier pendant la cérémonie. Le défilé des figurants terminé, l'attention du public était surexcitée. Quant à moi, mon regard cherchait toujours obstinément celui de Tilling. Il m'avait enfin aperçue et reconnue ; il me salua.

— Martha, te trouves-tu mal ? me demanda Rosa. Tu-est devenue subitement toute pâle, puis très rouge… Regarde, regarde… les voilà !

C'étaient eux, en effet. Le maître des cérémonies leva son bâton pour annoncer l'approche du couple impérial. Leurs Majestés parurent : elles formaient assurément un des plus beaux couples de la ville. La cérémonie commença immédiatement. Des pages et des écuyers tranchants portaient des plats que l'Empereur et l'Impératrice déposaient sur la table, devant les vieillards.

Àpeine présentés, les mets furent retirés par les archiducs eux-mèmes. Puis, la table enlevée, commença la grande scène, ce que les Français appellent « le clou de la pièce ». On procéda au lavement des pieds — bien entendu un simulacre — de même que le repas n'avait été qu'un semblant de repas. Agenouillé sur le parquet, l'Empereur essuyait avec un linge les pieds des vieillards sur lesquels un prêtre faisait semblant de verser de l'eau. De son côté, l'Impératrice, si majestueuse d'ordinaire, également agenouillée, ce qui ne lui faisait rien perdre de sa grâce habituelle, procédait de même à l'égard des douze vieilles femmes. Pendant ce temps, l'aumônier lisait l'évangile du jour et remplaçait le chœur, qui, dans les tragédies grecques, accompagnait l'action.

J'aurais aimé, pour un instant, être à la place de ces vieillards pour me rendre compte de leur état d'âme au milieu de cette salle, sous les yeux de cette foule brillante, Leurs Majestés à leurs

pieds. Ils ne devaient, sans doute, pas éprouver d'impressions bien nettes, mais vivre au milieu d'un rêve confus et éblouissant, leur procurant une double sensation de joie et de malaise. Il se produisait même probablement une suspension complète de pensée dans ces vieilles têtes affaiblies par l'âge. Ce qui devait frapper le plus ces bons vieux, c'était certainement la bourse de soie rouge, garnie de trente pièces d'argent qu'ils recevaient de la main des souverains et le panier de provisions qu'en leur remettait au départ.

La cérémonie terminée, la salle se vida rapidement.

Une pensée m'absorba tout entière : « Nous attendra-t-il à la sortie ? »

Nous ne pûmes quitter la salle aussi rapidement que je l'eusse souhaité. Il fallut distribuer bien des poignées de mains, échanger des phrases de politesse :

— Bonjour Tini !

— Bonjour Martha !

— Ah ! vous êtes aussi là, comtesse !

— Êtes-vous déjà engagée pour le dimanche de Pâques ?

— Bonjour Excellence ! n'oubliez pas que nous vous attendons lundi soir.

— Étiez-vous, hier, au sermon, chez les Dominicains ?

— Non j'étais au Sacré-Cœur où ma fille fait une retraite.

— N'oubliez pas, baron, que la première répétition de notre représentation de charité a lieu mardi, à deux heures ; ne vous

faites pas attendre !

— Quel grand air avait aujourd'hui l'Impératrice.

— As-tu remarqué comme l'archiduc Victor n'a cessé de regarder la petite Fanny ?

— Il paraît que le mariage de Ferdi Drontheim se confirme… c'est scandaleux !

Aucune trace du « symbole d'humilité » en ces propos futiles. Nous pûmes enfin gagner la porte, devant laquelle stationnaient les voitures. Les abords du palais étaient encombrés d'une grande foule, avide de voir ceux qui avaient vu.

Sur le péristyle nous trouvâmes Tilling :

— Permettez-moi, comtesse, de vous remercier encore de la superbe couronne…

Je lui tendis la main, sans pouvoir articuler un mot.

Notre voiture avançait ; Rosa me pressa d'y monter. Déjà Tilling se retirait, lorsque, me penchant à la portière, et d'une voix qui me parut étrange à moi-même :

— Je serai chez moi, dimanche, de deux à trois, lui dis-je.

Il salua et nous partîmes.

— Tu as dû prendre froid, Martha, me dit ma sœur, tu as la voix tout enrouée. Pourquoi ne m'as-tu pas présenté cet officier mélancolique ? Vit-on jamais pareille tristesse ?

Je ne répondis rien.

⁂

Au jour et à l'heure dits, Tilling se fit annoncer chez moi. J'avais, en l'attendant, confié à mon journal le trouble de mon âme :

« Je pressens que ce jour sera décisif ; je me sens dans la plus douce et la plus anxieuse attente de quelque chose de solennel. Peut-être les choses ont-elles se passer tout autrement que je l'imagine… Peut-être aussi mes pressentiments se réaliseront-ils. Celui que j'attends m'aime assurément ; sa lettre écrite au lit de mort de sa mère m'en est garant et la petite rose de ma couronne a dû lui dire mon amour… Nous allons nous revoir sans témoins, très émus tous deux. Il a besoin de consolations… S'il pouvait les tenir de moi… Je crois que nous nous comprendrons aisément et sans beaucoup de paroles… Il suffira des larmes qui nous monteront aux yeux… de l'étreinte de nos mains tremblantes pour que nous nous sentions heureux… heureux d'un bonheur doux… recueilli… solennel, bien éloigné de l'insouciance, de la légèreté avec laquelle on dira dans le monde : « Vous ne savez pas ! la comtesse Dotzky est fiancée au baron Tilling… c'est un bien misérable parti pour elle… » Déjà deux heures cinq ; il ne peut plus tarder longtemps… On sonne… Mon cœur bat, et ma main tremble… »

« Mes prévisions ne se sont point réalisées. Durant sa courte visite, Tilling ne se départit point de la plus froide réserve ; il s'excusa même de la hardiesse de sa lettre et me supplia de ne voir en cet oubli des convenances que l'effet de sa douleur. Il me donna quelques détails sur la vie et les derniers jours de sa mère. Son attitude m'avait rendue réservée et froide. Lorsqu'il se leva, je n'essayai point de le retenir. »

Dès qu'il fut parti, je me précipitai vers mon cahier demeuré ouvert :

« Je sens que tout est fini et que je me suis affreusement trompée… Il ne m'aime pas et je lui ai laissé croire qu'il m'était tout à fait indifférent. N'ai-je point agi avec trop de sévérité ? Il ne reviendra plus et pourtant, dans le monde entier, il n'y a que lui pour moi ! Ah ! Frédéric ! aucune femme pourra-t-elle t'aimer davantage ? En tout cas, ce n'est pas cette princesse auprès de laquelle te voilà, sans doute, déjà retourné ! — Rodolphe, mon fils, tu seras désormais mon seul refuge, mon cœur ne connaîtra plus que l'amour maternel. Si je puis faire de toi un homme semblable à lui, si tu me pleures un jour comme il pleure sa mère, mon but sera atteint ; j'aurai rempli ma tâche. »

" Sotte idée que celle d'écrire ses impressions. À retrouver ces variations de mon moi intime, je me sens couverte de confusion. Comment peut-on passer si vite du plus confiant espoir au découragement sans limites ?

La promenade traditionnelle du lundi de Pâques s'accomplit par une journée radieuse. Je me rappelle combien l'éclat de ce jour contrastait avec ma tristesse intérieure. Et, cependant, ma tristesse m'était chère. J'éprouvais de l'amour, c'est-à-dire une plus grande intensité de vie. Et mon cœur était empli d'une émotion brûlante dont je ne souhaiterais point qu'il fût allégé.

Je ne m'attendais point à rencontrer Tilling au Prater et mes yeux, distraits par un rêve intérieur, erraient sans regard sur la foule.

Tout à coup, un cavalier nous croisa au galop. Je reconnus Tilling et lui adressai de la main un geste irréfléchi et vif.

Heureusement Conrad apparut, et Lilli put croire que mon geste s'adressait à lui. Je lui fus obligé de sa brusque apparition et plaidai sa cause auprès de ma sœur. N'aurait-elle point pitié de ce bon garçon ?

— Mais, Martha, il m'est indifférent ?

— En aimes-tu un autre ?

— Non, non, je n'aime personne.

— Que je te plains !

Nous descendîmes et remontâmes encore deux ou trois fois l'allée, mais je ne revis point celui que mon regard cherchait.

Quelques jours après, Tilling entra chez moi une après-midi. Je n'étais pas seule. Mon père, tante Marie, mes sœurs, Conrad et le ministre se trouvaient au salon.

J'eus peine à réprimer une exclamation de surprise et de joie ; je m'attendais si peu à cette visite ! Ma satisfaction fut, toutefois, de courte durée. Lorsque Tilling eut salué les personnes présentes et se fut assis, il me dit, d'un ton froid :

— Je viens prendre congé de vous, comtesse ; je compte quitter Vienne prochainement.

— Ah ! fit mon père, pour longtemps ?

— Pour toujours, peut-être. J'ai demandé mon changement. Je vais en Hongrie.

J'eus quelque peine à me remettre de mon émotion.

— C'est une résolution bien subite, dis-je avec l'apparence d'un grand calme. Que vous a donc fait Vienne pour que vous le quittiez avec tant de hâte ?

— Je trouve Vienne trop brillant et trop gai. Je me sens dans une disposition d'esprit qui me fait souhaiter la solitude des Puztas.

— Allons donc ! répartit Conrad, plus on se sent triste et plus on doit rechercher la distraction. Une soirée au Karl-Theater ! Voilà un remède plus sûr contre la mélancolie que de longs jours dans la solitude.

— Non, non. Il faudrait pour vous secouer une bonne et joyeuse guerre, mon cher Tilling, dit mon père. Hélas ! la paix menace de se prolonger.

— Quelle singulière association de mots et d'idées, ne pus-je m'empêcher de remarquer : « Une guerre joyeuse ! » — « Une paix qui menace ».

— On peut toujours compter sur l'imprévu, dit le Ministre, et, tout en formant des vœux sincères pour le maintien de la paix, ainsi que l'exige ma fonction, je comprends très bien les aspirations de l'armée.

— Permettez-moi, Excellence, l'interrompit Tilling, de me défendre contre la supposition que je pourrais, pour ma part, souhaiter une guerre et de repousser également l'idée que le point de vue militaire peut différer du point de vue humanitaire. L'armée n'est faite que pour défendre le pays si l'ennemi le menace, de même que le corps des pompiers n'a d'autre utilité que d'éteindre l'incendie s'il éclate ; ni le soldat ni le pompier ne sont autorisés à

appeler de leurs vœux la guerre ou l'incendie. Guerre et incendie sont synonymes de malheur ; l'homme ne doit, en aucun cas, souhaiter le malheur de son semblable.

— Quelle élévation de pensée ! quelle noblesse d'esprit ! pensai-je ! Ah ! que je l'aime ! soupirai-je tout bas.

Tilling continua :

— Je sais que sans l'incendie et la guerre, ni le pompier ni le militaire n'ont chance de se distinguer ; mais il faut qu'un homme ait le cœur petit ou l'esprit mal fait pour souhaiter un avantage personnel, s'il doit être la conséquence du malheur général. La paix est le plus grand des biens, ou mieux, elle est l'absence du plus grand des maux. Ainsi que vous le disiez vous-même, elle est la seule condition favorable aux intérêts d'une nation, et vous admettriez que l'armée pût légitimement souhaiter le retour de la guerre !... Vous vous efforceriez de faire naître ce « légitime » désir et d'en hâter la réalisation !... Vous pousseriez à la guerre pour donner satisfaction à l'armée... Vous allumeriez volontairement l'incendie pour entretenir l'activité des pompiers et leur fournir l'occasion de se distinguer !

— Votre comparaison n'est pas juste, monsieur le lieutenant-colonel, riposta mon père (Il n'avait pas l'habitude, en s'adressant à Tilling, de lui donner son titre militaire ; peut-être le faisait-il actuellement pour lui mieux faire sentir combien ses sentiments concordaient peu avec sa profession). L'incendie ne cause que des dommages, tandis que la guerre accroît l'étendue et la puissance d'un pays. C'est par des guerres heureuses que les États se sont constitués et développés. L'intérêt du soldat n'est

pas seul à trouver sa satisfaction dans la guerre ; l'orgueil national, — c'est-à-dire le patriotisme — y trouve aussi son compte.

— C'est-à-dire l'amour du sol natal ? répartit Tilling. Je ne sais vraiment pas pourquoi nous aurions la prétention, nous militaires, d'accaparer ce sentiment qui est inhérent à la nature humaine. Chacun aime le coin de terre où il est né ; chacun veut le bien de ses concitoyens ; mais il est d'autres moyens que la guerre pour obtenir la prospérité et la gloire du pays ; il est d'autres actions, d'autres succès dont on peut, à bon droit, être aussi fier que du plus brillant fait d'armes et, pour ma part, je m'enorgueillis beaucoup plus de notre grand Anastasius Grünn que du plus illustre général.

— Comment peut-on seulement avoir l'idée de comparer un poète à un homme de guerre ?

— C'est ce que je me demande aussi ; tant le laurier qui n'a pas été souillé de sang me paraît le plus beau !

— Mais, cher baron ! interrompit ma tante, je n'ai jamais entendu un militaire parler comme vous ! Que faites-vous donc de l'enthousiasme du combat, de l'ardeur belliqueuse ?…

— J'ai connu ces sentiments, madame, à l'âge de dix-neuf ans, lors de ma première campagne. Mais, quand je me suis trouvé sur un champ de bataille, au milieu du carnage, quand j'ai vu la bestialité humaine déchaînée, mon enthousiasme est tombé tout de suite ; ce n'est plus qu'avec résignation que j'ai pris part aux campagnes suivantes.

— Eh bien, pour ma part, Tilling, j'ai fait plus de campagnes et j'ai assisté à plus de scènes de carnage que vous ; jamais mon ar-

deur n'en fut refroidie. Lorsque, âgé déjà, je dus, en 49, marcher avec Radetzky, ce fut avec le même enthousiasme que la première fois.

— Pardon, Excellence, vous apparteniez à une génération qui possédait à un plus haut degré l'esprit militaire ; à une époque que n'avait pas pénétré un sentiment d'universelle pitié et ce désir croissant d'adoucir les maux dont l'humanité souffre.

— Il y aura toujours des maux et des souffrances sur la terre ; on ne saurait pas plus les supprimer que la guerre…

— C'est la théorie de la résignation en face des misères sociales. Pourquoi combattre le mal s'il est inévitable, et dans l'ordre de la nature. Aujourd'hui le remords naît avec la compassion devant le malheur des autres. C'est un écho de l'universelle réprobation et un reproche de — comment dirai-je — la conscience du siècle.

Mon père leva les épaules :

— Tout cela est trop fort pour moi ; mais j'affirme que si l'on demandait aujourd'hui, aux jeunes, aux très jeunes, s'ils marcheraient volontiers, ils répondraient tous avec élan : en avant !

— Les très jeunes, certainement ; ils sont encore tout pleins de l'enthousiasme qu'on leur inculque à l'école ; — quant aux autres, la plupart ne répondraient : « en avant ! » que parce que l'opinion estime cette réponse vaillante et virile, tandis que l'expression sincère de leur sentiment ne leur vaudrait que du mépris.

— Ah ! dit Lilli, j'aurais bien peur à la guerre ; ce doit être terrible de voir les balles pleuvoir, et la mort vous menacer de tous côtés !

— Cette terreur nous est interdite à nous autres hommes ; on veut détruire en nous l'instinct de la conservation ; un soldat doit en outre être inaccessible à la pitié, à la sympathie ; il lui est défendu de s'attendrir à la pensée des calamités que la guerre va déchaîner. La sentimentalité, rien n'est plus blâmable chez un soldat, après la peur.

— Ce que vous dites-là, Tilling, n'est vrai qu'en temps de guerre.

— Oui, oui… Dès qu'il s'agit de la guerre, une sorte de convention s'établit. On décide que Les sentiments naturels sont provisoirement abolis. Au terrible jeu de la guerre, donner la mort ne signifie plus tuer ; le vol n'est plus le vol : c'est la réquisition ; la destruction des villages par les flammes ne s'appelle plus « incendie » mais « prise de position ». Tant que dure la partie, il est entendu que, articles du code, articles du catéchisme, préceptes de la morale « cela ne compte pas ». Mais quand cesse l'ardeur du jeu et qu'on voit dans leur réalité brutale ces scènes de carnage ; quand, malgré la convention, on s'aperçoit que « cela n'a jamais cessé de compter » et qu'on réfléchit à l'immensité de ce malheur et de ce crime, alors, pour se soustraire à l'intolérable douleur qui vous étreint le cœur, on ne peut souhaiter qu'une chose : la mort.

— En effet, dit tante Marie, d'un air pensif, les préceptes divins : « Tu ne tueras point. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Pardonnez à vos ennemis…

— … ne comptent plus, interrompit Tilling, et les hommes qui, par leur ministère, devraient surtout les enseigner, sont les pre-

miers à bénir nos armes et à appeler la faveur du ciel sur l'œuvre de sang.

— Ils ne font que leur devoir ! s'écria mon père ; le Dieu de la Bible n'est-il point le Dieu des batailles ? C'est lui qui nous ordonne de ceindre l'épée ; c'est lui…

— … auquel les hommes ont toujours fait décréter, comme s'ils étaient l'expression de sa volonté, les propres désirs de leurs cœurs. Il est aussi censé avoir promulgué des préceptes d'amour et de charité ; mais quand ses enfants veulent jouer au grand jeu du carnage, ils mettent dans sa bouche leur « cela ne compte pas ». Oui, ce Dieu a toujours été dans l'histoire, l'image de la naïveté, de la brutalité et de l'inconséquence des : temps qui l'ont produit. — Veuillez me pardonner, comtesse, ajouta-t-il en se levant, de m'être laissé aller devant vous à une discussion aussi fastidieuse, et permettez-moi de prendre congé.

Une tempête d'émotions se déchaînait en moi : ses paroles me le rendaient encore plus cher… et il allait partir… Je ne le reverrais peut-être jamais !… Encore quelques froides banalités d'adieu et tout serait fini !… Non, cela ne se pouvait !… S'il fût ainsi parti, j'aurais éclaté en sanglots. Non… mille fois non… Je me levai :

— Un instant, baron ; je voudrais vous montrer cette photographie dont je vous parlais dernièrement.

Il me regarda avec étonnement : il n'avait jamais été question de photographie entre nous. Il me suivit dans un autre coin du salon ; on ne pouvait de là nous entendre. J'ouvris un des albums, sur une table. Tilling se pencha pour l'examiner ; j'en profitai pour lui dire, très bas, d'une voix étranglée par l'émotion :

— Je ne vous laisserai point partir ainsi… Je veux… il faut que je vous parle…

— Puisque vous le désirez, madame, j'écoute.

— Non, pas maintenant : revenez demain, à la même heure.

Il parut hésiter.

— Je le veux… au nom de celle que j'ai pleurée avec vous.

— Oh, Martha !

Mon nom ainsi prononcé me fit tressaillir.

— Ainsi à demain… à la même heure… lui dis-je mes yeux dans ses yeux.

— À la même heure.

Nous nous étions compris. Je revins vers les autres. Tilling porta ma main à ses lèvres, salua et sortit.

— Drôle d'homme ! remarqua mon père en secouant la tête. Je ne sais trop comment seraient interprétées ses paroles en haut lieu.

⁂

Le lendemain, je donnai l'ordre de ne recevoir personne excepté le lieutenant-colonel Tilling.

J'éprouvais un sentiment mêlé de douce impatience, d'angoisse passionnée et d'un certain embarras. Je ne savais pas au juste ce que je voulais lui dire. Si par hasard Tilling me demandait : « — Qu'avez-vous à me dire madame ? » Je ne pouvais ce-

pendant pas lui répondre : « — Ce que je veux vous dire, c'est que je vous aime… ce que je veux, c'est que tu restes ! » Enfin, nous pourrions nous entendre sans questions et sans réponses aussi catégoriques. L'essentiel était de le revoir. Je voulais, si nous devions être séparés, que nos cœurs, au moins, se fussent dit adieu. À cette pensée d'un adieu, mes yeux se remplirent de larmes.

Tilling entra à ce moment.

— Je vous obéis, comtesse, et… mais… qu'avez-vous ? Vous avez pleuré… vous pleurez encore ?…

— Moi !… mais non… C'est la fumée de la pièce à côté… Prenez un siège… Je suis bien aise que vous soyez venu…

— Et moi je suis heureux que vous m'ayez demandé de venir… que vous me l'ayez ordonné, au nom de ma mère !… Fort de ce souvenir, j'ai pris la résolution de vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Je…

— Pourquoi vous interrompez-vous ?

— Je croyais qu'il était plus facile de parler.

— Vous m'avez témoigné tant de confiance durant cette nuit douloureuse où vous veilliez près du lit de mort de votre mère…

— Pendant ces heures solennelles, je n'étais plus moi-même ; depuis, ma timidité habituelle a repris le dessus. J'ai compris que j'avais dépassé tous mes droits, et, pour éviter une seconde folie, je vous ai fuie…

— Il m'a semblé, en effet, que vous m'évitiez, mais je n'ai pu comprendre pourquoi.

— Pourquoi ?… Parce que je vous adore…

Je ne répondis rien ; j'étais trop émue. Tiling se taisait aussi.

Enfin, je me ressaisis, et, rompant le silence :

— Pourquoi voulez-vous quitter Vienne ?

— Pour le même motif.

— Ne pouvez-vous revenir sur votre décision ?

— Je le pourrais… à la rigueur… puisque mon changement n'est pas encore officiel.

— Restez alors !

Il me prit la main :

— Martha !

C'était la seconde fois qu'il m'appelait par mon nom ; j'aurais voulu que ma réponse lui fît comprendre tout mon amour mais je ne pus que dire, en attachant mes yeux sur les siens :

— Frédéric !

En ce moment, la porte s'ouvrit et mon père entra :

— Ah ! te voilà ! le domestique me disait que tu n'étais pas chez toi… — Bonjour Tilling !… Mais, au fait, je suis étonné de vous voir après vos adieux d'hier.

— Je ne pars plus, Excellence, je venais pour…

— Pour rendre une visite à ma fille… très bien… C'est une affaire de famille qui m'amène, Martha.

Tilling se leva :

— Ma présence serait indiscrète…

— Ma communication n'est pas pressée.

J'aurais volontiers envoyé mon père aux antipodes, avec ses affaires de famille ! Tilling n'avait plus qu'à se retirer ; mais cet éloignement n'était plus une séparation. Nos pensées et nos cœurs resteraient réunis.

— Quand vous reverrai-je ? me demanda-t-il tout bas, en me baisant la main.

— Demain matin, à neuf heures, au Prater ; j'y serai à cheval, lui répondis-je du même ton.

Mon père salua le baron assez froidement, et lorsqu'il fut sorti :

— Que signifie tout ceci ? me demanda-t-il d'un ton sévère. Tu me fais consigner ta porte et je te trouve en tête-à-tête avec cet officier.

Je rougis de dépit et d'embarras.

— Quelle est l'affaire de famille dont tu voulais m'entretenir ?…

— Celle-ci précisément. Je voulais éloigner ton adorateur pour pouvoir te donner mon opinion. Je n'admets pas que ma fille, la comtesse Dotzky, s'expose à compromettre sa réputation.

— Cher père, j'ai dans la personne de mon fils le plus sûr gardien de mon honneur et de ma réputation ; quant à l'autorité paternelle du comte Althaus, laisse-moi te rappeler, avec tout le res-

pect que je te dois, qu'en qualité de veuve indépendante, je n'y suis plus soumise. Je n'ai pas l'intention de prendre un amant, comme tu sembles le croire, mais, dans le cas où je songerais à me remarier, je me réserve le droit de ne consulter que mon cœur.

— Épouser Tilling !... mais tu n'y songes pas, ce serait désastreux... Je préférerais encore que tu... non, je ne veux pas dire cela... mais tu ne peux sérieusement pas y songer ?

— Pourquoi ? Tu m'as proposé dernièrement un lieutenant, un capitaine et un major. Tilling est déjà lieutenant-colonel.

— C'est ce que je déplore. On pourrait, à la rigueur, excuser ses opinions chez un civil ; mais chez un militaire, elles frisent presque la trahison. Il donnerait avec plaisir sa démission pour ne pas s'exposer aux dangers d'une nouvelle campagne, dont il redoute les fatigues et les périls. Il est sans fortune, il est tout naturel qu'il désire faire un riche mariage ; mais j'espère que tu ne serviras pas ses calculs ; toi, la fille d'un ancien général qui ne compte plus ses campagnes... ; toi, la veuve d'un brave officier tombé au champ d'honneur !

Mon père marchait à grands pas dans le salon ; son visage s'empourprait ; sa voix frémissait... Je me sentais surexcitée moi-même. J'étais révoltée par ces phrases de convention, ces mots creux dont il se servait pour dénaturer les sentiments de celui que j'aimais, et cependant je ne trouvais rien à lui répondre. Puisqu'il avait pu si faussement juger les idées de Tilling, c'est qu'il était absolument incapable de le comprendre : il n'admettait pas d'autre règle morale que la discipline inflexible. — Mon silence put lui donner l'illusion de m'avoir confondue et d'avoir

étouffé mon projet en germe. J'étais libre heureusement ; la désapprobation paternelle m'aurait affligée, mais ne m'aurait pas empêchée de suivre le penchant de mon cœur. D'ailleurs, la félicité infinie, qui venait de naître en moi, était trop vive pour qu'un chagrin sérieux pût s'y mêler.

⁂

J'éprouvais le lendemain, en me réveillant, le même sentiment d'attente, délicieux, indéfinissable, que j'avais connu, enfant, à chaque veille de Noël.

Il n'était pas encore neuf heures lorsque je descendis de voiture, à l'entrée du Prater, pour monter le cheval qu'avait amené mon palefrenier. Le temps était doux, l'air embaumé ; le soleil ne se montrait pas. Il avait plu pendant la nuit ; les arbres étaient d'un vert très tendre et des senteurs humides montaient du sol.

J'avais à peine fait une centaine de pas que j'entendis derrière moi le trot d'un cheval.

— Bonjour, Martha, enchanté de te rencontrer.

C'était Conrad, l'inévitable Conrad. Cette fois, il était de trop. Il est certain que le Prater n'étant pas ma propriété privée, je ne devais pas être étonnée que, par ces belles matinées de printemps, l'allée des cavaliers fût remplie de promeneurs. Comment avais-je pu être assez maladroite pour supposer qu'ici un rendez-vous ne serait point troublé ?

Althaus avait fait prendre à son cheval l'allure du mien, et se proposait, évidemment, de m'escorter. Au même instant j'aperçus Tilling.

— Tu n'ignores pas, n'est-ce pas, Conrad, quelle fidèle alliée tu as en moi ; tu sais tous mes efforts pour te gagner le cœur de Lilli ?

— Je les sais, ô la plus généreuse des cousines !

— Je lui faisais, hier soir encore, l'énumération de toutes tes qualités, car tu es vraiment un charmant garçon : complaisant, discret, plein de tact…

— Quel service as-tu à me demander ?

— De vouloir bien donner un coup de cravache à ton cheval pour qu'il t'emporte un peu plus loin.

Tilling était déjà tout près de nous. Le regard de Conrad alla de lui à moi ; il me dit adieu de la tête, sourit et s'éloigna au triple galop.

— Encore cet Althaus !

Ce fut avec cette exclamation que m'aborda Tilling. Son ton et sa physionomie trahissaient une certaine jalousie ; j'en éprouvai de la joie.

— Est-ce à mon approche qu'il s'est ainsi sauvé, ou son cheval lui a-t-il gagné la main ?

— Je l'ai renvoyé pour…

— Comtesse Martha ! pourquoi faut-il que je vous trouve justement avec cet Althaus ? Ignorez-vous qu'on le dit amoureux de sa cousine ?

— C'est exact.

— Et qu'il cherche à se faire agréer ?

— De plus en plus exact.

— Et ne désespère pas de réussir ?

— En effet.

Tilling se tut. Souriant de bonheur, je le regardai bien en face.

— Vos yeux démentent vos paroles, reprit-il après un instant de silence, car ils semblent me dire : Althaus m'aime sans espoir.

— Mais il ne m'aime pas du tout ; c'est à ma sœur Lilli que s'adressent ses hommages.

— Oh ! de quel poids vous me délivrez ! C'est en partie à cause de cet homme que je voulais quitter Vienne. Je n'aurais pu supporter de le voir…

— Quels autres motifs aviez-vous encore ?

— La crainte de voir grandir ma passion et de ne pouvoir la dissimuler ; je sentais qu'elle me rendait malheureux et ridicule à la fois.

— Vous sentez-vous malheureux, aujourd'hui ?

— Oh ! Martha ! Je vis depuis hier dans un trouble délicieux. Il me semble que je fais un rêve, et que je vais brusquement retomber dans la douloureuse réalité. Mon amour est, au fond, sans espoir. Qu'ai-je à vous offrir ? Aujourd'hui votre bienveillance me sourit ; demain…, un peu plus tard, vous me retirerez cette faveur imméritée et me plongerez dans un abîme de désespoir. Je ne me reconnais plus moi-même : moi, d'ordinaire si calme, si terre à terre… je parle par hyperboles… Mais rien ne me paraît exagéré

quand il s'agit de vous. Il est en votre pouvoir de me rendre le plus heureux ou le plus misérable des hommes…

— Si nous parlions aussi un peu de mes propres angoisses… Cette princesse ?…

— Ce commérage est donc venu jusqu'à vous… il n'y a absolument rien de vrai…

— Vous niez ?… Vous ne pouvez faire autrement.

— À l'égard de la femme dont il s'agit, l'homme le plus réservé n'est pas tenu à tant de discrétion. Son cœur appartient maintenant — pour combien de temps, je l'ignore — à un artiste du Burgtheater. Et d'ailleurs, aurais-je quitté Vienne si ce bruit eût été fondé ?

— La jalousie résiste à la logique. Vous aurais-je donné rendez-vous ici si j'y étais venue pour rencontrer mon cousin ?

— Je dois me faire violence, Martha, pour chevaucher tranquillement à vos côtés… Je voudrais pouvoir porter à mes lèvres votre main adorée.

— Cher Frédéric, de telles démonstrations ne sont point nécessaires ; on peut en dire autant avec un simple mot que par un…

— Un baiser.

Àce mot, nous tressaillîmes tous deux ; nos regards se cherchèrent et nous sentîmes que l'on peut aussi s'embrasser des yeux.

Tilling reprit le premier :

— Depuis quand ?…

Je compris cette question incomplète.

— Depuis ce dîner chez mon père, répondis-je… et vous ?

— Vous ? Ce « vous » est une dissonance. Je voudrais que votre question me fût autrement formulée.

— Et… toi ?

— Moi, depuis le même soir ; mais je ne m'en suis rendu compte qu'au lit de mort de ma mère… Comme en ce moment douloureux ma pensée volait vers toi !

— Je l'ai bien compris… tandis que toi… tu n'as pas saisi le langage de cette petite rose rouge que j'avais placée parmi les camélias pâles de la couronne mortuaire ; sinon, m'aurais-tu évitée de la sorte ? Je ne comprends encore ni cette attitude, ni ta résolution de quitter Vienne…

— Je voulais te fuir, parce que je ne pouvais nourrir l'espoir de te posséder. Lorsqu'au nom du souvenir de ma mère, tu m'as ordonné de venir et de rester, alors, seulement, j'ai senti que je pourrais te consacrer ma vie.

— Ce qui revient à dire que si je ne me fusse jetée à ta tête, tu n'aurais jamais parlé ?

— Je te voyais entourée d'adorateurs ; je n'ai pas voulu me mêler à cette cohue.

— Tous ces prétendants ne voient en moi que la riche veuve.

— Voilà bien la pensée qui me retenait : « la riche veuve ! » Et moi, « l'officier sans fortune ! » J'aurais préféré mourir que

d'être soupçonné du sentiment que tu prêtes à la foule de tes prétendants.

— Je ne t'aurais jamais soupçonné, toi si fier, si noble… si généreux, d'une pareille vilenie.

— D'où te vient tant de confiance, alors que tu me connais si peu ?

Nous poursuivîmes longtemps cet échange de questions. Je lui avouai l'attrait qu'avaient exercé sur moi ses opinions sur la guerre. Ce que j'avais senti et pensé en secret, il l'avait, lui, proclamé avec une parfaite indépendance d'esprit. J'avais compris par là que son cœur s'élevait au-dessus des intérêts de sa profession, que son esprit dépassait les idées de son temps. Oui, cela avait bien été le point de départ de mon amour. Que de « parce que » trouvai-je encore à répondre à ses nombreux « pourquoi ? » Parce que son extérieur était si séduisant ! Parce que sa voix était en même temps si ferme et si douce ! Parce qu'il s'était montré si bon fils, parce que…

— Et toi ? Pourquoi m'aimes-tu ? lui demandai-je, interrompant soudain mon énumération.

— Pour mille raisons, et pour une seule.

— Voyons d'abord les mille.

— Ton grand cœur… tes beaux yeux… ton intelligence élevée… ton doux sourire… ton esprit étincelant… ta main si blanche… la dignité de ton maintien… ta magnifique…

— Assez, assez… inutile d'aller jusqu'au bout… dis-moi plutôt la raison unique.

— C'est plus simple, en effet : Je t'aime, Martha, parce que je t'aime.

⁂

En quittant le Prater, je me rendis directement chez mon père. Je prévoyais que l'entrevue serait pénible, et je désirais en finir au plus tôt.

Lorsque j'entrai dans sa chambre, mon père était encore assis devant son déjeuner, parcourant Îles journaux. Tante, auprès de lui, lisait aussi.

Mon père, quelque peu surpris de la brusquerie de mon entrée, leva les yeux, et tante Marie posa sur ses genoux son Fremdenblatt.

— Te voilà de bien bonne heure… en costume d'amazone… que signifie ?

Je les embrassai tous deux, et, me jetant dans un fauteuil :

— Cela signifie, dis-je, que je reviens d'une promenade au Prater où s'est passé un événement que je veux vous communiquer sans délai ; vous voyez, je n'ai même pas pris le temps de passer chez moi pour changer de toilette.

— Raconte vite, repartit mon père, en allumant un cigare, notre curiosité est excitée.

J'hésitai un instant ; puis, je compris qu'il valait mieux tout brusquer.

— Je suis fiancée.

Tante Marie leva les mains au ciel, mon père fronça le sourcil :

— J'espère que…

Je ne le laissai pas achever :

— Je suis fiancée avec un homme que j'aime, que j'estime, auprès duquel je crois pouvoir être parfaitement heureuse… avec le baron Frédéric Tilling.

Mon père se leva avec vivacité :

— Nous y voilà !… Après tout ce que je t'ai dit hier !

Tante Marie secoua la tête :

— J'aurais préféré une autre alliance ; le baron Tilling n'est pas un parti pour toi… il doit n'avoir aucune fortune… et puis… ses principes… ses sentiments.

— Ses principes, ses sentiments sont en communion avec les miens. Quant à rechercher ce qu'on appelle un parti, quel besoin en ai-je ? Père !… cher petit père ! ne me regarde donc point d'un air si sévère… ne me gâte pas la grande joie que j'éprouve.

— Mais, mon enfant, ajouta-t-il d'un ton fort radouci — comme toujours, un peu de câlinerie avait suffi à le désarmer — ce n'est que ton bonheur que je cherche ; à ta place je ne pourrais être heureuse avec un militaire qui ne serait pas militaire dans l'âme.

— Mais ce n'est pas toi qui épouses Tilling, remarqua judicieusement tante Marie. La question militaire serait pour moi bien secondaire, mais je ne puis admettre qu'un homme s'exprime sur

le Dieu de la Bible en termes aussi peu respectueux que le fit dernièrement Tilling.

— Mais, tante, remarque que ce n'est pas toi non plus qui épouse Tilling.

— Enfin !... tu es libre... ajouta mon père avec un soupir, en se rasseyant. Tilling donnera naturellement sa démission !

— Nous n'en avons point encore parlé. Je le préférerais, mais je crains qu'il n'y veuille consentir.

— Quand je pense que tu as refusé... un prince, murmura tante Marie, et que tu vas maintenant descendre l'échelle sociale !

— Que vous êtes contrariants tous deux ! Et cependant vous prétendez m'aimer ! Je viens à vous en vous disant toute la joie que j'éprouve, et, au lieu de vous en réjouir, vous faites toutes sortes d'objections pour empoisonner mon bonheur. Et quelles objections, grand Dieu : le militarisme... Jehovah... l'échelle sociale !

Je réussis, au bout d'une demi-heure, à amadouer mes vieux parents. Je craignais, je l'avoue, une plus longue résistance de la part de mon père. Il est probable que, devant le fait accompli, il sentit toute opposition inutile. Il se peut aussi que le bonheur qui rayonnait dans mes yeux et vibrait dans ma voix ait triomphé de son mécontentement, et qu'il en eût inconsciemment subi la contagion. Bref, lorsque je m'en allai, il m'embrassa affectueusement et me promit de venir chez moi, le soir même, saluer son futur gendre.

J'avais réuni pour le thé les membres de la famille ; je présentai à tous les miens Frédéric comme mon fiancé.

Rosa et Lilli étaient ravies. Conrad s'écria :

— Eh ! bien, Lilli prends donc exemple sur ta sœur !

Quant à mon père, il avait, ou vraiment surmonté son antipathie, ou, par affection pour moi, réussi à la dissimuler. Tante Marie était attendrie, émue.

— Les mariages sont écrits dans le ciel, nous dit-elle. J'espère qu'avec la bénédiction de Dieu le vôtre tournera à votre plus grand bonheur. J'implorerai le Seigneur chaque jour pour vous.

Mon petit Rodolphe fut aussi présenté à son futur « nouveau papa ». Avec quelle profonde et douce émotion je vis celui que j'aimais prendre mon enfant dans ses bras et l'embrasser tendrement, en lui disant : « Nous ferons de toi un homme, cher petit ! »

Dans le courant de la soirée, mon père revint sur l'idée de démission qu'il supposait à Tilling.

— Je pense que vous allez abandonner votre carrière. Puisque vous n'êtes pas partisan de la guerre…

Frédéric releva la tête d'un air surpris :

— Abandonner ma carrière ? Mais je n'en ai pas d'autre. Il n'est pas besoin d'être partisan de la guerre pour remplir son devoir militaire… pas plus qu'un médecin n'est tenu d'avoir de goût pour le cancer et un magistrat pour le vol.

— Vous nous avez déjà dit cela, interrompit mon père.

— Abandonner ma carrière ? Mais pourquoi ?

— Pour épargner à votre femme, répondit tante Marie, les ennuis de la vie de garnison et, en cas de guerre, les angoisses… qu'il est, au fond, bien ridicule de se donner, car…

— Les motifs que vous indiquez, Madame, sont d'un grand poids. Mon but unique sera, en effet, d'épargner à Martha, les ennuis et les difficultés de la vie ; mais les inconvénients de l'inaction seraient, je crois, plus grands que ceux de la vie de garnison ; le danger de voir ma démission attribuée à la paresse ou à la lâcheté serait pire pour moi que les périls d'une campagne. Une pareille pensée ne m'a pas même effleuré l'esprit. À vous non plus, Martha ?

— Si j'en faisais cependant, une condition.

— Vous ne le ferez point, car vous me forceriez à renoncer à mon bonheur. Vous êtes riche ; je ne possède que mon grade ; je ne puis songer à m'en démettre ; ce serait contraire à ma dignité, à tous mes principes d'honneur.

— Bravo, Tilling ! s'écria mon père, me voilà tout à fait réconcilié avec votre mariage. C'eût été une faute grave d'abandonner votre situation ; vous allez être nommé colonel ; vous arriverez certainement général. Pourquoi même n'aspireriez-vous pas au poste de commandant en chef, et même de ministre de la guerre ? Votre femme n'en serait-elle pas heureuse et flattée ?

Cette perspective n'était point du tout faite pour me séduire ; j'aurais infiniment préféré mener, avec celui que j'aimais, une vie retirée dans une campagne. J'approuvais cependant sa résolu-

tion. Elle le mettait à l'abri des soupçons de mon père, que le monde eût certainement partagés.

— Oui, oui, continua mon père, tout à fait réconcilié ;… car, je ne vous cacherai pas que j'ai cru tout d'abord que vous visiez surtout à… — ne prenez donc point cet air offensé — que vous pouviez aussi songer à démissionner, en quoi vous auriez eu grand tort… Martha est fille de militaire, veuve de militaire ; je ne pense pas qu'un civil aurait pu lui plaire pour de bon.

Tilling ne put s'empêcher de sourire ; il répondit à mon père :

— Je crois, en effet, que c'est de mon uniforme qu'elle est éprise.

⁂

Notre mariage fut célébré au mois de septembre. Tilling avait obtenu pour notre voyage de noce un congé de deux mois. Berlin fut notre première étape. J'avais exprimé le désir d'aller déposer une couronne sur la tombe de la mère de mon mari et de commencer notre nouvelle vie par ce pèlerinage.

Après notre course au cimetière, notre première visite, à Berlin, fut pour une tante de Frédéric, une sœur de sa mère, M Cornélie de Tessow. Je jugeai par son amabilité et sa supériorité intellectuelle de ce qu'avait dû être la mère de Frédéric. Cette tante était veuve d'un général prussien ; elle avait un fils unique qui venait d'être nommé lieutenant.

Je n'ai jamais vu de plus beau jeune homme que Frédéric de Tessow. L'intimité du fils et de la mère était touchante. Témoin de l'orgueil avec lequel elle contemplait son fils, et de la tendresse

que celui-ci témoignait à sa mère, j'entrevoyais l'époque où mon petit Rodolphe, devenu grand, me donnerait les mêmes joies.

— Mais, comment, demandai-je à mon mari, une mère peut-elle laisser embrasser à son fils unique une carrière aussi dangereuse que celle des armes ?

— Il est, ma chère, des réflexions très simples qui échappent à tout le monde, des faits qui s'imposent, mais dont personne ne tient compte ; par exemple, on ne veut pas entendre parler des dangers du métier militaire. Il est admis que l'on doit les : braver et que « l'on en revient presque toujours ». D'ailleurs, quelle position plus agréable peut-il y avoir pour un jeune noble prussien que celle d'officier de cavalerie ?

Je paraissais plaire à tante Cornélie.

— Hélas ! soupira-t-elle un jour, pourquoi ma pauvre sœur n'a-t-elle pas joui du bonheur de posséder une belle-fille telle que toi et de savoir son Frédéric heureux ! Elle désirait tant le voir marié !... Mais il avait un idéal conjugal si élevé...

— Pas tant que cela, chère tante, puisqu'il m'a épousée...

— Une pêche aux compliments, comme disent les Anglais. Je voudrais bien que mon Gottfried eût une pareille chance. Je suis impatiente de me voir entourée de petits-enfants, et, cependant, il faut attendre : mon fils n'a que vingt et un ans.

— Il tournera encore bien des têtes et troublera bien des cœurs.

— J'en doute ; c'est un si honnête garçon ! Il rendra une femme bien heureuse.

— Comme Frédéric, la sienne.

— Tu ne peux encore le savoir, chère nièce ; nous en reparlerons dans dix ans. Je n'entends exprimer par là aucun doute sur votre bonheur, je crois fermement qu'il sera durable.

Après Berlin nous visitâmes plusieurs villes d'eaux. À part mon petit voyage en Italie avec Arno — dont je n'avais, du reste, conservé qu'un très vague souvenir — je n'étais jamais sortie de chez moi. Je découvrais des pays inconnus, des mœurs, des individus nouveaux. Si je n'avais été séparée de mon petit Rodolphe, j'aurais proposé à Frédéric de prolonger indéfiniment notre voyage. J'aurais voulu visiter avec lui le monde entier. Que d'attraits dans cette existence errante ! Quel trésor de souvenirs n'aurions-nous pas amassé ! Si j'en eusse fait la proposition à Frédéric, il m'aurait sans doute répondu que le but de l'existence ne saurait être un perpétuel voyage de noce… que son congé ne durait que deux mois… et une foule d'autres choses parfaitement raisonnables.

Nous visitâmes Baden-Baden, Homburg et Wiesbaden. Au contact des étrangers, je m'aperçus que Frédéric possédait parfaitement le français et l'anglais. Cela le fit encore monter dans mon estime. Chaque jour, du reste, je lui découvrais de nouvelles qualités : une grande douceur, de la gaîté, une vive sensibilité devant les beautés de la nature et de l'art : une promenade sur le Rhin le ravissait ; au théâtre, lorsqu'un artiste se surpassait, sa physionomie rayonnait de plaisir.

Ces deux mois passèrent malheureusement très vite. Frédéric tenta, mais en vain, d'obtenir une prolongation de congé. La première contrariété que j'éprouvai depuis notre mariage fut l'arri-

vée de la feuille officielle qui nous intimait fort sèchement l'ordre de retour.

— Est-ce cela qu'on appelle la liberté ? m'écriai-je en jetant sur la table le fâcheux papier.

— Mais, chère « souveraine », me répondit Tilling, en souriant, je ne me figure pas le moins du monde être libre.

— Si j'étais vraiment ta souveraine, je t'ordonnerais d'abandonner ta carrière et de ne vivre que pour moi.

— Mais il a été entendu…

— C'est vrai… J'ai dû me soumettre… et au fond je t'approuve… mon cher et fier mari !

⁂

Au retour de notre voyage nous dûmes nous fixer à Olmütz, petite ville fortifiée de Moravie, où le régiment de Frédéric était en garnison. Nous y vécûmes dans une complète retraite. En dehors de nos heures de service, lui comme lieutenant-colonel à la caserne de dragons, moi, comme mère auprès de mon petit Rodolphe, nous ne vivions que l'un pour l'autre. J'échangeai avec les femmes d'officiers les visites obligatoires, mais sans nouer de relations intimes ; je n'avais aucune envie d'entendre les commérages de la ville et les histoires de domestiques. Frédéric, de son côté, n'avait aucun goût pour les parties de cartes du général ni pour les libations des officiers. Le monde dans lequel nous vivions — surtout pendant les soirées — était aussi-éloigné du monde social d'Olmütz que la terre du ciel. Nous lisions surtout des ouvrages scientifiques qui nous enseignaient les merveilles de la nature, qui nous entraînaient dans les profondeurs du

globe, nous élevaient dans les espaces célestes, nous dévoilaient les mystères du monde des infiniment petits. Plus l'univers se révélait grand à nos yeux, plus nous paraissait misérablement petit le cercle où vivotait la société d'Olmütz.

Nos lectures embrassaient aussi d'autres branches de la pensée et de la spéculation humaines. Je repris, par exemple, pour la troisième fois, mon cher Bückle. Frédéric l'admira autant que moi. Nous ne négligions pas, non plus, les poètes et les romanciers. C'est ainsi que nous faisions de nos soirées de véritables fêtes de l'esprit, tandis que le reste de notre vie n'était qu'une longue fête ininterrompue du cœur. Notre affection grandissait chaque jour : ce que la passion perdait en violence, notre tendresse et notre estime mutuelles le gagnaient en profondeur. J'étais ravie des rapports qui s'établissaient entre Frédéric et Rodolphe : ils étaient les meilleurs camarades du monde. Frédéric était presque le plus enfant des deux. Il prétendait ne pas aimer les enfants, mais Rodolphe était le fils de sa chère Martha ; et puis il câlinait si affectueusement son beau-père ! Nous faisions beaucoup de plans pour l'avenir de mon fils : Soldat ?... Non certes ! il n'y aurait aucune disposition, car notre système d'éducation ne développerait pas chez lui l'amour de ia gloire militaire. Diplomate ? Peut-être ; mais nous en ferions plus probablement un agriculteur. Héritier du majorat de la famille Dotzky, qui devait lui revenir à la mort d'un vieil oncle d'Arno, il trouverait une occupation suffisante dans l'administration de ses domaines ; il épouserait sa petite fiancée Béatrix et pourrait jouir d'un bonheur parfait. Nous nous sentions si heureux que nous aurions voulu pouvoir assurer des trésors de félicité à l'humanité entière et aux générations futures par-dessus le marché.

Pourtant, nous songions aux maux qui accablent l'humanité : la misère, l'ignorance, l'oppression et surtout, le plus terrible : la guerre. Ah ! si nous avions pu contribuer à la faire disparaître ! Mais ce beau rêve de voir tout le monde heureux n'était, hélas ! qu'une chimère !

À Noël, nous allâmes à Vienne passer les fêtes en famille. Mon père était maintenant dans les meilleurs termes avec Frédéric. Sa conviction, comme celle de tante Marie, était bien que je n'avais : pas fait un beau mariage, mais ils ne pouvaient méconnaître que Frédéric me rendait parfaitement heureuse et ils lui en savaient gré. Conrad Althaus était toujours un familier de la maison ; il me parut avoir fait quelques progrès dans les bonnes grâces de Lilli.

Notre fête de Noël fut très gaie : nous échangeâmes une masse de cadeaux ; mon petit Rodolphe fut naturellement le roi de la fête ; mais personne ne fut oublié. J'offris à Frédéric un objet dont la vue lui fit pousser un cri de joie : c'était un presse-papier en forme de cigogne ; l'oiseau tenait dans son bec un papier sur lequel j'avais écrit de ma main : « J'apporterai quelque chose en juillet prochain. »

Frédéric m'embrassa avec impétuosité et, sans la présence des autres, il se fût certainement livré à quelque folle démonstration de joie.

⁂

Le même jour toute la famille se trouva de nouveau réunie chez mon père ; il n'y avait d'étrangers que le ministre « Évidemment » et le docteur Bresser. En nous retrouvant autour de cette table, je ne pus m'empêcher de songer à cette soirée où nous

eûmes, Frédéric et moi, la première intuition de notre amour. Le docteur Bresser eut la même pensée.

— Vous souvenez-vous, nous dit-il, de ma partie de piquet avec votre père, pendant que vous causiez si intimement ? Je paraissais fort absorbé dans mon jeu, je n'en avais pas moins l'oreille tendue de votre côté. Je ne distinguais pas vos paroles, mais, au son des voix, j'eus le pressentiment que j'avais devant moi deux futurs époux ; tout à l'heure, en vous contemplant, je me disais que vous étiez et demeureriez un heureux couple.

— J'admire, votre perspicacité, docteur. Oui, nous sommes heureux. Le serons-nous toujours ?… Cela ne dépend pas de nous… Un danger plane sans cesse sur le bonheur.

— Que pouvez-vous craindre ?

— La mort.

— Oui… au fait ! Je n'y songeais pas. Ma profession me donne cependant mainte occasion de rencontrer la commère, mais je ne pense pas à elle. Elle se tient, d'ailleurs, à distance de ceux qui sont jeunes et vigoureux comme vous.

— Que servent au soldat la jeunesse et la santé ?

— Chassez de semblables idées, chère baronne ; il n'y a point de guerre en perspective ; n'est-ce pas, Excellence ? demanda-t-il en se tournant vers le ministre, il n'y a pas de point noir, à l'horizon ?

— Le mot « point » est impropre, répondit l'homme d'État ; il s'agit plutôt, aujourd'hui, d'un gros nuage…

Je frissonnai jusqu'aux moelles.

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Le Danemark fait par trop des siennes.

— Ah ! c'est du Danemark qu'il s'agit ? Alors Le nuage ne nous menace pas. Il m'est toujours très pénible d'apprendre que l'on va se battre quelque part ; je plains, certes, les Danois… seulement, je suis moins épouvantée.

— Mais, remarqua mon père, quand même l'Autriche prendrait part au conflit pour défendre les droits du Schleswig-Holstein nous ne risquerions rien. Une campagne, même malheureuse, n'entraînerait pour nous aucune perte territoriale.

— Crois-tu, mon père, que si nos troupes devaient marcher, je songerais un seul instant au territoire autrichien, aux droits du Schleswig, ou aux abus de pouvoir du Danemark ? Je ne verrais qu'une chose : le danger menaçant ceux que j'aime.

— L'intérêt individuel disparaît, ma chère enfant, devant la raison d'État. Comme je te le disais, si nous en venons aux mains avec les Danois, nous ne pouvons qu'y gagner une meilleure position dans la Confédération germanique. Je rêve de revoir, un jour, sur la tête d'un Habsbourg, cette couronne impériale qui fut si longtemps leur apanage. L'hégémonie nous est assurée, mais cela ne suffit pas. Je regarderais une guerre avec le Danemark comme une excellente occasion de prendre non seulement notre revanche de 1859, mais encore de nous assurer dans la Confédération une situation qui nous dédommagerait de la perte de la Lombardie. Qui sait même si notre accroissement d'influence ne nous permettrait pas, un jour, de reprendre cette province ?

Je regardai Frédéric ; il n'avait pas entendu et causait gaiement avec Lilli. Une douleur aiguë m'avait traversé l'âme… La guerre !… Et lui, mon bien-aimé, mon trésor le plus précieux, devrait partir… s'exposer à être mutilé… tué ! L'enfant que je portais, dont l'espérance lui avait, hier, causé tant de joie, devrait naître orphelin !… Détruit… détruit à jamais, notre pauvre bonheur à peine éclos ! Et pourquoi ? Pour favoriser l'accroissement problématique de l'Autriche… mais surtout pour le plaisir de prononcer des phrases ronflantes, dignes tout au plus d'une composition scolaire ou d'une proclamation aux troupes ! Mais ne pouvait-on prévenir… empêcher ce conflit ? Mais, si tous les esprits raisonnables, toutes les consciences droites, tous les cœurs bons se réunissaient pour s'opposer à la calamité qui nous menace ?… M'adressant au ministre :

— Dites… les choses en sont-elles là ? Vous, les ministres, les diplomates, vous ne pouviez donc pas prévenir le conflit ?

— Croyez-vous, baronne, que notre mission soit de maintenir la paix perpétuelle ? Ce serait certes bien beau, mais c'est impossible. Nous ne sommes là que pour veiller sur l'intérêt de nos dynasties et de nos États respectifs, nous opposer à tout amoindrissement de leur puissance, favoriser, au contraire, leur développement, défendre avec un soin jaloux l'honneur du pays, venger les injures qui lui sont faites.

— Bref, interrompis-je, vous cherchez à nuire le plus possible à l'ennemi — c'est-à-dire aux autres États — et, lorsqu'il survient un conflit, vous affirmez avec entêtement que vous êtes dans votre droit, quand vous savez fort bien avoir tort… C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Certainement !

— Et vous persistez jusqu'à ce que les deux antagonistes perdent patience et en viennent aux mains… mais c'est horrible !…

— Comment régler autrement les différends entre peuples ?

— Comment règle-t-on les procès entre gens civilisés ?

— Par un jugement ; mais les nations n'accepteraient pas ce procédé.

— Pas plus que les sauvages, repartit le docteur venant à la rescousse. Donc, dans leurs rapports entre eux, les peuples en sont toujours à l'état de barbarie, et il s'écoulera bien du temps encore avant qu'ils acceptent l'arbitrage international.

— Ils ne l'accepteront jamais ! s'écria mon père. Il est des choses qui ne peuvent s'arranger que par les armes : les grandes puissances ne se soumettront pas plus à un tribunal que deux gentilshommes ne vont régler un différend en justice.

— Le duel est aussi une coutume immorale et barbare.

— Mais que vous ne pouvez changer, docteur.

— Au moins je ne veux pas l'approuver, Excellence !

— Qu'en pensez-vous ? demanda mon père à Frédéric. Êtes-vous aussi d'avis que, lorsqu'on a reçu un soufflet, on doit aller devant un tribunal réclamer cinq florins d'indemnité ?

— Je ne le ferais certes pas !

— Vous provoqueriez l'insulteur ?

— Évidemment.

— Ha ! ha ! docteur !... ah ! ah ! Martha ! Entendez-vous ? Tilling, qui n'est évidemment pas un défenseur de la guerre, approuve le duel.

— L'approuver ? oh non ! J'ai simplement voulu dire que, le cas échéant, je ne reculerais pas devant un duel, et ce ne serait pas mon premier. Je me battrais, tout comme je repartirais en campagne, s'il le fallait. Je me soumets aux prescriptions de l'honneur, ce qui n'implique point que, telles qu'elles sont comprises, elles répondent à mon idéal moral. J'espère que, graduellement, à mesure que l'idéal moral s'élèvera, la notion de l'honneur se modifiera. Un jour viendra où l'injure imméritée attirera le mépris sur son auteur et non sur sa victime. Jusque là...

— Nous pourrons attendre longtemps, interrompit mon père. Certainement, tant qu'il y aura des nobles...

— Mais il n'y en aura pas toujours, répliqua le docteur.

— Oh ! oh ! Vous voulez aussi supprimer la noblesse, monsieur le radical ?

— La noblesse féodale, certainement.

— Il a raison, dit Tilling. Ce qu'il faut à l'avenir, ce sont de nobles cœurs :

— Et ces nobles cœurs de l'avenir accepteront les soufflets ?

— Ils n'en donneront pas.

— Ils ne se défendront pas non plus, lorsqu'une nation voisine les attaquera ?

— Une nation n'attaquera pas plus alors sa voisine que, de nos jours, les propriétaires des châteaux ne tombent les uns sur les autres. Les châtelains n'ont plus besoin d'entretenir des troupes à leur solde, de même…

— L'État de l'avenir se passera d'armée ? Et que deviendrez-vous alors, vous, les officiers ?…

L'ancienne querelle s'était ravivée. La discussion se prolongea encore quelque temps. J'étais suspendue aux lèvres de Frédéric ; j'étais si heureuse de lui entendre défendre avec tant de ferveur la cause d'une moralité supérieure ! je lui appliquais en pensée le terme dont il venait de se servir : Noble cœur !

03

Nous passâmes encore quinze jours à Vienne, mais ce congé n'eut plus de charme pour moi. Cette fatale « guerre possible » qui intéressait tout le monde me préoccupait. Je ne pouvais songer à mon bonheur sans penser, en même temps, au danger dont cette perspective le menaçait. Elles ne manquent déjà pas, sur terre, les chances de catastrophe ou de mort ; pourquoi faut-il que les hommes se créent volontairement des dangers et ajoutent des périls aux périls inévitables qui les entourent ?

Ils se sont accoutumés à considérer la guerre comme un événement fatal ; ils la placent sur la même ligne que les épidémies, la famine, les tremblements de terre, mais je ne pouvais pas accepter cette manière de voir, et, à la place de ma résignation de naguère, je ne ressentais plus que colère et révolte. Cette affaire

du Schleswig-Holstein et de la Constitution danoise, en quoi nous regardait-elle ? Que le prince du protocole abrogeât ou confirmât les articles du 13 novembre 1863, qu'est-ce que cela pouvait bien nous faire ? Je n'éprouvais de soulagement qu'aux rares instants où je parvenais à saisir l'idée de devoir. Nous faisons partie de la Confédération germanique, ne devons-nous pas, en effet, combattre avec nos frères pour les droits d'autres frères allemands opprimés ? Peut-être le principe des nationalités doit-il être soutenu par les armes ? Si j'avais pu prévoir que cette belle fraternité germanique allait, deux ans plus tard, se changer en une profonde inimitié, que la haine entre la Prusse et l'Autriche serait encore plus terrible que la haine contre le Danemark, j'aurais compris, dès lors, que les motifs allégués pour justifier les hostilités ne sont que des phrases… des phrases et des prétextes.

Nous passâmes chez mon père la soirée de la Saint-Sylvestre. À minuit, il se leva, et prenant son verre de punch :

— Puisse, dit-il, la campagne prochaine être glorieuse pour nos armes ! (Je reposai sur là table mon verre déjà levé), et puissent tous ceux que nous aimons nous être conservés, ajouta-t-il.

Cette fois, je trinquai.

— Martha, pourquoi ne t'es-tu pas associée à la première partie de mon toast ?

— Parce que je ne veux pas faire de vœux pour une guerre.

Rentrés chez nous, je me jetai au cou de mon mari.

— Frédéric !… mon Frédéric !… mon bien-aimé !…

— Qu'as-tu Martha ?... tu pleures... aujourd'hui ? Dans cette nuit du premier de l'An ? Ne serais-tu pas heureuse ? T'aurais-je fait de la peine ?

— Toi ! Oh non !... Tu me rends trop heureuse, c'est ce qui me fait trembler.

— Ma Martha serait-elle superstitieuse ? Croirait-elle à des dieux jaloux qui se plaisent à détruire le bonheur des mortels ?

— Ce ne sont pas les dieux que je redoute, ce sont les hommes, assez fous pour courir chercher les malheurs.

— Tu songes à la guerre possible ? mais elle n'est pas encore déclarée. Ne te tourmente pas à l'avance ! Nous ne savons ni si elle éclatera, ni si mon régiment partira. Allons, mon amie, me dit-il, en me faisant asseoir à côté de lui, ne pleure pas ainsi sur une simple probabilité.

— Si je me trouvais en face d'une certitude, Frédéric, ce ne seraient pas des larmes silencieuses que je verserais sur ton épaule... je crierais... je sangloterais... Oui ! l'idée qu'un ordre peut t'arracher de mes bras suffit à me rendre folle d'angoisse.

— Voyons, Martha ; ne songeons qu'au bonheur que m'a annoncé ton cher présent de Noël. Jouissons de la vie sans nous préoccuper de la mort, qui plane sur toute l'humanité.

— Tu parles comme tante Marie, mon ami ; tu as l'air de croire que notre sort est fixé d'avance par une volonté supérieure, qu'il ne dépend ni de l'imprévoyance, ni de la cruauté, ni de la bêtise humaines... Où est la nécessité inéluctable de cette guerre avec le Danemark ?

— Mais nous n'y sommes pas encore ; il peut se faire que…

— Oui… oui… je sais ; d'heureux hasards peuvent encore prévenir le désastre ; mais ce n'est pas le hasard, ce ne sont pas les caprices, les rancunes de la politique, mais la volonté des peuples qui devraient décider de cette question. Hélas ! je ne changerai rien à l'ordre des choses… je ne puis qu'en gémir. N'essaye pas de me consoler par les lieux communs que l'on prodigue en pareille occasion… Tu n'y crois pas toi-même, je le sais. Je n'éprouverai de soulagement qu'à t'entendre blâmer et maudire ce crime qui pourrait nous rendre, nous et tant d'autres, si malheureux.

— Oui, ma bien aimée, si la guerre était certaine, je ne te dissimulerais pas la haine que m'inspire son abominable carnage… Mais aujourd'hui, pourquoi ne pas sourire à la vie ? Nous sommes l'un à l'autre… Aucune barrière ne s'élève entre nos âmes… Jouissons de notre bonheur tant qu'il nous est laissé… jouissons-en de toutes nos forces… Ne songeons pas à l'avenir… Il n'est pas de bonheur éternel, chère femme ! mais qu'importe le lendemain, quand le présent est si beau ! si beau !

Tout en parlant, il me serrait dans ses bras et me couvrait de baisers. Sous ses caresses, j'oubliai, pour un moment, les menaces de l'avenir, et savourai la délicieuse ivresse du présent.

⁂

Le 10 janvier, nous retournâmes à Olmütz. Tout le monde y croyait à la guerre. À Vienne, quelques personnes pensaient encore que la question du Schleswig-Holstein pourrait être résolue par voie diplomatique. À Olmütz, dans ce petit milieu exclusivement militaire, toute éventualité de paix était écartée. Tout le

monde entrevoyait avec joie une occasion de monter en grade, de satisfaire sa soif d'activité, ou d'augmenter son traitement.

— Une fameuse guerre qui se prépare-là ! s'exclama, un soir, le colonel, chez lequel nous dînions avec quelques officiers et leurs femmes… une fameuse guerre et qui sera très populaire… L'intégrité du territoire ne peut-être entamée… Nos populations ne souffriront pas puisque nous porterons la guerre chez l'ennemi. Dans de pareilles conditions, c'est vraiment un plaisir de se battre.

— Ce qui m'enthousiasme, dit un jeune lieutenant, c'est la cause si noble de cette guerre : défendre les droits méconnus de nos frères ! Voir les Prussiens marcher avec nous, ou plutôt, marcher nous-mêmes avec eux… non seulement cela nous assure la victoire… mais encore cela resserrera les liens nationaux… Cette idée de nationalité…

— N'en parlez pas, interrompit avec une certaine sévérité Le colonel. Cette plaisanterie ne sied guère à un Autrichien : c'est parce que Napoléon III a soutenu le principe de « l'Italie aux Italiens » que nous avons été vaincus en 1859. D'ailleurs, Tchèques, Hongrois, Croates, Autrichiens, nous ne pouvons être unis que par un sentiment commun d'attachement loyal à la même dynastie. Si nous devons marcher, ce n'est pas la pensée de combattre pour ou avec les Allemands qui doit nous encourager, mais bien plutôt celle de répondre à l'appel de notre souverain bien-aimé… Vive l'Empereur !

Tout le monde se leva pour trinquer. Je ne pus résister, je l'avoue, à cette contagion d'enthousiasme, et je sentis s'allumer dans mon cœur, pour un instant, comme un feu bienfaisant. Il y

a, en effet, quelque chose d'excitant à se voir, en grand nombre, unis dans un même amour pour une même cause ou pour une même personne. Ce sentiment centuple notre capacité de dévouement. C'est lui qui, sous la forme du patriotisme, de l'esprit de corps, de la fidélité au souverain, fait battre tant de cœurs. Il n'est, au fond, qu'une forme de l'amour, et si puissante que l'abominable œuvre de haine à laquelle on marche en son nom nous apparaît encore comme un devoir imposé par l'amour, l'amour pour la patrie.

Mon enthousiasme ne dura pas. Au fond de mon cœur vibrait un amour autrement puissant pour mon mari que pour toutes les patries et pour tous les empereurs du monde. La vie de Frédéric était tout pour moi et, si elle devait être mise en jeu, qu'il s'agit du Schleswig ou du Japon, je ne pouvais que maudire les événements.

Je passai dans une indicible angoisse les semaines qui suivirent. Le 16 janvier, les puissances alliées sommèrent le gouvernement danois d'abroger, dans les vingt-quatre heures, une loi, contre laquelle les représentants de la noblesse danoise avaient invoqué la protection de la Confédération. Le gouvernement refusa ; il ne pouvait se soumettre à une injonction formulée de la sorte. Ce refus était prévu : la frontière était déjà garnie de troupes autrichiennes et prussiennes qui, le 1 février, reçurent l'ordre de franchir l'Elbe.

Le sort en était donc jeté : la sanglante partie allait se jouer. Mon père nous écrivit, à ce sujet, une lettre de félicitations :

Réjouissez-vous, nous disait-il, de l'occasion qui vous est offerte de rendre aux Danois les coups que nous avons reçus des

Italiens. Lorsque nous aurons victorieusement terminé cette affaire dans le Nord, rien ne nous empêchera de nous retourner contre le Sud. Nous conserverons l'alliance de la Prusse, nous aurons beau jeu contre ces misérables Italiens et leur intrigant allié, Louis-Napoléon…

Au grand mécontentement du colonel et des officiers, le régiment de Frédéric ne fut pas envoyé à la frontière. Père nous écrivit une nouvelle lettre, mais de condoléance.

Je regrette sincèrement que Tilling ait la malechance de faire partie d'un régiment qui n'est pas appelé à ouvrir la campagne ; mais il peut toujours conserver l'espoir de recevoir d'un moment à l'autre un ordre de marche. Je suis bien sûr que Martha se réjouit, au fond, de ce hasard qui lui épargne bien des angoisses, et je sais que Frédéric non plus n'est pas un chaud partisan de la guerre. Mais je suppose que c'est en théorie seulement. La guerre déclarée, je suis sûr qu'il sentira se réveiller en lui quelque ardeur belliqueuse. L'armée entière devrait toujours être envoyée à l'ennemi : c'est un trop grand mécompte pour un soldat que de ne pouvoir marcher… »

— Est-il vraiment bien dur de demeurer auprès de moi ? lui demandai-je, après la lecture de cette lettré.

Il me pressa sur son cœur : cette réponse muette me suffit.

Mais pourtant, c'en était fait de mon repos. Frédéric pouvait être appelé du jour au lendemain ! Je me passionnais à la lecture des journaux : j'étais à l'affût de tous les renseignements. Je faisais les vœux les plus ardents pour une prompte et décisive victoire de nos armes ; mais je reconnais que ce vœu n'était pas exclusivement patriotique ; sans doute je préférais que nous ayons

la victoire ; mais, ce que je désirais surtout, c'était la fin de la guerre avant le départ de mon bien-aimé ; mes vœux pour mes compatriotes ne venaient qu'en seconde ligne, et les intérêts du Schleswig qu'en tout dernier lieu.

⁂

J'essayai parfois de me persuader que cette chose mystérieuse qui s'appelle « Raison d'État » est un principe supérieur à la raison privée, à la mienne en particulier, un principe sur lequel repose la vie des peuples. Je me mis à étudier avec ardeur l'histoire du Schleswig-Holstein pour me faire une idée du droit historique que la guerre avait pour but de défendre.

Voici ce que je découvris :

Le territoire contesté a été cédé au Danemark en 1207. Les Danois sont donc dans leur droit, le pays leur appartient légitimement…

Oui ; mais voici que, deux cents ans plus tard, ce pays est dévolu à une branche cadette de la maison régnante et devient un simple fief danois. En 1326, le Schleswig passe au comte Gérard de Holstein et la Constitution de Waldemar stipule formellement qu'il « ne fera plus jamais retour au Danemark, qu'il formera une principauté indépendante ». Le droit est donc bien alors du côté des alliés ; nous combattons pour la Constitution de Waldemar. À quoi serviraient les garanties libellées si on ne les faisait respecter ?

En 1448, la Constitution de Waldemar est de nouveau confirmée par le roi Christian I. Done, complète certitude sur ce point :

Le Schleswig doit rester à tout jamais indépendant. Que réclame donc le prince du protocole ?

Douze ans après, le souverain du Schleswig meurt sans descendants. Les États du pays se réunissent à Ripen. Le roi de Danemark y est proclamé roi de Schleswig ; le souverain promet que les deux pays resteront à tout jamais unis… Cela commence à devenir assez embrouillé ; je ne vois de bien net que ces mots « à tout jamais unis ».

Àmesure que j'avance, la confusion augmente. En dépit de la formule : « À tout jamais unis », le pays est sans cesse morcelé et partagé entre les fils du souverain, puis, sous l'un de ses successeurs, de nouveau réuni au Danemark. Voici maintenant neuf branches nouvelles qui se créent : Holstein-Gottorp et Schleswig-Sonderburg, qui, par une série de croisements, se subdivisent à leur tour en Sonderburg-Augustenbourg, Beck-Glücksburg, Sonderburg-Glücksburg, Holstein-Glückstadt… je ne m'y reconnais plus du tout.

Mais voyons toujours : ce n'est peut-être que dans la suite que s'est constitué ce droit historique pour la défense duquel nos maris et nos fils versent leur sang.

Christian IV prend part à la guerre de Trente ans : Suédois et Impériaux envahissent Les duchés. Un nouveau traité est alors conclu à Copenhague, en 1658, par lequel la souveraineté du Schleswig est assurée à la maison de Holstein-Gottorp : c'en est donc bien fini de la suzeraineté du Danemark.

Grâce à ce point bien établi, voici que je m'y retrouve…

Mais je lis dans les lettres patentes du 22 août 1721 : « Les possessions schleswigoises de Gottorp seront incorporées au royaume de Danemark. » Le 1 juin 1773, le Holstein fait aussi retour à la couronne de Danemark. Le tout ne formera plus qu'une province danoise.

Cette fois, tout change : en définitive, les Danois ont le droit pour eux.

Mais non, la chose n'est point aussi positive. Voilà le congrès de Vienne de 1815 qui déclare le Holstein membre de la Confédération germanique. Cela déplaît aux Danois. Ils inventent le mot d'ordre : « Le Danemark jusqu'à l'Eider », et revendiquent l'entière possession du pays qu'ils appellent : Jutland méridional.

En Allemagne, au contraire, le droit héréditaire du duc d'Augustenbourg sert de mot de ralliement, et provoque des manifestations nationales.

En 1846, par lettre patente, le roi Christian proteste, et propose aux conclusions de la Diète l'intégrité de l'État danois dans toute son étendue. Les pays allemands protestent de leur côté. Deux ans plus tard, la question de l'intégrité complète ne se pose plus pour le Danemark ; il la déclare fait accompli. Là-dessus, les pays allemands se soulèvent, la guerre éclate, la victoire hésite entre les deux adversaires. Puis, la Confédération germanique intervient. Les Prussiens s'emparent des hauteurs de Duppel : leur victoire ne met pas un terme à la lutte.

La Prusse s'allie au Danemark ; le Schleswig-Hoilstein, resté seul, est battu à Idstedt. La Confédération force les rebelles à déposer les armes. Les troupes autrichiennes occupent le Holstein, et les deux duchés sont séparés.

Toutefois, la chose n'est pas encore définitivement réglée. Je trouve un protocole de Londres, du 8 mai 1852, qui assure la succession du Schleswig-Holstein au prince Christian de Glücksbourg. C'est l'origine de ce nom de « Prince du Protocole ».

En 1854, chaque duché reçoit une Constitution indépendante, puis ils sont tous deux « danisés ». Mais, en 1858, la « danisation » du Holstein est, de nouveau, supprimée. Je touche maintenant aux événements contemporains, mais je n'aperçois pas plus clairement à qui appartiennent légitimement les deux duchés, ni quelle est la vraie cause de la guerre.

Le 18 novembre 1858, la Chambre danoise sanctionne la fameuse loi fondamentale, relative aux affaires communes du Danemark et du Schleswig. Le roi meurt deux jours après, et avec lui s'éteint la branche de Holstein-Glückstadt. Dès que son successeur a ratifié le pacte formulé deux jours auparavant, Frédérie d'Augustenbourg entre en scène (une ligne nouvelle que j'allais oublier). Il fait valoir ses prétentions, et, soutenu par la noblesse, réclame l'appui de la Confédération germanique. Celle-ci fait occuper le Holstein par les troupes saxonnes et hanovriennes.

Pourquoi ?

L'Autriche et la Prusse ne peuvent arriver à s'entendre au sujet de tout ceci. — Pourquoi ? Je ne le comprends pas davantage.

On dit qu'il s'agit de faire respecter le protocole de Londres. Pourquoi ? Ces protocoles sont-ils donc tellement respectables qu'il faille, pour les faire observer, verser le sang de nos enfants ? Il doit y avoir là-dessous quelque mystérieuse « raison d'État ». Il n'y a pas d'ailleurs à toucher au dogme sacré qui veut que les jugements des diplomates autour du tapis vert soient la quintes-

sence de la sagesse. Le protocole de Londres, du 8 mai 1852, est inviolable, tandis qu'on exige que l'édit de Copenhague, du 13 janvier 1863, soit abrogé dans les vingt-quatre heures : il y va de l'honneur et de la prospérité de l'Autriche.

Cette affirmation était assez difficile à soutenir ; mais, en matière politique encore plus peut-être qu'en matière religieuse, les masses se laissent volontiers guider par le principe du quia absurdum : elles ne cherchent ni à comprendre, ni à s'éclairer. Une fois l'épée hors du fourreau, il ne s'agit plus que de crier « hourrah ! » et de tout faire pour la victoire. On implore même le secours du Ciel, comme si Dieu avait un intérêt quelconque au maintien du protocole du 8 mai, ou à l'abrogation de la loi du 13 janvier.

Oh ! stupide et cruelle humanité qui te laisses ainsi berner !

Tel fut le résultat de mes études historiques.

⁂

On ne recevait que de bonnes nouvelles ; les alliés remportaient victoire sur victoire. Dès les premiers engagements, les Danois avaient dû évacuer le Danemark. Le Schleswig et le Jutland, jusqu'à Limford, étaient occupés par nos troupes ; l'ennemi ne se maintenait plus que sur les hauteurs de Duppel et d'Alsen.

J'étais très exactement renseignée par les cartes toujours étalées sur notre table, où nous marquons avec de petits drapeaux-épingles, les positions et les mouvements de nos troupes, d'après les rapports officiels.

— Si « nous » arrivons à forcer les redoutes de Duppel et d'Alsen, se disaient entre eux les bourgeois d'Olmütz (car nul ne dit

plus volontiers « nous » en temps de guerre que ceux qui n'y prennent aucune part), ce sera fini. Nos Autrichiens montrent une fois de plus leur valeur ; ces braves Prussiens se battent aussi joliment bien ! Réunies, ces deux armées sont invincibles. À coup sûr, la conquête et l'annexion du Danemark termineront l'affaire.

Personne ne souhaitait plus ardemment que moi l'assaut de Duppel, puisque ce coup devait être décisif et mettre fin à la tuerie avant le départ du régiment de Frédéric.

Oh ! quelle épée de Damoclès ! Me réveiller chaque matin avec la crainte de m'entendre dire dans la journée : « L'ordre de mobilisation est arrivé ! » Frédéric avait pris son parti ; il croyait son départ inévitable.

— Accoutume-toi à cette idée, me disait-il. Quand même Duppel serait pris, la guerre ne sera pas terminée. Les deux corps d'armée engagés sont insuffisants. Il faudra de nombreux renforts et mon régiment partira certainement.

Le 14 avril, les redoutes de Duppel furent enfin enlevées.

Cette nouvelle provoqua un enthousiasme fou, comme si derrière ces redoutes on eût dû retrouver le paradis terrestre. On s'embrassait dans les rues : « — Vous savez… Duppel ?… Vaillante armée !… Quel beau fait d'armes !… Il ne nous reste qu'à remercier Dieu… » Dans toutes les églises on chanta des Te Deum… Tous les musiciens composèrent des « marche-assaut de Duppel », des « galop-charge de Duppel ».

Les officiers d'Olmütz mêlaient à leur joie le regret d'être restés inactifs et de n'avoir pas participé à un pareil triomphe.

Je fus bien heureuse de cette victoire, car elle fut immédiatement suivie d'un armistice décrété dans la conférence tenue à Londres.

Quel soupir de délivrance à ce mot d'armistice ! Quel soulagement pour l'humanité, pensai-je alors, pour la première fois, si elle entendait, d'un bout du monde à l'autre, retentir ce cri : « Bas les armes ! » J'inscrivis ces trois mots sur mon journal ; mais à côté, entre parenthèses, j'ajoutai : Utopie !

J'étais persuadée que Le congrès de Londres terminerait la guerre. Les alliés étaient vainqueurs, les redoutes de Duppel enlevées. Comment le Danemark aurait-il pu songer à prolonger la résistance ? Cependant les négociations traînaient en longueur. N'eût été ma ferme attente d'un résultat heureux, j'en aurais éprouvé une vive inquiétude. Mais du moment que les représentants des grandes puissances — personnages sensés, pleins de bonnes intentions — se concertaient pour arriver à une solution aussi désirable que la paix, comment leurs efforts pourraient-ils échouer ? Ma déception n'en fut que plus terrible lorsqu'après deux mois de longs débats on apprit que le congrès se séparait sans résultats.

Deux jours après, Frédéric reçut sa feuille de route. On lui donnait vingt-quatre heures pour faire ses préparatifs et me dire adieu… Et J'étais sur le point de devenir mère ! Dans cet affreux moment où la mort la frôle de si près, le plus grand soulagement pour la femme est de sentir auprès d'elle celui qu'elle aime. Il me faudrait, moi, demeurer seule, seule avec l'horrible pensée de son départ.

C'était le 20 juin, au matin ; tous les détails de cette journée me sont restés profondément gravés dans la mémoire.

Au dehors, la chaleur était étouffante ; les persiennes de ma chambre étaient demeurées closes. Après une nuit d'insomnie, je m'étais étendue sur ma chaise longue. Sur une petite table, près de moi, se trouvait un vase avec des roses au parfum pénétrant. J'entendais, par la fenêtre ouverte, le bruit lointain des sonneries de la caserne. Je fermais les yeux, dans un état de demi-sommeil plein d'images confuses, mais sans perdre tout à fait le sentiment de la réalité. Une moitié de mon être seulement, celle que l'angoisse étreignait, s'était pour un instant complètement assoupie ; j'oubliais le danger de la guerre et celui qui me menaçait moi-même ; je sentais seulement que je vivais… ; j'avais conscience que mon mari bien-aimé allait entrer d'une minute à l'autre ; que, me croyant endormie, il arriverait sur la pointe des pieds pour ne pas m'éveiller. Et de fait, quelques minutes après, j'entendis ouvrir la porte en face de moi ; sans soulever, pour ainsi dire, les paupières, je vis que c'était lui ; je n'essayai pas de sortir de mon engourdissement ; j'aurais craint, en ouvrant les yeux, de voir disparaître la chère vision… j'aimais mieux continuer le rêve qui me le montrait s'approchant, s'inclinant pour me baiser au front. Puis il s'agenouilla devant ma chaise longue et demeura ainsi longtemps immobile. Le parfum des roses me pénétrait toujours et la sonnerie dans le lointain me berçait.

— Martha, dors-tu ? l'entendis-je demander tout bas.

J'ouvris les yeux.

— Qu'y a-t-il, grand Dieu ! m'écriai-je, épouvantée, en voyant une profonde tristesse répandue sur son visage. Je compris qu'un

malheur était arrivé. Pour toute réponse, il appuya sa tête sur mon sein.

Je compris… l'ordre de départ !…

Je lui jetai les bras autour du cou… Nous restâmes ainsi longtemps, sans prononcer une parole.

— Quand ? demandai-je enfin.

— Demain matin.

— Ô mon Dieu… mon Dieu !

— Du courage, Martha !

— Non, non, laisse-moi pleurer… mon désespoir est si grand…

— Moi aussi, ma bien-aimée, je suis profondément malheureux. Te quitter en un pareil moment !…

— Frédéric… Frédéric… c'est fini… nous ne nous reverrons plus… je vais mourir…

Ces dernières vingt-quatre heures ne furent qu'un long adieu déchirant. C'était la seconde fois que je voyais ainsi partir un mari adoré ; mais cette séparation était beaucoup plus cruelle encore que la première. J'avais considéré, dans le temps, le départ d'Arno comme une nécessité supérieure. devant dominer mes sentiments personnels. Il ne voyait, lui-même, dans la guerre, qu'une chance de gloire et d'avancement. Il était parti avec enthousiasme et je l'avais vu partir, sinon sans chagrin, du moins sans révolte. J'étais comme subjuguée par son noble orgueil devant l'accomplissement de ce grand devoir… Je savais, au contraire, que Frédéric ne se soumettait qu'avec horreur à

l'œuvre de mort. Je savais qu'il aimait la vie… Je savais qu'il tenait, par-dessus tout, à sa femme, à sa Martha, qui, dans quelques jours, allait devenir mère. Arno, à son départ, était animé de sentiments qu'on ne pouvait que lui envier, tandis que, maintenant, Frédéric et moi nous étions également à plaindre. Oui, notre douleur était profonde, nous ne nous en cachions pas, nous ne cherchions pas à nous tromper mutuellement. Nous ne faisions pas même d'effort pour dissimuler sous le masque d'un héroïsme ou d'un patriotisme conventionnel, la profondeur de notre chagrin. Non, la perspective de tailler et de sabrer les Danois n'offrait à Frédéric aucune compensation à la douleur de me quitter ; elle l'aggravait, au contraire, car tuer et dévaster révolte tout noble cœur. Quant à moi, la pensée d'un grade supérieur pour mon bien-aimé n'apportait aucun soulagement à mon désespoir. Dans le cas où cette cruelle absence devrait devenir une séparation éternelle, je ne voyais rien ni de noble ni de sacré dans la cause de cette guerre, digne de faire contrepoids à ma douleur. Il n'y a pas de plus saint devoir pour les membres d'une communauté que de la défendre lorsqu'elle est menacée. Mais pourquoi le serment au drapeau oblige-t-il le soldat à l'attaque ? S'il est légitime de risquer la vie des hommes en cas de force majeure, il est criminel de l'exposer pour servir des ambitions. Pourquoi, dans le cas actuel, fallait-il que l'armée s'exposât pour soutenir les droits des Augustembourg… pourquoi ?… Adressée à l'Empereur ou au Pape, cette question est en soi entachée de haute trahison ou de blasphème… parce qu'il est impossible à ces puissants d'y donner la moindre réponse…

Le régiment devait partir le lendemain à dix heures. Nous ne nous couchâmes pas de la nuit pour ne pas perdre une seule des minutes qui nous restaient à demeurer ensemble.

Nous avions encore tant de choses à nous dire… et pourtant nous n'échangeâmes que peu de paroles. Nos larmes et nos baisers étaient nos mots d'amour et de chagrin les plus éloquents !… De temps en temps, une parole d'espérance nous montait aux lèvres : « Si tu reviens… Ce n'est pourtant pas impossible… d'autres sont bien revenus de la guerre… » Mais mon imagination ne m'offrait, hélas ! que l'image du corps de Frédéric gisant sur un champ de bataille, où du mien, étendu dans sa bière, un enfant mort entre les bras.

Frédéric partageait ces tristes pressentiments ; il n'y avait ni sincérité ni conviction dans son accent quand il disait : « Si je reviens ».

— Ne te remarie pas une troisième fois, Martha ; n'efface pas, par les impressions d'un nouvel amour, celles de cette radieuse année. N'est-ce pas qu'elle a été bien belle ?

Puis, nous invoquions le souvenir d'une foule de menus détails que nous n'avions pas oubliés depuis notre première entrevue.

— Et mon enfant… mon pauvre enfant que je ne presserai jamais sur mon cœur… quel nom portera-t-il ?

— Frédéric ou Frédérique.

— Non… si c'est une fille, je préfère Martha ; je veux qu'elle porte le nom que son père aura prononcé en mourant.

— Frédéric !… Frédéric !… pourquoi me parles-tu toujours de mourir ?… Mais si tu reviens ?…

— Si ? me répondait-il.

Àl'aube, mes paupières, alourdies par les larmes, s'appesantirent complètement. Un léger assoupissement nous envahit tous deux. Durant ces cours instants de demi-sommeil, nous demeurâmes enlacés sans perdre la conscience que le moment de la séparation était venu. Soudain, je tressaillis et poussai un gémissement.

Frédéric se leva précipitamment.

— Martha ! qu'as-tu ? serait-ce… mais réponds-moi… serait-ce ?

Je fis un signe affirmatif.

Je ne puis dire si ce fut un cri… une malédiction ou une prière qui s'échappa de ses lèvres. Il se précipita sur la sonnette.

— Le médecin !… la garde !… cria-t-il à la femme de chambre accourue en hâte… Puis il se jeta à genoux, à côté de moi, et couvrit de baisers ma main pendante.

— Ma femme… ma bien-aimée… partir… partir et te laisser ainsi !

Je ne pouvais parler ; la plus atroce douleur physique me torturait le corps ; mais ma souffrance morale était encore plus terrible.

La garde et le médecin arrivèrent promptement et se préparèrent à m'assister. Frédéric dut s'occuper de ses derniers préparatifs. Quand ils furent terminés, il rentra dans ma chambre et, s'adressant au docteur :

— Docteur, n'est-ce pas… vous me le promettez… vous l'en tirerez ? Vous me télégraphierez aujourd'hui même à *** et à ***

— et il indiqua les localités par où son régiment devait passer. Et s'il y avait du danger… Ah ! malheureux que je suis !… s'interrompit-il… De toutes façons, impossible de revenir…

— Oui, c'est cruel, répondit le médecin… mais soyez sans inquiétude… la patiente est jeune et robuste… tout sera terminé ce soir et vous recevrez une dépêche complètement satisfaisante.

— Eh oui… quoi qu'il arrive, vous m'enverrez toujours de bonnes nouvelles puisqu'il ne servirait à rien de me dire la vérité ; mais je veux la savoir ; je le veux… entendez-vous, docteur. Donnez-moi votre parole d'honneur de me la dire… quelle qu'elle soit… Ce n'est qu'à cette condition que de bonnes nouvelles pourront me tranquilliser. Docteur, voulez-vous me faire ce serment ?

Le médecin engagea sa parole d'honneur.

— Oh ! mon pauvre, pauvre mari ! pensai-je. S'il fallait dans quelques heures t'informer que ta femme est mourante… tu ne pourrais même songer à revenir lui fermer les yeux… — Frédéric !…

Il fut d'un bond à mes côtés. À ce moment, l'heure sonna ; nous n'avions plus que quelques minutes. Mais nous ne pûmes les consacrer à une dernière étreinte ; je fus saisie d'une nouvelle douleur, qui, en guise d'adieux, m'arracha des cris déchirants.

— Partez… partez, monsieur, dit le médecin, une telle excitation peut être dangereuse pour la malade.

Un dernier baiser, et il partit précipitamment, en emportant comme adieux mes gémissements.

Dans quelle disposition d'esprit dut-il se mettre en marche ? Voici la réponse à cette question donnée le lendemain par la Gazette d'Olmütz :

Hier, le 6 régiment a quitté Olmütz musique en tête et bannières déployées : il se rend dans la péninsule pour y soutenir les droits d'un peuple-frère, pour s'y couvrir de gloire et y cueillir de nouveaux lauriers. Nos troupes débordaient d'enthousiasme… une martiale atlégresse rayonnait dans les yeux de tous nos soldats…

⁂

Frédéric avait, avant son départ, télégraphié mon état à tante Marie. Lorsqu'elle arriva, quelques heures plus tard, elle me trouva en plein délire. Durant plusieurs semaines je demeurai suspendue entre la vie et la mort. Mon enfant n'avait pas vécu ; la douleur morale que m'avait causée le départ de mon cher mari, m'avait ôté tout ressort et peu s'en fallut que je ne succombasse.

Le médecin télégraphia à Frédéric que son enfant était mort et que j'étais moi-même dans le plus grand danger. Quant aux nouvelles qui arrivèrent de lui, on ne put me les communiquer : je ne reconnaissais personne ; jour et nuit je délirais… Il me serait impossible d'exprimer nettement les images que la fièvre faisait passer devant mes yeux. Mon accouchement et la guerre se confondaient dans mon imagination. Il me semblait que le chirurgien se servait de fusils et de baïonnettes pour me délivrer, et j'éprouvais la sensation très nette de la blessure de ces armes. Je savais mon mari parti ; je croyais le voir, cependant, mais sous les traits d'Arno, tandis que je sentais aussi Frédéric à côté de moi, en costume de garde malade, caressant la cigogne d'argent

posée sur la table. J'attendais à chaque instant l'explosion de la bombe qui devait nous exterminer tous les trois, Arno, Frédéric et moi, afin que pût naître l'enfant qui allait régner sur le Schleswig, le Holstein et le Danemark. Et tout cela me faisait si horriblement, si inutilement souffrir ! Je sentais qu'il devait y avoir quelque part quelqu'un qui pouvait délivrer moi et l'humanité de cet affreux cauchemar… J'étais dévorée du désir de me jeter aux pieds de cet inconnu et de lui crier : « Sauve-nous ! au nom de la pitié… au nom de la justice… sauve-nous !… À bas… à bas les armes ! »

Ce fut avec ce cri sur les lèvres que je repris connaissance, un matin. J'aperçus, au pied de mon lit, mon père et tante Marie. Celle-ci essayait de me calmer :

— Oui… oui… mon enfant… calme-toi… à bas toutes les armes.

Après ce long trouble de mes facultés mentales, j'éprouvai d'abord une surprise joyeuse à me sentir vivre ; puis, par un retour anxieux sur moi-même, je me demandai : Mais… qui suis-je ?

Hélas ! la réponse que je me fis à cette question me donna conscience de ma situation, et changea tout à coup en une affreuse angoisse le plaisir que j'avais d'abord éprouvé à me sentir vivre. J'étais la pauvre Martha Tilling dont l'enfant était mort et dont le mari était parti pour la guerre.

— Vit-il ? Y a-t-il déjà des lettres… des dépêches ? telle fut ma première question.

Il y avait de lui tout un petit paquet de lettres et de dépêches, arrivées pendant ma maladie. La plupart n'étaient que des de-

mandes de nouvelles, avec prière de l'informer de mon état chaque jour, chaque heure, si possible.

On ne voulut pas tout d'abord m'autoriser à lire ces lettres ; on redoutait pour moi un trop fort ébranlement ; on m'assura seulement que Frédéric n'était pas blessé. Il pensait que la guerre ne pourrait se prolonger : l'ennemi ne se maintenait plus que dans Alsen ; cette île en notre pouvoir, nos soldats n'auraient plus qu'à rentrer, couverts de gloire.

C'est ainsi que mon père essayait de me consoler et de me calmer. Tante Marie me raconta l'histoire de ma maladie. Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis le départ de Frédéric. C'est à la mort de mon enfant que s'arrêtaient mes souvenirs ; quant à l'arrivée de mon père, aux nouvelles reçues de Frédéric… aux diverses phases de ma maladie… je n'en avais plus aucune notion. Frédéric avait été consciencieusement tenu au courant de ma situation. Depuis quelques jours, les médecins ayant repris espoir, on ne lui adressait plus que des nouvelles rassurantes,

— Pourvu que lui-même soit encore vivant ? dis-je, un jour, avec un profond soupir.

— N'offense pas le Ciel, Martha ! me dit tante Marie ; ce n'est pas pour te réserver à une aussi cruelle épreuve que le bon Dieu et les saints t'ont rendue à nos prières. Ton mari, pour lequel je prie avec ardeur, te sera conservé. Je lui ai même envoyé un scapulaire… oui… oui… ne lève pas les épaules, tu avoueras bien que cela ne peut pas, au moins, lui faire de mal ; souvent d'ailleurs l'efficacité de ces talismans s'est trouvée miraculeusement démontrée. Toi-même tu étais bien bas, lorsque je me suis adressée à ta patronne sainte Marthe.

— Et moi, interrompit mon père, qui, très clérical en politique, ne partageait pas en religion les idées de sa sœur, j'ai fait venir de Vienne le docteur Bresser, et c'est lui qui t'a sauvée.

Le lendemain, sur mes instances, on me permit de lire la correspondance de Frédéric. Ses lettres n'étaient, pour la plupart, que de courtes demandes de nouvelles et de laconiques renseignements :

« Hier, un engagement ; je ne suis pas blessé ; nous marchons sur *** ; adressez vos dépêches à ***. » Une lettre plus longue portait cette suscription : « À remettre seulement quand tout danger sera écarté. » Ce fut celle que je lus la première.

Ma bien-aimée, liras-tu jamais ces lignes ? Les dernières nouvelles que m'a adressées ton médecin disent : « Forte fièvre, état grave ». « Grave ! » Peut-être n'ose-t-il pas dire : « désespéré ». Si jamais tu lis ces mots, tu sauras tout ce que j'ai souffert en me représentant ma femme adorée, mourante, m'appelant, me tendant les bras… N'avoir pu même, en nous quittant, nous dire un adieu complet !… et cet enfant dont la pensée m'était une si douce joie !… Moi-même, peut-être demain, frappé d'une balle. Si je savais que tu n'es plus, combien je la bénirais cette balle !… mais, si tu pouvais être sauvée, combien je redouterais alors la mort !… La sérénité dans la mort est incompatible avec le bonheur ! Si tu revenais à la vie et que la mienne fût épargnée, que de trésors de bonheur nous seraient encore réservés ! Avec quelle effusion nous jouirions de l'avenir, si l'avenir restait ouvert devant nous ! Nous allons, aujourd'hui, pour la première fois, nous battre. Jusqu'ici nous n'avons marché qu'en pays conquis, abandonné par les Danois : des villages encore fumants, des moissons piétinées ; des armes, des sacs épars sur le sol… des mares de

sang, des cadavres de chevaux, d'immenses fosses où les morts ont été entassés… voilà l'image des contrées que nous parcourons pour incendier à notre tour de nouveaux villages, fouler de nouvelles moissons… C'est justement ce que nous venons de faire pour nous rendre maîtres d'une position. J'ai sous les yeux un village en flammes ; les habitants l'avaient heureusement abandonné ; un seul cheval avait été oublié dans une écurie. En l'entendant piaffer et hurler, j'ai fait une chose qui ne me vaudra certainement pas la croix : au lieu de chercher à tuer quelques Danois de plus, je me suis précipité vers l'écurie pour délivrer le pauvre animal, mais la crèche était en feu, la paille brûlait sous ses pieds, sa crinière flambait. Je lui ai logé deux balles de revolver dans la tête ; il est tombé, délivré des horribles souffrances de la mort par le feu. Puis je suis retourné au combat, me plonger dans l'âcre atmosphère de la poudre et du sang, dans le tumulte assourdissant des détonations, et de tous les cris furieux de la mêlée. Presque tous mes camarades étaient grisés par l'ivresse de la lutte ; seul je gardais un malheureux sang-froid. Aucune haine ne m'animait contre les Danois. Je ne pouvais songer qu'à toi : je te voyais étendue sur ton lit mortuaire et j'appelais de tous mes vœux une bienheureuse balle qui… Puis tout à coup une lueur d'espérance me traversait l'esprit… Mais… si elle était sauvée !… Le carnage a duré plus de deux heures ; nous sommes restés maîtres du champ de bataille ; l'ennemi, battu, a pris la fuite, mais nous ne l'avons pas poursuivi. À quelques centaines de mètres du champ de bataille se trouve, à l'abri de l'incendie, une métairie isolée, avec de vastes pièces et des écuries : nous y avons transporté nos blessés et nous devons y dormir cette nuit. Demain, à l'aube, commencera l'inhumation des morts. Il va sans dire que l'on enterrera quelques vivants avec, car, rien ne res-

semble à la rigidité cadavérique comme les crampes qui accompagnent certaines blessures. Il va falloir abandonner aussi quelques camarades tombés trop loin ou ensevelis sous les décombres des maisons écroulées. Ils pourront se décomposer à l'aise, s'ils sont morts ; agoniser lentement ou mourir de faim, s'ils sont blessés. Quant à nous, hourrah ! nous allons continuer notre glorieuse campagne… Le premier choc amènera probablement une bataille sérieuse ; la rencontre de deux corps d'armée considérables. Les morts se compteront, sans doute, par dizaine de mille, car, si le canon est de la partie, les premiers rangs des deux côtés seront rapidement balayés. Il faut avouer que le canon est une belle invention, mais combien inférieur à l'engin qui détruirait une armée d'un seul coup ! Ce serait la fin des guerres. Si, par un procédé quelconque, on arrivait à munir les adversaires d'une puissance illimitée de destruction, il deviendrait alors impossible de régler par la force une question de droit. Je t'écris tout cela, parce que j'ai soif de vérité et de franchise, parce que je déteste les mensonges de convention et, qu'à cette heure où la mort nous menace tous deux, j'éprouve un besoin impérieux de parler à cœur ouvert. Avant de devenir la victime de la guerre, je veux dire toute la haine que je lui porte. Si tous ceux qui pensent comme moi osaient le proclamer, quelle retentissante protestation s'élèverait un jour ! Tous ces hurrahs qui accompagnent maintenant le bruit du canon seraient dominés par ce nouveau cri de ralliement des hommes altérés d'humanité : « Guerre à la guerre ! »

4 h. 1/2 du matin.

— Quand j'eus fini de t'écrire, hier soir, ce qui précède, je m'allongeai sur un sac de paille ; j'y ai dormi deux ou trois heures ;

j'ajoute quelques mots encore avant de mettre ceci à la poste. Les troupes sont déjà sur pied et nous allons partir. Pauvres hommes ! si peu de repos après leur dure et sanglante besogne d'hier ! Je viens de terminer l'inspection de l'ambulance que nous laissons ici. J'aurais voulu rendre à quelques-uns de ces pauvres blessés le même service qu'au cheval de l'incendie, c'est-à-dire leur loger une balle dans la tête. La mort seule peut les soulager, mais elle est toujours lente à venir quand on l'appelle en désespéré !

Mon cheval est sellé ; il me faut fermer cette lettre. Adieu, Martha !... adieu... si tu vis encore.

⁂

Heureusement, dans le paquet il y avait des nouvelles plus fraîches. Après la bataille annoncée, Frédéric m'avait écrit :

— Nous sommes vainqueurs et je suis sain et sauf. Voilà deux bonnes nouvelles : la première pour ton père, la seconde pour toi. Mais combien d'autres, hélas ! ne peuvent se réjouir avec nous !

Dans une autre lettre, Frédéric parlait de son cousin de Tessow :

— Figure-toi ma surprise, lorsque je vis passer, à la tête d'un détachement, Gottfried, le fils de tante Cornélie. Il est plein d'ardeur et d'enthousiasme. Faisant partie du même campement, je le fis appeler sous ma tente. — C'est vraiment beau, cousin, me dit-il en m'abordant, de nous battre côte à côte pour cette noble cause. Quelle chance pour moi que cette guerre ait précisément éclaté l'année même où j'ai été nommé lieutenant ! J'espère gagner la croix. — Et ma tante ? demandai-je, comment a-t-elle pris

ton départ ? — Comme toutes les mères : avec des larmes qu'elle essayait de dissimuler pour ne pas m'attendrir. Son chagrin n'était cependant pas sans un certain orgueil et ne l'a point empêchée de m'accompagner de ses bénédictions. — Quelle impression as-tu ressentie, lorsque tu t'es vu, pour la première fois, dans la mêlée ? — Oh ! enivrante… sublime ! — Inutile de feindre, mon garçon ; ce n'est pas ici un supérieur qui interroge l'officier, mais l'ami qui s'adresse à l'ami. — Je ne puis que te répéter : enivrante !… sublime !… horrible aussi… mais c'est si grandiose ! Avoir conscience que l'on accomplit le plus grand des devoirs envers le souverain et la patrie ! Sentir la mort, ce spectre si redouté d'ordinaire… rôder ainsi autour de vous… cela vous met dans un état si nouveau… si épique que l'on croit voir planer au-dessus de soi la muse de l'histoire. Elle communique à votre épée une force invincible. J'éprouve une telle fureur contre ces insolents Danois qui veulent fouler aux pieds les droits de la nation allemande, que je ne puis me défendre d'une joie féroce à satisfaire ma haine. Quelle chose singulière et mystérieuse de pouvoir, de « devoir » ainsi, en risquant sa propre vie, tuer et massacrer, sans être pour cela un assassin ! Gottfried continua longtemps à extravaguer ainsi ; je n'essayai pas de l'arrêter. J'avais moi-même, à ma première bataille, éprouvé les mêmes impressions. — « Épique », oui, il a trouvé le mot juste. Sur les champs de bataille, le bruit du canon, le scintillement des épées, les cris des combattants font vibrer chez le soldat le souvenir de ces récits homériques par lesquels dans sa jeunesse on a cherché à éveiller en lui les instincts guerriers. L'étrangeté, l'incompréhensible extra-légalité de la situation donne la sensation d'un autre monde, d'un monde infernal plein d'esprits malfaisants. Chez moi, ce vertige n'a été que passager. J'ai bien vite reconnu que, loin

d'être un sentiment supra-humain, cet enivrement belliqueux est un sentiment inférieur. C'est un simple réveil de la bestialité. Seul, celui qui est capable de s'enivrer jusqu'à la joie sauvage du meurtre, jusqu'à fendre le crâne d'un ennemi désarmé, ressent la « volupté du combat » : mais il tombe au niveau du tigre. Gottfried est ravi de nous voir combattre pour une « juste cause ». Toute cause est juste dans une proclamation aux troupes. — Autrichiens et Prussiens, m'a-t-il dit, nous formons un seul peuple de frères. La guerre de Trente ans et celle de Sept ans l'ont bien prouvé. Il a poursuivi : — Unis et solidaires, nous sommes invincibles. — Et s'il éclatait, demain, une guerre entre la Prusse et l'Autriche ?... qu'en penserais-tu, mon garçon ? — La chose est inadmissible, maintenant que le sang des deux nations a coulé pour la même cause... — Inadmissible ! En politique, garde-toi, mon cher ami, de ces expressions. Dans le domaine de l'histoire, les alliances et les haines des peuples sont comme les éphémères dans l'ordre des organismes vivants. Si je t'écris tout ceci, ce n'est pas que je le croie digne d'intéresser ma pauvre malade, mais j'ai le pressentiment que je ne reviendrai pas de cette campagne, et je ne veux pas que mes idées sur la guerre descendent avec moi dans ma tombe. Il se peut que d'autres que toi lisent cette lettre ; je désire qu'ils y trouvent ma pensée. Il ne faut pas taire et cacher les opinions auxquelles sont arrivés, même dans l'armée, quelques esprits réfléchis et humanitaires. « J'ai osé », telle était la devise d'Ulrich de Hütten. « Je l'ai dit » : c'est avec cette satisfaction de conscience que je veux quitter la vie.

La dernière de ces lettres, expédiée depuis cinq jours, était arrivée depuis quarante-huit heures. Que de choses terribles peuvent arriver pendant cinq jours de guerre ! J'étais dévorée d'inquiétude. Pourquoi n'avais-je rien reçu ces deux derniers

jours ? Oh ! cette attente d'une lettre ou d'une dépêche ! Jamais malade brûlant de fièvre n'a soupiré plus ardemment après un peu d'eau pour étancher sa soif. J'étais sauvée ; il lui était réservé la grande joie de me retrouver si… Ah ! ce malheureux « si » qui compromettait tout mon espoir !

Mon père dut repartir : de pressantes affaires le rappelaient à Grümitz ; il était tout à fait rassuré sur mon compte. Je devais, dès que j'aurais suffisamment repris mes forces, aller le rejoindre avec Rodolphe. Tanté Marie ne voulut pas me quitter et préféra ne rentrer à Grümitz qu'avec moi.

Nous ne savions absolument plus où se trouvait le régiment de Frédéric. Impossible de lui adresser une dépêche, et j'aurais voulu lui télégraphier à chaque heure.

— Si tu te tourmentes ainsi, grommela mon père en partant, tu n'éviteras pas une rechute… Deux jours sans nouvelles ?… la belle affaire !… Il n'y a pas de quoi se mettre martel en tête. En campagne, on n'a pas sans cesse sous la main un bureau de poste ou de télégraphe, et on n'a pas tous les jours le temps d'écrire. La poste militaire ne fonctionne pas non plus régulièrement. On peut fort bien demeurer quinze jours sans nouvelles sans inquiétude. Quand j'étais moi-même en campagne, j'étais souvent plus longtemps sans écrire à la maison, et l'on ne songeait pas à s'en inquiéter comme toi.

— Mais qu'en sais-tu, mon père ? Je suis sûre, au contraire, que les tiens ont tremblé pour toi. N'est-ce pas, tante ?

— Nous avions en Dieu plus de confiance que toi, mon enfant ; nous savions que ton père nous reviendrait, si telle était la volonté du Tout-Puissant.

— Et si je n'étais pas revenu ? Vous aviez toutes assez de patriotisme pour comprendre que la vie d'un soldat n'est rien, en comparaison de la grandeur de la cause pour laquelle il meurt. Tu manques de patriotisme, ma fille… mais, pour le moment, je ne veux pas discuter. L'essentiel est que tu te rétablisses et te conserves à ton petit Rodolphe pour en faire, un jour, un vaillant défenseur de la patrie.

⁂

Je ne me rétablis pas aussi vite qu'on l'avait espéré : l'absence prolongée de nouvelles empêcha la disparition complète de la fièvre. Mes nuits étaient agitées de cauchemars effrayants ; pendant le jour, de sombres visions me hantaient.

Après une nuit particulièrement troublée par d'horribles cauchemars, une rechute se déclara qui mit, de nouveau, mes jours en danger. Pauvre tante Marie ! Sa tâche était rude. Elle cherchait à me consoler ; mais ses arguments, surtout son éternelle « prédestination », avaient le don de m'exaspérer. Au lieu de la laisser tranquillement prêcher, je ripostais par de violentes réfutations, par des récriminations passionnées contre le sort, par l'affirmation répétée que sa prédestination n'était qu'une absurdité. Ma bonne tante s'en sentait personnellement blessée, mais elle tremblait surtout pour mon âme rebelle, qui, d'un moment à l'autre, pouvait être appelée à comparaître devant son juge.

Une seule chose, parfois, me calmait un instant : la présence de mon petit Rodolphe. Mais il n'aimait pas à demeurer dans cette triste chambre de malade dont les rideaux étaient toujours baissés ; il éprouvait une sorte de malaise à la vue de cette maman, jadis si gaie, qu'il voyait maintenant, toujours alitée, les

yeux gonflés de larmes, si pâle, si amaigrie. Il en devenait lui-même tout triste et, pour lui épargner cette impression pénible, je ne le retenais jamais longtemps près de moi.

Mon père écrivait souvent pour s'informer de mon état et me donner des nouvelles. Il avait écrit au colonel de Frédéric et à plusieurs autres autorités militaires sans recevoir de réponses. Quand une liste de morts paraissait, il m'envoyait une dépêche ainsi conçue : « Le nom de Frédéric n'y figure pas ».

— Pourvu que vous ne me trompiez pas, dis-je, un jour, à tante Marie. Vous savez peut-être sa mort depuis longtemps, et vous me la cachez…

— Je te jure que non !

— Sur ta foi ?… sur ton âme ?

— Sur mon âme !

Ce serment me fit un bien infini ; je me raccrochai de toutes mes forces à l'espérance ; j'attendais à chaque instant l'arrivée d'une lettre ou d'une dépêche. Au moindre bruit dans la pièce voisine, je me figurais que c'était le courrier. Je n'éprouvai quelque soulagement qu'en apprenant le nouvel armistice, précurseur certain, cette fois, de la paix. Le lendemain du jour où me parvint cette bonne nouvelle, j'essayai, pour la première fois, de me lever. — La paix !… quelle douce et bienfaisante pensée ! Mais peut-être vient-elle trop tard pour moi ? Je me sentis cependant pénétrée d'un calme infini… Je n'aurais plus, du moins, sans cesse, la vision des scènes de carnage auxquelles Frédéric se trouvait mêlé…

— Grâce à Dieu, te voilà presque guérie, me dit un jour tante Marie, en m'aidant à m'allonger sur une chaise longue, devant la fenêtre ouverte. Nous pourrons bientôt partir pour Grümitz.

— Dès que j'en aurai la force, j'irai à Alsen.

— À Alsen ! Quelle idée, mon enfant !

— Je veux retrouver l'endroit où Frédéric est tombé blessé ou… Je ne pus achever.

— Veux-tu que j'appelle Rodolphe ? me demanda tante, sachant que sa présence était encore le meilleur moyen d'écarter, pour un instant, mes sombres pensées.

— Non, pas maintenant… je préfère être seule ; je te serais obligée, chère tante, si tu voulais toi-même te tenir dans la pièce voisine… je suis si fatiguée… il me semble que je pourrais dormir…

— Bien, mon enfant… voilà la sonnette… si tu as besoin de quelque chose, on sera là tout de suite.

— Le facteur est-il déjà passé ?

— Non, pas encore.

— S'il vient, réveille-moi.

Je m'allongeai et refermai les yeux ; tante s'éloigna sur la pointe des pieds. Tous les gens de la maison s'étaient habitués, durant ma maladie, à marcher sans bruit.

Je n'avais pas l'intention de dormir, je ne voulais que rester seule avec mes pensées. Je me trouvais dans la même chambre, sur la même chaise longue que la veille du départ de Frédéric.

Comme ce jour-là, la chaleur était accablante ; il y avait un vase de roses sur le guéridon et l'on entendait au loin les sonneries de l'exercice. Il m'était aisé de me replacer dans le même état d'âme que ce jour-là. Si je pouvais seulement m'assoupir et rêver, comme je crus rêver alors, que la porte s'ouvrait, que mon mari tant aimé s'approchait de moi.

Les roses exhalaient toujours leur parfum pénétrant… Le son des trompettes vibrait dans le lointain. Je perdis, peu à peu, dans un demi-sommeil, la notion exacte du présent, et crus revivre cette heure du passé. Je m'absorbai dans la seule pensée que la porte allait s'ouvrir, que Frédéric allait entrer. Pour l'apercevoir, il me fallait aussi rêver que j'avais les yeux entr'ouverts. Dans l'état de somnolence où je me trouvais, l'effort me fut pénible ; je parvins cependant à soulever imperceptiblement mes paupières, et, sur le seuil de la porte, j'aperçus, en effet, mon Frédéric… mon mari bien-aimé…

J'éclatai en sanglots… ce n'était, hélas ! qu'une hallucination… L'éclair de bonheur qui en avait jailli ne me rendait que plus douloureuse la terrible réalité.

— Ô mon Frédéric !… cher époux perdu !…

— Martha ! ma bien-aimée !

Mais quoi ?… C'était bien réellement une voix… la sienne ! C'étaient bien réellement ses bras qui m'étreignaient. Non, je ne rêvais pas… Mon Frédéric me pressait sur son cœur !

⁂

Àl'heure du départ, notre douleur s'était traduite par des baisers et des larmes, il en fut de même de notre bonheur au retour.

Tremblante d'émotion, riant et pleurant tour à tour, je serrais dans mes bras cet être si cher, que j'avais cru perdu ; je couvrais de baisers ses mains, sa tête, son front.

Àmon premier cri de joie, tante Marie était accourue ; elle ne s'attendait pas plus que moi au retour de Frédéric.

— Jésus ! Marie ! Joseph ! s'écria-t-elle en se laissant tomber sur un fauteuil.

Les premières effusions passées, nous songeâmes à nous questionner réciproquement. Frédéric nous raconta qu'ayant été blessé, il avait dû, tandis que son régiment marchait, demeurer alité chez un paysan. Bien que sans gravité, sa blessure avait provoqué une fièvre ardente. Lorsqu'il s'était senti rétabli, l'armistice était signé et la guerre très probablement terminée. Rien ne l'empêchait de rentrer. Il s'était mis en route, et avait voyagé jour et nuit pour arriver le plus vite possible. Il ignorait si je vivais encore, si j'étais hors de danger. Il n'avait pas cherché à le savoir, préférant conserver, jusqu'au dernier moment, l'espoir de me retrouver... Et cet espoir n'avait pas été déçu... Il l'avait retrouvée, sa femme chérie et heureuse... heureuse au delà de toute expression.

Nous nous rendîmes bientôt chez mon père. Frédéric avait obtenu un assez long congé de convalescence. Le médecin lui ayant ordonné le repos et une cure d'air, il ne pouvait être mieux qu'à Grümitz.

Nous y passâmes une délicieuse fin d'été. Ce fut un des plus beaux moments de ma vie. Quand je me rappelais les angoisses dont j'étais dévorée avant le retour de Frédéric, quand je songeais aux hallucinations de mes nuits me le montrant mourant, au fond d'un fossé, dans les tortures d'une horrible agonie, et que

je le voyais, maintenant, à mes côtés, illuminant ma vie de sa chère présence, mon cœur débordait d'allégresse. Je sentais mon amour grandi, centuplé. Après m'être crue tombée dans la plus noire misère, je me voyais riche de trésors de joie.

Toute la famille était réunie à Grümitz. Mon frère Otto y passait ses vacances avec nous. Il avait actuellement quinze ans, et devait encore rester trois années à l'Académie militaire de Vienne-Neustadt. C'était un charmant garçon, la joie et l'orgueil de notre père. Rosa, Lilli et lui remplissaient toute la maison de gaieté. Le cousin Conrad, dont le régiment était en garnison dans les environs de Grümitz, venait à cheval, le plus souvent qu'il pouvait, et prenait part aux ébats de nos jeunes gens. Les vieux, c'est-à-dire tante Marie, mon père et quelques-uns de ses anciens camarades, en visite au château, formaient un petit cercle à part. Ils jouaient beaucoup aux cartes, faisaient de fréquentes promenades dans le parc, de longues séances à table et politiquaient à perte de vue. Frédéric et moi pouvions ainsi vivre relativement à l'écart. On nous considérait comme dans une nouvelle phase de la lune de miel. Nous préférions, en effet, le tête-à-tête, non pour roucouler comme on le supposait, — nous n'étions plus pour cela d'assez jeunes mariés, — mais parce que notre plus grande satisfaction était de nous trouver ensemble. Après la dure épreuve que nous venions de traverser, il nous eût été impossible de nous associer aux naïfs ébats de la jeunesse, encore moins de sympathiser avec les idées et les occupations des personnes âgées. Nous passions bien des heures dans la bibliothèque, et, le soir, lorsque les parties étaient en train, nous préférions nous retirer dans notre appartement pour y retrouver, autour de notre table à thé, nos chères conversations intimes. Nous avions toujours une foule de choses à nous dire. Nous aimions surtout à nous redire les an-

goisses de notre séparation, ce qui ravivait la joie de nous voir de nouveau réunis. Je me fis raconter en détail les souffrances et les dangers de Frédéric, ainsi que les terribles souvenirs qu'il avait rapportés des ambulances et des champs de bataille. J'aimais son accent de colère et de douleur en parlant de ces choses. Il me semblait, à son récit, entrevoir l'aube de cette humanité ennoblie qui ; petit à petit, vaincra l'antique barbarie.

Mon père et Otto demandaient souvent à Frédéric de leur raconter quelque épisode de la campagne. Il se contentait alors de narrer les mouvements stratégiques des troupes, le résultat des engagements, le nom des villages pris et défendus. Il racontait quelque scène de campement, quelque propos tenu par un général ou tout autre détail de ce genre. Son auditoire était ravi : mon père écoutait avec satisfaction, Otto avec ravissement, et les vieux généraux avec la gravité de gens forts experts. Moi seule je ne prenais aucun plaisir à ces récits. J'adressai même, un jour, à Frédéric le reproche de manquer, dans ces circonstances, de bonne foi, de sincérité…

— Manquer de sincérité !… n'avoir pas le courage de mon opinion ! non, ma chérie… tu te trompes ; c'est une affaire de simple convenance. As-tu jamais parlé à personne de notre tête-à-tête en wagon, au début de notre voyage de noces ? de notre première nuit à Prague ? As-tu jamais raconté les sentiments, les émotions de cette période enchanteresse !

— Certes, non ! ce sont des choses que toutes les femmes taisent.

— Eh bien, vois-tu, il est des choses que les hommes taisent aussi. Vous ne parleriez pas de vos ivresses d'amour, nous ca-

chons nos impressions de guerre. En divulguant ces sensations si intimes, vous offenseriez votre pudeur ; nous, nous porterions atteinte à notre courage. Aucune femme, vraiment femme, ne dira les délices de sa lune de miel ; aucun homme, vraiment homme, ne racontera les défaillances de son courage sur son premier champ de bataille… Comment oserais-tu avouer ce manque de chasteté et moi ce manque de bravoure ?

— As-tu vraiment défailli ? as-tu tremblé ? Tu peux me le dire à moi. Je ne te cache pas les ravissements que m'a fait éprouver ton amour.

— J'ai éprouvé la terreur de la mort qu'éprouve tout soldat. Par les phrases ronflantes, par les récits épiques dont on nourrit la jeunesse, on ne lui communique qu'un enthousiasme factice et momentané. Chez les brutes, le plaisir de tuer et de détruire peut, parfois, l'emporter sur la crainte de la mort ; chez les vaillants, l'orgueil peut refouler la manifestation extérieure de la peur ; mais la plupart gémissent et se désespèrent sans fausse honte. Combien ai-je vu de regards épouvantés, de visages contractés par la peur ! Que de malédictions !… que de vaines prières !

— Et tout cela te faisait mal, à toi, si bon, si doux, si humain !

— Horriblement mal ; mal à en crier, Martha ; mais moins cependant que je l'eusse pensé, car, loin d'aviver la pitié, la vue de plusieurs centaines de souffrances semblables l'émousse. En tous cas, si l'on ne peut s'élever au-dessus d'un certain degré de commisération, on peut, au moins, évaluer l'énorme somme de souffrance que l'on a devant soi.

— Tu le peux, toi ; quelques autres aussi, mais la majorité des hommes ne supporte pas… ne pense pas…

— Ne pense pas !... répéta-t-il. Voilà bien la cause de tous les maux... Le grand nombre ne pense pas...

⁂

J'avais fini par décider mon mari à quitter le service. Après sa campagne, il était à l'abri de tout soupçon. La paix une fois signée — et les préliminaires étaient fort avancés — on pouvait espérer qu'elle se maintiendrait pendant de longues années. Dans les circonstances actuelles, la retraite de Frédéric était parfaitement honorable. Il lui en coûtait cependant de renoncer à sa position et à son traitement. « Ne plus rien faire. » — « Ne plus rien être. » — « Ne plus rien posséder », m'objectait-il encore ; mais son amour l'emporta sur son orgueil, et il finit par céder à mes instances. Je lui affirmai qu'il me serait impossible de supporter une seconde fois les angoisses que je venais de traverser, et lui-même souhaitait vivement de nous épargner à tous deux, dans l'avenir, une pareille épreuve Le sentiment qui, avant notre mariage, l'avait fait reculer devant l'idée de vivre de la fortune de sa femme, n'avait plus de raison d'être aujourd'hui. Nous nous sentions tellement unis qu'une distinction du tien et du mien n'était plus possible entre nous. De plus, cette dernière campagne avait beaucoup accru son aversion contre les obligations meurtrières de la guerre. Sa retraite était non seulement une concession faite à notre bonheur domestique, mais un tribut payé à ses propres convictions. Il me promit de donner sa démission en automne, lorsque la paix serait définitivement conclue.

Nous formions le projet d'acheter, avec les fonds que j'avais dans la maison Schmitt et fils, une propriété que Frédéric administrerait. Des trois questions qui le préoccupaient : « Ne rien faire, ne rien être, ne rien posséder », la première se trouvait ain-

si résolue ; je le rassurai, quant aux deux autres : être un officier en retraite et surtout être un homme heureux, n'est-ce point assez ? Et quant à ne rien posséder : « Ne nous as-tu pas, lui disais-je en l'embrassant, moi, Rudi, et ceux qui pourront encore venir ? » Pour toute réponse, il me serrait tendrement dans ses bras.

Nous ne voulûmes pas confier encore nos projets à mon père ni aux autres membres de la famille. On n'eût pas manqué de nous faire des objections, de nous donner des conseils, de nous blâmer probablement, ce qui n'eût rien changé, d'ailleurs, à notre idée. Le moment venu, nous saurions bien dominer la critique. L'opinion d'autrui n'a pas de prise sur deux esprits unis dans une même volonté.

Rodolphe, qui avait maintenant sept ans, commençait à lire et à écrire ; j'étais sa seule institutrice. Je n'aurais pas voulu laisser à sa gouvernante le soin de suivre le développement de cette jeune âme et de l'initier aux premières surprises de la science. L'enfant nous accompagnait souvent dans nos promenades ; nous ne nous lassions pas de répondre aux questions que lui suggérait sa curiosité. S'il nous en posait d'embarrassantes, auxquelles le savoir humain n'a pas encore répondu, nous lui disions franchement : « Cela, Rudi, personne ne le sait. » Souvent, il ne se contentait pas de cette réponse, et allait s'adresser à tante Marie, à son grand-père ou à sa gouvernante. Il obtenait toujours, de ce côté, les affirmations les plus catégoriques, et, s'en revenant triomphant vers nous :

— Vous ne savez pas l'âge de la lune ? Moi, je le sais ! Elle a six mille ans.

Nous échangions silencieusement, Frédéric et moi, un regard qui contenait tout un monde de réflexions et de doléances pédagogiques.

Les jeux de soldat auxquels mon père et Otto initiaient l'enfant m'étaient particulièrement pénibles. La notion « d'ennemi » et celle de « tailler en pièces. » lui furent inculquées, je ne sais comment. Nous le vîmes, un jour, une cravache à la main, frapper sans pitié deux jeunes chiens gémissant sous ses coups. « Celui-ci est un méchant Italien, disait-il, et celui-là un insolent Danois. »

— Et toi, un Autrichien sans cœur, lui dit sévèrement Frédéric, en lui arrachant la cravache des mains, et en lui administrant quelques coups sur l'épaule. L'Italien et le Danois détalèrent promptement, et ce fut à l'Autrichien de gémir.

— M'en veux-tu, Martha, d'avoir frappé ton fils ? Je n'apprécie pas l'usage de la verge, mais je ne puis supporter la cruauté envers les bêtes.

— Je t'approuve complètement.

— Alors, ce n'est que les hommes que l'on peut frapper ? répliqua l'enfant, au milieu de ses sanglots.

— Certes non, encore moins !

— Mais toi… tu as bien tapé sur les Italiens et sur les Danois ?

— C'étaient des ennemis.

— Alors on peut faire du mal à ses ennemis ?

— Et quand je songe, me dit tout bas Frédéric, qu'aujourd'hui… demain… le curé lui dira qu'il faut aimer ses ennemis ! Oh ! logique !

Puis, s'adressant de nouveau à Rodolphe :

— Ce n'est pas pour leur faire du mal qu'il nous est permis de frapper nos ennemis, mais seulement pour nous défendre, quand ils nous attaquent.

— Et pourquoi nous attaquent-ils ?

— Parce qu'ils… parce que nous… Non, non, s'interrompit Frédéric. Je ne pourrai sortir de ce cercle vicieux. Va jouer, Rudi ; nous te pardonnons, mais n'y reviens plus.

Il me sembla que Conrad faisait des progrès dans le cœur de Lilli. L'idée de ce mariage me souriait beaucoup. C'était avec plaisir que je remarquais la joie qu'exprimait toujours la physionomie de Lilli, lorsqu'elle distinguait, au loin, le trot du cheval de Conrad, et sa véritable tristesse à son départ. Il ne lui faisait plus ostensiblement la cour, ne parlait plus de son amour, mais n'en avait pas moins établi un siège en bonne règle.

Il me dit un jour :

— Il y a plusieurs manières de s'emparer d'une forteresse : l'assaut, la famine, etc., etc…, il est aussi bien des moyens d'amener un cœur de femme à capituler. Un des plus efficaces est certainement l'habitude. Lilli se laissera gagner par ma constance, par ma persévérance. Il faut que mon absence laisse un vide dans son existence. J'espère qu'il arrivera un moment où elle ne pourra plus se passer de moi.

— Et combien de fois sept ans comptes-tu servir ainsi pour obtenir la femme de ton choix ?

— J'aittendrai jusqu'à ce qu'elle m'accepte.

— Je t'admire ; il n'y a donc pas pour toi d'autres femmes au monde que Lilli ?

— Non ! Je me suis fourré Lilli en tête. Il y a jusque dans le dessin de sa bouche, jusque dans sa démarche, jusque dans son langage, quelque chose que je ne retrouve chez aucune autre… Toi, par exemple, Martha, tu es dix fois plus jolie, tu as infiniment plus d'esprit.

— Merci !

— Mais je ne te voudrais pas pour femme.

— Merci ! encore.

— Précisément parce que tu as l'esprit trop sérieux. Tu me regarderais de haut en bas : mon sabre, mes éperons, l'étoile de mon collet ne t'en imposent pas du tout. Lilli, au contraire, respecte tout cela ; elle adore le militaire, tandis que toi…

— Je me suis cependant mariée deux fois dans l'armée, interrompis-je en riant.

⁂

Pendant les repas, mon père et ses amis donnaient le ton de la conversation. On parlait surtout politique, c'était le sujet préféré de tous ces vieux messieurs. Les négociations actuelles en vue de la paix servaient tout naturellement de thème. Par politesse et

par une délicate condescendance pour ma faible intelligence de femme, il arrivait, parfois, à un des vieux généraux de dire :

— Tout ceci ne doit guère intéresser la baronne Martha ; nous ferions mieux de n'aborder ces sujets qu'entre nous ; n'est-ce pas, charmante baronne ?

Je protestais et insistais, au contraire, pour que la conversation fût poursuivie. Je prenais un très grand intérêt aux événements du monde politique et militaire. Je désirais vivement connaître la solution de cette question du Schleswig-Holstein, dont j'avais, à l'occasion de la guerre, si laborieusement étudié l'origine et le développement. Je ne mettais pas en doute qu'après nos derniers succès, le sort des duchés en litige ne fût enfin décidé ; cependant, jusqu'ici, je ne prévoyais pas dans quel sens. Le duc d'Augustenbourg, ce fameux duc d'Augustenbourg dont les droits, établis de si longue date, avaient provoqué la guerre, allait évidemment être réintégré dans ses possessions. Point du tout : un nouveau prétendant entrait en scène. Comme si ce n'était pas assez des Glücksbourg, des Augustenbourg, des Gottorp et de toutes les branches plus ou moins directes ou collatérales dont j'avais tant de peine à retenir les noms, voici que la Russie opposait un membre de la famille des Oldenbourg au duc d'Augustenbourg. Le résultat de la guerre était que, jusqu'ici, les duchés ne resteraient ni à un Augustenbourg, ni à un Glücksbourg ni à aucun « — bourg », mais bien aux alliés victorieux. Voici ce que j'appris au sujet des négociations :

1 Le Danemark cède les duchés à la Prusse et à l'Autriche.

J'approuvai cette clause, certaine que les alliés s'empresseraient de remettre à qui de droit ce petit pays, qu'ils n'avaient ja-

mais eu l'intention de conquérir pour leur propre compte.

2 Les frontières seront exactement délimitées.

J'en étais également très aise. Si seulement cette délimitation pouvait durer.

3 La dette publique sera répartie au prorata de la population.

Je ne comprenais rien à cela, n'ayant jamais étudié les questions d'économie politique et de finances. La politique ne m'intéressait qu'au point de vue guerre et paix. Comme femme et comme épouse, je n'y voyais qu'une question de cœur.

4 Les duchés supporteront les frais de la guerre.

Ceci, je le compris. Le pays avait été ravagé, ses récoltes détruites, ses enfants massacrés ; il avait bien droit à quelques dédommagements ; eh bien ! il supportera les frais de la guerre.

— Qu'y a-t-il de nouveau en politique ? demandai-je, moi-même, un jour où la question Schleswig-Holstein n'avait pas été abordée.

— Il y a, me répondit mon père, que M. de Beust a demandé à la Diète de quel droit les alliés se sont fait concéder les duchés par un roi, que la Confédération n'en reconnaît pas légitime possesseur.

— La remarque est très sensée, répondis-je ; il était entendu que le prince du Protocole ne pouvait être souverain de pays allemands, et c'est maintenant de Christian IX que vous…

— Tu n'y es pas, mon enfant, ce n'est qu'une chicane de la part de M. de Beust. Il est clair que les duchés nous appartiennent

puisque nous les avons conquis.

— Mais ce n'est pas pour vous, c'est pour le duc d'Augustenbourg que vous affirmiez vouloir les conquérir.

— Tu ne comprends toujours pas. Les raisons que les cabinets allèguent, avant une guerre, ne comptent plus après les batailles. Les victoires, aussi bien que les défaites, amènent des combinaisons nouvelles. Les résultats d'une guerre font surgir des modifications de plans que l'on n'eût pas pu prévoir la veille.

— Ce qui revient à dire que les raisons données n'étaient que de simples prétextes.

— Des prétextes… mais non ! répartit un des généraux, venant au secours de mon père… disons plutôt… des occasions… des circonstances favorables…

— Si j'avais eu voix au chapitre, reprit mon père, je n'aurais, après Duppel et Alsen, accepté aucune négociation. Rien n'eût été plus facile que de conquérir tout le Danemark.

— Et pourquoi ?

— Pour l'incorporer à la Confédération.

— Mais, cher père, en quoi cet agrandissement de l'Allemagne pourrait-il flatter ton patriotisme d'Autrichien ?

— As-tu donc oublié que les Habsbourg ont été empereurs d'Allemagne et pourraient le redevenir ?

— Cela te ferait plaisir ?

— Tout Autrichien en éprouverait de la joie et de l'orgueil ?

— Et si l'autre grande puissance allemande nourrissait la même ambition ? objecta Frédéric.

— La couronne du Saint-Empire sur la tête d'un roitelet protestant !… mais vous n'y songez pas, Frédéric !

— Pourvu, que les deux puissances, intervint Bresser, n'aillent pas maintenant se quereller au sujet de leur conquête. Il était aisé de prendre les provinces de l'Elbe ; mais qu'en faire maintenant ? Il y a là matière à mille complications. Toute guerre contient infailliblement le germe d'une guerre nouvelle, et c'est naturel. Un acte de violence lèse toujours quelque droit ; ce droit lésé réclame tôt ou tard, et provoque, à son tour, un nouveau conflit violent, et ainsi de suite, indéfiniment.

Quelques jours plus tard, il y eut encore du nouveau : le roi Guillaume de Prusse vint à Schönbrunn, rendre visite à notre Empereur. Réception des plus cordiales, embrassements… déploiement des aigles prussiennes… hymnes prussiens joués par toutes les musiques militaires… hourrahs sympathiques… Je fus enchantée de toutes ces démonstrations qui réduisaient à néant les craintes exprimées par Bresser.

Mon père se réjouissait aussi des manifestations amicales de Schönbrunn ; seulement il n'y voyait pas un gage de paix, mais la promesse d'une nouvelle guerre.

— Je suis bien satisfait, dit-il un jour, de notre alliance avec la Prusse ; elle nous permettra de reprendre la Lombardie tout aussi aisément que nous avons conquis les duchés.

— Napoléon III s'y opposera, et la Prusse ne voudra pas se brouiller avec lui, repartit un des généraux.

— Je regarde même comme un mauvais signe que Benedetti, l'ennemi personnel de l'Autriche, soit nommé ambassadeur à Vienne.

— Mais, messieurs, demandai-je, pourquoi tous les États de l'Europe civilisée ne s'allieraient-ils pas entre eux ? C'est pourtant ce qu'il y aurait de plus simple.

Chacun leva les épaules en dissimulant mal un sourire de supériorité : personne ne répondit. Je venais évidemment de commettre une de ces bévues, comme il en échappe aux femmes, lorsqu'elles s'aventurent sur le terrain de la haute politique.

⁂

L'automne était arrivé. Le 30 octobre, la paix fut signée à Vienne ; j'allais donc voir se réaliser mon rêve : la démission de Frédéric. Mais l'homme propose et les circonstances disposent. Un évènement survint qui mit à néant tous nos projets. La maison Schmitt et fils sombra et ma fortune personnelle fut perdue.

Encore une conséquence de la guerre, cette faillite ! Les murailles bombardées entraînent, dans leur chute, maisons de commerce, banques et institutions de crédit.

Je ne fus pas, comme d'autres, réduite à la misère : mon père était là ; mais il ne pouvait plus être question de la démission de Frédéric : nous n'avions plus une position indépendante. Le traitement de mon mari devenait notre seule ressource personnelle. La rente que mon père allait nous servir, et qui aurait pu nous suffire, était une raison de plus pour que Frédéric ne songeât pas à la retraite. Je ne pouvais vraiment plus l'y encourager. Quelle eût été sa situation vis-à-vis de son beau-père ?

Il n'y avait pas à hésiter ; il fallut se soumettre : « Prédestination », aurait dit tante Marie. Je trouve peu de choses au sujet de cette perte d'argent dans mon journal, et ma mémoire a été, depuis, affectée par de trop cruels souvenirs pour avoir conservé une trace bien sensible de cet événement. Je me souviens seulement qu'il m'en coûta beaucoup de renoncer à notre beau château en Espagne. Quant à la perte matérielle, elle ne me touchait que médiocrement, puisque je pouvais, de son vivant, compter sur mon père et, après lui, sur un héritage suffisant. L'avenir de mon fils était également assuré du côté de la famille Dotzky. Une chose me consolait, d'ailleurs : la paix était signée ; il n'y avait pas de guerre en perspective ; on pouvait bien compter sur dix… Sur vingt années de paix, et d'ici-là…

Pat le traité du 30 octobre, le Schleswig-Holstein et le Lauenbourg étaient définitivement cédés à la Prusse et à l'Autriche, avec faculté d'en disposer librement. Ces deux États, maintenant les deux meilleurs amis du monde, ne pouvaient qu'être satisfaits de ce résultat de la campagne. Donc, pas le moindre « point noir » à l'horizon. L'échec infligé à nos armes, en Italie, était si glorieusement compensé par la campagne du Schleswig-Holstein, qu'il n'y avait plus lieu, pour l'honneur militaire, de souhaiter une nouvelle revanche. Une guerre si récente me semblait rendre impossible une guerre prochaine. Après la pluie, le beau temps ; et le beau temps fait oublier la pluie. Après un tremblement de terre, les hommes rebâtissent, de nouveau, sur les ruines, sans songer au péril toujours imminent. L'oubli entre pour beaucoup dans le courage de vivre.

Nous passâmes l'hiver à Vienne. Frédéric avait un emploi dans les bureaux de la guerre, qu'il préférait de beaucoup au service de

caserne. Le carnaval terminé, mes sœurs et tante Marie allèrent faire un séjour à Prague. Le régiment de Conrad s'y trouvait en garnison. Était-ce une simple coïncidence ou bien fallait-il y chercher le motif de leur choix ? Je ne sais ; mais quand j'émis devant elle cette supposition, Lilli rougit et me répondit, en haussant les épaules :

— Tu sais bien que je ne veux pas de lui.

Mon père s'installa dans son vieil hôtel de la Herrengasse, et nous proposa de venir habiter avec lui. Mais nous préférâmes vivre seuls et nous louâmes un petit entresol sur le quai François-Joseph. Le traitement de Frédéric, et la pension que nous faisait mon père suffisaient amplement à notre modeste train de vie. Nous dûmes, naturellement, renoncer à avoir une loge au Burgtheater, à suivre les bals de la Cour ; en un mot, à « aller dans le monde ». Mais il nous en coûta fort peu ; nous étions même très heureux de pouvoir justifier notre retraite par notre situation pécuniaire. Notre salon resta toujours ouvert à un petit cercle de parents et d'amis.

Nous avions très souvent — plus souvent que je ne l'eusse désiré — la visite de Lori Griesbach, mon amie d'enfance. Sa conversation, que j'avais toujours trouvée très banale, me paraissait maintenant particulièrement insipide. Lori était toujours jolie, vive et coquette. Dans le monde, elle faisait tourner les têtes, et acceptait volontiers qu'on lui fasse la cour. Je remarquai avec un certain ennui que Frédéric lui plaisait beaucoup. Aux œillades qu'elle lui décochait, je ne pouvais douter de son intention de conquérir son cœur. Le mari de Lori, véritable ornement du Jockey-Club, du turf et des coulisses, lui était si peu fidèle qu'on eût facilement excusé une petite vengeance de la part de sa femme ;

mais il ne me convenait pas du tout que Frédéric pût lui servir d'instrument de revanche.

« Jalouse… moi !… serais-je jalouse ? » J'étais si sûre du cœur de Frédéric. Il ne pouvait certainement aimer personne autant que moi… Aimer ? Oh ! non… non !… mais, à côté de l'affection sérieuse qu'il me portait, une petite amourette d'un jour n'était-elle pas possible ?

Lori ne me cachait pas le plaisir qu'elle trouvait dans la société de Frédéric :

— Tu es vraiment à envier, Martha, d'avoir un aussi charmant mari ; surveille-le car toutes les femmes te le disputeront.

— Je suis absolument sûre de sa fidélité.

— Ah ma chère ! que tu es naïve… Crois-tu que ces termes mari et fidélité soient compatibles ?… Allons donc !… Tiens, par exemple, mon mari…

— Tu es peut-être mal renseignée… et puis, tous les maris ne se ressemblent pas.

— Ils se ressemblent tous, au contraire… Crois-moi, je n'en connais aucun qui ne… et, parmi tous les hommes qui me font la cour, il y en a beaucoup qui sont mariés. Leur intention n'est pas, je pense, de me faire un cours de fidélité conjugale ?

— Ils ne s'imaginent cependant pas que tu vas te rendre à leurs vœux ? Et Frédéric est-il du nombre de tes adorateurs ? lui demandai-je en riant.

— C'est ce que je ne te dirai pas, chère petite oie. Ne suis-je pas déjà bien assez gentille de t'avouer combien il me plaît ?

Maintenant à toi d'avoir l'œil ouvert.

— Oh ! je l'ai déjà très grand ouvert, ce qui m'a procuré le désagrément de surprendre, de ta part, certaines manœuvres de coquetterie que…

— Je dissimulerai mieux à l'avenir.

Nous éclatâmes de rire toutes les deux ; mais, en réalité, derrière cette jalousie simulée, j'éprouvais bien quelque chose de ce sentiment, de même que, sous la frivolité des propos de Lori, se cachait, au fond, une parcelle de vérité.

Le mari de Lori n'avait pas pris part à la campagne du Schleswig-Holstein, ce qui l'avait beaucoup vexé. Lori déplorait aussi cette malchance :

— Avoir manqué une si belle occasion ! Griesbach serait certainement monté en grade. Je me console en espérant qu'à la prochaine guerre…

— Quelle idée !… Mais il n'y a pas la moindre probabilité de guerre… Pourquoi se battrait-on, maintenant ?

— Pourquoi ? Je n'en sais rien, et cela m'est bien égal… mais une guerre arrive sans qu'on sache comment… Tous les cinq ou six ans survient régulièrement quelque difficulté politique, qui amène la guerre… Il en a toujours été ainsi

— Mais encore faut-il des motifs ?

— Oui… peut-être… mais qui les connaît, ces motifs ? Pas moi, en tout cas, ni mon mari. « Pourquoi se bat-on là-bas ? lui demandai-je, un jour, pendant les dernières hostilités ? — Je n'en sais rien et cela m'est complètement indifférent, m'a-t-il répon-

du, en levant les épaules. Ce que je sais, c'est qu'on se bat et que je n'y suis pas. » Griesbach est militaire dans l'âme. Le comment et le pourquoi ne regardent pas le soldat, mais les diplomates. Quant à moi, je ne me suis jamais rompu la tête avec les questions politiques ; nous n'y pouvons rien comprendre nous autres femmes. Quant à la guerre, une fois la tourmente déchaînée, nous n'avons plus qu'à prier…

— Qu'elle s'abatte sur le voisin et non sur nous ; c'est certainement le plus simple.

⁂

Un ami… ou peut-être un ennemi, en tout cas quelqu'un de bien renseigné, vous avise que vous êtes trompée. Votre hypocrite de mari et votre évaporée d'amie se rient de vous — pauvre femme aveugle ! — et de votre candeur. J'ai mes raisons pour démasquer leur conduite. Je n'agis pas par amitié pour vous, car je suppose que cette révélation vous causera plus de peine que de joie ; peut-être suis-je un adorateur repoussé qui se venge. Il est naturel que vous exigiez une preuve sans laquelle vous ne sauriez ajouter foi à une lettre anonyme : ci-joint un billet perdu par la comtesse Griesbach.

Je trouvai, un beau matin de printemps, cette singulière lettre sur notre table, à déjeuner. Assis en face de moi, Frédéric dépouillait son courrier. Je lus et relus dix fois cette lettre. Le billet mentionné se trouvait à part sous enveloppe cachetée ; j'hésitais à l'ouvrir.

Je fixai les yeux sur Frédéric. Bien que plongé dans sa lecture, il dut sentir quelque chose de l'intensité de mon regard, car, il

laissa tomber son journal, et se tournant vers moi avec son sourire habituel :

— Qu'y a-t-il, Martha ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Je voudrais savoir si tu m'aimes encore ?

— Assurément, non… et cela depuis longtemps ; à vrai dire, je ne t'ai jamais aimée.

— Quant à cela, je n'en crois rien.

— Mais, Martha, tu es toute pâle… Une mauvaise nouvelle ?

J'hésitais… lui montrerais-je la lettre ? lirais-je d'abord le billet accusateur que je tenais encore fermé ? Mes pensées tourbillonnaient dans ma tête. Se pourrait-il ?… Mon Frédéric… mon ami… mon mari bien aimé… serait-il infidèle ?… Peut-être une surprise momentanée des sens… mais certainement rien de plus. N'y aurait-il point assez d'indulgence dans mon cœur pour oublier… pour pardonner… Oui, mais cette… fausseté ?… Et si vraiment, s'il me préférait cette sirène de Lori ?

— Mais parle donc… tu as l'air pétrifiée ; montre-moi cette lettre qui t'a tellement bouleversée.

Je lui tendis la feuille, mais je gardai le billet.

Il parcourut les lignes, poussa une imprécation de colère, et, se levant vivement :

— Quelle infamie ! Où est cette prétendue preuve ?

— La voilà, encore intacte. Frédéric, dis un seul mot, et je la jette au feu, sans la lire.

— Oh, ma bien-aimée ! (Il était près de moi, m'enlaçant de ses bras,) toi, mon bien le plus cher !... mais regarde-moi bien dans les yeux ; peux-tu douter de moi ? ma parole ne te suffit-elle pas ?

— Si ! dis-je, et je jetai le pli dans la cheminée ; mais il glissa à côté du foyer. Frédéric s'élança et le ramassa.

— Non... non !... il ne faut pas anéantir ce document ; je suis très désireux de le connaître... lisons-le ensemble... Je ne me souviens absolument pas d'avoir rien écrit à ton amie qui ait pu donner le moindre soupçon...

— Tu lui plais certainement, Frédéric... et tu n'aurais qu'à répondre à ses avances...

— Vraiment ? mais voyons ce billet. En effet, je reconnais mon écriture... Oh ! mais ce sont les lignes que tu me dictas pour Lori, il y a quelques semaines, lorsque tu t'étais blessée à la main :

« Lori, viens aujourd'hui à cinq heures ; je t'attends avec impatience. Martha (toujours invalide). »

— Celui qui a trouvé le billet n'a pas compris le sens de la parenthèse qui suit la signature. C'est un quiproquo vraiment comique. Heureusement que ce précieux document n'a pas été brûlé, il proclame mon innocence... à moins que tes doutes ne persistent encore.

— Ils étaient dissipés par ton seul regard, Frédéric... J'aurais été bien malheureuse, mais je t'aurais pardonné... Lori est très jolie... c'est une coquette... Dis-moi : ne t'a-t-elle jamais fait d'avances ? Tu me dis non. C'est ton droit et même ton devoir. Qu'il les ait acceptées ou non, un homme ne peut trahir une femme qui lui a offert ses faveurs.

— Ainsi, tu me pardonnerais un petit écart ; tu n'es donc pas jalouse ?

— Oh si ! Je le serais affreusement si je pouvais me figurer mon Frédéric aux pieds d'une autre femme, savourant les baisers de ses lèvres, n'ayant plus pour moi que de la froideur… oh ! ce serait terrible !… Mais jamais je ne pourrai croire à l'extinction complète de ton amour. Nos deux âmes sont trop unies… et cependant…

— Je te comprends… mais, ne crains pas que mon amour se refroidisse : nous sommes encore de trop jeunes mariés. Tout ce qu'il y a encore dans mes quarante ans, d'ardeur juvénile, est pour toi. Daus le monde entier, il n'y a pour moi qu'une femme, et c'est toi. Du reste, si je devais jamais rencontrer une tentation, je suis fermement décidé à la repousser. La sainteté du lien qui unit les époux est, à mes yeux, une chose trop belle pour la compromettre en cédant à un entraînement momentané. Tu as fait de moi, Martha, un homme si absolument heureux que je me sens au-dessus de ce qu'on appelle le plaisir, la jouissance, l'ivresse. Je suis comme un Crésus, je possède l'or et je dédaigne le cuivre.

Je l'écoutais parler avec volupté !

J'étais reconnaissante à l'auteur de la lettre anonyme de m'avoir procuré d'aussi douces émotions. Je transcrivis aussitôt, dans mon journal, les précieuses protestations de l'amour de Frédéric, et je les retrouve, sous la date du 1 avril 1865. Que tout cela est loin !

Frédéric était très monté contre le calomniateur anonyme ; il se promit de le découvrir et d'en faire bonne justice. Je sus son nom le jour même et les raisons qui l'avaient poussé.

Dans l'après-midi, j'allai trouver Lori. Je voulais l'avertir qu'elle avait un ennemi qui l'accusait à tort, et je me proposais de rire ensuite avec elle de la méprise qu'avait fait naître ce billet, dicté par moi à Frédéric.

Elle rit infiniment plus que je ne l'aurais cru.

— Cette lettre t'a donc vivement effrayée ?

— Horriblement ! Et cependant, pour un peu, je brûlais, sans le lire, le billet.

— La plaisanterie eût alors été tout à fait manquée.

— Quelle plaisanterie !

— Tu aurais peut-être pu croire que je te trompais vraiment. Mais, je profite de l'occasion pour te faire un aveu. Chez ton père… à ce dîner où je me trouvais à table à côté de Tilling, et où j'avais, sans doute, bu un peu trop de champagne, je lui ai vraiment offert mon cœur sur un plateau.

— Et lui… quel cas a-t-il fait de ton offre ?

— Lui ? Il m'a répondu qu'il t'aimait par-dessus tout… qu'il te demeurerait éternellement fidèle. Cette plaisanterie n'avait pour but que de te faire encore mieux apprécier ton phénomène de mari

— De quelle plaisanterie me parles-tu donc sans cesse ?

— Mais tu as bien deviné que c'est moi l'auteur de la lettre ?

— Toi ! mais non… je ne m'en suis pas doutée.

— Tu n'as donc pas lu la date au verso de la feuille : 1 avril ?

⁂

On croirait qu'il est un degré d'intimité que deux cœurs, absolument fondus en un seul, ne peuvent dépasser ; et cependant, il suffit, parfois, d'une circonstance extérieure pour les faire s'enlacer, se pénétrer, se confondre plus complètement encore. Telle fut pour nous la conséquence du poisson d'avril de Lori. Tel fut aussi le résultat d'une fièvre typhoïde qui, peu de temps après, me retint environ six semaines au lit. L'épreuve fut douloureuse, et cependant j'en ai gardé d'heureux souvenirs. Je ne sais si ce fut la crainte qu'il éprouva de me perdre qui me rendit encore plus chère à mon mari, ni si je vis, dans les soins qu'il me prodigua, comme une manifestation plus intense de sa tendresse ; ce qui est certain, c'est que pendant et après ma convalescence, je me sentis plus grandement encore, et plus sûrement aimée.

J'avais eu bien peur de mourir. Il m'en eût infiniment coûté de renoncer à une vie que je trouvais si belle. Je ne pouvais supporter l'idée de quitter Frédéric. Cette pensée me devenait plus douloureuse encore quand je songeais à la douleur qu'il éprouverait lui-même, en me perdant. Non, non, l'homme heureux ne peut mépriser la mort. Sous l'étreinte de la maladie, je pouvais me mettre à la place du soldat qui entend siffler les balles autour de lui, qui, lui aussi, aime la vie, et qui sait que sa mort va désespérer des êtres bien-aimés.

— Le soldat, au moins, a le sentiment de faire son devoir, me répondit Frédéric, lorsque je lui communiquai un jour cette réflexion ; le malade ne l'a pas. Mais quant à mourir avec indifférence, et surtout avec sérénité, je suis de ton avis : c'est impossible aux hommes heureux ; les désespérés seuls peuvent appeler la mort de tous leurs vœux.

Hors de danger, je savourai avec délices ma convalescence et mon rétablissement complet. Notre joie, à Frédéric et à moi, nous rappelait celle de notre réunion après la guerre du Schleswig-Holstein, mais avec un caractère un peu différent. Le bonheur nous avait alors surpris comme un coup de foudre ; cette fois, il s'était infiltré, goutte à goutte, dans nos cœurs.

Pendant ma maladie, mon père m'avait témoigné beaucoup de sollicitude ; il venait me voir tous les jours ; je savais, cependant, qu'il n'eût pas été inconsolable de ma mort. Il avait plus d'affection pour ses deux autres filles que pour moi, et ses prédilections étaient pour Otto. Mon second mariage, et surtout mes idées contraires aux siennes, avaient produit comme un refroidissement entre nous. Lorsque je fus complètement rétablie, il quitta Vienne pour Grümitz et m'offrit de l'y suivre avec Rodolphe ; mais, Frédéric ne pouvant m'accompagner, je préférai louer dans les environs, à Hietzing, une petite maison de campagne où il viendrait tous les soirs.

Toujours sous la conduite de tante Marie, mes sœurs allèrent à Marienbad. Lilli m'avait écrit de Prague : « Je dois t'avouer que Conrad ne m'est plus tout à fait antipathique. Si pendant les derniers cotillons il m'avait posé la grande question, je crois que je lui aurais répondu : « Qui » ; mais il n'a pas saisi le moment favorable. À notre départ, il a bien tenté une nouvelle proposition ; mais voilà ! j'avais changé d'humeur set il a encore essuyé un refus. J'en ai tellement pris l'habitude, qu'à son éternel : « Lilli, ne veux-tu pas être ma femme ? » ma langue répond mécaniquement, sans que ma volonté intervienne, : « Non, cela ne me va pas du tout. » Seulement cette fois j'ai ajouté : « Pose-moi la question de nouveau dans six mois. » Je vais bien me sonder

pendant tout l'été. Si je regrette son absence, si sa pensée, qui me poursuit maintenant nuit et jour, m'absorbe aussi à Marienbad, si, pendant les chasses d'automne, je ne ressens pas le coup de foudre… hé bien ! cet entêté de Conrad recueillera le fruit de sa persévérance. »

Je retrouve, de la même époque, la lettre suivante de tante Marie, la seule que j'aie conservée d'elle :

Ma chère enfant, cette campagne d'hiver a été terrible pour moi. Combien je souhaite que Lilli et Rosa se marient bientôt ! Ce ne sont pas les partis qui leur manquent, puisqu'elles ont bien distribué chacune, pendant le carnaval, une demi-douzaine de refus, l'éternel Conrad non compris. Les mêmes tribulations vont recommencer à Marienbad. Combien je préférerais rentrer à Grümitz ou revenir auprès de toi ; mais, hélas ! il me faut continuer, auprès de mes nièces, ce rôle si pénible et si ingrat de chaperon. Je suis bien heureuse de te savoir complètement rétablie. Maintenant que le danger est passé, je puis te dire combien nous avons été inquiets. Pendant quelque temps, les lettres de ton mari étaient désespérées ; il craignait, à chaque instant, de te voir mourir. Mais, Dieu merci ! la neuvaine que j'ai faite chez les Ursulines pour implorer ta guérison n'a pas été sans effet. Le bon Dieu te conservera à ton petit Roudi. Embrasse-le pour moi, et recommande-lui, de la part de sa vieille tante, d'être bien studieux. Je lui envoie deux livres : L'Enfant sage et son ange gardien et un recueil de Récits militaires. On ne saurait jamais inspirer assez tôt aux enfants le goût de ces choses-là. Ton frère Otto avait à peine cinq ans que je lui racontais déjà les exploits d'Alexandre le Grand, de César et d'autres conquérants fameux ; mais aussi, comme il a la passion de tout ce qui est héroïque ! J'ai

appris que tu passes l'été aux environs de Vienne au lieu d'aller à Grümitz : tu as grand tort ; l'air de Grümitz te conviendrait mieux que l'atmosphère poudreuse de Hietzing ; et puis, ton pauvre père va se trouver bien seul. Il me semble que tu négliges tes devoirs envers lui. Tilling pourrait aller, de temps en temps, passer une journée à Grümitz, et, d'ailleurs, crois-en mon expérience, il n'est pas bon pour des époux d'être toujours ensemble. Les mariages les plus heureux sont ceux où le mari et la femme se laissent une certaine liberté. Là-dessus, adieu ; ménage-toi bien pour éviter une rechute : pèse bien ce que je te dis au sujet de Hietzing. Que Dieu te garde ainsi que ton petit Roudi ; c'est le vœu sincère de ta tante.

Marie.

P.-S. — Puisque ton mari a des parents en Prusse — heureusement qu'il n'est pas aussi arrogant que ses compatriotes — demande-lui donc ce qu'on pense là-bas de la situation politique. On dit qu'elle est bien grave.

Cette lettre me rappela qu'il y a toujours « une situation politique ». Depuis plusieurs mois, je n'y avais plus pensé. Avant et après ma maladie, j'avais beaucoup lu les journaux ; mais je passais toujours les articles de fond. Depuis que je n'étais plus hantée par cette terrible inquiétude : « Aurons-nous la guerre ? » les commérages de la politique extérieure ne m'intéressaient plus. Le post-scriptum de ma tante m'invita à me renseigner sur la situation politique actuelle.

— Dis-moi donc, monsieur le Prussien — puisque tu es moins arrogant que tes compatriotes —, que signifie ce « bien grave » de

tante Marie ? Y a-t-il vraiment, actuellement, une situation politique ?

— Malheureusement, oui : il y a toujours une situation politique, comme il y a toujours une température ; et elles sont aussi trompeuses et changeantes l'une que l'autre.

— Voyons ! explique-moi… s'agit-il toujours de ces fameux duchés ?

— Oui. La population du Schleswig-Holstein veut se débarrasser de ces orgueilleux Prussiens, comme elle nous qualifie maintenant : « Plutôt Danois que Prussiens ! » c'est le mot d'ordre donné par les États du centre. Le chant national de la péninsule s'est enrichi de cette variante :

Peuples du Schleswig-Holstein
Issus d'une même face,
Flanquez les Prussiens à la porte !

— Et le duc d'Augustenbourg ? Ils l'ont toujours pour souverain, j'espère ? Frédéric, ne me dis pas qu'ils ne l'ont plus… puisque c'est pour soutenir les droits de ce prétendant légitime qu'a éclaté la guerre qui aurait pu me rendre veuve ! Laisse-moi la consolation de penser que cet indispensable personnage a été réintégré dans ses droits et règne sur la totalité du territoire ; j'insiste sur « la totalité », car elle constitue un ancien droit historique, garanti depuis plusieurs siècles, dont l'origine m'a donné assez de peine à débrouiller.

— Les revendications historiques n'ont plus cours, ma pauvre Martha, me répondit en riant Frédéric. Il n'est question du duc d'Augustenbourg que dans ses propres manifestes.

Àpartir de ce moment, je recommençai à suivre la politique et voici ce que j'appris :

Malgré le protocole signé lors de la paix de Vienne, rien n'était encore décidé. La question du Schleswig-Holstein avait passé par toutes sortes de phases, mais n'était pas encore réglée. Après le désistement du duc de Glücksbourg, les ducs d'Augustenbourg et d'Oldenbourg s'étaient empressés de réclamer auprès de la Diète. Le Lauenbourg avait témoigné le désir d'être incorporé à la Prusse, et personne ne savait ce que les alliés allaient faire des duchés.

« Ah ça ! que veut donc maintenant la Prusse ? » Telle était la question, grosse de menaces, que se posaient l'Autriche, les États secondaires et les duchés. Napoléon III conseille, disait-on, à la Prusse, l'annexion des duchés, sauf la partie nord du Schleswig, où l'on parle danois ; mais la Prusse n'y songe pas pour le moment. Le 22 février 1865, elle formule ses prétentions : Un corps d'armée prussien continuera à occuper le pays conquis. Hormis un contingent fédéral, les forces de terre et de mer seront mises à la disposition de la Prusse ; elle prendra possession du port de Kiel ; les postes et télégraphes dépendront de l'administration prussienne et les duchés feront partie du Zollverein.

Notre ministre Mensdorf-Pouilly prend très mal ces exigences. Les États du centre protestent aussi, je ne sais pourquoi, d'ailleurs. Ils demandent, à grands cris, que le duc d'Augustenbourg soit immédiatement mis en possession des duchés. L'Autriche veut aussi placer son mot, et, sans aucun ménagement pour les prétentions du duc d'Augustenbourg, elle admet l'établissement de la Prusse, Kiel, mais elle s'oppose au recrutement des matelots.

On continue à discuter sans relâche. La Prusse prétend que ses réclamations ne visent nullement une annexion. Sous réserve des conditions indiquées, le duc d'Augustenbourg peut entrer en jouissance de son droit héréditaire ; mais si ses légitimes prétentions sont méconnues ; la Prusse déclare, en grossissant la voix, qu'elle se trouvera dans la nécessité d'exiger davantage. On répond à ses menaces par des railleries. En Autriche, et dans les États du centre, l'opinion publique se monte contre la Prusse et surtout contre Bismarck. Le 27 juin, les États du centre proposent une enquête aux grandes puissances ; mais le procédé n'est pas dans les usages diplomatiques, les grandes puissances repoussent la motion, et continuent à négocier entre elles. Le roi Guillaume est à Gastein ; François-Joseph à Ischl ; le comte Blome fait la navette de l'un à l'autre, et l'on finit par se mettre d'accord sur certains points : la garnison des duchés sera moitié autrichienne, moitié prussienne ; conformément à son désir, le Lauenbourg sera incorporé à la Prusse ; comme compensation, l'Autriche recevra deux millions et demi d'indemnité.

Cette dernière clause ne me causa pas la moindre satisfaction patriotique. Quand bien même — et ce n'était pas le cas — cette somme insignifiante serait partagée entre les trente-six millions d'Autrichiens, quel avantage pourraient-ils en retirer ? La part qui me reviendrait, par exemple, compenserait-elle les centaines de mille florins que la guerre m'avait fait perdre ? Quel dédommagement offrirait-elle, surtout, à ceux qui pleurent quelque être chéri resté sur un champ de bataille ? Cependant, le traité signé le 14 août, à Gastein, me fit plaisir. Ce mot « traité » paraît si plein de promesses de paix ! Plus tard, j'ai compris que les traités n'ont vraiment d'autres résultats que de faire naître de nouveaux casus belli. Un des États trouve toujours l'occasion d'accuser

l'autre d'avoir violé le pacte, et les épées sortent de nouveau du fourreau.

Le traité de Gastein me rassura complètement. Le différend paraissait arrangé. Le général Gablenz — le beau général Gablenz aimé des femmes — fut nommé gouverneur du Holstein, et Manteuffel gouverneur du Schleswig.

Je dus renoncer à l'idée que je m'étais faite de l'indivisibilité des duchés, reposant sur les garanties données en 1460. Quant au duc d'Augustenbourg, il vint, une fois, dans le pays, se faire acclamer par ses partisans, mais Manteuffel lui signifia que, s'il s'avisait d'y reparaître sans autorisation, il le ferait carrément arrêter.

⁂

En dépit du traité de Gastein, la situation ne changeait pas. Mise en éveil par la lettre de tante Marie, je lisais maintenant tous les articles de fond des journaux, pour tâcher de me rendre compte du courant de l'opinion. Je pus suivre ainsi les différentes phases que subit cette question toujours « pendante » du Schleswig-Holstein. Je ne soupçonnais même pas la moindre possibilité d'une guerre : la diplomatie seule pouvait trancher ces points de détail litigieux. Je suivais avec curiosité plutôt qu'avec inquiétude la marche de l'affaire. Voici un extrait de mon journal de cette époque :

1 octobre 1865. La Diète de Francfort décide que le droit de la nation du Schleswig-Holstein de disposer librement d'elle-même, demeure entier. Le traité de Gastein est rejeté comme attentatoire à ce droit. Les représentants du peuple ne devront accorder

ni emprunts, ni impôts aux gouvernements qui voudraient imposer la politique d'oppression suivie jusqu'ici.

15 octobre. Le syndic de la couronne de Prusse est d'avis que les droits héréditaires du prince d'Augustenbourg sont annulés parce que le père de ce prétendant a, moyennant un million et demi d'écus danois, renoncé, pour lui et ses descendants, à toute prétention au trône.

Cette opinion prussienne est traitée d'outrecuidance. On ne parle plus que de « l'arrogance prussienne ». « Le roi Guillaume semble vouloir jouer au Victor-Emmanuel prussien ». « On prête à l'Autriche l'arrière-pensée de vouloir reconquérir la Silésie ». — « La Prusse fait la cour à la France »... et patati et patata... et les cancans et les commérages politiques d'aller leur train de cabinets en ministères, tout comme dans les cercles et les cafés de petites villes.

L'hiver rassembla de nouveau toute la famille à Vienne. Rosa et Lilli s'étaient beaucoup amusées à Marienbad et en Bohême ; mais ni l'une ni l'autre ne s'était fiancée. Les actions de Conrad étaient décidément en hausse. À l'époque de la chasse, il était venu à Grümitz, et, bien qu'aucune parole n'eût été échangée, Lilli et lui étaient parfaitement convaincus qu'ils finiraient par s'épouser.

Malgré les instances réitérées de mon père, je n'avais pas paru à Grümitz pendant la saison de la chasse. Frédéric n'avait pu obtenir de congé, et je n'avais pu me résoudre à me séparer de lui. D'ailleurs, je ne tenais pas à laisser trop longtemps Rodolphe en contact avec mon père : fils et petit-fils de soldat, il ne montrait déjà que trop de dispositions pour le métier militaire. Dans les

ouvrages scientifiques que nous lisions, avec plus de zèle que jamais, j'avais beaucoup appris au sujet de la puissance de l'hérédité. Les « dispositions innées » ne sont au fond que la tendance à reproduire des habitudes contractées par nos ascendants.

Àson anniversaire, mon père donna à l'enfant un très beau sabre.

— Mais tu sais bien, père, lui dis-je d'un air assez contrarié, que Rodolphe ne sera jamais soldat ; je te prie sérieusement de…

— Tu veux donc en faire une poule mouillée ? J'espère que tu n'y réussiras pas. Bon sang de soldat ne ment pas. L'enfant choisira lui-même sa carrière, et il n'en est pas de plus belle que celle que tu veux lui interdire.

— Marthe redoute pour Rodolphe les dangers de la guerre, ajouta tante Marie ; elle oublie que si son fils doit mourir jeune, la mort l'atteindra aussi bien dans son lit qu'au champ d'honneur.

— Tu crois alors, tante, que lorsque cent mille hommes tombent dans une guerre, il en aurait, dans le même temps, péri un aussi grand nombre, si la paix n'eût pas été troublée ?

— Ces cent mille hommes étaient précisément destinés à mourir à la guerre.

— Mais si les hommes étaient assez sages pour ne plus se battre ?

— La guerre ne peut disparaître ! s'écria mon père… Et la discussion recommença sur ce sujet. Je soutenais toujours les mêmes principes, appuyés sur les mêmes raisons, et mon père

toujours des principes opposés, soutenus par des raisons contraires.

Mon père avait ainsi, en faveur de la guerre, une série d'arguments qu'il était impossible d'entamer :

1 La guerre est d'institution divine ; voir les Saintes Écritures.

2 Il y a toujours eu des guerres ; donc il y en aura toujours.

3 Sans la guerre, qui décime de temps en temps la population du globe, celle-ci s'accroîtrait outre mesure.

4 Une paix continuelle amollirait, énerverait l'homme ; paix éternelle, décadence des mœurs !

5 La guerre est le meilleur moyen de tremper les caractères, d'entretenir l'esprit de sacrifice, de raviver les sentiments héroïques.

6 Il s'élèvera toujours des contestations entre nations. L'opposition des intérêts amènera toujours des conflits ; l'idée de paix perpétuelle est un non-sens.

Aucune de ces affirmations n'est défendable si on les examine de près. Cependant elles servent de retranchement successif au champion de la guerre, quand il se voit obligé d'évacuer une de ses positions.

Par exemple, si le défenseur de la guerre est acculé au point de ne plus pouvoir soutenir le n 4, et d'être obligé d'avouer que l'état de paix est plus digne de l'humanité, plus favorable à son bonheur, ainsi qu'à sa culture intellectuelle, il vous dira :

— Je concède que la guerre est un mal, mais c'est un mal inévitable, ainsi que le prouve le n 1.

Si on lui démontre que ce mal peut, au contraire, être évité par la confédération des États, par l'arbitrage international, etc., etc... il vous répondra :

— Soit ! on pourrait l'éviter, mais on ne le doit pas, car il y a le n 5...

Si l'avocat de la paix arrive à convaincre son adversaire que la guerre, au contraire, rend l'homme sauvage et féroce :

— Oui, concédera-t-il, mais il y a le n 3 ? Cet argument serait meilleur dans la bouche d'adversaires de la guerre, qui cherchent, pourtant, à lui trouver une explication rationnelle. Le souci d'éviter à l'humanité future les dangers de la disette n'entre pour rien dans la pensée des amis de la guerre.

Si l'homme avait vraiment à se préoccuper de parer à un excès de population, il aurait pour cela des moyens plus directs que la guerre. Cet argument ne porte que parce qu'il a une apparence scientifique, et semble procéder d'un sentiment très humanitaire. Comme il est beau de se préoccuper de nos chers arrière-neveux qui vivront dans quelques milliers d'années !...

Ce n 3 a souvent embarrassé les partisans de la paix : on connaît si peu les sciences naturelles et l'économie sociale, que l'on ignore, généralement, que l'équilibre entre les naissances et les décès se maintient de lui-même. La nature accroît la fécondité des espèces en raison directe des dangers qui les menacent. Après une guerre, le nombre des naissances augmente précisément pour compenser le surplus des décès. Il est également

constaté, qu'après une longue période de paix et de prospérité, le chiffre des naissances diminue. En tous cas, il est certain que, dans leurs déclarations de guerre, les rois et les gouvernements ne se préoccupent nullement de cette question d'excès de population.

— Accordé ! mais le n 1 ?

Et ainsi de suite, de sorte que le débat se poursuit indéfiniment. Le partisan de la guerre tient toujours bon : son raisonnement se meut dans un cercle où vous pouvez le poursuivre éternellement, sans l'atteindre.

Àcette époque, je ne me rendais pas aussi exactement compte de tout cela qu'aujourd'hui. Ce n'est que plus tard que je me suis habituée à suivre le développement d'une idée, dans ma propre tête aussi bien que dans celle des autres. Je sortais de ces discussions avec mon père fatiguée, épuisée ; je comprends maintenant que cette fatigue provenait de ce que mon adversaire m'obligeait à tourner toujours dans le cercle, sans pouvoir jamais l'y saisir. Sa conclusion, accompagnée d'un haussement d'épaules dédaigneux, était toujours : « Tu n'y entends rien. » et, il faut avouer — étant donné le sujet que nous traitions — que dans la bouche d'un général, s'adressant à une jeune femme, ce jugement pouvait paraître parfaitement juste.

⁂

1 janvier 1866. La famille se trouvait de nouveau réunie à la table de mon père, devant le punch et les crêpes traditionnels. En même temps que la Saint-Sylvestre, nous célébrâmes, ce soir-là, les fiançailles de Conrad et de Lilli. Au coup de minuit, mon entreprenant cousin passa son bras autour de la taille de Lilli et, lui

posant, à mon grand étonnement, un baiser sur les lèvres, lui demanda :

— Voudras-tu de moi, en cette année 1866 ?

— Oui, je veux bien, Conrad.

Là-dessus, les verres s'entre-choquèrent de tous côtés ; ce fut un échange sans fin de serrements de mains, d'embrassades, de souhaits de bonheur, de bénédictions : « — Vivent les fiancés ! — Je bois au bonheur de Conrad et de Lilli ! — Enfants, que Dieu bénisse votre union ! Toutes mes félicitations, cher cousin ! — Sois heureuse, chère sœur ! » etc., etc.

Chacun cédait à une douce émotion ; peut-être n'était-elle pas chez tous exempte d'envie, car l'amour — l'amour sanctionné par une union qui va procréer la vie — est le plus heureux, le plus enviable des incidents de l'existence. Pour moi, je ne pouvais éprouver aucun sentiment de jalousie ; ne possédais-je pas ce bonheur promis aux fiancés ?

Un doute me traversait plutôt l'esprit : — Lilli peut-elle espérer un bonheur aussi complet que celui que me donne Frédéric ? Conrad est sans doute charmant, mais il n'y a qu'un Frédéric au monde !

Mon père mit fin à ce tumulte de congratulations en frappant sur son verre, avec la bague qu'il portait au petit doigt, puis, se levant :

— Chers enfants !… cher amis ! L'année 1866 commence bien pour moi, puisqu'elle m'apporte, à sa première heure, la réalisation d'un désir bien cher : voir Conrad devenir mon gendre. Espérons qu'au cours de cette année Rosa rencontrera aussi celui

qu'elle attend, et que la cigogne n'oubliera pas de rendre visite à Frédéric et à Martha. Puisse cette année, cher docteur, vous amener beaucoup de malades, ce qui ne s'accorde guère avec les souhaits de santé si nombreux qui vont se formuler aujourd'hui. Et toi, chère Marie, puisses-tu, si toutefois cela concorde avec tes idées de prédestination, que je respecte absolument, gagner un gros lot à la loterie, obtenir une indulgence plénière ou toute autre chose qui te fasse plaisir. Je te souhaite à toi, Otto, beaucoup de succès dans tes examens, et toutes les vertus militaires et toute la science qui pourront, un jour, faire de toi l'ornement de l'armée et l'orgueil de ton vieux père. Quant à moi — auquel il faut bien aussi souhaiter quelque chose — comme je n'ai rien tant à cœur que la prospérité et la gloire de l'Autriche, puissé-je, au cours de cette nouvelle année, éprouver la grande joie de voir la Lombardie nous revenir, ou la Silésie replacée sous notre domination. Et qui sait ce qui peut nous être réservé de ce côté ? Il n'est point impossible, après tout, que nous reprenions à ces arrogants Prussiens cette province, arrachée, jadis, à Marie-Thérèse !...

Je me souviens que cette fin de toast jeta un grand froid. La Silésie ? la Lombardie ? Personne de nous n'éprouvait le moindre besoin de les voir incorporées à l'Autriche. Le souhait de mon père impliquait la guerre avec toutes ses angoisses... toutes ses horreurs ; il ne cadrait guère avec les sentiments de cette heure que rendait imposante l'engagement par lequel Conrad et Lilli venaient de fonder leur jeune foyer. Je me permis de répondre :

— Mais, père, c'est aussi le premier jour de l'an pour les Prussiens et les Italiens ; ne leur souhaitons pas de mal. Puissent tous les hommes, pendant cette année 1866, comme pendant les sui-

vantes, progresser dans l'union et la concorde, afin de vivre plus heureux.

Mon père haussa les épaules :

— Toujours les mêmes chimères !

Frédéric vient à ma rescousse.

— Le vœu exprimé par Martha n'a rien de chimérique ; sa réalisation nous est, au contraire, mathématiquement garantie. Depuis les âges les plus reculés, les hommes ont toujours progressé dans la concorde et dans le bonheur ; mais, d'une manière si lente, qu'une période de quelques années ne nous permet pas d'apprécier le progrès.

— Pourquoi alors, si vous croyez au progrès, vos plaintes sur la méchanceté, la folie, la férocité de l'homme, son retour vers la barbarie ?

— Parce que… (Frédéric, tirant un crayon de sa poche, traça sur un morceau de papier une ligne en spirale)… parce que la marche de la civilisation est très bien représentée par cette figure. Malgré les courbes qu'elle décrit en arrière, cette ligne avance d'une manière certaine. L'année qui commence peut fort bien être figurée par une de ces courbes rétrogrades, surtout si, comme on peut le craindre, elle amène une nouvelle guerre. Un pareil accident fait toujours, au point de vue moral et intellectuel, reculer la civilisation.

— Ce n'est pas là le langage d'un militaire, mon cher Tilling.

— Je ne parle que d'un principe général, cher beau-père ; il s'agit de savoir s'il est juste ou faux. Peu importe qu'il convienne

ou non à un militaire ; la vérité est « une » partout. Si un objet est rouge, faudra-t-il, en principe, dire qu'il est bleu parce que l'on porte un uniforme bleu ?… ou noir parce que l'on porte une soutane noire ?

— Une… quoi ?

Lorsqu'une discussion ne lui plaisait pas, mon père avait l'habitude d'affecter une certaine surdité ; il avait remarqué que peu de gens ont la patience de répéter toute leur phrase et qu'on préfère laisser tomber la conversation.

Dans la nuit, lorsque nous fûmes rentrés chez nous, je me mis à questionner mon mari :

— Qu'as-tu donc dit à père ?… Qu'il est possible que nous ayons encore la guerre ? Je ne te laisserai plus partir… entends-tu bien… je ne le veux pas !

— Que signifie, ma chère Martha, ce : « Je ne le veux pas ! » passionné ? Plus il y aurait de probabilités de guerre, moins il me serait possible de donner ma démission. Je l'aurais pu après le Schleswig-Holstein…

— Quel malheur que la maison Schmidt et fils…

— Mais, en ce moment, où s'amoncellent tant de nuages…

— Tu crois vraiment que…

— Je crois que ces nuages se dissiperont. Il est impossible que la Prusse et l'Autriche en viennent aux mains pour ces deux petits duchés ; mais il suffit que la menace de guerre existe pour que ma démission puisse être interprétée comme une lâcheté ; je suis sûr que tu le comprends.

J'étais bien forcée de me rendre à ces raisons, mais je me cramponnais de toutes mes forces à l'espoir que « ces nuages » se dissiperaient.

Àpartir de ce moment, je m'intéressai plus vivement encore à tous les détails de la politique. Je suivais avec anxiété les manifestations de l'opinion publique aussi bien dans les conversations privées que dans les journaux. « Armer, armer » était le mot d'ordre. La Prusse arme sous main — l'Autriche arme sous main. La Prusse prétend que nous armons, mais c'est faux ; c'est elle qui arme ! Elle proteste à son tour. Si nous armons, c'est parce que les autres arment. Qui nous dit, si nous désarmions, qu'ils en feraient autant ? Tel était le refrain que j'entendais bourdonner à mes oreilles.

— Mais pourquoi tout ce cliquetis d'armes si l'on n'a pas l'intention d'attaquer ? demandai-je un jour.

Àquoi mon père me répondit par le vieil adage :

— Si vis pacem, para bellum. Nous n'armons que par précaution.

— Et les autres ?

— Oh ! eux, c'est pour nous tomber dessus.

— Ils disent également que c'est pour se mettre en garde contre nos agressions.

— C'est un mensonge.

— Mais eux aussi prétendent que nous agissons avec fausseté.

— C'est un prétexte qu'ils donnent à leurs armements.

Ainsi toujours le même cercle vicieux. Des deux côtés le même manque de sincérité. Il est impossible que deux puissances qui désireraient toutes deux la paix pratiquent ce système d'armements à outrance. Ah ! il n'y a pas que les augures — les diplomates aussi le savent ce qui se cache derrière les cérémonies, et sous les discours officiels.

Les préparatifs d'armement continuèrent pendant les premiers mois de l'année. Le 12 mars, mon père arriva tout rayonnant chez moi :

— Hurrah ! s'écria-t-il, j'apporte de bonnes nouvelles.

— On désarme ?

— Allons donc ! au contraire ! Il y a eu hier réunion du grand conseil de guerre… nous possédons un effectif inouï… Les Prussiens n'ont plus qu'à se cacher ! Nous pouvons, sur l'heure, mettre 800 000 hommes sous les armes, et Benedeck, notre tacticien le plus consommé, aura le commandement en chef avec des pouvoirs illimités. Je te le dis en toute confiance, mon enfant : la Silésie est à nous quand nous le voudrons.

— Grand Dieu ! m'écriai-je avec désespoir, se peut-il que la guerre éclate de nouveau ! Mais qui peut pousser à ce point l'ambition… l'esprit de conquête…

— Calme-toi, mon enfant ; nous ne sommes ni ambitieux ni avides de conquêtes. Nous voulons, — le gouvernement veut la paix ; il en a maintes fois donné l'assurance. Le chiffre colossal de nos troupes ne peut que tenir en respect les autres puissances. La Prusse, la première, mettra les pouces, et ne le prendra plus de si haut. Nous avons encore, Dieu merci ! notre mot à dire dans l'af-

faire du Schleswig-Holstein, et nous ne supporterons jamais que l'autre grand État de la Confédération prenne en Allemagne une position prépondérante. Il y va de notre honneur, de notre prestige, peut-être même de notre existence. Tu ne comprends pas cela ? Ce n'est, au fond, qu'une lutte pour l'hégémonie. De fait, nous nous soucions fort peu de ce petit Schleswig. L'important (et c'est ce qu'a mis en lumière le rapport du conseil de guerre), l'important est de savoir qui — du descendant des petits ducs de Brandebourg, ou de celui des chefs du Saint-Empire — doit prendre le premier rang et dicter des conditions à l'autre. Je crois au maintien de la paix ; mais si, cependant, la Prusse persiste dans ses arrogantes prétentions et rend la guerre inévitable, je suis fermement convaincu que la victoire nous est assurée ; nous retirerons de si grands avantages d'une guerre, qu'il est presque à souhaiter qu'elle éclate.

— Tu le souhaites bien certainement, et tout le conseil de guerre avec toi !... Il vaudrait mieux, alors, ne pas jouer ainsi le peuple et les partisans de la paix, en leur affirmant que ces armements, ces augmentations d'effectifs, ces demandes de crédits ne sont faits qu'en vue de la paix. Si vous voulez montrer les dents et serrer les poings, n'ayez pas, au moins, la bouche pleine de paroles menteuses. Si vous êtes si impatients de vous battre, ne vous donnez pas l'air de mettre la main à la garde de votre épée par pure prudence !...

Je continuai à parler ainsi, longtemps, d'une voix tremblante, avec une émotion croissante, sans que mon père, stupéfié, essayât même de me répondre. Finalement, je fondis en larmes.

⁂

Puis, ce furent des alternatives d'espérance et d'angoisse. On entendait un jour : « La paix est assurée ; » et le lendemain : « La guerre est inévitable. » Cette dernière opinion était la plus générale. L'expérience a prouvé, qu'en pareil cas, lorsque l'idée de guerre a, une fois, été émise, elle peut être plus ou moins débattue, mais elle finit toujours par l'emporter.

J'inscrivais soigneusement, dans mon journal, toutes les phases du débat, ce qui me permit de bien comprendre les moindres incidents politiques qui amenèrent cette terrible guerre de 1866. Sans ces notes, je n'aurais pas moi-même mieux compris les événements d'alors, que les contemporains ne comprennent, d'ordinaire, un fait historique. La majeure partie d'un peuple ne sait ni comment, ni pourquoi une guerre arrive. Elle couve, elle éclate et, quand elle est là, on ne songe plus à s'informer des menus intérêts ou des simples divergences d'opinions qui ont suffi à la produire. On ne pense plus qu'aux graves événements qu'elle fait surgir. La campagne terminée, on ne se souvient que des angoisses et des deuils qu'elle a coûtés, ou des triomphes et des avantages qu'elle a procurés. Si, plus tard, quelqu'un désire connaître les raisons politiques qui ont fait naître le conflit, il lui faut consulter des publications savantes, écrites après coup : la tradition s'éteint vite.

Le 24 mars, la Prusse lance une circulaire dans laquelle elle se plaint de nos armements menaçants. Pourquoi donc ne désarmerions-nous pas, si nous n'avons pas d'intentions agressives ? Mais comment désarmer lorsque la Prusse met en état de défense toutes les forteresses de la Silésie, et mobilise, le 28 mars, deux corps d'armée ?

31 mars. Dieu soit loué ! L'Autriche dément les bruits d'armements secrets qui circulent : elle affirme n'avoir aucune intention d'attaquer la Prusse, et demande, en conséquence, que celle-ci arrête ses préparatifs de guerre.

La Prusse répond qu'elle ne songe nullement à prendre l'offensive contre l'Autriche ; mais, qu'en face des armements de celle-ci, elle se voit obligée de prendre elle-même des mesures défensives.

Le dialogue continue sur ce ton :

— Tes armements sont offensifs.

— Les miens ne sont que défensifs.

— Puisque tu armes, je dois armer.

— Armes-tu ? Alors j'arme aussi !

— Armons donc, armons sans relâche !

Et les journaux montent les esprits. Les faiseurs d'articles de fond attisent le feu, excitent, diffament. On fait paraître de nouvelles publications sur la guerre de Sept ans, dans le but avoué de raviver l'ancienne haine.

Échange continu de notes diplomatiques. Le 7 avril, l'Autriche dément toujours, officiellement, ses armements, mais reproduit la récente déclaration de Bismarck disant à Karolyi qu' « on ferait, au besoin, fort peu de cas du traité de Gastein ». Que signifient, alors, les traités, si leur observation dépend uniquement du bon vouloir des contractants, et n'est nullement assurée par une autorité supérieure ?

Le 15 avril, la Prusse répond à cette note que l'accusation est dénuée de fondement ; elle persiste à voir la justification de ses propres armements dans la façon dont l'Autriche a garni ses frontières. Si l'Autriche n'a pas d'intentions agressives, qu'elle prenne l'initiative du désarmement.

Le cabinet de Vienne répond : « Nous sommes prêts à procéder au désarmement à partir du 23, si la Prusse s'engage à en faire autant, à la même date. »

La Prusse y consent. Quel soulagement ! Malgré tant de menaces, la paix sera donc maintenue ! Je m'empressai de noter cette bonne nouvelle.

Trop tôt, hélas ! De nouvelles complications se présentent : l'Autriche déclare qu'elle veut bien désarmer dans le Nord, mais qu'elle ne peut le faire dans le Sud, à cause de l'attitude de l'Italie.

Àcela la Prusse répond : « Si l'Autriche ne désarme pas complètement, nous demeurons sur le pied de guerre. »

L'Italie intervient à son tour. Elle affirme n'avoir pas la moindre pensée d'agression, mais se voit, après les dernières déclarations de l'Autriche, dans la nécessité d'armer, elle aussi.

Voici donc le chant de défensive entonné à trois voix.

Je me laisse, en quelque sorte, assoupir par cette mélodie. Aucune puissance n'osera commencer. La guerre n'est vraiment pas possible. Chacun cherche à se mettre sur ses gardes, mais cela ne peut menacer la paix.

Quelle illusion ! En dehors de l'offensive directe, il y a tant de manières d'amener les hostilités ! Il y a l'ingérence et les récla-

mations au sujet d'une province en litige que l'on peut repousser comme injustes. Il y a les anciens traités que l'on peut toujours déclarer violés et qu'il faut défendre par les armes. Il y a surtout « l'équilibre européen » que menacerait l'extension exagérée de l'un ou l'autre État, danger qui réclame une intervention énergique.

Àpartir de ce moment, les événements se précipitent : l'Autriche prend résolument parti pour l'Augustenbourg. La Prusse voit dans cette attitude une violation du traité de Gastein, et une intention formelle d'hostilités. Les armements sont poussés à outrance ; la Saxe arme à son tour. L'excitation s'exaspère : la guerre est imminente !... la guerre est imminente ! Pour moi, je me sens comme sur une mer démontée, sous la menace d'une tempête.

Bismarck est actuellement l'homme le plus détesté de l'Europe entière. Le 7 mai, il faillit être victime d'une tentative d'assassinat. L'auteur, Blind, espérait-il, par ce meurtre, conjurer la tempête ? Le succès de sa tentative l'eût-il, en effet, conjurée ?

Nous reçûmes de Berlin des lettres de tante Cornélie, où elle nous disait qu'en Prusse, on ne souhaitait pas du tout la guerre ; le plus complet désarroi y régnait, au contraire, dans la sphère politique et dans l'opinion. Bismarck n'était pas moins antipathique dans son propre pays que chez nous. Le bruit courait que la landwehr refuserait de marcher pour cette « guerre fratricide ». On assurait que la reine Augusta se serait jetée aux pieds du Roi pour le supplier de s'y opposer. Combien j'aurais voulu m'agenouiller à côté d'elle, et entraîner toutes les femmes d'Autriche ! Oh oui !... La paix !... la paix devrait être l'unique but des efforts de toutes les femmes ! Ah ! si notre noble Impératrice

s'était aussi jetée aux genoux de l'Empereur pour le supplier, les mains jointes, et les larmes aux yeux, de désarmer !... Peut-être l'Empereur eût-il imposé sa volonté de maintenir la paix... Mais la pression de l'opinion publique, de cette opinion que façonnent, dirigent, excitent les hâbleurs, les braillards, les donneurs de conseils, et surtout les journalistes... un homme, fût-il sur le trône, ne peut, à lui seul, lui résister.

⁂

Le 1 juin, la Prusse déclare, devant la Diète, qu'elle est prête à désarmer sur-le-champ, si l'Autriche et la Saxe donnent l'exemple. Par contre, le cabinet de Vienne accuse nettement la Prusse de méditer depuis longtemps une agression contre l'Autriche ; il est donc décidé à demander à la Confédération de prendre en main la solution de l'affaire des duchés, et de convoquer les États du Holstein.

La Prusse proteste contre cette violation du traité de Gastein ; ce serait en revenir au traité de Vienne, c'est-à-dire au régime du condominium. Dans ce cas, en échange du droit qu'elle ne conteste point à l'Autriche d'occuper le Schleswig, la Prusse s'arroge celui de prendre possession du Holstein, et d'emblée, elle le fait occuper par ses troupes. Le général Gablenz se contente de protester, et se retire.

Bismarck avait, préalablement, lancé une circulaire, dans laquelle il disait : « Nous n'avons trouvé à Vienne aucun esprit de conciliation. Il est même revenu aux oreilles du Roi... que Le cabinet autrichien veut, à tout prix, la guerre, confiant qu'il est dans la victoire, et espérant, au moyen de l'indemnité de guerre

qu'on imposerait aux Prussiens, se tirer des embarras financiers au milieu desquels il se débat. »

Le 9 juin, la Prusse conteste à la Diète le droit de trancher la question du Holstein. Elle présente le projet d'une nouvelle Confédération dont seraient exclus les Pays-Bas et l'Autriche.

La presse se déclare franchement pour la guerre, et, comme l'exige le vrai patriotisme, se déclare convaincue de la victoire : la possibilité d'une défaite ne doit même pas effleurer l'esprit de tout loyal sujet que son prince ou la patrie appellent aux armes. Plusieurs articles de journaux parlèrent déjà de l'entrée solennelle de Benedeck à Berlin, et du pillage de la ville par les Croates. Certains demandèrent même que la capitale de la Prusse fût complètement rasée. « Saccager, raser une ville, passer ses habitants au fil de l'épée », autant d'expressions qui jurent avec l'état actuel de la conscience de l'humanité. L'enfant, l'adolescent trouve, dans ses livres d'histoire, ces énormités, qui, plus tard, reviennent tout naturellement sous sa plume, quand il écrit un livre ou un article.

Il n'est pas de mots assez forts pour dire notre mépris de l'ennemi. Les soldats prussiens sont appelés apprentis-tailleurs. On reproduit partout la gasconnade, attribuée au général adjudant comte Grünne. « Nous renverrons ces Prussiens chez eux à coups de pied. » C'est la manière de rendre une guerre populaire : ces choses-là fortifient la confiance nationale.

L'Autriche réclame l'intervention de la Confédération au sujet des procédés de la Prusse dans le Holstein, et la mobilisation des troupes fédérales. Le 14, cette motion est mise aux voix, et repoussée par neuf voix contre six.

⁂

C'en est fait !... Les ambassadeurs ont reçu leurs passeports. Le 16 juin, la Diète requiert l'Autriche et la Bavière de marcher au secours de la Saxe et du Hanovre attaqués par la Prusse.

Le 18, paraît le manifeste de la Prusse, en même temps que celui de l'Empereur d'Autriche, et la proclamation de Benedeck à ses troupes. Le 22, le prince Frédéric-Charles lance un ordre du jour ; les hostilités sont ouvertes. Voici ces quatre documents :

Proclamation du roi Guillaume :

Ne pouvant oublier que ses princes ont jadis régné sur l'Allemagne, l'Autriche ne sait voir dans la jeune Prusse qu'un ennemi et un compétiteur. Elle cherche à la combattre dans toutes ses aspirations, persuadée que les intérêts des deux pays sont contradictoires. L'Autriche veut aujourd'hui affaiblir, anéantir, déshonorer sa rivale : elle viole les traités. Nous nous voyons, en Allemagne, environnés, de toutes parts, d'ennemis, dont le mot d'ordre est l'humiliation de la Prusse. Jusqu'au dernier moment, j'ai cherché les voies d'une entente cordiale... L'Autriche s'est refusée à me suivre dans cette voie.

L'empereur François-Joseph dit à son tour :

Les derniers événements ont montré d'une manière irréfutable que la Prusse est décidée à remplacer le droit par la force ; elle a, par là, rendu inévitable cette guerre néfaste d'Allemands contre Allemands. Que la responsabilité des malheurs qui vont fondre sur le pays retombe sur ceux qui les auront provoqués. Ils ue sauraient oublier qu'ils auront à en rendre compte devant le tribunal de l'histoire et devant le trône du Dieu tout-puissant.

C'est toujours l'autre qui souhaite la guerre ; c'est toujours l'autre qui substitue la violence à l'équité ! Cette guerre était donc néfaste parce que les Allemands y combattaient contre des Allemands. C'est bien ; car voilà déjà un point de vue plus élevé qui place, au-dessus du Prussien et de l'Autrichien, la conception plus haute de l'Allemand ; encore un pas, et l'on arrive à la notion d'une unité supérieure qui condamnera comme fratricide toute guerre d'homme à homme. Mais le tribunal de l'histoire ? Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? L'histoire n'a-t-elle pas toujours glorifié le succès ? La gent des scribes historiographes ne s'est-elle pas, de tout temps, prosternée devant le vainqueur ? Ne l'a-t-elle pas toujours acclamé comme l'apôtre d'une idée civilisatrice ? En appeler au tribunal du Dieu tout-puissant ? Mais ce Dieu nous est représenté comme l'arbitre suprême des batailles ! C'est sa volonté qui décide des guerres et de leur issue. Contradiction sur contradiction ! Il n'en pourrait être autrement là où la vérité se dissimule sous l'hypocrisie ; là où l'on essaye de représenter comme également saints deux principes inconciliables : la guerre et la justice, la haine nationale et l'amour du prochain.

Benedeck s'adresse à nos troupes en ces termes :

Nous allons nous trouver en présence d'une force militaire composée de deux éléments : la troupe de ligne et la landwehr ; la première formée de jeunes gens inaccoutumés aux fatigues et aux privations, n'ayant jamais fait de campagnes sérieuses ; la seconde contenant des éléments peu sûrs. La partie de la population qui la compose ne cache pas son mécontentement, et serait plus disposée à renverser son gouvernement qu'à marcher contre nous. Par suite d'une longue période de paix, la Prusse n'a pas un

général ayant fait ses preuves sur les champs de bataille. Vétérans du Mincio et de Palestro ! je ne doute pas que, sous la conduite de vos vieux chefs expérimentés, vous ne teniez à honneur de ne pas laisser le moindre avantage à un tel adversaire. L'ennemi se targue hautement de la supériorité de son fusil à aiguille ; mais je veux croire qu'avec vous il n'en retirera pas grand profit. J'espère que nous ne lui laisserons pas le temps de s'en servir ; nous fondrons sur lui avec la baïonnette et la crosse. Aussitôt qu'avec l'aide de Dieu nous l'aurons mis en déroute, nous le poursuivrons l'épée dans les reins, et, en pays ennemi, vous pourrez vous reposer et recevoir les dédommagements que mérite une armée victorieuse.

Enfin, le prince Frédéric-Charles disait :

Soldats ! La perfide Autriche a, depuis quelque temps déjà, au mépris de l'alliance, et sans aucune déclaration de guerre préalable, violé les frontières de la Prusse dans la Haute-Silésie. J'aurais pu, de mon côté, franchir les frontières de la Bohême, mais je ne l'ai pas voulu. J'ai fait remettre aujourd'hui la notification qu'il convient. Aujourd'hui même, nous allons passer sur le territoire ennemi, afin d'épargner l'invasion à notre propre pays. Que Dieu nous guide ! C'est en lui que nous nous confions, en lui qui règne sur le cœur de l'homme aussi bien que sur le destin des peuples et l'issue des batailles. N'est-il point dit dans les saintes Écritures : « Tournez vos cœurs vers Dieu et vos poings vers l'ennemi. » Dans cette guerre, il s'agit, vous le savez, des intérêts les plus sacrés de notre chère Prusse, de son existence elle-même. L'ennemi ne cache pas son désir de l'annihiler. Serait-ce en vain que le sang de nos pères aurait été versé sous Frédéric le Grand et que, tout dernièrement, le nôtre aurait coulé à Duppel et à Al-

sen ? Nous entendons maintenir l'intégrité de la Prusse, et, par nos victoires, rendre notre patrie plus forte et plus puissante. Nous nous montrerons dignes de nos pères. Nous nous confions en ce Dieu qui leur fut propice. Puisse-t-il nous favoriser et bénir les armes de la Prusse ! Et maintenant… en avant, avec notre vieux cri de guerre : « Avec Dieu pour le Roi et pour la patrie ! Vive le Roi ! »

04

Le voilà donc de nouveau déchaîné sur le pays, ce fléau, et comme toujours, accueilli avec enthousiasme.

Quelque temps avant la déclaration de guerre, Frédéric avait été envoyé en Bohême. À ce moment, je croyais une solution pacifique encore possible. L'adieu déchirant qui précède un départ pour la guerre me fut donc épargné. J'étais déjà seule, depuis quelques jours, lorsque mon père m'apporta, triomphant, la nouvelle : « Nous y voilà ! »

J'attendais cette décision, comme un criminel attend, dans sa cellule, la lecture de sa sentence de mort.

Je baissai la tête et ne répondis rien.

— Aie bon courage, mon enfant, continua mon père ; la guerre ne se prolongera pas ; dans quelques jours, nous serons à Berlin. De même qu'il est revenu du Schleswig-Holstein, ton mari reviendra de Prusse, couvert de nouveaux lauriers. Il lui est peut-être pénible, étant d'origine prussienne, de se battre contre les Prussiens ; mais, depuis qu'il a pris du service en Autriche, il

nous appartient corps et âme… Ah ! ces Prussiens ! ces arrogants Prussiens ! ils veulent nous exclure de la Confédération ; ils s'en repentiront. Lorsque nous aurons repris la Silésie et que les Habsbourg…

D'un mouvement de main, j'arrêtai mon père et le priai de me laisser seule. Il dut croire que j'éprouvais le besoin de pleurer, et, comme il détestait les scènes d'attendrissement, il accéda à mon désir et sortit.

Je ne pleurai pas. Il me semblait avoir reçu un coup violent sur la tête. La respiration saccadée, le regard fixe, je demeurai, un instant, immobile ; puis, me dirigeant vers mon bureau, j'ouvris mon journal et j'écrivis :

La sentence de mort est prononcée : des milliers d'hommes vont mourir. Frédéric sera-t-il du nombre ? dans ce cas, je mourrai aussi… Oh ! que ne suis-je déjà morte !

Le même jour, je reçus de Frédéric les quelques lignes suivantes :

Chère femme, sois forte. Nous avons été trop heureux ! C'est fini ! Si l'arrêt prononcé pour tant d'autres mous atteint aussi, du moins notre bonheur passé ne peut-il nous être ravi. Nous rencontrerons probablement aujourd'hui les Prussiens. Il est possible que je reconnaisse parmi eux quelques-uns de mes anciens compagnons d'armes de Duppel et d'Alsen ; peut-être mon petit cousin Gottfried. Nous marchons sur Liebnau, avec l'avant-garde du comte Clam-Gallas, À partir d'aujourd'hui je n'aurai plus le loisir de t'écrire, n'attends plus de lettres. Peut-être pourrai-je t'adresser encore, de temps en temps, une ligne, mais, n'y compte pas. Je voudrais trouver un mot… un seul… dans le cas où ce dût

être le dernier, qui pût contenir et t'exprimer tout mon amour, et je ne trouve que ce mot : « Martha ! » Tu sais tout ce qu'il signifie pour moi.

Conrad Althaus dut aussi marcher. Il rayonnait d'ardeur guerrière et sa haine du Prussien était assez forte pour qu'il partit avec enthousiasme. L'adieu lui fut cependant pénible.

Son autorisation de mariage n'était arrivée que deux jours avant l'ordre de départ.

— Ô Lilli ! Lilli ! lui dit-il d'un ton navré, pourquoi as-tu tardé si longtemps ? qui sait si je reviendrai !

Ma pauvre sœur se repentait ; elle éprouvait maintenant un amour violent pour celui qu'elle avait si longtemps évincé. Quand il fut parti, elle se jela en pleurant dans mes bras.

— Pourquoi n'ai-je pas dit « oui » plutôt, je serais aujourd'hui sa femme.

— La séparation n'en eût été que plus douloureuse pour toi, ma pauvre Lilli !

Elle secoua la tête. Je compris mieux qu'elle, peut-être, ce qui se passait dans son cœur. Être obligés de se séparer, sans certitude de se revoir..., et sans avoir connu livresse suprême... Oui ! cela doit rendre encore plus amère la tristesse de l'adieu.

Mon père, mes sœurs et tante Marie s'établirent à Grümitz ; je me décidai aisément à les suivre avec mon fils. Frédéric absent, mon foyer me semblait mort : il m'eût été impossible d'y demeurer seule. Je me sentais aussi veuve que si la déclaration de guerre eût été la nouvelle de la mort de Frédéric.

Quelquefois, cependant, une lueur me traversait l'esprit : « Il vit et il pourrait revenir ! » Mais aussitôt l'horrible vision reprenait le dessus : « S'il est frappé mortellement ? Peut-être, en cet instant, il râle et se tord dans d'intolérables souffrances… il agonise dans un fossé… Des caissons d'artillerie roulent sur son corps. Les hommes chargés de déblayer le champ de bataille, le découvrant inanimé, raidi, le croient mort, et l'enfouissent, vivant, avec les autres… Il revient à lui et… »

Je sortais de ces rêveries en poussant un cri.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Martha ? me demandait alors mon père, d'un ton de reproche. Tu perdras la raison si tu ne chasses pas tes idées noires. Pourquoi toujours ces sottes visions ?

J'avais souvent laissé paraître mes angoisses, et cela révoltait mon père.

— C'est coupable, c'est insensé, reprenait-il. Tu forges des drames à plaisir. On ne laisse pas sur le champ de bataille un officier du grade de ton mari. D'ailleurs, il ne faut pas penser à ces choses-là… c'est un péché !… c'est profaner la guerre que de s'arrêter à ces misérables détails, au lieu de ne voir que la grandeur de l'ensemble…

Oui, oui… ne pas penser, c'est ce que l'homme a toujours fait en face de la souffrance humaine. C'est sur ce principe qu'a toujours reposé la barbarie.

Le docteur Bresser avait volontairement pris du service dans une ambulance. J'avais eu aussi l'idée de partir comme infirmière. Je n'aurais pas hésité si j'eusse été certaine de me trouver

à proximité de Frédéric et de pouvoir le soigner, s'il était blessé ; mais en soigner d'autres ?... Non, j'aurais manqué des forces et du dévouement nécessaires. Voir agoniser et mourir ; entendre les gémissements de milliers de blessés sans pouvoir Les secourir ; affronter tant de cris, de souffrances et d'horreurs ; m'exposer moi-même, sans être sûre de pouvoir assister Frédéric, non, je n'en avais pas le courage. Mon père m'assura d'ailleurs que je n'aurais pas été admise, ce service n'étant confié qu'aux ambulanciers ou aux sœurs de charité.

— La seule chose que vous puissiez faire, nous dit-il, c'est de confectionner de la charpie et des bandes de pansement pour les sociétés patriotiques de secours aux blessés. Oui, voilà la tâche qui convient à mes filles : je les prie d'y apporter tout leur zèle, et je les bénis d'avance pour ce qu'elles auront fait.

Et ce fut, en effet, à cette occupation que nous consacrâmes bien des heures de nos journées. Rosa et Lilli s'y livraient avec une douce émotion. À la vue des moelleux paquets de charpie et des sacs de bandes correctement roulées, mes sœurs éprouvaient des sensations de sœurs de charité ; elles croyaient entendre les soupirs de soulagement et rencontrer les regards reconnaissants des malheureux soulagés par elles.

Elles en arrivaient presque à se faire de l'état de blessé une idée qui ne manquait pas de charme. Elles se représentaient les soldats ayant eu la chance de survivre au combat, allongés sur de bons lits bien propres, soignés et choyés jusqu'à leur complète guérison ; elles les sentaient bercés par un délicieux et inconscient demi-sommeil dont ils ne se réveillaient que pour saisir la réalité de leur complet rétablissement et de leur prochain retour dans leurs foyers.

Mon père les entretenait, d'ailleurs, dans ces sentiments, naïfs.

— Bravo, bravo, fillettes ! toujours zélées à travailler pour nos vaillants soldats. Je puis vous parler par expérience du bien que fait un bon petit paquet de charpie sur une blessure… Lorsque je reçus à Palestro cette décharge dans la jambe… etc. etc.

Pour moi, je soupirais et ne répondais rien. Je connaissais d'autres histoires de blessures que celles qu'il plaisait à mon père de raconter, et qui ressemblaient à la réalité comme la vie des bergers ressemble aux peintures de Watteau.

La Croix-Rouge ! Je savais sur quel sentiment d'immense, de douloureuse pitié repose cette institution.

J'avais pris un vif intérêt à ses réunions tenues à Genève ; j'avais lu l'écrit de Dunant, qui en a été le point de départ et qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'un cri de douleur et de compassion.

Ce noble Genevois, après avoir courageusement payé de sa personne sur le champ de bataille de Solférino, a raconté au monde ce qu'il y avu : un nombre colossal de blessés abandonnés cinq, six jours, sans secours aucun. Il eût voulu les secourir tous, mais que pouvait-il devant l'immensité de cette détresse ? Il a vu des malheureux auxquels une goutte d'eau, un morceau de pain auraient sauvé la vie ; il en a vu qui, respirant encore, furent précipitamment enterrés ! Il dénonça aussi l'insuffisance des ressources dont dispose le service des ambulances.

L'Autriche n'avait pas encore adopté la Convention de Genève. Pourquoi ? Parce que toute idée nouvelle, même la plus simple, la plus bienfaisante, doit lutter, toujours, contre l'inertie, la sainte

routine ! On disait : « L'idée est très belle, mais impraticable. » J'avais souvent entendu répéter à mon père cet argument, émis par plusieurs délégués, lors de la Conférence de Genève, en 1863 : — Impraticable, car les corps militaires ne peuvent accepter de coopération privée sur le champ de bataille. Et, d'ailleurs, aurait-on des garanties suffisantes contre l'espionnage ? — Et la question de dépense ? les frais de la guerre ne sont-ils pas déjà assez considérables ? Tous ces ambulanciers volontaires seront une charge pour l'intendance, ou, si l'on admet que ce corps d'ambulanciers s'approvisionne directement dans le pays occupé, n'en résultera-t-il pas, pour l'intendance, une concurrence regrettable, un renchérissement inévitable des denrées ?

Ôsagesse administrative — si scientifique, si débordante de prudence et — si profondément bête !

La première rencontre eut lieu le 25 juin à Liebenau, en Bohême. Mon père nous apporta cette nouvelle avec son air triomphant habituel :

— Voilà un superbe début ! On voit que le Ciel est avec nous. Îl est bon que ces fanfarons de Prussiens aient tout d'abord à lutter contre notre glorieuse « Brigade de fer » ; vous savez : la brigade Poshacher, qui a si vaillamment défendu Königsberg en Silésie… elle leur en fera voir !

(On apprit par le courrier suivant qu'après un engagement de cinq heures, cette brigade, qui se trouvait avec l'avant-garde de Clam-Gallas, s'était retirée sur Podol. J'ignorais que Frédéric en fît partie et je ne sus que plus tard aussi l'attaque de Podol, dans la même nuit, par le général Horn et le combat livré au clair de lune.)

— Le début des hostilités, continua mon père, est encore meilleur dans le sud que dans le nord. Nous avons remporté à Custozza une brillante victoire. Je l'ai toujours dit : la Lombardie nous reviendra. Je regarde la guerre comme terminée. Maintenant que nous sommes venus à bout des Italiens, qui avaient une armée solide et disciplinée, nous n'aurons pas beaucoup de mal avec ces apprentis-tailleurs… Cette landwehr, non, c'est d'une impudence !… Il faut vraiment toute la fatuité prussienne pour songer à tenir tête avec cela à de véritables troupes. On arrache à leur métier des gens qui ne sont pas entraînés et ne pourront jamais lutter contre des soldats aguerris ! Écoutez les bonnes nouvelles que donne la Gazette de Vienne, dans sa correspondance du 24 juin :

« Dans la Silésie prussienne, la peste bovine a éclaté et paraît sévir avec intensité. »

— Peste bovine ! intensité de l'épidémie ! Voilà dis-je, les nouvelles réjouissantes dont on est tenu de se féliciter en temps de guerre ! Il est heureux que la frontière soit défendue par des poteaux limitrophes que la peste, sans doute, ne se permettra pas de franchir !

Mon père n'entendit pas et continua sa réjouissante lecture :

« La fièvre règne parmi les troupes de Neisse ; elle est due au misérable campement et aux privations de toutes sortes dont souffrent les divisions entassées dans les villages environnants. L'Autrichien ne peut se faire une idée de la façon dont est traité le soldat prussien. Les Junkers (hobereaux) se croient tout permis envers leurs hommes : six onces de viande de porc, voilà ce qu'ils

donnent à manger, par jour, à un soldat qui n'est habitué ni à la fatigue, ni aux marches forcées…

— Du reste, les journaux ne donnent tous que d'excellentes nouvelles. Tout d'abord le récit de la brillante journée de Custozza. Tu devrais garder ces journaux, Martha.

Je les ai gardés, en effet ; c'est une chose que l'on devrait toujours faire. Quand un nouveau conflit international surgit, on devrait jeter les yeux sur les feuilles qui datent de la guerre précédente ; on apprécierait alors à leur juste valeur les fanfaronnades et récits de bonnes nouvelles.

J'ai, notés, datés du quartier général de l'armée du Nord, les détails suivants sur le plan de campagne des Prussiens :

D'après les dernières nouvelles, le quartier général prussien a été transporté en Silésie.

Suivait, en style technique, une longue énumération des mouvements et prises de position projetés par l'ennemi. L'auteur de l'article avait certainement du plan ennemi une conception plus nette que Moltke et Roon eux-mêmes. Il affirmait que les Prussiens avaient l'intention de prévenir la marche de notre armée sur Berlin, ce qui ne leur réussirait guère, vu les mesures prises par notre état-major (mesures que « ce correspondant » connaissait mieux que Benedeck lui-même).

… La Nouvelle Gazette de Francfort racontait l'incident suivant qui s'était produit lors du passage, à Munich, des troupes italiennes :

… Les régiments de ligne, arrivés récemment à Munich, y ont été acclamés et fêtés comme tous les autres, dans le jardin d'un

café, près de la gare. Chacun a constaté la joie des Vénitiens à l'idée de se battre contre les ennemis de l'Autriche. (Chacun eût cependant pu comprendre que des soldats ivres se laissent facilement enthousiasmer pour n'importe quelle cause.) À Würtzbourg, la gare a été envahie par un régiment autrichien d'infanterie de ligne ; il paraissait n'être composé que de Vénitiens. Également bien reçues (ce qui signifie : également enivrées), ces troupes ne savaient comment exprimer leur satisfaction de marcher contre les perturbateurs de la paix. Les vivats se prolongèrent indéfiniment.

À Trübau, en Bohême, le général Benedeck avait donné connaissance à l'armée du Nord des trois bulletins relatant la victoire de l'armée du Sud, en y ajoutant un ordre du jour ainsi conçu :

Au nom de l'armée du Nord, j'envoie à l'armée du Sud le télégramme suivant : « Benedeck et son armée adressent l'expression de leur admiration enthousiaste à l'illustre et sérénissime commandant de l'armée du Sud, ainsi que leurs félicitations les plus sincères pour la belle journée de Custozza. La campagne du Sud, ouverte par cette victoire, ajoute un nouveau rayon à la gloire de l'armée impériale. » Et vous, soldats du Nord ! qui apprenez avec allégresse cette heureuse nouvelle, c'est avec un redoublement d'enthousiasme que vous allez marcher au combat, afin de rehausser aussi, par vos exploits, la gloire de la patrie. Votre vaillance va bientôt me permettre d'adresser à l'Empereur un télégramme de victoire. Cette victoire, votre discipline et votre vaillance vont la remporter au cri de : Vive l'Empereur !

Voici la réponse au télégramme ci-dessus, adressée de Vienne à Trübau, en Bohême :

Bien sincères remerciements de l'armée du Sud et de son commandant à leur ancien et bien-aimé général et à ses braves troupes. Certains que nous aurons bientôt à vous féliciter d'une semblable victoire.

Certains ? certains ?

— En lisant cela, ne vous sentez-vous pas tressaillir de joie, mes enfants ? s'écria mon père absolument ravi. Vous devez avoir des sentiments assez élevés pour que votre patriotisme l'emporte sur vos intérêts personnels… pour que vous oubliez, toi, Martha, et toi, Lilli, les dangers que courent Frédéric et Conrad ; d'ailleurs, ils reviendront ; et dussent-ils succomber, c'est un sort glorieux qu'ils partageraient avec bien d'autres enfants de la patrie. Il n'est pas un soldat qui, au cri : « Pour la Patrie ! » ne fasse joyeusement le sacrifice de sa vie.

— Je voudrais bien savoir, répondis-je à mon père, lorsque, après une bataille perdue, un soldat demeure étendu sur le champ de bataille, abandonné ou oublié dans un fossé, agonisant des jours et nuits, au milieu d'inexprimables souffrances, je voudrais bien savoir s'il meurt joyeusement, en répétant sans cesse ce fameux cri : « Pour la Patrie ! »

— Mais, Martha, ce que tu dis là est de la dernière inconvenance…

— Oui, oui, la réalité crue, le mot vrai sont inconvenants, criminels ; il n'y a de bien, il n'y a de beau que la phrase… ronflante et creuse… Je te dis franchement, moi, que cet ordre contre nature : « Mourrez de bon cœur », tout héroïque qu'il paraisse, me fait l'effet d'un homicide parlé.

Plus tard, j'ai retrouvé, dans les papiers de Frédéric, une lettre que je lui adressai à cette époque. Elle traduit les sentiments que j'éprouvais alors :

Grümitz, 28 juin 1866.

Mon bien-aimé ! Je vis comme le condamné qui attend d'un instant à l'autre son exécution ou sa grâce. Mais non, mon Frédéric, cette comparaison rend mal ma pensée, car s'il ne s'agissait que de ma vie, combien moindre serait mon angoisse ! Mais je tremble pour une existence qui m'est autrement chère que la mienne. C'est surtout la pensée des tortures possibles de ton agonie qui me déchire l'âme. Oh ! si cet affreux cauchemar pouvait finir ! Si nos victoires pouvaient rapidement terminer la guerre !

Ces lignes te parviendront-elles et, dans ce cas, où et quand ? Au camp ?... Après une sanglante journée ?... Dans une ambulance ?... Il te sera toujours doux de recevoir quelques lignes de moi, ne fût-ce que l'expression de ma tristesse lorsque le soleil est voilé par l'immense crêpe hissé « pour la patrie », dont les plis lugubres retombent sur tout le pays ! Oui, ces lignes te réconforteront, Frédéric, car tu m'aimes ; elles te seront comme une caresse de ma main. Je suis toujours avec toi ; ma pensée ne te quitte ni jour ni nuit : ici, dans le cercle de la famille, je me meus, je parle, je vis automatiquement. Mon âme t'accompagne tout le temps. Mon fils seul me rappelle par moments que le monde contient encore pour moi quelque chose qui n'est pas toi. Le cher petit ! Si tu savais comme il s'inquiète, comme il parle de toi ! Nous causons sans cesse ensemble de « papa ». Si jeune qu'il soit, il est déjà un « ami » pour sa mère. Je commence à lui parler comme s'il était raisonnable et il m'en est reconnaissant. Je suis touchée de l'affection qu'il te témoigne : il est si rare de voir les

enfants aimer leurs beaux-parents ! Il est vrai que toi tu ne pourrais être ni meilleur ni plus tendre pour ton propre enfant. Tu es bon avant tout d'une bonté immense et caressante. Tu justifies bien cette parole du poète : « De même que la voûte du Ciel semble formée d'un seul gros saphir, ainsi la grandeur morale de l'homme repose sur une seule qualité : la bonté. » Je t'aime, Frédéric. Je t'aime avec abandon et confiance ! Quand tu es là, je me repose si doucement sur toi. Ah ! si l'orage pouvait être apaisé ! Si vous pouviez être déjà à Berlin, et dicter au roi Guillaume les conditions de paix !

« Quels sentiments éprouveras-tu en ce « pays ennemi », ton pays d'origine, où tu as encore des parents, des amis ? Te vengeras-tu en rasant la jolie villa de tante Cornélie ? « Pays ennemi ! » Voilà encore une idée fossile de l'époque où la guerre ne craignait pas d'arborer son vrai nom : celui de razzia. Alors le pays ennemi était logiquement considéré par l'homme de guerre comme la terre promise de la rapine où on trouvait le salaire de ses peines.

Je me laisse aller à causer avec toi, comme pendant ces heures : délicieuses où nous échangions nos réflexions sur les contradictions qu'offre l'état actuel de l'humanité avec les idées de progrès que nous rencontrions dans les ouvrages de nos penseurs ! Comme nous nous comprenions, comme nous nous complétions l'un l'autre ! Le D Bresser était le seul étranger auquel je pusse exprimer mon horreur pour la guerre ; mais, il est parti, non pour prendre part à l'œuvre de mort, mais pour l'atténuer au contraire. Encore une de ces absurdités contradictoires : « L'humanité dans la guerre ! » C'est à peu près comme la raison dans la foi. L'humanité et la guerre, la raison et le dogme sont contradictoires. Une haine sincère et violente pour l'ennemi, et un com-

plet mépris de la vie humaine, voilà la base de l'esprit guerrier ; une soumission absolue de la raison voilà la condition première de la foi. Nous vivons à une époque de transition. Les vieilles institutions et les idées nouvelles exercent une égale attraction. eux qui ne veulent pas rompre brutalement avec le passé ou ne peuvent s'assimiler complètement les tendances nouvelles, cherchent à fondre ensemble ces deux éléments. De cette fusion est sortie cette conscience tronquée, faussée, pleine de contradictions qui fait souffrir si profondément les âmes altérées de justice, de droiture et de vérité.

Mais pourquoi t'écrire tout cela ? Comme si tu pouvais, maintenant, t'intéresser à ces considérations abstraites ! Hélas ! te voilà aux prises avec une terrible et inévitable réalité. Il te vaudrait mille fois mieux pouvoir l'accepter avec les sentiments du passé, du temps où le soldat souhaitait et aimait la guerre. Et moi, j'aimerais mieux pouvoir, comme tant d'autres femmes, exciter ton courage, t'adresser des vœux de triomphe et te recommander à la protection divine.

Oui, voilà les sentiments que devrait exprimer une vraie femme de soldat ; mais, je sais que tu ne désires pas les trouver chez ta femme, chez celle qui a toujours été la compagne de ta pensée, et qui partage ta colère contre cette antique et aveugle folie de l'humanité qui s'appelle la guerre. Quand je me représente ces deux armées composées d'hommes sensés, pour la plupart bons et doux, fondant l'une sur l'autre pour s'anéantir, et dévastant de pauvres villages, tour à tour perdus et repris… quand je vois toutes les horreurs qu'évoque cette image, je voudrais crier à ces deux armées : Mais revenez donc à vous !… arrêtez-vous ! Et sur les 100 000 individus qui composent l'armée, 90 000 certai-

nement, s'arrêteraient avec bonheur ; mais, en tant que masse, il leur faut marcher, et ils marchent ! Assez de réflexions comme cela ! Mieux vaut que je te parle de nous. Tout le monde se porte bien ici. Les événements actuels mettent naturellement mon père dans une excitation extrême. Il ne parle que de la victoire de Custozza ; il en est aussi fier que s'il l'avait remportée lui-même, et la part de gloire qu'il s'en attribue, en qualité d'Autrichien et de général, l'enorgueillit. Lori, dont le mari est, comme tu le sais, à l'armée du Sud, m'a écrit une lettre triomphante, toujours au sujet de Custozza. — Elle m'annonce qu'elle va venir, avec sa petite Béatrix, passer à Grümitz la fin de l'absence de son mari. Je n'ai pu que l'approuver, mais j'aurais préféré demeurer seule, seule avec ma pensée toujours dirigée vers toi. Personne ici ne peut comprendre mon angoisse. Les vacances d'Otto commencent la semaine prochaine. Dans chaque lettre il se lamente de ce que la guerre ait débuté avant le terme de ses études, mais il espère que la paix ne sera pas signée avant sa sortie de l'école. « Il espère ! » Pour lui, la paix serait une déception. Voilà les idées que l'éducation actuelle inculque aux jeunes gens ! Tant que la guerre existe, il faut, naturellement, développer chez la jeunesse des sentiments militaires ; et tant que les sentiments militaires seront développés, il faudra leur donner satisfaction par la guerre. Mais alors… ? L'humanité ne sortira-t-elle jamais de ce cercle vicieux ? Si ! car l'amour de la guerre décline visiblement, quelque soin que l'éducation actuelle prenne à l'attiser. Te souviens-tu des indices de cette décroissance que signale Thomas Buckle ? Mais ton cœur, ton noble cœur, Frédéric, m'en est encore le meilleur garant.

Nous recevons des lettres désolées de nos parents et amis de Bohême. Le simple passage des troupes dévaste et épuise le pays.

Que serait-ce s'il devenait le théâtre de la guerre ? On se tient prêt à la fuite ; on emballe ce qu'on peut ; on cache ce qu'on a de plus précieux. Toute vie mondaine est suspendue ; les moissons foulées, les fabriques incendiées ou tout au moins désertées ! « Quel malheur, nous écrit-on, d'habiter le voisinage de la frontière, et quel malheur aussi que Benedeck n'ait pas su prendre plus tôt et plus énergiquement l'offensive, et porter la guerre en Prusse ! »

Petit Rodolphe est assis près de moi, pendant que je t'écris ; il t'envoie un baiser et ses caresses à Puxl. Il nous manque bien, le cher animal ; mais, que serait-il devenu ici, sans son maître ? Il te distraira ; caresse-le, ce bon Puxl, de notre part à toutes deux ; je lui serre bien la patte droite, et Rudi embrasse sa bonne frimousse noire.

Adieu, pour aujourd'hui, mon bien-aimé.

⁂

— C'est inouï ! Défaite sur défaite ! D'abord le village de Podol enlevé d'assaut, de nuit, au clair de la lune et à la lueur des flammes. Ensuite la prise de Gitschin. Ce maudit fusil à aiguille a fauché des rangées entières de nos soldats. Les corps d'armée du Kronprinz et du prince Frédéric-Charles se sont rejoints et marchent sur München-grätz.

Telles sont les nouvelles que mon père, tout désolé, vient de nous communiquer. Toutefois, sa confiance ne faiblit point.

— Qu'ils viennent tous… tous… Qu'ils paraissent seulement en Bohême et il n'en échappera pas un seul ! Ils seront enveloppés, cernés, et la population furieuse nous aidera à les exterminer. Il

n'est pas aussi avantageux qu'on le croit de porter la guerre en pays ennemi : on a non seulement affaire aux armées, mais aux populations. J'ai vu, en campagne, des gens verser de leurs fenêtres, de l'eau et de l'huile bouillante sur nos soldats.

Je ne pus retenir une exclamation d'horreur.

— Que veux-tu, me dit mon père en haussant les épaules, c'est la guerre !

— Mais alors avoue que la guerre transforme l'homme en tigre… en démon !… De l'huile bouillante…

— Mon Dieu, on se défend, on se venge… Penses-tu que les balles des fusils à aiguille prussiens soient : agréables à nos braves ? Elles les abattent comme des mouches ; mais nous sommes trop nombreux, trop disciplinés, pour ne pas avoir enfin raison de ces apprentis tailleurs. Je reconnais que nous avons commis quelques fautes au début. Benedeck aurait dû franchir de suite la frontière prussienne. Je commence à douter de sa capacité. Il eût peut-être mieux valu lui confier l'armée du Sud, et nommer à sa place l'archiduc Albert. Il n'y a, d'ailleurs, pas lieu de se décourager. Jusqu'ici les engagements n'ont pas eu d'importance ; nous allons seulement en venir aux affaires décisives. Nous concentrons plus de 100 000 hommes sur Küniggrätz ; c'est là que nous aurons notre Custozza du Nord !

C'est aussi là que Frédéric devait se battre. Quelques lignes reçues de lui, le matin, me disaient : « Nous marchons sur Küniggrätz. » Jusqu'à présent, j'avais reçu des nouvelles régulières, bien que, dans sa première lettre, il m'eût prévenu des difficultés qu'il aurait à m'écrire. Il avait profité de toutes les occasions pour m'adresser quelques mots, souvent au crayon, à cheval, sous la

tente, d'une écriture rapide, sur un feuillet de son carnet. J'ai reçu plusieurs de ces billets ; d'autres ne me sont parvenus que plus tard, après la fin des hostilités.

J'ai conservé ces souvenirs. Ils ne contiennent aucune description de bataille ni aucun étalage de cette rhétorique belliqueuse qui sert au narrateur à faire admirer son courage, son héroïsme, son patriotisme.

En voici quelques-uns :

Du bivouac.

Un bivouac sans tentes : heureusement la nuit est tiède. Les hommes sont étendus sur le sol, exténués par la marche. On n'a dressé quelques tentes que pour les officiers d'état-major. Il y a trois lits de camp dans la mienne ; mes deux camarades dorment ; des verres vides encombrent la table sur laquelle, à la lueur vacillante d'une bougie, je t'écris. J'ai couché Puxl sur mon lit : il n'en pouvait plus le pauvre ami ! Il n'est, pas plus que la landwehr prussienne, habitué aux fatigues et aux privations d'une campagne. Il ronfle maintenant ; je me figure qu'il rêve à son ami Rodolphe, comte Dotsky. Et moi aussi, tout éveillé, je rêve à toi, Martha. Par une douce illusion, il me semble t'apercevoir, assise sur un pliant, dans ce coin obscur de la tente ; je me sens attiré vers cette chère apparition… mais, hélas ! je sais bien que si j'approchais, l'illusion s'évanouirait.

Je viens de sortir un instant de la tente… J'ai vu glisser des ombres sur le sol… ; ce sont des traînards. Ils ont aperçu les feux du bivouac et l'ont rejoint clopin-clopant. Tous ne peuvent arriver jusqu'au camp ; plusieurs sont restés sur la route ou dans un fossé. Mais aussi, quelle chaleur pendant cette marche forcée !

L'ardeur du soleil était intolérable. Le poids de l'arme et le sac écrasaient les épaules meurtries !... Plusieurs sont tombés qui n'ont pu se relever ; deux ou trois ont succombé, d'une façon foudroyante.

Cette belle nuit de juin est dépouillée de toute sa poésie de nuit d'été ; les voix de la nature sont couvertes par la voix des hommes et le pas des patrouilles ; les senteurs embaumées sont remplacées par l'odeur des cuirs de la cavalerie et par toutes les émanations de caserne.

Mais tout ceci n'est rien encore : bientôt on va entendre le croassement des corbeaux, alléchés par l'odeur du sang ; la putréfaction des corps empestera l'air... et tout cela, ad majorem patriæ gloriam.

. . . . . .

Un groupe de généraux et d'officiers d'état-major, une longue-vue à la main, sur une hauteur... Voilà, dans le domaine de la guerre, la situation la plus favorable aux impressions esthétiques !

Du haut de la colline, on voit se dérouler un tableau saisissant et d'une intense poésie guerrière. Le spectacle est grandiose et, à cette distance, semble un véritable décor, d'autant plus saisissant, que l'éloignement ne permet pas d'en saisir les détails horribles et répugnants. On a sous les yeux les grandes lignes de la bataille... de superbes effets de couleurs... de longues colonnes se déroulant sur la route... le déploiement, à perte de vue, des régiments d'infanterie et des divisions de cavalerie... puis, les batteries... le train des équipages... les voitures et les chevaux réquisitionnés, et, enfin, le gros des bagages.

Le tableau grandit encore lorsqu'on peut suivre, non seulement les mouvements des troupes, mais aussi le choc des deux armées : le flamboiement des épées, les ondulations des drapeaux, le reflet des cuirasses, les ruades des chevaux que voilent de temps à autre de sombres nuages de fumée, et qu'accompagne le grondement, dans la montagne, des décharges d'artillerie, dont chaque coup clame dans l'air le mot : Mort ! mort ! mort !

— Hé bien, Tilling, me demandait, hier, un des généraux avec lesquels je me trouvais sur l'éminence occupée par l'état-major : quelle superbe armée ! N'est-ce point vraiment imposant ? Qu'en dites-vous ? À quoi pensez-vous donc 7... À quoi je pensais... je ne pouvais en faire part à mon supérieur. Je répondis très respectueusement quelque chose qui n'était pas vrai. L'obéissance passive qu'exige la discipline et la vérité n'ont rien à voir ensemble. La vérité est fière et se détourne, avec mépris, de tout ce qui est servile.

. . . . . .

Le village est à nous — non, l'ennemi l'a repris. Nous nous en emparons de nouveau — une seconde fois l'ennemi nous en déloge. Mais qu'il soit à l'un ou à l'autre, ce n'est plus un village... c'est un monceau de ruines fumantes.

Les habitants l'avaient abandonné et s'étaient enfuis : heureusement ! car un combat livré dans une localité habitée est encore plus affreux. Les balles des deux côtés tombent dans les maisons et y tuent femmes et enfants. Dans ce village, ainsi pris et repris hier, une famille était restée : deux vieux époux et leur fille en couches. Le mari sert dans notre régiment. Lorsque nous approchâmes, il me dit : « Ma femme et ses vieux parents habitent

cette maison au toit rouge ; au nom du ciel, mon colonel, ne dirigez pas l'attaque de ce côté. » — Le pauvre diable arriva juste pour voir mourir l'accouchée et le nouveau-né. Une bombe venait d'éclater près du lit. J'ignore ce que sont devenus les vieux ; ils périrent sans doute sous les décombres ; leur maison fut une des premières incendiées. Le combat en pleine campagne est horrible, mais il est plus hideux encore au milieu d'une ville ou d'un village. Chaque pan de mur est transformé en retranchement ou en barricade, chaque fenêtre en meurtrière. J'ai vu nos soldats retranchés derrière un amoncellement de cadavres à l'abri duquel ils continuaient à tirer sur l'ennemi. Je n'oublierai jamais cette muraille macabre. Un des corps, qui servaient de base à l'horrible édifice, vivait encore et remuait les bras…

Vivait encore ! Conçoit-on ce qu'une telle situation suppose d'atroces souffrances ? Oh ! s'il était un ange de miséricorde planant sur les champs de bataille, quelle besogne admirable et terrible s'il voulait donner le coup de grâce à tous ces malheureux — hommes et bêtes — qui vivent encore !

. . . . . .

Aujourd'hui, nous avons eu un petit engagement de cavalerie, en rase campagne. Un régiment de Prussiens, arrivant au trot, se déploie et fond sur nous, le sabre à la main. Nous n'avons pas attendu l'attaque, et nous sommes élancés au-devant de l'ennemi. Lorsque nous n'avons plus été séparés que de quelques pas, de formidables hourras se sont élevés des deux côtés. Les deux troupes se sont élancées l'une sur l'autre, poitrail contre poitrail, genou contre genou. Les sabres sifflaient dans l'air et retombaient sur les têtes. Bientôt la mêlée a été trop épaisse pour qu'il fût possible de se servir des armes ; les chevaux affolés se ca-

braient, hennissaient et se précipitaient de tous côtés. Désarçonné, j'ai senti — ce qui n'a rien d'agréable — le sabot d'un cheval me frôler la tempe à une ligne près.

. . . . . .

Nouvelle journée de marche, avec un ou deux engagements. J'ai éprouvé un grand chagrin. Et pourtant, au milieu des horreurs qui m'entourent, je ne devrais pas me laisser aller à une telle impression… mais, je n'y peux rien… je suis navré. Puxl, notre pauvre, notre cher et si joyeux Puxl… ah ! que ne l'ai-je laissé auprès de son petit maître Rodolphe ! Il nous suivait comme toujours. Tout à coup, il pousse un cri de douleur, un obus vient de lui briser les pattes de devant ; il ne peut plus marcher, il reste en arrière, abandonné et « vivant encore » ! « Mon maître, mon bon maître, gémit-il, n'abandonne pas le pauvre Puxl !… » Et son petit cœur se brise. Je suis surtout désespéré à la pensée que le fidèle animal a pu, en mourant, me méconnaître. Il m'a vu me retourner ; il n'a pu douter que j'aie entendu son cri d'angoisse, et, cependant, je l'ai si froidement, si durement abandonné ! Il ignore, hélas ! le pauvre Puxl, que, lorsqu'on abandonne les blessés, on ne peut commander « halte ! » pour un petit chien mourant. Il n'a aucune notion de ce devoir supérieur auquel j'obéis, et son âme de chien fidèle m'accuse.

Bien des gens se demanderaient, en haussant les épaules, comment il est possible, au milieu des catastrophes actuelles, de s'apitoyer sur pareille vétille ? Mais toi, non, Martha ! Je vois une larme te monter aux yeux à la pensée de notre pauvre Puxl !

. . . . . .

Que se passe-t-il ? On commande un peloton d'exécution. Est-ce un espion ? Un ? Non ; en voilà dix-sept ensemble. La tête basse, ils s'avancent sur quatre rangs, entourés d'un carré de soldats. Suit une charrette sur laquelle gît un corps, et, lié à ce corps, le fils du défunt, un enfant de douze ans, également condamné à mort. Je m'éloigne pour ne pas assister à ce drame ; mais j'ai entendu les détonations… j'ai vu, derrière un mur, s'élever la fumée. Tous, l'enfant y compris, sont tombés.

. . . . . .

Enfin, nous voici commodément établis, pour la nuit, dans une petite ville. Pauvres habitants ! nous venons de leur enlever, en réquisitions, leurs subsistances de plusieurs mois. « Réquisition ». Qu'il est heureux d'avoir, pour exprimer un acte pareil, un si joli mot, d'un usage aussi parfaitement sanctionné !

J'ai tout de même été bien aise de trouver bon gite et bon souper. Et puis, il faut que je te raconte ceci :

J'allais me mettre au lit lorsque mon ordonnance m'annonce qu'un homme de notre régiment m'apporte quelque chose et demande à me parler. Je l'ai renvoyé avec une poignée de main, une bonne gratification et la promesse, si malheur lui arrivait, de — m'intéresser à sa femme et à ses enfants, car — figure-toi ma joie — ce qu'il m'apportait, c'était mon Puxl, blessé — honorablement blessé — il est vrai, mais encore vivant et si heureux de retrouver son maître ! Il a dû comprendre, à l'accueil que je lui ai fait, qu'il m'avait, peut-être, accusé injustement de cruauté. Quelle émouvante scène ! Tout d'abord, je lui versai de l'eau ; il la but avec avidité, et, cependant, s'interrompit dix fois pour m'aboyer sa satisfaction. Ensuite, je bandai sa blessure ; je lui présentai un re-

pas savoureux de viande et de fromage et je l'étendis sur mon lit. Nous avons tous deux parfaitement dormi. Le matin, lorsque je me réveillai, il me lécha encore la main, comme pour me remercier, étendit ses petits membres, souffla profondément et… mourut. Pauvre Puxl ! Mieux vaut qu'il en soit ainsi.

Que de scènes terribles à noter aujourd'hui ! En fermant les yeux, j'en revois avec une effroyable netteté tous les détails. Pourquoi tant d'autres rapportent-ils de la guerre de si beaux et fiers souvenirs ? Ceux-là, vois-tu, se raidissent contre la douleur et cachent l'horreur et l'effroi qu'ils ont certainement éprouvés. Quand ils racontent ou écrivent, ils ne sondent pas leurs souvenirs, mais cherchent à conformer leurs récits aux descriptions-types en usage ; ils s'attachent à ne manifester que des sentiments héroïques. S'ils disent une de ces scènes de carnage qui devraient porter tout être humain au paroxysme du dégoût et de l'horreur, ils cherchent à ne rien laisser paraître que froideur et indifférence. De la réprobation, de l'indignation ? Jamais de la vie ! Tout au plus l'ombre d'une légère compassion. quelques soupirs émus… Mais, ils se ressaisissent vite, relèvent fièrement la tête. Haut les cœurs et sus à l'ennemi !… Hurrah !…

J'ai toujours, devant les yeux, ce monticule escarpé que cherchent à escalader, sous le feu de l'ennemi, des chasseurs à pied. Soudain, plusieurs étendent les bras, lâchent leurs armes et roulent de rocher en rocher, les membres broyés et déchiquetés.

Non loin de moi, une bombe éclate près d'un cavalier ; son cheval recule d'abord et bouscule le mien, puis s'élance au galop. Le cavalier est encore en selle, mais un éclat d'obus lui a ouvert le ventre d'où s'échappent ses entrailles. Le haut du corps ne tient plus à la partie inférieure que par la colonne vertébrale ; des

côtes aux cuisses, il n'y a plus qu'un énorme trou sanglant. Quelques pas plus loin, l'homme tombe de cheval, mais le pied reste pris dans l'étrier, et le pauvre corps rebondit sur le sol pierreux.

. . . . . .

. . . . . .

Un nouvel engagement a lieu dans la petite ville de Saar. Le craquement des poutres, l'éboulement des murs s'ajoutent au fracas de l'artillerie. Une bombe éclate dans une maison. L'explosion est si violente qu'elle lance à une grande hauteur les décombres, qui blessent, en retombant, plusieurs de nos hommes. Je vois voler au-dessus de ma tête une fenêtre dont le volet tient encore : les cheminées roulent des toits et leurs débris remplissent l'air d'une poussière asphyxiante qui brûle les yeux. Le piaffement des chevaux sur les pavés ajoute aux bruits de la mêlée. Le combat se poursuit de rue en rue jusque sur la place du Marché. Au milieu de cette place, se dresse une statue en pierre de la Vierge. La mère de Dieu porte son enfant sur un bras et étend l'autre, dans un geste de bénédiction. C'est là que l'action devient terrible. Les coups pleuvent autour de moi ; je frappe avec fureur sur tous ceux qui m'entourent ; j'ignore si j'ai atteint quelqu'un. Dans de pareils moments on perd la tête. Cependant, deux faits restent gravés dans mon esprit, et je crains de garder un éternel souvenir de cette place de Saar…

Un de nos lieutenants, jeune et pimpant, est désarçonné par un dragon prussien, sorte de Goliath, qui lui fend le crâne aux pieds de la Madone. La douce Sainte fixe sur cette scène son impassible regard. Un autre dragon ennemi saisit mon voisin et le

renverse si violemment qu'il lui brise l'épine dorsale… j'ai entendu le craquement. Et la Madone, son bras de pierre toujours étendu, continue de bénir.

⁂

La scène que l'état-major contemple du haut d'une colline est des plus variées aujourd'hui. Voici d'abord l'effondrement d'un pont, au moment où le franchissait un convoi de voitures. Les dernières contenaient-elles des blessés ? Je n'ai pu m'en assurer. J'ai seulement constaté que tout, hommes, voitures, chevaux a été précipité dans le fleuve, très profond et très rapide à cet endroit. Cet incident est, d'ailleurs, heureux, puisque le convoi appartenait aux noirs, et que, dans la partie d'échecs actuelle, je suis du côté des blancs. Ce n'est point fortuitement que le pont s'est écroulé. Sachant que l'adversaire y devait passer, les blancs en avaient sapé les piliers.

Maintenant, c'est une bévue des blancs : notre régiment Khevenhüller, dirigé par une fausse manœuvre dans un marais dont il ne peut se désembourber, est presque complètement exterminé. Tous ces hommes blessés s'affaissent, enfoncent et étouffent. La vase leur remplit le nez et les oreilles.

C'est la faute du colonel ; mais la nature humaine est sujette à erreur. La perte, d'ailleurs, n'est pas considérable, équivalente, à peu près, à celle d'un simple pion dans une partie d'échecs : un coup heureux réalisé par une tour ou par la reine va réparer cela. La vase n'en demeurera pas moins dans le nez, la boucle et les yeux des mourants, mais c'est tout à fait accessoire. La faute stratégique seule est intéressante.

. . . . . .

Ma résolution est prise : si je reviens de cette campagne, je donnerai ma démission. La guerre m'inspire, maintenant, une telle horreur, qu'il y aurait hypocrisie de ma part à rester dans l'armée. Tu sais que c'est avec répugnance, et tout en les condamnant, que j'ai pris part aux dernières campagnes. Ma répugnance, mon dégoût sont maintenant si forts que les motifs qui purent autrefois me décider à poursuivre ma carrière n'ont plus la puissance de m'y déterminer, Les idées qui m'ont fait choisir le métier militaire sont toutes mortes chez moi. Mes convictions nouvelles, d'abord vagues et hésitantes, sont aujourd'hui devenues claires et nettes, et ne me permettent plus de payer mon tribut au culte de la guerre. Une évolution analogue se produit pour bien des esprits dans le domaine de la foi. Le doute et l'indifférence les travaillent d'abord, sans les empêcher, toutefois, de suivre encore avec respect les cérémonies du culte, mais, quand ils ont rejeté tout mysticisme et acquis la conviction que les rites qu'ils suivent répondent à une idée fausse, et quelquefois immorale, ils se refusent à s'agenouiller à côté des insensés qui acceptent de semblables folies ; ils se refusent à tromper le monde et eux-mêmes, et ne franchissent plus le seuil d'un temple, dont ils méprisent la divinité. J'ai suivi tout d'abord l'abominable culte du dieu Mars. Le frisson mystique, enivrant, surhumain, qui saisit les hommes à l'apparition de cette divinité, m'a jadis secoué au point de m'obscurcir l'esprit ; mais je ne puis plus l'éprouver aujourd'hui. La liturgie des ordres du jour, les phrases héroïques du rite militaire, ne me font plus l'effet d'un texte sacré ; la sainte voix du canon et l'odeur de la poudre-encens n'éveillent plus mon extase. J'assiste, désabusé, aux révoltantes cérémonies de ce culte hideux, et je n'y vois plus que les sacrifices humains, je n'y entends plus que les cris des victimes. Voilà pourquoi ces pages, où je

t'exprime mes impressions sur la guerre, ne sont que le reflet des mille douleurs que j'ai vues et de celle, si profonde, que j'éprouve.

⁂

Une bataille a été livrée à Königgrätz. Encore une défaite ! une défaite décisive à ce qu'il paraît. Mon père nous en a fait part du ton qu'il aurait pris pour nous annoncer la fin du monde.

Point de lettre, point de dépêche de Frédéric. Est-il mort ? est-il blessé ? Conrad a fait savoir à Lilli qu'il était sain et sauf. La liste fatale n'a pas encore paru. On dit qu'il y a eu quarante mille morts ou blessés. Le dernier billet de Frédéric disait : « Nous marchons sur Königgrätz ». Et depuis trois jours que l'action a eu lieu, rien. rien… toujours rien !… Je pleure… je pleure des heures durant… Mon chagrin n'est pas absolument sans espoir : si j'avais la certitude que tout est fini, je n'aurais même plus la force de pleurer. Mon père est accablé ; Otto est affolé de vengeance. On dit qu'il se forme à Vienne un corps de volontaires dans lequel il veut s'enrôler. La nouvelle circule que Benedeck va être relevé de son commandement, qui sera donné à l'archiduc Albert. On espère que nos troupes ne tarderont pas à se ressaisir et que nous repousserons l'ennemi, qui, dans son arrogance, rêve, dit-on, notre anéantissement complet. Le bruit court que les Prussiens sont en marche sur Vienne. Les esprits sont pleins d'angoisse et de rage. Quant à moi, Frédéric est mon unique pensée, et… aucune… aucune nouvelle !…

Quelques jours après la bataille, nous reçûmes une lettre du docteur Bresser, datée de Königgrätz. Il nous disait que l'immensité des souffrances au milieu desquelles il vivait défiait toute imagination. Il s'était joint à un médecin saxon envoyé par son

gouvernement sur le théâtre de la guerre pour dresser, de visu, un rapport sur la situation. Ils attendaient l'arrivée d'une dame saxonne : M Simon, une nouvelle miss Nightingale, qui, dès le début de la guerre, avait pris du service dans les hôpitaux de Dresde, et offrait son concours en Bohême, dans les ambulances voisines des champs de bataille. Bresser devait le lendemain, à sept heures du soir, aller attendre, avec le docteur Brauer, cette courageuse femme à Kôniginhof, dernière station où les trains arrivaient encore. Le docteur nous priait de lui expédier, ce jour-là, à cette station, un envoi de bandes, charpie et autres objets de pansement.

La lecture de cette lettre terminée, j'étais décidée à porter moi-même le ballot demandé. Peut-être Frédéric se trouvait-il dans une des ambulances que voulait visiter M Simon. Je m'attacherais à elle ; je retrouverais mon mari, je le soignerais, je le sauverais.

Quelques heures après la réception de la lettre de Bresser, je quittai Grümitz, sans communiquer mon projet à personne, certaine qu'on s'y serait opposé. Je dis que j'allais à Vienne surveiller l'emballage des objets demandés par Bresser. Je comptais écrire simplement de Vienne à mon père : « Je suis partie pour le théâtre de la guerre. » Je n'étais pas, il est vrai, sans inquiétude. D'abord, j'étais inexpérimentée, puis, la vue du sang, des plaies et de la mort m'a toujours causé une répulsion profonde ; mais, rien ne pouvait plus m'arrêter ; j'étais poussée par une force invincible. Je croyais sentir, fixé sur moi, le regard, à la fois impérieux et suppliant, de mon mari ; il me semblait que, de son lit de souffrance, il me tendait les bras et m'appelait.

La consternation et l'énervement régnaient dans Vienne. Partout des visages abattus. Je croisai plusieurs voitures pleines de blessés ; je cherchai à découvrir si Frédéric n'était pas parmi eux. Je me fis conduire à un hôtel d'où je dirigeai la confection du ballot à emporter et expédiai ma lettre pour Grümitz. Je revêtis un costume de voyage et me rendis à la gare du Nord. Je voulais prendre le premier train pour Königinhof : j'agissais sous l'empire d'une idée fixe.

Àla gare, quelle agitation ! quelle vie ! Je devrais plutôt dire : quelle agitation de mort ! Les salles d'attente, les hangars, les quais étaient encombrés de blessés, dont plusieurs agonisaient. Et quelle cohue ! Gardes-malades civils, ambulanciers, sœurs de charité, médecins, hommes et femmes de tous rangs de la société venus là pour s'enquérir d'un des leurs, ou pour offrir aux blessés quelques douceurs, telles que du vin, des cigares, etc. Tous les employés de la gare étaient occupés à refouler le public envahissant. On voulut aussi me faire reculer.

— Que voulez-vous ?... Place !... La distribution de comestibles et de boissons est défendue... Adressez-vous au comité ; les dons y sont reçus.

— Non, non, je veux partir. À quelle heure le premier train ? J'eus beaucoup de peine à obtenir une réponse. J'appris, enfin, que les trains de départ étaient suspendus pour laisser la voie libre aux trains d'arrivée, amenant d'immenses quantités de blessés. Aucun train de voyageurs ne devait plus partir de la journée ; il n'y avait plus que deux départs : l'un, pour des troupes de réserve, et l'autre, exclusivement affecté au comité patriotique de secours aux blessés, ne devant, prendre, pour les amener dans les

environs de Königgrätz, que des médecins, des ambulanciers, des sœurs de charité avec le matériel d'ambulance.

— Ne pourrais-je pas être de ce second départ ?

— Impossible !

Il me semblait toujours entendre la voix de Frédéric. Et je ne pouvais partir ; c'était à en devenir folle !

J'aperçus, à l'entrée du hall, le baron S..., vice-président de la Société patriotique de secours, dont j'avais fait la connaissance lors de la guerre de 59. Je courus à lui :

— Au nom de Dieu, venez-moi en aide ! vous me reconnaissez ?

— La baronne Tilling, fille du comte Althaus... certainement... très honoré..., en quoi puis-je vous être utile ?

— Vous expédiez un convoi en Bohême ; permettez-moi d'en faire partie... Mon mari mourant m'appelle... Votre cœur est noble et bon, ne repoussez pas ma demande !

Il réfléchit, hésita un instant, puis finit par accéder à ma prière. Il appela un des médecins envoyés par la Société, me recommanda à lui, et me laissa sous sa protection.

Le départ ne devait avoir lieu qu'une heure plus tard. J'aurais voulu entrer dans la salle d'attente, mais il y avait partout des blessés. On ne voyait que des corps étendus ou accroupis, des têtes livides et bandées. Je n'avais pas le courage de regarder de près ; je voulais conserver toute mon énergie pour mon voyage et pour mon calvaire ; je voulais tout réserver pour lui, pour lui dont j'entendais toujours le pressant appel.

Impossible cependant d'échapper à l'horrible spectacle. Je me réfugiai sur le quai, mais là, quel drame plus navrant encore ! Un train énorme arrive, bondé de blessés. Oh ! le déchargement de ce train ! Les moins atteints descendent seuls et se traînent comme ils peuvent. Il faut soutenir et même porter le plus grand nombre. Les civières disponibles sont aussitôt occupées et les patients attendent, allongés par terre, le retour des porteurs. On dépose à mes pieds un malheureux dont j'entendais le râle guttural et saccadé. Je me penchai pour lui adresser une parole de sympathie, mais, je reculai d'horreur en me cachant le visage dans les deux mains. Ce n'était plus une tête humaine : la mâchoire inférieure était emportée, un des yeux pendait hors de l'orbite et il se dégageait de ce pauvre corps une puanteur de sang et d'ordures. Je voulus me lever et fuir. Je sentis que j'allais me trouver mal ; ma tête alla frapper contre le mur derrière moi. Faible et lâche créature, que suis-je venue faire dans ce lieu de douleur où je me sens incapable d'apporter le moindre secours ! La pensée de Frédéric m'aida seule à me ressaisir. Quand même je devrais le retrouver dans le même état que ce malheureux, pour lui je pourrais tout supporter… Je le serrerais dans mes bras… je l'embrasserais… Le dégoût, l'horreur, tout s'effacerait devant la violence de mon amour.

'Une idée terrible me traversa l'esprit : mais si ce malheureux… si c'était Frédéric !… Je rassemblai tout mon courage… je regardai : non, ce n'était pas lui !

⁂

Elle passa, enfin, cette heure de mortelle attente. On avait emporté l'agonisant. J'avais entendu un major dire : « Étendez-le

sur ce banc, impossible de le transporter maintenant à l'hôpital ; il est du reste aux trois quarts mort.

Le malheureux entendait encore fort bien, car, à ces paroles, il avait, dans un geste de désespoir, levé les deux bras vers le ciel !

Me voici assise en wagon avec deux médecins et quatre Sœurs de charité. La chaleur est étouffante, l'air est imprégné d'une odeur d'hôpital et de sacristie, de phénol et d'encens. J'ai le cœur soulevé, j'appuie la tête contre la cloison et je ferme les yeux.

Le train s'ébranle. C'est en général l'instant où le voyageur pense au but de sa course. Je m'étais souvent trouvée sur cette ligne : j'avais alors en perspective une visite dans un château, chez des amis, ou bien un séjour dans une charmante station thermale. Lors de notre voyage de noces, c'était aussi cette ligne que nous avions prise pour nous rendre en Prusse, où nous attendait, dans la famille de Frédéric, une réception si affectueuse. — « La Prusse » ! Quel son différent rendait maintenant ce mot ! Et aujourd'hui, mon but… est un champ de bataille… une ambulance… des lieux de mort, de souffrance et d'épouvante… Je frissonnai.

— Madame, me dit un des médecins, vous me paraissez souffrante, vous êtes pâle ?

J'ouvris les yeux. Mon interlocuteur était jeune, d'une physionomie sympathique. Il devait faire ses débuts. C'était bien, de sa part, d'accepter comme premier service ce poste si pénible et si douloureux. J'éprouvais, à l'égard des personnes assises avec moi dans le wagon, un sentiment de reconnaissance pour le soulagement qu'elles se disposaient à apporter aux victimes de la guerre. J'offrais un sincère tribut d'admiration à l'esprit de sacrifice et de

vraie charité des sœurs. Il faut qu'elles éprouvent pour tous les hommes cet immense amour que j'éprouve pour mon mari. Si ce malheureux, que j'avais vu agoniser à mes pieds, et dont l'aspect m'avait causé une telle nausée, eût été Frédéric, toute répulsion se fût évanouie pour moi. Ces saintes filles, au nom de l'amour qu'elles portent au Christ, leur époux d'élection, soignent avec dévouement tous les hommes, leurs frères.

— Non, docteur, répondis-je à la bienveillante question du jeune médecin, je ne suis pas malade ; je ne suis que fatiguée.

— J'ai appris du baron S..., me dit le médecin en chef, se mêlant à la conversation, que votre mari a été blessé à Königgrätz et que vous vous proposez d'aller le soigner ; savez-vous exactement où il se trouve ?

— Hélas non ! répondis-je, mon but est Königinhof. J'y suis attendue par un ami, le docteur Bresser.

— Je le connais ; nous avons exploré ensemble, il y a trois jours, le champ de bataille.

— Exploré le champ de bataille ! répétai-je en frissonnant ; oh ! racontez-nous...

— Oui, monsieur le docteur, dit une des sœurs, faites-nous ce triste récit ; nous pourrons être appelées à donner notre concours dans de semblables explorations.

Le docteur commença le récit ; je ne puis naturellement pas le reproduire mot à mot. Il s'interrompait souvent et ne le reprenait que sur mes instances ou sur celles aussi pressantes de la sœur. Ces tableaux entrecoupés firent passer devant mes yeux une série de scènes d'horreur. Elles se sont gravées si profondément dans

ma mémoire que je puis encore, aujourd'hui, en évoquer le souvenir. Je me trouvais dans un état de violente surexcitation. Hallucinée par l'image de Frédéric, je le voyais mêlé à toutes ces lamentables histoires. C'est pour cela qu'elles me sont demeurées dans l'esprit comme de douloureuses expériences personnelles. Plus tard, j'ai transcrit dans mon journal le récit du major comme si j'avais été moi-même le témoin des faits.

. . . . . .

L'ambulance est établie derrière une colline. De l'autre côté, le combat fait rage. Le sol est ébranlé ; des nuages de fumée obscurcissent l'air. Le canon gronde. Il faut envoyer des patrouilles de brancardiers sur le champ de bataille pour relever les blessés et les transporter à l'ambulance. Est-il quelque chose de plus héroïque que de s'exposer ainsi, sous la pluie des balles, à tous les dangers de l'action sans en partager la sauvage ivresse ? Certes, c'est une fonction glorieuse entre toutes ! Eh bien ! d'après les préjugés militaires, un jeune homme alerte, vigoureux, qui se respecte, n'entre pas dans le corps des brancardiers, et, quoique le chirurgien militaire ait grade d'officier supérieur, il ne peut même pas être comparé à un lieutenant de cavalerie.

Le caporal brancardier dirige ses gens vers une petite déclivité de terrain contre laquelle une batterie vient d'ouvrir le feu. Ils marchent à travers un nuage de fumée ; les balles s'abattent à leurs pieds et soulèvent devant eux des tourbillons de terre et de poussière. Au bout de quelques pas, ils rencontrent déjà des blessés, légèrement atteints, il est vrai, et pouvant, pour la plupart, se traîner seuls ou s'aider. L'un d'eux s'affaissa, non pas à cause de sa blessure, mais d'épuisement.

— Nous n'avons rien mangé depuis deux jours ; après une marche forcée de douze heures, à peine arrivés au bivouac…, on a sonné l'alarme et… la bataille.

Les brancardiers s'éloignent, laissant ces blessés poursuivre leur chemin et secourir, comme ils le pourront, leur camarade exténué. Ils doivent réserver leurs secours pour d'autres qui en ont un plus pressant besoin. Ils aperçoivent, sur une pente rocheuse, une masse sanglante : elle est composée d'une douzaine de soldats. L'aide-major s'arrête et fait quelques pansements, mais on ne peut emporter ces blessés : il faut relever ceux qui tombent sur le champ de bataille ; peut-être pourra-t-on prendre ceux-là au retour.

La patrouille se remet en marche. Le nombre des blessés qu'elle rencontre grandit toujours ; ils avancent avec peine, se soutiennent les uns les autres. On leur distribue le contenu des gourdes, on donne quelques soins provisoires aux plaies les plus cuisantes, et en indique le chemin de l'ambulance. Les brancardiers avancent toujours à travers les cadavres, dont beaucoup conservent les traces d'une horrible agonie : ils ont les yeux démesurément ouverts, les ongles enfoncés dans la terre, les poils de la barbe hérissés, les dents serrées sous des lèvres distendues.

Voici un chemin creux, dans lequel sont amoncelés, pêle-mêle, morts et blessés. Ces derniers voient arriver les ambulanciers comme des anges sauveurs. Ils implorent du secours, ou, d'une voix éteinte, demandent à boire. Mais, hélas ! les provisions sont déjà épuisées, et que peuvent ces quelques ambulanciers ! Il leur faudrait cent bras à chacun pour soulager tant de détresse… Cependant, ils font ce qu'ils peuvent. Soudain, retentit l'appel du corps de santé. Les ambulanciers s'arrêtent… « Ne nous aban-

donnez pas, ne nous abandonnez pas ! », gémissent les pauvres blessés… Mais le son du corps se fait entendre de nouveau, aisément reconnaissable au milieu de tous les bruits de la bataille. Un adjudant arrive au galop : « Le service de santé ? » — « Présent ! », répond le caporal d'ambulance. — « Suivez-moi. »

Certainement quelque général blessé. Il faut obéir et abandonner les autres. — « Courage, patience, camarades, nous allons revenir. » Ceux qui l'entendent, aussi bien que ceux qui le disent, savent que ce n'est pas vrai.

Au pas accéléré, ils suivent l'adjudant, qui leur montre le chemin. Il ne faut plus songer à s'arrêter, bien que, de droite et de gauche, retentissent des cris de souffrance et des appels de secours. Il faut avancer malgré les balles qui pleuvent à l'entour et atteignent plusieurs brancardiers. Il faut marcher, toujours marcher, au travers des monceaux d'hommes se tordant et hurlant de douleur. Il en est qui viennent d'êtres broyés sous les sabots des chevaux ou sous les roues des canons. En apercevant la patrouille d'ambulance, ces malheureux font un suprême effort pour se soulever… mais… en avant… en avant !…

⁂

La relation que nous fit le major de la marche d'une patrouille d'ambulance était remplie d'autres épisodes semblables et pires encore : l'explosion d'obus au milieu d'ambulanciers au travail vient interrompre ou augmenter leur effroyable besogne… Les hasards de la bataille refoulent le combat vers les stations de pansement, jusqu'aux abords des hôpitaux volants… ; le personnel de santé, le major, les blessés sont enveloppés dans le tumulte d'une attaque, d'une poursuite, d'une fuite… Un cheval dé-

monté, dans sa course affolée, renverse violemment la litière sur laquelle on transporte un mourant. Mais voici plus d'horreur encore. On vient de déposer dans une métairie et de réconforter le mieux possible une centaine de blessés. Les pauvres diables sont presque heureux et expriment leur reconnaissance. Une bombe éclate, qui met le feu à cette ambulance. Les cris, ou plutôt les hurlements qui s'échappent de ce lieu de désespoir, et, dans leur sauvage violence, dominent tous les autres bruits de la mêlée retentiront éternellement dans le souvenir de ceux qui les ont entendus... Hélas ! Pour moi aussi ils sont inoubliables, car, pendant le récit du major, il me semblait voir Frédéric, mon Frédéric, au nombre des blessés de ce lieu maudit, et entendre ses cris.

— Vous vous trouvez mal, madame ? me dit le docteur, en s'interrompant ; j'avais trop présumé de vos nerfs.

Mais je voulais en entendre davantage. Je l'assurai que ce n'était qu'une faiblesse passagère, conséquence de l'extrême chaleur et d'une mauvaise nuit, et le priai de reprendre son récit. Il me semblait que de tous ces cercles de l'enfer, les derniers, les plus épouvantables, n'avaient peut-être pas été décrits. Il est, en effet, quelque chose de plus hideux qu'un champ de bataille pendant l'action : c'est un champ de bataille après l'action.

Plus de tonnerre d'artillerie, plus d'éclats de trompette, plus de roulements de tambour. On n'entend que les gémissements de la souffrance et le râle de la mort. Sur le terrain défoncé, partout, des mares au miroitement rougeâtre ; toutes les : maisons dévastées ; çà et là, seulement, une pièce de terre couverte d'épis ; des villages transformés en un monceau de ruines, les arbres des forêts abattus ou carbonisés, les haies saccagées, sur le sol, des milliers et des milliers de morts ou de mourants, qui agonisent sans

secours. On ne voit plus une seule fleur, un seul bourgeon sur les chemins ni dans les champs ; on n'y aperçoit que des sabres, des baïonnettes, des sacs, des manteaux épars, des voitures de munitions renversées, des canons aux affûts brisés. C'est auprès des canons, dont la gueule est toute noire de fumée, que le sol est le plus ensanglanté : c'est là que se trouvent en plus grand nombre les morts, les blessés et ceux qui ont été le plus atrocement mutilés. On voit des corps entièrement broyés par les obus, des chevaux au poitrail béant ; quelques-uns essayent, mais en vain, de se relever sur les pattes qui leur restent ; il en est qui recommencent plusieurs fois cet effort désespéré, puis s'affaissent pour toujours, la tête tendue, pour pousser leur dernier hennissement, leur cri de mort si pitoyablement lugubre. Voici une ravine comblée de corps. Bon nombre de blessés s'étaient, en se traînant dans la boue, réfugiés jusqu'ici, espérant s'y cacher ; mais une batterie leur a passé dessus ! Plusieurs vivent encore — masse hideuse, bouillie sanglante — mais « ils vivent encore ».

Est-ce tout ? Non. Il est encore quelque chose de plus terrible, de plus infernal que tout cela. C'est l'apparition de cette écume de l'humanité, qui suit les armées en campagne, et qui vient, après la bataille, accomplir son œuvre d'hyène. Ces monstres se glissent dans l'ombre, se penchent sur les morts et sur les « vivants encore », les dépouillent de leurs vêtements, et, impitoyablement, arrachent les bottes des jambes fracassées et les anneaux des mains broyées. Quelquefois, pour faciliter le larcin, le doigt est simplement coupé. Si la victime essaye de se défendre, les hyènes l'assassinent, ou, pour ne pas s'exposer à être reconnues, lui crèvent les yeux.

Aux dernières paroles du docteur, je ne pus retenir un cri. La scène qu'il venait de décrire, je la voyais, et les yeux dans lesquels s'était enfoncé le couteau du monstre, c'étaient les yeux de Frédéric… ces yeux si bleus… si doux et tant aimés.

— Pardonnez-moi, madame, mais c'est vous qui avez voulu…

— Oui, oui, je veux tout entendre. C'est pendant la nuit qui suit la bataille que se passe ce que vous venez de raconter ? Ces scènes ont lieu à la lueur des étoiles ?

— Et à la lueur des torches. Les patrouilles, envoyées par le vainqueur pour inspecter le champ de bataille, portent des torches et des lanternes ; des lanternes rouges sont aussi hissées sur des poteaux indicateurs, qui désignent les points sur lesquels sont établies des ambulances provisoires.

— Et quelle est l'impression du lendemain ?

— Plus lamentable encore, si possible. Le contraste entre le sourire du jour et la hideuse besogne qu'il éclaire est en effet doublement navrant. De nuit, ce tableau a quelque chose de spectral, de fantastique. De jour, c'est l'image même de la désolation. C'est alors que l'on peut apprécier la masse énorme des cadavres : sur les routes, dans les champs, dans les fossés, au milieu des décombres, partout… partout des morts. Un grand nombre est dépouillé ; plusieurs sont entièrement nus. Malgré le zèle déployé durant la nuit par les corps d'ambulance, bon nombre de blessés gisent encore sur le sol ; leurs visages sont livides, verts, jaunes, leur expression hébétée. Il en est qui, convulsés par des souffrances intolérables, supplient ceux qui les approchent de les achever. Des troupes de vautours s'abattent sur les arbres et se réjouissent à grands cris de l'alléchant festin qu'ils

ont flairé. Des chiens affamés viennent, des villages voisins, lécher le sang des plaies. On aperçoit encore quelques hyènes se pressant d'achever leur atroce besogne… Voici, maintenant, l'immense ensevelissement.

— Par qui est-il effectué ? Par le service de santé ?

— Il ne suffirait pas à ce gigantesque travail ! Il a bien assez à faire à s'occuper des blessés.

— Ce sont alors des troupes commandées ?

— Non ; on utilise pour cela des individus requis ou s'offrant volontairement : vagabonds, gens du train, qui suivent toujours les cantines et les fourgons de bagages, mêlés par la force des choses aux opérations militaires, chassés pêle-mêle avec les habitants des villages, des métairies. Ce sont eux qui creusent les fosses, de grandes, c'est-à-dire de larges fosses, car il ne saurait être question de les faire profondes ; on n'en a pas le temps. On y jette les corps, la tête en haut, la tête en bas, comme cela se trouve ; ou bien, on forme un monceau de corps, sur lequel on répand un ou deux pieds de terre ; cela ressemble à un tumulus. Quelques jours après, survient une forte pluie qui enlève ce mince linceul et laisse à découvert ces cadavres décomposés. Mais qu'importe, c'est le moindre souci de ces gais fossoyeurs. Car ce sont de joyeux compères. Tout en accomplissant leur macabre besogne, on peut les entendre siffler ou fredonner de gais refrains, échanger entre eux des plaisanteries obscènes. On en a vu danser une ronde autour de ces tranchées béantes. Ils s'inquiètent fort peu de savoir si, dans ces corps enfouis, la vie persiste encore ; et cependant, le cas n'est pas rare : un spasme avec rigidité suit souvent une blessure. Bien des individus, après avoir

échappé au danger d'être enterrés vivants, en ont raconté les angoisses. Mais combien n'ont rien pu dire ! Quand on a quelques pieds de terre sur la bouche, il faut bien se taire.

— Ô mon Frédéric… mon Frédéric !… entendis-je gémir dans mon âme.

— Voilà ce qui se passe le lendemain d'un jour de bataille, ajouta le major. Voulez-vous savoir ce qui arrive le soir suivant ?

— Oh ! je le sais, docteur, dans l'une ou l'autre capitale des deux États ennemis, on a reçu la nouvelle télégraphique de la glorieuse victoire. Dans la journée, tandis que là-bas, autour des fosses, s'exécute la danse des hyènes, on chante, dans les églises : Nous te louons, Seigneur ! Et le soir, la mère ou la femme de quelque malheureux soldat enterré vivant allume des lampions sur sa fenêtre, car la ville doit être illuminée.

— Oui, madame, telle est la comédie qui se joue dans la cité ; mais, sur le champ de bataille, la tragédie n'est point terminée au second coucher du soleil. Après ceux que l'on a ensevelis ou transportés dans les ambulances, il y a encore tous les morts et les blessés qui n'ont pas été relevés. Cachés derrière d'épais buissons, entre de hauts épis, parmi des décombres, combien ont échappé à l'œil des brancardiers et des fossoyeurs ! Ces malheureux auront à endurer le martyre d'une agonie de plusieurs jours et de plusieurs nuits, exposés aux rayons brûlants des midis et aux noirs frissons des ténèbres, couchés sur des pierres ou des chardons, asphyxiés par les miasmes de putréfaction qui s'échappent des cadavres voisins et de leurs propres blessures…, proie encore frissonnante réservée au festin des vautours.

⁂

Quel voyage ! Le médecin avait depuis longtemps cessé de parler que les images évoquées par son récit défilaient encore devant mes yeux. Pour échapper à leur obsession, j'essayai de regarder le paysage ; on y sentait partout la terreur de l'ennemi : « Les Prussiens arrivent !… les Prussiens arrivent !… » Ce cri devait retentir comme un signal d'alarme à travers le pays. Abandonnant leurs demeures, chargés de tout ce qu'ils pouvaient emporter, des groupes de paysans se sauvaient. Les routes étaient sillonnées de longues files de chariots remplis de lits, de provisions, d'ustensiles de ménage ; sur le même fourgon, le plus jeune enfant côtoyait de petits pourceaux et des sacs de pommes de terre ; à côté, le mari, la femme et les aînés marchaient la tête basse. Je vis une famille défiler ainsi dans un chemin côtoyant le talus de la voie ferrée. Où allaient ces pauvres gens ? Ils ne savaient peut-être pas eux-mêmes ; ils ne songeaient qu'à fuir devant les Prussiens, comme on fuit devant l'incendie qui flambe, devant le flot qui monte.

Nous croisâmes plusieurs trains remplis de blessés… toujours les mêmes visages blafards… toujours des têtes bandées… toujours des bras en écharpe. Les quais des gares, sur lesquels stationne habituellement la foule affairée ou insouciante, sont encombrés de corps allongés ou accroupis ; ce sont des malheureux relevés sur le champ de bataille ou amenés des hôpitaux environnants qui attendent leur tour d'être transportés à Vienne. Ils attendront peut-être ainsi de longues heures. Qui sait combien de convois de blessés ont déjà passé devant eux ! On les a amenés du champ de bataille la première station de pansement, puis à l'ambulance, de l'ambulance à l'hôpital volant, et ensuite dans une localité quelconque ; maintenant ils ont en perspective le voyage sur Vienne. Une fois arrivés, nouveau transport à l'hôpital… et,

de là, après tant d'indicibles souffrances, renvoyés au régiment ou portés au cimetière… Oh !… que je les plaignais… que je les plaignais, tous ces pauvres malheureux ! J'aurais voulu m'agenouiller à côté de chacun d'eux et leur dire quelques paroles de sympathie ; mais le docteur s'y opposait. À chaque arrêt du train, il me prenait par le bras et m'obligeait à entrer dans le bureau de la gare, où il me faisait apporter du vin ou tout autre rafraîchissement.

Les sœurs commencèrent ici leur œuvre de charité : elles présentaient aux blessés toutes les boissons et tous les vivres qu'elles pouvaient recueillir ; mais, le plus souvent, les provisions des buffets étaient épuisées. Cette agitation dans les gares me plongeait dans un effarement stupide. Ces courses en tous sens, ce brouhaha, ces allées et venues des brancardiers, ces monceaux de soldats sanglants et gémissants, ces femmes sanglotant et se tordant les mains, ces cris, ces bagages amoncelés, ces canons, ce matériel de guerre, et, tout près, des chevaux, du bétail mugissant, la sonnerie constante du télégraphe, le passage continuel de trains arrivant de Vienne, bondés de troupes de réserve, tous ces soldats, entassés dans les compartiments, me troublaient et m'effaraient. Lorsqu'un de ces convois traversait la station, on entendait une sorte de rugissement frénétique qui dominait les bruits de la machine. C'était un chant de guerre. Puis le train disparaissait, emportant une partie de son chargement à une mort certaine ; oui, certaine, — car, si aucun soldat ne pouvait se dire qu'il périrait sûrement, tous allaient au-devant de la mort, qui les attendait dans une proportion déterminée. Il pouvait y avoir, peut-être, autrefois, une certaine beauté dans la marche d'une armée se déroulant à perte de vue sur une grand'route ; mais quelle absurdité que de voir le chemin de fer, symbole de la culture scien-

tifique et du rapprochement des nations, favoriser ainsi le déchaînement de la barbarie ! Quel non-sens que de voir ce télégraphe, magnifique triomphe de l'intelligence humaine, au service de l'antique, de l'odieux principe de la haine et de la guerre !

Ces pensées, qui bourdonnaient sans cesse dans ma tête, augmentaient mon désespoir. J'enviais ceux qui, dans la naïveté de leur douleur, pleuraient et se tordaient les mains, mais ne se révoltaient pas contre cette hideuse comédie, et n'accusaient personne, pas même ce « dieu des armées », cause de tous leurs malheurs !

Il était tard quand j'arrivai à Königinhof. Mes compagnons de voyage étaient descendus à la station précédente. Je me trouvai seule, tremblante et anxieuse. Que deviendrais-je si le D Bresser n'était pas là ? J'étais brisée de fatigue, énervée par tant de sensations de terreur et d'angoisse. N'eût été mon ardent désir de retrouver Frédéric, j'aurais souhaité la mort ! Pouvoir se coucher, s'endormir et ne plus se réveiller dans un monde où se passent des drames aussi affreux et aussi insensés !...

Le train s'arrêta. J'en descendis avec peine, tenant, d'une main, un sac qui contenait mon nécessaire de voyage, et de l'autre, une petite valise où j'avais un peu de linge pour moi et des bandes pour pansements. Je ne m'étais pas séparée de mes objets de toilette, ne pouvant me figurer qu'on pût se passer de savon, de brosses et de peignes ; car, à mon avis, la propreté est au corps ce que l'honnêteté est à l'âme. J'allais apprendre qu'il est des temps où il faut savoir s'en priver. C'est, du reste, très logique : la guerre étant la négation du progrès, il est naturel qu'elle supprime tous les acquêts de la civilisation et ramène

l'homme à la sauvagerie primitive, et à cette chose si révoltante pour les natures affinées : la saleté.

La caisse que j'avais prise à Vienne pour le D Bresser avait été, comme toutes les autres, confiée aux soins du comité de secours. Qui sait quand elles arriveraient à destination ? Je n'avais avec moi que mes deux colis à main, et, à la ceinture, un petit sac de cuir contenant quelques billets de banque. D'un pas chancelant, je traversai les rails et gagnai le quai. Malgré l'heure avancée, le tumulte ne cessait pas : des blessés, toujours des blessés ! Königinhof regorgeait de ces malheureux ; ils avaient été transportés par fournées à la gare, et pansés d'une façon très sommaire, ils gisaient étendus sur le sol… sur des pierres…

La nuit, sans lune, était très sombre ; la scène n'était éclairée que par trois ou quatre lanternes suspendues à des poteaux. Épuisée de fatigue, ivre de sommeil, je m'affaissai sur le coin d'un banc et déposai mon bagage par terre.

Je n'eus d'abord pas le courage de regarder autour de moi pour chercher des yeux Bresser ; j'étais persuadée que je ne le rencontrerais pas : il y avait dix chances contre une pour qu'il eût été empêché de venir, ou retardé. Mon train, d'ailleurs, avait eu un retard énorme. La régularité — cet autre acquêt de la civilisation — était mise de côté comme tout le reste.

Mon entreprise m'apparut alors comme une véritable folie. Cet appel de Frédéric, que j'avais cru entendre, n'était certainement qu'un effet de mon imagination. Et qui sait ? Frédéric était peut-être, en ce moment, en route pour Grümitz. J'entendais maintenant l'appel d'une autre voix ; je pensais à Rodolphe demandant « maman » avec larmes et cris, ne pouvant s'endormir

sans le baiser de chaque soir. Où me diriger si je ne trouvais pas Bresser ? L'espoir de le rencontrer était devenu problématique pour moi. J'avais, heureusement, mon porte-monnaie bien garni, et l'argent est toujours d'un puissant secours pour se tirer d'embarras. Je portai machinalement la main à l'endroit où pendait mon sac. Grand Dieu ! la courroie qui le soutenait s'était rompue, le sac n'y était plus… je l'avais perdu… Quel coup ! Je n'invectivai cependant pas le sort, je ne me plaignis pas. Dans un moment où le malheur pleuvait sur tous, comment oser gémir d'une légère infortune ? Je ne redoutais qu'un seul désastre : la mort de Frédéric.

J'examinai toutes les personnes présentes ; point de D Bresser.

Je m'informai :

— Où puis-je trouver le chef de station ?

— Le chef de la station médicale, le médecin d'état-major S… ? Le voilà là-bas.

Ce n'était pas lui que je cherchais, mais peut-être pourrait-il me renseigner sur Bresser. Je m'avançai vers l'endroit indiqué. Le médecin-major causait avec un monsieur debout à côté de lui :

— C'est pitié, l'entendis-je dire ; des dépôts ont été établis ici et à Turnau, pour les hôpitaux des environs du champ de bataille ; les dons arrivent en abondance. Mais qu'en faire ? Comment les déballer, les classer, les envoyer à destination ?… Nous manquons de mains, nous aurions besoin d'une centaine d'employés actifs.

J'allais adresser la parole à ce major, lorsque quelqu'un s'avança précipitamment vers lui, et, dans cette personne, je reconnus Bresser. D'un bond, je lui sautai au cou.

— Vous… vous… baronne Tilling ! mais que faites-vous ici ?

— Je suis venue pour aider, pour soigner… Frédéric n'est-il pas dans un de vos hôpitaux ?

— Je ne l'ai pas vu.

Cette réponse me fut-elle agréable ou pénible ? Je ne sais. Il n'était pas ici. Mort ou sauf, alors ? Mais Bresser ne pouvait avoir vu tous les blessés des environs. Je voulais visiter moi-même toutes les ambulances.

— Et M Simon ? demandai-je.

— Elle est ici depuis quelques heures… Quelle femme ! Quelle énergie ! Quelle prudence ! Quelle décision ! Elle fait transporter, en ce moment, dans les compartiments libres du train les blessés entassés ici. Elle a appris que c'est à Horonewos, dans les environs, que le secours est le plus nécessaire ; elle va s'y rendre, et je l'accompagne…

— Laissez-moi venir avec vous ?

— Vous n'y songez pas, madame ? Vous, si raffinée, si délicate, si peu habituée à un si dur labeur !

— Que pourrais-je faire d'autre ici ? Docteur, vous êtes mon ami, aidez-moi à accomplir mon projet… Je ferai tout ce qu'on me demandera ; j'accepterai toutes les besognes. Présentez-moi à M Simon comme garde volontaire, et emmenez-moi avec vous !

— Eh bien, que votre volonté soit faite ! Voici cette vaillante femme. Venez !

⁂

Le docteur me conduisit vers M Simon et me présenta comme garde ; elle me salua de la tête, puis se retourna immédiatement pour donner un ordre. Dans la pénombre, je ne pus distinguer ses traits.

Cinq minutes plus tard, nous partions pour Horonewos dans un chariot qui venait de transporter des blessés. Nous nous assîmes sur la paille encore sanglante du précédent chargement. Un soldat sur le siège, à côté du cocher, tenait une lanterne dont la lueur tremblante était censée éclairer la route. J'avais, de plus en plus, l'impression d'un mauvais rêve. La présence de Bresser était le seul lien qui me rattachât à la réalité ; j'avais une main posée sur une des siennes ; il me soutenait de son autre bras :

— Appuyez-vous sur moi, pauvre enfant ! murmura-t-il.

Je m'appuyai aussi bien que je pus et cependant, quelle torture de se sentir cahoter au fond de ce chariot encore humide de sang ! Et je n'étais pas blessée ! Que devaient éprouver, ainsi traînés à travers champs, les malheureux dont les membres étaient broyés et dont les os brisés déchiraient la peau ?

Mes paupières se fermaient malgré moi ; j'étais torturée d'un impérieux besoin de sommeil et ne pouvais cependant dormir, tant le chariot me secouait, tant mes nerfs étaient surexcités. Je sentais tourbillonner dans mon cerveau des pensées et des images aussi confuses que les rêves de la fièvre. Les scènes effroyables racontées par le major revivaient dans mon esprit ; je

croyais en entendre encore le récit et même les voir ; je voyais les fossoyeurs agiter leurs pelles, les hyènes se glisser auprès des morts et des blessés ; j'entendais les hurlements des victimes de l'incendie de la ferme et des mots bourdonnaient à mes oreilles : vautours… gens de cantine… patrouille d'ambulance… Cela ne m'empêchait pas d'entendre la conversation à mi-voix de mes compagnons de route… Une partie des troupes en déroute a fui vers Königgrätz, racontait Bresser. Les portes étaient fermées ; du haut des murs on leur a tiré dessus, sur les Saxons surtout, que, dans le demi-jour on prenait pour des Prussiens. Des centaines de nos pauvres soldats sont tombés dans les fossés et y sont restés. L'Elbe a arrêté les fuyards. Arrivés sur ses bords, la confusion a été indescriptible. Les ponts étaient tellement encombrés de chevaux et de canons que les fantassins, n'y trouvant plus de place, se sont jetés par milliers dans le fleuve… même les blessés…

— Ce doit être affreux à Horonewos, dit M Simon : le village et le château ont été abandonnés ; l'intérieur du château est dévasté et rempli de blessés… quel soulagement nous allons leur apporter !… Mais combien insuffisant !…

— Notre corps médical est beaucoup trop restreint. Il faudrait être ici plus de cent pour suffire au strict nécessaire. Nous manquons d'instruments, de médicaments et encore… en eussions-nous assez, à quel résultat arriverions-nous ? Avec une telle masse de blessés, les plus dangereuses épidémies sont inévitables. La première mesure à prendre devrait toujours être d'évacuer, au plus vite, les hôpitaux provisoires : mais, l'état des malheureux est le plus souvent si grave qu'aucun médecin consciencieux ne voudrait assumer la responsabilité de leur transport…

L'effectuer, c'est les tuer… Les laisser, pourtant, c'est courir la chance du typhus. Quelle alternative ! Ce que j'ai vu, ces derniers jours, dépasse toute imagination. Attendez-vous au pire, madame !

— J'ai du courage et une expérience de plusieurs années ; mon énergie croît, heureusement, en proportion de la détresse.

— Je le sais, votre réputation vous a précédée. Pour moi, au contraire, devant de tels désastres, mon courage faiblit, le cœur me manque. Entendre des centaines, des milliers d'infortunés implorer du secours et ne pouvoir leur en donner… Oh ! c'est affreux ! Dans les ambulances improvisées, aux abords des champs de bataille, on manquait de tout… d'eau surtout… et de pain. Tout local pourvu d'un toit : église, métairie, château, hutte, est rempli de blessés. Tous les véhicules sont réquisitionnés pour leur transport. Les routes sont sillonnées de ces chariots d'enfer, car, ce qui roule de souffrances dans ces lugubres transports peut bien être qualifié d'infernal. Officiers, sous-officiers, soldats, gisent pêle-mêle, couverts, à en être méconnaissables, de poussière, de crasse, de sang ; poussant des gémissements et des cris qui n'ont, parfois, rien d'humain, et encore, ceux qui peuvent crier ne sont-ils pas les plus à plaindre.

— Plusieurs meurent en chemin ?

— Oui, ou bien ils rendent le dernier soupir, après déchargement, dans quelque local encombré, sur le premier tas de paille venu où on les a déposés. Les uns s'éteignent doucement, d'autres après une lutte terrible avec la mort, poussant des imprécations de désespoir. Il est à regretter que de telles imprécations n'aient pu être recueillies par ce monsieur Twinning, de

Londres, qui fit, à la Conférence de Genève, la proposition suivante : « Quand l'état d'un blessé ne laisse plus aucun espoir, ne serait-il pas à désirer que les secours de la religion lui fussent d'abord offerts, qu'on lui laisse, autant que les circonstances le permettent, un moment de recueillement et que l'on essaye, ensuite, de mettre un terme à son agonie de la manière la moins douloureuse possible ? On l'empêcherait ainsi de mourir quelques instants plus tard, le cerveau brûlé par la fièvre et peut-être le blasphème aux lèvres ? »

— Quels sentiments peu chrétiens ! s'écria M Simon.

— Le coup de grâce ?

— Non, mais l'idée que les blasphèmes proférés sous l'empire d'intolérables souffrances peuvent mettre en danger l'âme du moribond. Le Dieu des chrétiens ne saurait être aussi injuste. Il recevra certainement en grâce tout soldat tombé sur le champ de bataille.

— Le paradis de Mahomet est aussi assuré à tout musulman qui abat un chrétien, répondit Bresser. Croyez-moi, M Simon, toutes ces prétendues divinités, qui, selon l'homme, tiennent en main le sort des batailles, dont le secours et la bénédiction sont assurés aux combattants par les prêtres et les chefs d'État… sont aussi sourdes aux blasphèmes qu'aux prières… Voyez, là-haut, cette étoile de première grandeur, à l'éclat rougeâtre. On ne la voit flamboyer que tous les deux ans. C'est la planète Mars, dédiée au dieu de la guerre… à ce dieu si redouté et si vénéré dans l'antiquité qu'il eut infiniment plus de temples que la déesse de l'Amour. Déjà aux champs de Marathon, dans l'étroit défilé des Thermopyles, cet astre a répandu sa clarté sanglante sur les

luttes fratricides de l'homme. Les soldats mourants l'ont maudit, tandis qu'inconscient et paisible, alors comme aujourd'hui, il accomplissait sa course autour du soleil. De constellations hostiles… il n'y en a pas. L'homme n'a d'autre ennemi que l'homme — mais celui-là est suffisamment féroce… ni d'autre ami non plus, ajouta Bresser, après un instant de silence. Vous en êtes vous-même la preuve, noble femme ! Vous êtes…

— Ô docteur… voyez donc cet éclat de flammes à l'horizon… c'est certainement l'incendie du village !

J'ouvris les yeux et vis, en effet, une grande clarté rougeâtre.

— Non, répondit Bresser, c'est simplement la lune qui se lève.

J'essayai de trouver une position moins gênante et de demeurer assise, le buste relevé. Je ne voulais plus fermer les yeux, car je tombais alors dans un demi-sommeil qui avivait dans mon cerveau les images effroyables dont j'étais obsédée. Mieux valait prendre part à la conversation de mes deux compagnons. Mais le docteur et M Simon se taisaient maintenant. Au bout de quelque temps, mes paupières s'appesantirent de nouveau : cette fois, c'était vraiment le sommeil. Durant une seconde, j'eus la perception que j'allais m'endormir et que le monde, autour de moi, allait cesser d'exister. J'éprouvai un tel bien-être à cette sensation d'anéantissement, que la mort, cette sœur du sommeil, eût été la bienvenue. Je ne sais combien de temps je restai ainsi sans souffrir ; mais je fus soudain violemment rappelée à moi par une vapeur intolérable… une bouffée d'air empesté.

— Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? demandèrent en même temps que moi Bresser et M Simon.

La voiture était à un tournant de la route. Un mur blanc, éclairé par la lune — probablement le mur d'un cimetière — s'élevait au bord du chemin. Il avait dû servir de retranchement, car tout à l'entour gisaient d'innombrables cadavres. J'avais été réveillée par la puanteur qui s'en exhalait. À l'approche de notre véhicule, un noir essaim de corbeaux et de vautours s'envola en poussant des cris, tourbillonna un instant dans l'air, puis s'abattit de nouveau sur son horrible pâture.

— Frédéric… mon Frédéric !…

— Tranquillisez-vous, madame, me dit Bresser pour me consoler. Votre mari n'a pu se trouver ici.

Le soldat qui nous conduisait avait poussé ses chevaux pour échapper plus vite à ces miasmes affreux. Le cahotement du char, le bruit des roues étaient redoublés par la rapidité de cette course affolée… Je crus les chevaux emportés. Tremblante de peur et d'angoisse, je me cramponnai au bras de Bresser, mais, malgré moi, je retournai la tête pour regarder en arrière… vers ce mur… Était-ce un effet de la lumière trompeuse de la lune où du tournoiement des oiseaux redescendant sur leur proie ? Je crus voir s'agiter ce groupe de morts ; il me sembla que ces corps étendaient leurs bras vers nous et s'apprêtaient à nous poursuivre…

Je voulus crier… mais aucun son ne s'échappa de mon gosier, contracté par la terreur…

⁂

Nous tournâmes un autre coin de la route.

— Nous sommes arrivés ; voici Horonewos, nous dit le docteur en donnant au cocher l'ordre d'arrêter.

— Que ferons-nous de madame ? demanda M Simon au docteur ; et je l'entendis ajouter : elle ne nous sera d'aucun secours, mais plutôt un embarras.

J'étais revenue à moi :

— Non, non…, je me sens mieux, je vous aiderai de toutes mes forces.

Nous nous trouvions au milieu du village, devant la porte du château.

— Voyons d'abord ce qu'il y aurait à faire ici, dit le docteur. Le château, ayant été abandonné, doit être, depuis la cave jusqu'au grenier, plein de blessés.

Nous descendîmes de voiture. Je pouvais à peine me soutenir ; mais je fis les plus grands efforts pour qu'on ne pût s'en apercevoir.

— Avançons, dit M Simon ; avons-nous bien tous nos paquets ? J'ai ce qu'il me faut pour plusieurs malades.

— J'ai également dans ma valise des cordiaux et des objets de pansement.

— Ce sac contient des instruments de chirurgie et des médicaments, ajouta à son tour Bresser.

Puis, il donna des ordres aux soldats qui nous accompagnaient : deux d'entre eux devaient rester auprès des chevaux et les autres nous suivre.

Nous entrâmes… De tous côtés de douloureux gémissements nous saluèrent au milieu d'une profonde obscurité.

— De la lumière… avant tout, de la lumière, demanda M Simon.

Oh malheur ! nous avions apporté du chocolat, de l'extrait de viande, des cigares, des bandes… mais personne n'avait songé à prendre une bougie… Impossible de percer Les ténèbres profondes dans lesquelles étaient plongés tous ces malheureux. Une boîte d'allumettes, que le docteur avait sur lui, nous aida à entrevoir, pendant quelques minutes, l'horreur de ces lieux. À chaque pas le pied glissait sur le sol ruisselant de sang. Que faire ? nous ne pouvions qu'ajouter notre désespoir et nos soupirs à ceux qui remplissaient déjà ce sinistre asile. Que faire ?… que faire ?

— Je vais essayer de chercher du secours chez le curé ou tout autre part dans le village, dit M Simon ; accompagnez-moi, docteur, avec vos allumettes, jusqu'à la route ; vous, baronne Tilling, attendez-nous ici.

Rester seule ici, dans l'obscurité, au milieu de ces gémissements, de cette odeur asphyxiante ! J'en frémissais jusqu'à la moelle des os, mais je n'objectai rien.

— Oui, répondis-je, je demeure ici jusqu'à votre retour.

— Non, non, venez aussi, intervint Bresser, en passant son bras sous le mien ; je ne veux pas que vous restiez seule au milieu de ces hommes délirant de fièvre.

Que je fus reconnaissante au bon docteur de son intervention ! Je me cramponnai à son bras. Seule, je serais devenue folle de peur. Hélas ! je n'étais qu'une faible et lèche créature, inférieure à la situation. Pourquoi avais-je quitté Grümitz ? Si pourtant je pouvais retrouver Frédéric !… Peut-être était-il justement dans

cette salle que nous allions quitter ? En sortant, je prononçai plusieurs fois son nom à haute voix ; mais les gémissements des malheureux me répondirent seuls.

Nous retrouvâmes notre voiture ; le docteur m'obligea à y remonter.

— Demeurez là, me dit-il, tandis que je vais, avec M Simon, chercher du secours au village.

J'obéis, car mes pieds ne pouvaient plus me porter. Le docteur m'aida à monter et me fit, avec de la paille, un siège aussi confortable que possible. Deux des soldats demeurèrent auprès de la voiture ; les autres suivirent Bresser et M Simon.

Ils revinrent au bout d'une demi-heure, mais sans avoir réussi : la maison du curé était vide et dévastée. Impossible de se procurer une bougie. Il fallait attendre le lever du jour. Combien de ces malheureux, auxquels notre arrivée avait rendu quelque espoir, et qu'un secours immédiat aurait pu sauver, allaient succomber pendant cette nuit !

Quelle nuit !... Nous n'avions plus que trois ou quatre heures à attendre le lever du jour, mais elles nous parurent interminables, sans cesse entrecoupées des lamentables gémissements de tous ces malheureux !

— Enfin, le jour parut ; on put agir. M Simon et Bresser retournèrent au village pour tenter encore d'y découvrir quelques habitants que la peur aurait pu tenir cachés. En effet, quelques paysans finirent par se montrer au milieu des décombres, d'abord revêches et craintifs ; mais, lorsque le docteur leur eut parlé dans leur propre langue et qu'ils eurent entendu la voix

douce de M Simon, ils se laissèrent persuader de prêter assistance. Il s'agissait d'abord de faire sortir de leurs abris d'autres indigènes et d'obtenir leur concours pour enterrer les morts, déblayer les sources, ramasser les marmites de campement éparses sur le sol, chercher dans les sacs des morts et des blessés le linge qui s'y trouvait et pouvait servir pour les pansements. Un médecin d'état-major prussien arriva aussi avec ses gens et des médicaments. On put enfin procéder à la distribution des secours. J'allais peut-être retrouver celui dont l'amour m'avait poussée à entreprendre ce lugubre voyage. Cette pensée ranima un peu mes forces défaillantes.

Accompagnée du major prussien, M Simon revint d'abord au château où se trouvait le plus grand nombre des blessés. Bresser voulut inspecter les autres ambulances du village. Je préférai rester avec cet excellent ami et partir avec lui après que, par une rapide inspection du château, il se fut assuré que Frédéric ne s'y trouvait pas.

Àpeine eûmes-nous fait quelques pas que des gémissements nous arrêtèrent ; ils partaient de l'église, dont la porte était ouverte. Nous entrâmes : plus de cent hommes gisaient sur les dalles du pavé, mutilés, grièvement blessés, délirant. Ces malheureux demandaient tous de l'eau à grands cris. Je me sentis flageoler dès les premiers pas : je pus cependant terminer ma redoutable inspection… Frédéric n'était pas là.

Pendant que Bresser et ses gens s'occupaient de ces malheureux, je m'appuyai contre un des côtés de l'autel et je contemplai, avec une indicible horreur, cette scène de désolation.

Et c'était le temple du Dieu de l'amour infini ! Dans les niches et sur les murs, des saints joignaient pieusement les mains et relevaient leurs têtes, ceintes d'une auréole dorée !

— Ô Mère de Dieu ! sainte Mère de Dieu ! gémissait un pauvre soldat, aie pitié de moi !... une goutte d'eau !

Il avait dû, depuis plus d'un jour déjà, adresser en vain sa prière à cette sourde image. Ô pauvres humains insensés ! Tant que vous n'obéirez pas à la loi d'amour que Dieu a gravée dans vos cœurs, c'est en vain que vous implorerez l'amour divin ; tant que la cruauté n'aura pas disparu de vos propres âmes, n'espérez rien de la miséricorde du Ciel !

⁂

Quelles scènes ai-je dû contempler en cette journée !

Le plus simple et le moins pénible pour moi serait de ne rien raconter. On ferme les yeux et on détourne la tête quand on voit des choses par trop répugnantes. Quand on ne peut rien changer à affreux, à l'irrévocable passé, pourquoi se vautrer dans les tourments du souvenir.

Pourquoi ? Je le dirai plus tard. Pour le moment, qu'il me suffise d'affirmer qu'il le faut.

Je ne ferai pas seulement appel à ma mémoire, car ma force de perception fut alors impuissante à saisir l'ensemble des événements ; je transcrirai aussi ce que d'autres témoins de ces scènes — M Simon, Bresser et le commandant major saxon, docteur Raundorf — en ont relaté.

Le spectacle d'Horonewos se renouvelait à Sweti, à Hradeck, à Problus, à Pardubitz. Cette dernière localité, au moment où les Prussiens s'en emparèrent, contenait plus d'un millier de soldats grièvement blessés, amputés ou diversement opérés. Bon nombre n'avaient que leur chemise ensanglantée, ce qui laissait ignorer leur nationalité. Tous ceux qui respiraient encore demandaient à grands cris de l'eau et du pain. Beaucoup se tordaient dans l'excès de leurs souffrances et imploraient la mort comme un bienfait.

« Rosnitz ! écrivait alors le docteur Brauer, Rosnitz ! dont je conserverai le souvenir jusqu'à ma dernière heure, Rosnitz ! où je fus envoyé par la Société de secours de Saint-Jean, et où, six jours. après la bataille, régnait encore la plus immense désolation. J'y trouvai R... avec six cents blessés étendus dans de misérables granges, sans aucun soin ; plusieurs séjournaient dans leurs ordures ; les morts étaient demeurés au milieu des mourants. C'est là, qu'après l'érection du tertre où repose le commandant F..., je me sentis accablé d'une telle douleur que je m'oubliai à répandre les larmes les plus amères. Il me fallut un grand effort moral pour me ressaisir. Mais, deux jours après mon arrivée, lorsque j'eus constaté l'impuissance absolue de nos efforts en face de l'immensité des besoins, mon courage m'abandonna et je cessai tout pansement. »

« ... Dans quel état se trouvaient ces six cents hommes ! (C'est le docteur Raundorff qui parle) les mots sont impuissants à le dire : leurs blessures étaient couvertes de mouches, ils ne cessaient de demander de l'eau et du pain. Vêtements, chemise, chair et sang ne formaient, chez quelques-uns, qu'une horrible masse engendrant la vermine. Une puanteur infecte remplissait

l'air. Tous ces pauvres êtres étaient couchés sur la terre nue ; un petit nombre seulement avaient pu trouver un peu de paille pour étendre leurs membres mutilés ; plusieurs enfonçaient dans l'espèce de mare qu'avait formée sous eux le sol argileux et détrempé et n'avaient pas eu la force de changer de place ; d'autres trempaient dans des tas d'ordures. »

« … À Masloved — petit hameau d'une cinquantaine de feux — huit jours après la bataille, raconta M Simon, il y avait sept cents blessés absolument abandonnés. Soixante de ces malheureux étaient entassés dans une seule grange. Faute de soins et de nourriture, toutes les blessures étaient devenues mortelles. Leurs membres broyés ne formaient plus que des morceaux de chair putride. Sur leurs visages maculés de sang coagulé, la bouche ne se dessinait qué par une ouverture noire et informe d'où s'échappaient des gémissements. Blessés et cadavres rongés déjà par les vers gisaient, pêle-mêle, dans une effroyable promiscuité. Ces soixante hommes étaient là, depuis huit jours, sans pansement, à peine nourris, manquant d'eau, étendus sur un mélange putride de sang et d'ordures : cadavres vivants, dans lesquels circulait, à grand'peine, un reste de sang empoisonné. »

. . . . . .

M Simon, que l'on appelait « la mère des lazarets », était une véritable héroïne. Elle demeura plusieurs semaines dans la contrée, exposée à tous les dangers et à toutes les privations. Elle sauva des centaines de malheureux. Jour et nuit elle travaillait, dirigeait, commandait ; tantôt rendant aux malades les plus humbles services ; tantôt surveillant les transports de blessés ou organisant les approvisionnements. Elle fit venir de Dresde un envoi considérable qu'elle dirigea, elle-même, à travers des diffi-

cultés infinies, sur les points où le secours était le plus urgent. Elle entreprit la création et accepta la présidence d'une succursale, en Bohême, de la Société patriotique de secours et y conquit une position égale à celle de Florence Nightingale en Crimée.

Et moi ?... Épuisée, désolée, accablée de douleur et de dégoût, je fus inutile. Dans cette église, notre première étape, je m'affaissai, évanouie, sur les marches de l'autel. Le docteur eut toutes les peines du monde à me ranimer. Je voulus encore me traîner à ses côtés, un peu plus loin, jusqu'à une grange, qui nous offrit un spectacle encore plus hideux. Dans l'église, les blessés gisaient au moins à côté l'un de l'autre, dans un espace relativement vaste ; ici, ils étaient amoncelés, entassés les uns sur les autres. Dans l'église, quelques secours, bien que tout à fait insuffisants, avaient été donnés. Ici, oubli complet. On ne voyait qu'une masse grouillante et hurlante de restes humains à moitié putréfiés !... Une nausée me suffoqua... une douleur intense me contracta le cœur... Je poussai un cri aigu. C'est le dernier souvenir qui me soit resté de nos explorations.

⁂

En revenant à moi, je me trouvai dans un train en marche, le docteur Bresser assis en face de moi. Lorsqu'il s'aperçut que j'ouvrais les yeux et regardais avec étonnement autour de moi, il me prit affectueusement la main :

— Oui, oui, baronne, vous êtes bien en chemin de fer... Ce n'est point un rêve ; vous êtes ici en compagnie de quelques officiers légèrement blessés et de votre ami le docteur Bresser. Nous retournons à Vienne.

Le docteur avait accompagné un convoi de blessés de Horonewos à Köninginhof. Là, on l'avait chargé d'un autre à destination de Vienne. Il m'avait emportée évanouie, anéantie moralement et physiquement. Il me ramenait chez moi. Devant toutes ces souffrances, je m'étais montrée aussi incapable qu'inutile. Je n'avais été qu'un obstacle et un embarras. M Simon fut très aise qu'on la débarrassât de moi. Mais Frédéric ? Je ne l'avais pas retrouvé. Que Dieu en soit béni ! Tout espoir n'était donc pas perdu… Si j'avais dû le revoir parmi ces monceaux de corps si horriblement défigurés, j'en serais devenue folle de désespoir ! Peut-être trouverais-je une lettre de lui à la maison… Cette pensée était un baume pour mon âme si douloureusement blessée… La souffrance immense, inouïe, dont je venais d'avoir le spectacle, m'avait si cruellement déchiré le cœur qu'il me semblait que je n'en guérirais pas. Quand même il me serait accordé de retrouver mon bien-aimé, et dussions-nous avoir encore ensemble un long avenir d'amour et de bonheur, je ne pourrais jamais oublier ce que je venais de voir. Non ! non ! La guerre n'est pas une simple fatalité, mais le plus monstrueux des crimes.

Je dormis presque-tout le long du trajet. Le docteur m'avait donné un léger narcotique, espérant, par un sommeil prolongé et profond, rendre un peu de calme à mes nerfs ébranlés.

Mon père m'attendait à la gare de Vienne.

Le docteur, qui pensait à tout, avait télégraphié à Grümitz. Il ne lui était pas possible de m'y accompagner, puisqu'il devait conduire ses blessés jusqu'à l'hôpital et retourner immédiatement en Bohême.

Mon père m'embrassa silencieusement ; je ne trouvai pas un mot à lui dire. Puis, s'adressant à Bresser :

— Comment puis-je vous remercier, car, si vous n'aviez pas pris cette petite folle sous votre protection…

Mais, lui pressant la main à la hâte, le docteur répondit :

— Je ne puis demeurer, mon service me réclame. Bon voyage jusqu'à Grümitz !… Cette jeune femme a besoin de ménagements, Excellence !… Elle a été très ébranlée… Ni reproches, ni questions… Vite au lit, avec des infusions d'oranger… et du calme… Adieu !… Et il disparut.

Mon père prit mon bras sous le sien et me conduisit, à travers la foule, jusqu'à la sortie de la gare. Nous y trouvâmes une longue file de voitures d'ambulance qui nous contraignit à marcher pour parvenir jusqu'à notre coupé.

La question : « Est-il arrivé des nouvelles de Frédéric ? » me brûlait les lèvres, mais je n'eus pas le courage de l'articuler. Cependant, mon père gardant toujours le silence, au bout d'un certain temps je risquai ma demande.

— Jusqu'à hier soir, rien, me répondit-il, mais peut-être qu'aujourd'hui… J'ai quitté Grümitz, hier, très tard, à l'arrivée du télégramme de Bresser. Quel souci tu nous a donné, ma pauvre fille ! Aller courir ainsi le champ de bataille !… S'exposer à y rencontrer l'ennemi, ces sauvages Prussiens, tout enivrés de leur triomphe… qu'ils ne doivent cependant qu'à leurs fameux fusils à aiguille… car, en fait de discipline… ces soldats de la landwehr n'en ont aucune… On peut s'attendre de leur part aux actes les plus mons-

trueux… Et toi, jeune femme, tu t'en vas… Mais le docteur m'a recommandé d'éviter les reproches…

— Comment va Rodolphe ?

— Il pleure et te demande ; il te cherche dans toute la maison, il ne veut pas croire que tu sois partie sans l'embrasser. Et tu ne t'enquiers pas des autres ? Tu ne t'informes ni de Lilli, ni de Rosa, ni de tante Marie ?… tu me parais assez indifférente à…

— Comment se portent-ils tous ? Conrad a-t-il écrit ?

— Tout le monde va bien et l'on a reçu hier une lettre de Conrad. Il est sain et sauf. Lilli est aux anges. Tu verras que nous aurons aussi de bonnes nouvelles de Tilling ; mais, quant à la politique, tout va mal. Tu connais le grand malheur ?

— Quel grand malheur ? Durant ces derniers jours, je n'ai vu que d'inénarrables malheurs.

— La Vénétie, notre belle Vénétie qui nous est enlevée…, offerte sur un plateau à cet intrigant de Louis-Napoléon, et cela après notre brillante victoire de Custozza ! Au lieu de reprendre la Lombardie, perdre aussi la Vénétie ! Par cette combinaison, nous sommes, il est vrai, débarrassés de nos ennemis du sud : Louis-Napoléon devient notre allié, ce qui nous permettra de reprendre notre revanche de Sadowa, de chasser les Prussiens et de reconquérir la Silésie. Benedeck a commis de grandes fautes, mais le commandement va être confié au feldmaréchal de l'armée du Sud… Tu ne me réponds rien… Bresser a raison : tu as besoin de repos…

Après un trajet de deux heures, nous arrivâmes à Grümitz. Lorsque la voiture entra dans la cour du château, mes sœurs se

précipitèrent au-devant de moi :

— Martha ! Martha ! Il est ici, me crièrent-elles de loin, toutes deux.

— Il est ici, Martha ! me répétèrent-elles à la portière.

— Qui ?

— Frédéric ! ton mari !

⁂

En effet, ramené à Vienne avec un convoi de blessés, Frédéric avait été, la veille au soir, transporté à Grümitz. Il avait reçu une balle dans la jambe, mais sa blessure ne présentait aucune gravité.

L'excès de la joie n'est pas toujours facile à supporter. La nouvelle du retour de Frédéric, apprise ainsi, sans préparation ni ménagements, eut sur moi le même effet que les terreurs de la veille : je perdis connaissance.

On me porta dans ma chambre et l'on me mit au lit.

Je passai quelques heures en proie à un délire entrecoupé de profonds sommeils. Lorsque je revins à moi, en me retrouvant dans mon lit, je crus sortir d'un mauvais rêve et n'avoir jamais quitté Grümitz. La lettre de Bresser, ma résolution de me rendre en Bohême, les événements dont j'avais été témoin, ma rentrée à Grümitz, l'annonce du retour de Frédéric, je crus avoir rêvé tout cela.

En ouvrant les yeux, je vis ma femme de chambre assise à mon chevet :

— Mon bain est-il prêt ? lui demandai-je. Je veux me lever.

Je vis alors tante Marie sortir d'un coin de la chambre.

— Ah ! Martha !... Pauvre chérie !... Tu reviens enfin à toi... Dieu soit loué ! Oui, oui, lève-toi... prends ton bain... cela te fera du bien après la fatigue du voyage et toute cette poussière du chemin de fer...

— Du chemin de fer ?... Que veux-tu dire ?

— Allons ! lève-toi vite... Netti, préparez tout... Frédéric meurt d'impatience de te revoir...

— Frédéric !... Mon Frédéric !...

Quel cri de joie je poussai ! je venais de comprendre. Non, ce n'était pas un rêve... j'étais véritablement partie et j'allais le revoir !...

Un quart-d'heure après, j'entrais seule dans sa chambre ; j'avais désiré que personne ne m'accompagnât.

— Frédéric !

— Martha !

Je me précipitai sur son lit, je sanglotai sur sa poitrine.

. . . . . .

C'était la seconde fois que mon mari m'était ainsi rendu, après avoir échappé aux dangers de la guerre.

Oh ! l'enivrement... l'ineffable bonheur de le posséder encore ! Pourquoi — alors que tant d'autres avaient péri dans ce déluge de calamités — m'avait-il été donné, à moi, d'y échapper et de trou-

ver au port la sécurité et le bonheur ? Heureux ceux qui, dans de telles circonstances, peuvent élever un regard de reconnaissance vers le Ciel et lui adresser d'ardentes actions de grâces ! L'expression de leur gratitude, offerte en toute humilité, soulage leur cœur et leur esprit. Ils ne savent pas toute la présomption et tout l'orgueil que cachent leurs prières. Ils croient s'acquitter ainsi, en partie, de la dette que leur impose leur bonheur, qu'ils nomment « grâce et faveur divines ». Quant à moi, lorsque ma pensée se reportait sur les malheureuses mères et femmes dont les bien-aimés avaient succombé au milieu de tant de souffrances, je ne pouvais avoir assez d'orgueil pour considérer mon bonheur comme une faveur particulière et préméditée, ni me croire, par conséquent, autorisée à en remercier quelqu'un.

Non, la joie du revoir, si grande qu'elle fût, ne pouvait chasser l'angoisse de mon cœur. Je ne l'aurais, d'ailleurs, pas voulu. J'avais été inutile, c'est vrai ; je n'avais pu ni panser, ni bander, ni soigner comme les sœurs de charité… comme cette vaillante M Simon… mes forces physiques ne me l'avaient pas permis ; mais j'avais éprouvé une compassion intense ; et, dans l'immensité de mon bonheur, je ne voulais pas… je ne devais pas la laisser s'éteindre. Non, je me défendais d'oublier…

Mais si je ne pouvais me réjouir sans réserve… je voulais aimer… aimer plus tendrement encore celui qui m'était rendu… Cela du moins m'était bien permis.

— Ô Frédéric, Frédéric ! répétais-je, au milieu de mes larmes ; c'est bien vrai, je te possède encore ?

— Et tu as voulu me chercher pour me soigner ?… C'était héroïque… mais insensé, chère femme !

— Oui, c'était insensé ; je le comprends maintenant. La voix à laquelle j'obéissais n'était qu'une chimère de mon imagination… mais héroïque… oh ! non ! Si tu savais combien je me suis montrée lâche devant toute cette détresse ! Je n'aurais pu soigner que toi… que toi seul, si je t'avais retrouvé dans ces lieux de désolation. Oh ! Frédéric, je n'oublierai jamais ce que j'ai vu là-bas. Par quelle démence l'homme est-il donc poussé à nourrir ces haines qui lui font répandre des torrents de larmes et de sang ?…

— J'ai vu aussi quelque chose de bien pénible, Martha ! quelque chose que je ne pourrai ; non plus, jamais oublier… Figure-toi que dans un engagement de cavalerie, à Sadowa, j'ai vu, se précipitant sur moi, le sabre au clair… Gottfried de Tessow !…

— Le fils de tante Cornélie !

— Lui-même. Il m'a reconnu à temps et a laissé tomber son arme…

— Il a donc trahi son devoir ?… Épargner un ennemi de son roi et de sa patrie sous prétexte que c'est un parent ou un ami…

— Pauvre garçon ! À peine avait-il arrêté son bras qu'un sabre s'abattit sur sa tête… celui d'un officier qui se trouvait à côté de moi et qui, voulant protéger son colonel…

Frédéric se tut et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Tué ! demandai-je avec horreur.

Il me répondit d'un signe affirmatif.

— Maman, maman !…

La porte s'ouvrit violemment, et ma sœur Lilli entra, tenant mon petit Rodolphe par la main.

— Excuse-moi de troubler ainsi votre tête-à-tête, mais il demande sa mère avec cris et larmes.

Je pressai l'enfant avec passion sur mon cœur.

— Pauvre… pauvre tante Cornélie !

⁂

Un chirurgien de Vienne, appelé par dépêche, arriva le jour même et nous assura, qu'après un repos absolu de six semaines, le rétablissement de Frédéric serait complet.

Il fut absolument arrêté entre mon mari et moi qu'il quitterait le service ; cela n'était possible qu'une fois la guerre terminée ; mais on pouvait d'ores et déjà la regarder comme finie. Après la renonciation à la Vénétie, il n'y avait plus de conflit possible avec l'Italie ; l'amitié de Napoléon nous était acquise et allait nous permettre de conclure avec la Prusse une paix acceptable. L'empereur désirait vivement mettre fin à cette malheureuse campagne, et ne pas exposer Vienne à un siège. Les derniers succès des Prussiens sur différents points de l'Allemagne, ainsi qué leur entrée à Francfort, le 16 juin, les entouraient d'un nimbe de gloire qui — comme toutes les gloires — excitait, même chez le vaincu, une grande admiration.

On commençait à croire à une sorte de mission historique, providentielle, que la Prusse était appelée à remplir. On parlait « d'armistice ». Le mot paix avait même été prononcé, et l'on pouvait maintenant tout espérer de ces rumeurs pacifiques, de même qu'aux époques où l'on sent couver des menaces de guerre,

on peut être certain qu'elles se réaliseront à bref délai. Mon père, lui-même, était d'avis que, dans les circonstances actuelles, on devait souhaiter une suspension des hostilités. Notre armée était affaiblie ; on ne pouvait méconnaître la supériorité du fusil à aiguille. La marche des Prussiens sur Vienne, le blocus de la capitale, la dévastation de Grümitz… tout cela formait un ensemble d'éventualités qui ne souriaient pas particulièrement, même à mon valeureux père.

Sa confiance en l'invincibilité des troupes autrichiennes avait été quelque peu ébranlée. L'esprit de l'homme incline à croire que les événements humains procèdent par série, que le succès suit le succès, et que le malheur appelle le malheur. Mieux valait donc, selon mon père, interrompre une série noire ; le temps de la réparation et de la vengeance se retrouverait bien…

Vengeance… et toujours vengeance !… Toute guerre suppose un vaincu : si celui-ci ne peut trouver de réparation que dans une nouvelle guerre, celle-ci crée un nouveau vaincu qui ne respire également que réparation et vengeance. Où cela s'arrêtera-t-il ? Comment triompher des anciennes iniquités si les conditions de l'apaisement résident toujours dans une nouvelle violation du droit ? Il n'est jamais venu à l'esprit d'un homme sensé d'enlever une tache d'encre avec de l'encre, ni une tache d'huile avec de l'huile. Il n'y a que le sang qui se lave toujours par le sang.

On était préoccupé à Grümitz. La panique régnait dans le village. Malgré les espérances de paix, on entendait répéter : « Les Prussiens arrivent… les Prussiens arrivent ! » Les gens cachaient leurs objets précieux. Au château, tante Marie et M Walter, l'intendante, avaient eu soin de mettre à l'abri l'argenterie de famille. Lilli était inquiète au sujet de Conrad dont on était sans

nouvelles depuis quelques jours. Mon père se trouvait blessé dans son honneur patriotique. Quant à Frédéric et à moi, nous ne pouvions nous remettre du douloureux ébranlement qu'avaient provoqué en nous les derniers événements. Tous les articles de journaux, toutes les lettres que nous recevions ne contenaient que deuils et lamentations, et ravivaient nos blessures. Nous avions reçu de tante Cornélie, qui ignorait encore. son malheur, une lettre dans laquelle elle nous parlait, en termes émouvants, de ses angoisses, à la pensée qu'elle pourrait ne pas revoir son fils si passionnément chéri ! De quelles larmes amères nous avons arrosé ses lignes !... Le soir, dans notre cercle de famille, plus de gaîté, plus de causerie intime, plus de musique, plus de lectures. On ne parlait que de la guerre.

Les journaux, que nous lisions seuls, ne traitaient pas d'autres sujets, et Frédéric et moi nous nous contions nos propres impressions.

Ma fugue avait été très mal prise par tous les miens ; ils n'en écoutaient pas moins, avec intérêt, les incidents que j'en contais. Dans son enthousiasme pour M Simon, Rosa se promettait, au cas d'une prolongation de la guerre, de se joindre à cette bonne Samaritaine. Mon père protestait contre cette idée :

— À l'exception des sœurs et des cantinières, une femme n'a rien à voir sur le théâtre de la guerre. Vous voyez combien Martha s'y est montrée incapable. Tu as fait là un coup de tête impardonnable, ma pauvre fille ; ton mari devrait t'en gronder vertement.

— Oui, répondait Frédéric, en me pressant la main, c'était une folie... mais une belle folie.

Souvent je fus vivement prise à partie par tante Marie ou par mon père, lorsque, narrant quelque horreur dont j'avais été témoin, il m'arrivait d'employer des termes non gazés. « Comment peux-tu raconter de telles abominations ? » — Ou bien encore : « N'as-tu pas honte, comme femme — et comme femme du monde —, de dire de pareilles crudités ? » Je parlais un soir des pauvres mutilés, que l'on envoie à la guerre au nom de toutes les vertus viriles : courage, discipline, honneur… etc., et qui reviennent à jamais privés de leur virilité… « Martha ! devant ces jeunes filles… mais tu n'y songes pas ! » gémit tante Marie sur le ton de la plus pudique indignation.

La patience m'échappa.

— Ah ! foin de votre pruderie, de votre affectation de décence ! Vous acceptez l'accomplissement de toutes ces horreurs, mais vous ne voulez pas qu'on vous en parle… Les femmes, à vous croire, doivent se contenter de broder les rubans des drapeaux qui flotteront sur les mares du sang répandu. On veut bien que les jeunes filles promettent à leurs fiancés leur amour, en récompense de leur courage ; mais on ne veut pas qu'elles sachent que cette récompense, ils seront peut-être incapables de la recevoir… La tuerie n'a rien d'immoral pour vous ; mais vous vous détournez, en rougissant, à la seule mention des sources de la vie ! Comprenez donc que c'est une morale absurde : absurde et lâche, qui perpétue bien des injustices et bien des misères… Si l'on avait le courage de regarder en face toutes ces abominations, si l'on avait surtout celui de penser à ce qu'on a vu !…

— Calme-toi… ne t'échauffe pas ainsi, interrompit tante Marie, nous aurions beau penser et réfléchir, nous ne soulagerons pas

pour cela le monde des maux qui le désolent. Cette terre est et restera toujours une vallée de larmes.

— Non, non, il n'en sera pas toujours ainsi, répliquai-je, gardant ainsi le dernier mot.

⁂

— Nous sommes sérieusement menacés de la conclusion de la paix, nous dit un jour, avec beaucoup de tristesse, mon frère Otto.

Nous étions réunis autour de la table de famille ; Frédéric était allongé sur son lit de repos ; l'un de nous venait de lire dans un journal que Benedeck se trouvait en Bohême, probablement en vue des préliminaires de paix.

Mon petit frère — bien qu'il fût devenu jeune homme, j'avais conservé l'habitude de l'appeler ainsi — mon petit frère redoutait par-dessus tout de voir cesser la guerre avant qu'il lui fût possible de prendre part à l'expulsion de l'ennemi. À l'école militaire de Wiener-Neustadt, le bruit courait que, si les hostilités continuaient après l'examen du 18 août, non seulement les élèves de la dernière, mais plusieurs de l'avant-dernière promotion entreraient de suite dans le service actif. À cette perspective, le jeune héros se sentait pénétré de joie. La guerre, immédiatement, à la sortie de l'école ! Quel bonheur ! C'est le sentiment qu'éprouve à son premier bal une jeune pensionnaire faisant son entrée dans le monde.

Mon père était naturellement ravi de l'ardeur militaire de son fils.

Lorsqu'il l'entendait se désoler ainsi à la pensée d'une paix prochaine : « Sois tranquille », lui disait-il, en lui tapant affectueusement sur l'épaule : « Tu as une longue vie devant toi ; si la campagne est terminée pour le moment, il faudra bien recommencer dans quelques années. »

Je me taisais ; depuis ma dernière sortie contre tante Marie, j'avais, sur le conseil de Frédéric, pris et tenu la résolution d'éviter, autant que possible, d'inutiles contestations, qui ne pouvaient que faire naître entre nous des sentiments d'irritation. Nous nous entendions parfaitement, Frédéric et moi : il donnerait sa démission. J'étais encore certaine d'une chose : mon fils n'entrerait jamais dans une école militaire, dans une de ces écoles où on ne cherche à éveiller chez les jeunes gens que l'amour de la gloire et le désir d'accomplir quelque action d'éclat. J'interrogeai, une fois, Otto sur les considérations qui pouvaient bien leur être servies à l'école, en faveur de la guerre. Voici, à peu près, ce qui ressortit pour moi de sa réponse : la guerre leur est représentée comme un mal nécessaire, mais aussi comme le moyen le plus propre à développer chez l'homme les plus belles vertus : le courage, l'esprit de renoncement et de sacrifice. Elle doit être considérée comme le facteur le plus important de civilisation et de progrès dans tous les domaines. Dans les écoles militaires, les conquérants, les fondateurs d'empire : Alexandre, César, Napoléon, sont présentés comme les plus beaux types de la grandeur humaine. On met fortement en lumière ce qu'on appelle « les avantages de la guerre », tandis que ses conséquences inévitables et désastreuses : la dévastation, l'appauvrissement, la dégradation physique et morale sont passés sous silence. Le même système est, du reste, en usage dans l'éducation des jeunes filles. Mes enthousiasmes de jeunesse en sont une preuve. Je me

rappelle Le temps où je déplorais amèrement de ne pouvoir, comme les garçons, cueillir les lauriers de la gloire. Aussi ne puis-je en vouloir à mon frère de l'impatience avec laquelle il attend la bataille.

C'est pourquoi je ne répondis rien aux récriminations d'Otto et continuai tranquillement ma lecture. Comme toujours, c'était un journal que je lisais, et, naturellement, il était rempli de détails sur les événements.

— Voici une intéressante correspondance d'un médecin qui a accompagné la retraite de nos troupes… Voulez-vous que je lise à haute voix ? demandai-je.

— Une retraite ? s'écria Otto, j'aime mieux ne pas écouter… Ce serait différent si c'était nous qui poursuivions l'ennemi.

— Je m'étonne même, remarqua Frédéric, qu'on ait inséré un semblable rapport dans un journal ; ceux qui reculent se taisent, d'ordinaire, sur ce douloureux épisode.

— Une retraite accomplie en bon ordre n'est cependant point une fuite, objecta mon père. Une fois, en 49, c'était sous le commandement de Radetzky…

Je connaissais l'histoire et en arrêtai le récit, en m'empressant de dire :

— Cette relation est adressée à un journal hebdomadaire de médecine. Écoutez :

Et, sans en attendre l'autorisation, voici ce que je lus :

Àquatre heures, nos troupes commencèrent à se retirer. Nous étions, nous, les médecins, encore surchargés de besogne, avec

des centaines de blessés à panser. Tout à coup, un corps de cavalerie fond sur nous et se déploie dans les champs et sur les collines environnantes. Il est suivi d'un détachement d'artillerie et de train des équipages qui se dirigent sur Königgrätz. Plusieurs cavaliers, désarçonnés, furent broyés sous les pieds des chevaux ; des voitures du train écrasèrent des lignards suivant la même route. Le flot nous poussa. On nous criait : Sauvez-vous ! Le grondement du canon augmentait le désordre ; des obus éclataient au milieu de nous. Nous ne savions où nous allions. J'avais pris congé de la vie… Tout à coup, nous nous trouvons devant une nappe d'eau ; à droite, un remblai de chemin de fer ; à gauche, un chemin creux encombré de voitures de réquisition et d'ambulance ; derrière, à perte de vue, une longue file de cavaliers. Nous dûmes guéer à travers l'étang. Ordre fut donné de couper les traits d'attelage pour sauver les chevaux en abandonnant les fourgons. Nous sentions le désespoir nous envahir. Nous parvînmes enfin à une gare dont l'entrée était barricadée. La barricade fut rompue ou escaladée. Je marchais avec quelques milliers d'hommes d'infanterie. Nous rencontrâmes une rivière qu'il fallut de nouveau traverser à gué ; nous dûmes franchir encore des palissades, gravir des hauteurs, nous frayer un chemin à travers des arbres abattus. À une heure du matin, nous arrivions dans un petit bois, épuisés de fatigue et de fièvre. À trois heures, transpercés d'humidité et grelottant de froid, nous repartîmes. Plusieurs ne le purent, et restèrent dans ce bois pour y mourir… Tous les villages étaient abandonnés… nous n'avions ni vivres ni eau potable ; l'air était empesté, les champs de blé piétinés, couverts de cadavres qu'on eût dit carbonisés, les yeux sortant de leurs orbites.

— Assez !… assez ! s'écrièrent mes sœurs.

— La censure devrait interdire de pareils articles, observa mon père ; ils ne peuvent qu'énerver le courage du soldat.

— Et surtout refroidir l'enthousiasme pour la guerre, ce qui serait vraiment dommage, ne pus-je m'empêcher d'ajouter à demi-voix.

— Mon père reprit :

— Ceux qui ont pris part à une retraite devraient se taire, car, il est fort peu honorable d'être compris soi-même dans une déroute. On devrait fusiller sur-le-champ celui qui, par le cri : Sauve qui peut ! donne le premier signal de la fuite. Un lâche donne l'exemple, et un millier de braves se laisse démoraliser et tourne le dos à l'ennemi.

— En effet, répliqua Frédéric ; mais, lorsqu'un brave crie : En avant ! un millier de poltrons se laisse entraîner, pris d'une ardeur momentanée. Il est impossible de distinguer rigoureusement les vaillants des lâches : chacun a ses moments de faiblesse. Dans les masses, l'état moral de l'individu dépend beaucoup de celui de son voisin. Quand un mouton saute, fout le troupeau saute. Lorsqu'un hourra donne l'élan, la troupe suit en criant : hourra ! Lorsqu'un soldat jette son fusil pour mieux courir, les autres font de même et le suivent dans sa fuite. Dans le premier cas, on prodigue de bruyants éloges ; dans le second, on impose le blâme, et ce sont cependant les mêmes hommes, oui, absolument les mêmes, que vous qualifiez de lâches ou de vaillants, et qui n'ont fait qu'obéir à la logique des masses. La vaillance et la lâcheté ne sont pas des qualités inhérentes à l'individu, mais bien des états d'âme comme la joie et la tristesse. Lors de ma première campagne, je me suis trouvé pris dans une débandade. Je vois

encore cet affolement, cette confusion inénarrables : les soldats jetant armes, gibernes, shakos, manteaux… n'écoutaient aucun commandement. Nos bataillons fuyaient haletants, hurlants, ivres de désespoir, ne songeant qu'à échapper aux projectiles ennemis… Parmi toutes les horreurs de la guerre, une déroute est bien la plus hideuse. Les adversaires se trouvent dans la situation réciproque du chasseur et du gibier : l'un emporté par le démon du carnage, l'autre par la crainte folle de la mort. Dans sa panique, le fuyard est comme pris de délire. Amour de la patrie, ambition, désir de gloire… tout ce qui, durant l'action, anime le soldat, n'existe plus pour lui ; l'instinct le plus puissant qui puisse dominer l'être vivant, l'instinct de la conservation, le dirige seul. Cet instinct s'exaspère avec le danger ; il atteint un paroxysme effrayant. Celui qui n'a jamais vécu ces angoisses peut, toutefois — s'il connaît les extases de l'amour —, s'en donner une idée. Ce que l'instant suprême de la volupté donne à l'homme, il l'éprouve, à l'autre extrémité de l'échelle des sensations, au moment où, gibier épuisé, il tombe sous les coups de la meute ennemie…

— Mais, Tilling ! interrompit tante Marie d'un ton plein de reproche, devant ces jeunes filles. le mot de volup… !

— Et devant un jeune homme, ajouta mon père, devant un futur officier, parler de la crainte de la mort !

Frédéric haussa les épaules :

— Effacez donc du dictionnaire le mot « nature » !

⁂

La convalescence de Frédéric fit de rapides progrès. Pour la nation enfiévrée, la guérison semblait prochaine aussi. Il était de plus en plus question de paix. Rien ne s'opposait d'ailleurs à la marche des Prussiens. Après avoir traversé Brünn, dont le bourgmestre avait remis les clés au roi Guillaume, ils s'avançaient tranquillement sur Vienne. Cette marche ressemblait plutôt à une promenade militaire qu'à un mouvement stratégique. Le 26 juillet, un armistice fut conclu à Nicolsbourg et l'on commença à discuter les préliminaires de paix. La nouvelle de la victoire de l'amiral Tegethoff, à Lissa, donna une grande joie à mon père : des vaisseaux italiens coulés à pic, l'Afundatore détruit, quelle satisfaction ! Il me fut impossible de partager ce ravissement. Mais mon père ne fut pas le seul à se réjouir de ces événements : tous les journaux de Vienne faisaient chorus : le préjugé séculaire donne tant d'éclat à la victoire qu'à la nouvelle d'un succès militaire, chaque citoyen s'attribue une part de gloire.

Un autre événement politique de cette époque fut l'adhésion de l'Autriche à la Convention de Genève.

— Eh bien ! me demanda mon père, à la lecture de cette nouvelle, n'es-tu pas satisfaite ? Ne vois-tu pas, maintenant, combien la guerre, que tu traites toujours de barbare, devient plus humaine à mesure que la civilisation progresse ? J'approuve complètement ces procédés : il est bon de donner aux blessés tous les soins et tous les adoucissements possibles… ne fût-ce qu'au point de vue militaire, le plus important, en définitive, dès qu'il s'agit de guerre. Bien soignés, les blessés se rétablissent plus promptement et peuvent reprendre plus vite leur place dans les rangs.

— Tu as raison, mon père ; l'essentiel est de reconstituer le plus vite possible le matériel utilisable, mais après ce que j'ai vu,

je crois qu'il n'est pas de Croix-Rouge qui puisse suffire, disposât-elle de dix fois plus de monde et de matériel, à conjurer ni à réparer les désastres d'une bataille.

— À conjurer, non ; mais à adoucir. On peut, au moins, chercher à atténuer ce qu'on ne saurait empêcher.

— L'expérience démontre qu'on ne peut arriver à une atténuation sérieuse. Mais qu'on renverse la proposition et qu'on empêche ce qu'on ne peut réparer !

« Il faut que la guerre disparaisse ! » Cette pensée devenait chez moi idée fixe. Il faut, me disais-je, que, dans la mesure de ses forces, tout être humain aide ses congénères à se rapprocher de ce but. Je ne pouvais chasser de mon esprit mes souvenirs de Bohême. La nuit surtout, lorsque je me réveillais en sursaut, j'éprouvais au cœur une douleur aiguë, en même temps qu'une voix intérieure me disait : Empêche ! préviens !... oppose-toi ! Mais, lorsque, complètement réveillée, je réfléchissais à ce que j'étais... à ce que je pouvais... je me sentais accablée par le sentiment de mon impuissance. Que pouvais-je prévenir, empêcher ? Pouvais-je arrêter la tempête ? calmer la mer en furie ? Puis, au bruit calme de la respiration de mon mari, un profond sentiment de joie succédait en moi à ces douloureuses pensées :... Tu m'es rendu... je te possède encore, mon Frédéric ! et je me plongeais dans l'extase de ce bonheur...

Voici les projets que nous formions, pour l'avenir : la guerre terminée, Frédéric quitterait le service et nous nous retirerions dans une modeste propriété où sa pension de colonel, jointe à mon petit revenu, suffirait à nos besoins. La perspective de cette vie d'indépendance et d'intimité nous réjouissait comme un

jeune couple d'amoureux. Rodolphe, cela va sans dire, était compris dans ce programme. Son éducation devait être notre tâche principale ; nous n'entendions pas mener une existence oisive et sans but ; nous avions déjà dressé la liste des études que nous voulions poursuivre ensemble. C'était surtout le droit, et spécialement le droit international, que se proposait d'aborder Frédéric. Il voulait, en dehors de toute théorie sentimentale et utopique, étudier le côté pratique de la question de paix et d'arbitrage. Par la lecture de Bückle, par l'initiation aux dernières découvertes dans les sciences naturelles, il avait acquis la conviction qu'une nouvelle phase de développement allait s'ouvrir pour le monde. S'initier sans cesse aux mystères de la science et goûter les joies du foyer lui semblaient suffisants pour remplir l'existence.

Mon père, qui ne savait rien de nos plans d'avenir, en formait pour nous de bien différents.

— Te voilà colonel bien jeune, Tilling ! Dans dix ans, tu seras général. D'ici là, nous aurons certainement une autre guerre, et tu peux être appelé au commandement d'un corps d'armée… Qui sait même si le grade de généralissime… ? Peut-être t'est-il réservé de rendre à l'Autriche sa gloire militaire momentanément obscurcie… Quand nous aurons le fusil à aiguille, ou quelque autre système plus perfectionné encore, nous saurons bien remettre à leur place messieurs les Prussiens.

— Qui sait ? ne pus-je m'empêcher de dire ; peut-être conclurons-nous avec eux une alliance ?

Mon père haussa les épaules :

— Si seulement les femmes voulaient bien ne pas faire de politique ! Après ce qui s'est passé, nous ne pouvons que châtier l'arrogance prussienne. Il faut que nous aidions les États annexés, c'est-à-dire « volés », à reconquérir leurs droits méconnus. Notre honneur l'exige tout autant que notre position dans le concert européen. Une alliance avec ces bandits ? jamais !... à moins qu'ils ne l'implorent humblement.

— Et dans ce cas, remarqua Frédéric, on ne se gênerait pas pour leur mettre le pied sur la nuque. On ne conclut d'alliance qu'avec ceux qui nous l'imposent ou peuvent nous prêter main-forte contre un ennemi commun. En politique, le premier principe, c'est l'égoïsme.

— Oui, répondit mon père, mais quand l'Ego s'appelle Patrie et représente cette entité, à laquelle tout doit être sacrifié, tout ce qui peut servir les intérêts de cet Ego est non seulement permis mais ordonné.

— Il serait fort à désirer, reprit Frédéric, que dans les relations entre peuples on arrivât à ce degré de culture supérieure qui a banni le culte barbare du moi dans les rapports entre individus. Quand donc les nations comprendront-elles que leurs intérêts particuliers n'exigent point la violation de ceux de leurs voisins, mais ne peuvent que gagner, au contraire, au respect et à la sauvegarde des intérêts généraux ?

— Comment ?... Que dis-tu ? demanda mon père en portant la main à l'oreille.

Frédéric laissa tomber la discussion.

⁂

« J'arrive demain une heure à Grümitz. — Conrad. » On se représente aisément la joie dont cette dépêche remplit le cœur de Lilli.

Aucun hôte ne sera jamais fêté comme celui qui revient de la guerre. Sans doute Conrad ne revenait pas en vainqueur, mais l'enthousiasme de Lilli n'en était pas refroidi pour cela. Je ne pense même pas que, s'il se fût emparé de Berlin, Lilli eût pu l'accueillir avec plus de tendresse et de bonheur.

Il eût naturellement préféré revenir à la tête des troupes victorieuses, après avoir aidé son Empereur à conquérir la Silésie. Toutefois, le fait de s'être battu est en soi un honneur pour le soldat, même s'il est vaincu, et surtout s'il est tué ! Cette dernière éventualité est particulièrement glorieuse ! À l'école militaire de Vienne-Neustadt, on inscrit sur des tablettes d'honneur le nom des anciens élèves qui ont eu le privilège de tomber au champ d'honneur. Plus une famille compte d'aïeux tués dans les batailles, plus le descendant d'une telle lignée attache de valeur à son nom et moins il lui est permis d'en attacher à la vie. Pour se montrer digne de semblables héros un jeune homme bien pensant ne peut qu'être ravi de participer à la grande boucherie, pour y tuer ou pour y mourir.

Au fait, aussi longtemps que la guerre subsistera, il vaut mieux qu'elle inspire cette belle allégresse à quelques-uns. Cependant, le nombre de ces enthousiastes diminue de jour en jour, tandis que le nombre des soldats augmente effroyablement… À quoi cela aboutira-t-il ? À l'impossibilité de maintenir le statu quo. Et que résultera-t-il de cette impossibilité ?…

Conrad ne regardait pas si loin. Il pensait simplement, comme le lieutenant de la Dame blanche : « Ah ! quel plaisir d'être soldat !… » À entendre ses récits, on eût pu être jaloux de la campagne qu'il venait de faire. Cette jalousie, Otto l'éprouvait en effet… Combien il enviait à Conrad ce baptême de feu et de sang qu'il venait de recevoir !

— Je dois avouer, dit Conrad, que la campagne a été malheureuse, mais j'en ai cependant rapporté quelques beaux souvenirs !

— Raconte, raconte… demandèrent avec empressement Lilli et Otto.

— Il m'est difficile de vous en faire un récit très précis… tout cela est encore bien confus pour moi… La poudre vous monte singulièrement à la tête… Cette ivresse… cette fièvre… vous saisissent dès le départ ; l'heure des adieux est pénible et vous met au cœur un sentiment de tendresse douloureuse ; mais, une fois parti, lorsqu'on se retrouve entre camarades, on se dit : nous voici maintenant en face du plus grand devoir que la vie puisse imposer à un homme : défendre sa patrie ! Pour moi, lorsque la musique joua la marche de Radetzky, et que nos drapeaux déployés flottèrent au vent, j'aurais pu que je n'aurais pas voulu retourner même dans les bras de ma fiancée… Je sentis alors que je ne pouvais être complètement digne de son amour qu'après avoir accompli mon devoir. Nous étions certains de marcher à la victoire ; nous ne connaissions pas leurs horribles balles pointues. Ce sont ces maudits projectiles qui ont causé notre défaite. je vous affirme qu'ils tombaient dans nos rangs dru comme grêle… Et puis, nous avons été si mal commandés… Vous verrez que Benedeck sera traduit devant un conseil de guerre… Nous

aurions dû attaquer… prévenir, fondre sur le pays ennemi… il n'y a que cela… mais l'Empereur ne m'ayant pas confié le commandement de ses troupes, je ne suis pas coupable des erreurs de tactique qui ont été commises. C'est aux généraux à s'arranger avec leur chef suprême et avec leur conscience. Nous autres, officiers et soldats, avons fait notre devoir ; il ne s'agissait pour nous que de nous battre, et nous nous sommes battus. Que d'étranges et nobles sensations on éprouve sur un champ de bataille ! L'attente… l'anxiété à l'approche de l'ennemi ! La conscience de se sentir acteur dans un épisode de l'histoire universelle… l'orgueil, la joie de son propre courage… et puis… à droite… à gauche… partout, la mort, cette grande mystérieuse que l'on défie avec virilité !

— Tout comme ce pauvre Gottfried de Tessow, murmura Frédéric. Oui, c'est bien la même école !

Conrad continua avec chaleur :

— Le cœur bat plus fort… plus vite… On sent s'éveiller en soi la haine de l'ennemi en même temps qu'un plus intense amour pour la patrie menacée. La rage vous possède, et, dans l'excitation du combat, se transforme vraiment en volupté. On se croirait dans un autre monde où les sentiments, les appréciations ordinaires n'ont plus cours ; on n'attache plus de prix à la vie… tuer devient un devoir… l'héroïsme devient une loi… Ajoutez à cela l'odeur de la poudre, les cris du combat… Oui, c'est vraiment un état d'âme unique. Tout au plus, le même entraînement peut-il être ressenti par le chasseur de tigre ou de lion, lorsqu'il se sent aux prises avec l'animal exaspéré et que…

— Oui, Conrad a raison, interrompit Frédéric. Toute lutte avec un ennemi qui nous menace de mort éveille en nous l'ardent et suprême désir de le vaincre ; et avec ce désir, quelque chose de cette volupté — pardon, tante Marie ! — au moyen de laquelle la nature assure la propagation de la vie. Aux époques primitives et barbares, tant que l'homme, menacé par de sauvages adversaires, hommes ou bêtes, dut les combattre pour assurer sa propre existence, le combat fut pour lui une source de délices. Ce n'est qu'en vertu de réminiscences inconscientes de ces temps primitifs que nous éprouvons encore cet entraînement, au milieu du déchaînement de la guerre. Mais comme il n'y a plus, en Europe, ni sauvages ni bêtes féroces, nous nous sommes forgé des ennemis conventionnels. On nous dit : « Écoutez bien ! Vous avez des habits bleus ; les autres, là-bas, en ont de rouges. Dès que les diplomates auront frappé trois fois dans leurs mains, pour vous les habits rouges seront métamorphosés en tigres, et vous deviendrez pour eux d'autres bêtes féroces ! Attention ! un… deux… trois. Allez-y gaiement !… Massacrez-vous… Dévorez-vous ! » Et, lorsque dans les plaines de X…, dix mille ou cent mille de ces tigres artificiels se sont exterminés réciproquement, cette belle tuerie est pompeusement enregistrée dans les fastes de l'histoire sous le nom de bataille de X… Alors, les diplomates se réunissent de nouveau en congrès, dans la ville de Y… et, autour d'un tapis vert, ils fixent une nouvelle délimitation de frontières, débattent le montant de l'indemnité de guerre, apposent leur signature sur un papier qui est étiqueté, parmi les documents d'État, sous le nom de traité de Y… Puis ils frappent de nouveau trois coups et disent aux habits bleus et aux habits rouges : « Embrassez-vous, hommes frères ! »

⁂

Les troupes prussiennes étaient installées dans tous les environs : Grümitz allait être obligé d'en recevoir. Bien que l'armistice fût accepté, la paix presque assurée, la population était toujours sous le coup de l'angoisse et de la méfiance. Les trois derniers coups, frappés à Nicolsbourg, autour du tapis vert, n'avaient pu effacer l'effet des trois précédents, signal de la déclaration de guerre : ils n'avaient pas encore eu le pouvoir de transformer les Prussiens en hommes frères.

Les gens du pays tremblèrent comme devant une bande de loups, quand un quartier-maître prussien vint réclamer logement pour un détachement de troupes. Chez plusieurs, la haine se manifestait en même temps que la crainte ; bon nombre s'imaginaient remplir un devoir patriotique en faisant le plus de mal possible aux envahisseurs, en envoyant, par exemple, sournoisement, une balle à « l'ennemi ». Quand le coupable était pris, il était naturellement exécuté sans autre forme de procès. Quelques exemples de ce genre calmèrent les indigènes qui reçurent sans résistance les soldats qu'on leur imposait. Puis ils s'aperçurent, à leur grand étonnement, que « l'ennemi » n'était composé, en somme, que de braves gens qui payaient honnêtement leurs consommations.

Un matin des premiers jours d'août, assise devant une fenêtre ouverte, je jouissais de la belle vue qui s'étend au loin sur toute la contrée. Je distinguai bientôt une troupe de cavaliers, qui s'avançaient dans la direction du château. « Une réquisition de logement », telle fut ma première pensée. Je pris une longue-vue que j'avais sous la main, et vis un groupe d'environ dix soldats, portant, au bout de leurs lances, de petits drapeaux blancs et noirs : au milieu d'eux, un homme, en costume de chasse, marchait

entre les chevaux, comme un prisonnier ; la lunette n'était pas assez forte pour me permettre de distinguer si le prisonnier supposé n'était pas quelqu'un de nos forestiers.

Je voulus avertir les habitants du château de ce qui nous menaçait, et allai rejoindre tante Marie et mon père dans le salon.

— Les Prussiens arrivent ! les Prussiens arrivent ! criai-je de loin.

On a toujours du plaisir à annoncer le premier une nouvelle importante.

— Que le diable les emporte ! répondit très peu hospitalièrement mon père, tandis que tante Marie, bien plus pratique, nous dit :

— Je vais donner à M Walter les ordres nécessaires.

— Où est Otto ? demandai-je ; il faut lui recommander de ne se laisser aller à aucune manifestation contre les Prussiens, d'être poli, au contraire, avec nos hôtes.

— Otto n'est pas au château ; il est en chasse depuis ce matin. J'aurais aimé que tu visses combien son costume de chasse lui va bien… ce garçon flatte mon amour-propre de père !…

Nous entendîmes, soudain, un tumulte de pas et de voix.

— Les voilà déjà, ces fanfarons ! soupira mon père…

La porte s'ouvrit brusquement, et Franz, le valet de chambre, se précipita en criant : « Les Prussiens ! les Prussiens ! » comme il aurait crié : « Au feu ! au feu. »

— J'espère qu'ils ne nous mangeront pas, lui répliqua mon père, en grommelant.

— Mais ils amènent avec eux quelqu'un de Grümitz — je ne sais qui — quelqu'un qui a tiré sur eux et dont l'affaire sera vite réglée.

Entendant distinctement le bruit des voix mêlées au piétinement des chevaux, nous nous approchâmes d'une des fenêtres du vestibule, donnant directement sur la cour ; au même instant, les uhlans y entraient et, au milieu d'eux, pâle, mais hautain, mon frère Otto.

Mon père poussa un cri et descendit précipitamment l'escalier ; mon cœur se contracta. Si Otto avait, en effet, tiré sur les Prussiens ! et il en était bien capable… Ma pensée terrifiée ne put aller plus loin.

Je n'eus pas le courage de suivre mon père ; c'était toujours auprès de Frédéric que je cherchais force et consolation dans toutes mes angoisses. Au moment où j'entrais dans sa chambre, je vis revenir mon père, suivi d'Otto. À l'expression de leur visage, je compris que le danger était conjuré.

Voici ce qui s'était passé : le coup était parti sans intention. Voyant de loin une troupe de cavaliers s'approcher, Otto, pour les voir de plus près, avait couru à travers champs. Il avait bronché dans un fossé, au bord de la route, et, dans sa chute, avait pressé sur la détente. Au premier moment, on avait douté de sa parole et on l'avait ramené prisonnier au château. Lorsqu'on apprit qu'il était fils du général Althaus, et élève de l'école de Neustadt, sa justification fut acceptée.

« Le fils d'un ancien soldat, futur soldat lui-même, usera de ses armes contre l'ennemi dans un combat loyal, mais ne tirera jamais en embuscade pendant un armistice. » Sur ces paroles de mon père, l'officier prussien avait rendu la liberté au jeune homme.

— Es-tu vraiment innocent ? demandai-je à Otto. Avec ta haine contre les Prussiens, il ne me paraît pas impossible que…

Il fit un signe négatif :

— Non, non. J'espère bien trouver l'occasion de leur tirer dessus, mais face à face.

— Bravo ! s'écria mon père, ravi de ces paroles.

Je ne pouvais partager ce ravissement. Toutes ces phrases où l'on fait si bon marché de sa vie et de celle des autres me sonnaient faux à l'oreille. Je n'en étais pas moins très heureuse que la chose se fût terminée ainsi. Si ces gens n'eussent rien voulu entendre, qu'il eût été terrible pour mon père de voir appliquer à son fils la loi martiale dans toute sa rigueur ! Notre maison, jusque-là épargnée par la guerre, lui eût ainsi payé un bien lourd tribut.

Le détachement de uhlans venait préparer le logement de quelques officiers. Le château de Grümitz avait été désigné pour deux colonels et six officiers Les hommes devaient coucher dans le village. Deux soldats furent placés en sentinelle dans la cour du château.

Quelques heures après cette avant-garde arrivèrent nos hôtes imposés. Depuis plusieurs jours, nous nous y attendions, et M Walter avait pris ses mesures pour que les chambres fussent

prêtes. Le cuisinier s'était procuré d'abondantes provisions, et la cave contenait un nombre imposant de barils et de bouteilles de vieux vins. Rien ne manquait vraiment chez nous à messieurs les Prussiens.

⁂

Le salon était tout resplendissant d'éclat et d'animation. Les hommes — à l'exception du ministre « Évidemment » qui se trouvait alors chez nous — étaient en grand uniforme et les dames en grande toilette. C'était la première fois, depuis longtemps, que nous avions l'occasion de nous produire ainsi. Lori surtout, la coquette Lori, arrivée du matin, apprenant la présence d'officiers étrangers, n'avait rien négligé pour se faire aussi belle que possible : elle s'était même parée de roses naturelles. Elle avait évidemment le dessein de tourner la tête aux représentants de l'armée ennemie. Lilli, l'heureuse fiancée, portait une robe bleu clair. Rosa — très heureuse aussi, je suppose, de se trouver dans la société de jeunes officiers — était en mousseline blanche. Quant à moi, dominée par la pensée que la guerre est toujours un temps de deuil, j'avais mis une toilette de dentelles noires.

Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis en entrant dans le salon à la vue de ce luxe, de cette gaîté, de l'élégance des femmes et de l'éclat des uniformes. Quel contraste avec les scènes récentes de lamentations, d'horreur, de saleté dont j'avais encore l'esprit obsédé ! Et penser que ce sont ces mêmes hommes, si distingués, si joyeux, si brillants qui accomplissent, de plein gré, ces choses horribles… qui ne veulent rien tenter pour faire cesser cette désolation… qui la glorifient, au contraire, et, par leurs galons et leurs décorations, témoignent de l'orgueil qu'ils ressentent à en être les défenseurs et les soutiens !

Mon entrée interrompit la conversation des divers groupes. On me présenta nos hôtes prussiens ; la plupart portaient des noms bien ronflants en « ow » et en « witz ». Il y avait même un prince Henry, je ne sais plus lequel, de la maison de Reuss.

Voilà donc nos ennemis : ces gentlemen parfaits, aux manières si raffinées. On sait bien qu'on n'a plus affaire aujourd'hui à des Huns ni à des Vandales. Il serait cependant plus naturel et plus agréable de se figurer l'ennemi comme une horde de sauvages. Il faut un certain effort pour se représenter, sous ce nom, les habitants d'un État aussi civilisé que le nôtre.

« Ô Dieu ! toi qui châties les contempteurs de ceux qui se confient en toi, exauce-nous ! Nous implorons ta protection, afin qu'après avoir, par ton puissant secours, réprimé la fureur de nos ennemis sanguinaires, nous puissions t'en bénir jusque dans les siècles des siècles ! » C'est ainsi qu'avait prié chaque dimanche le curé de Grümitz. Nos nobles hôtes ne répondaient nullement à l'idée que la paroisse devait se faire de « l'ennemi sanguinaire ». Les gens de Grümitz ne pouvaient se représenter l'adversaire sous la forme de ces galants officiers, offrant maintenant le bras aux dames pour les conduire à table. De plus, c'était la prière des autres que Dieu avait exaucée et notre fureur à nous qu'il avait réprimée par son secours puissant, qui avait pris, cette fois, la forme de fusils à aiguille. On passa dans la salle à manger. La table était somptueusement décorée de fleurs et de riches pièces d'argenterie. L'argenterie de famille avait été, par ordre du maître, retirée de sa cachette. J'étais assise entre un superbe colonel en « ow » et un élégant lieutenant en « itz ». Lilli était naturellement à côté de son fiancé. Rosa avait le bras du prince Henry, et cette méchante Lori avait encore la chance d'avoir Frédéric

pour voisin. Mais je ne risque plus d'être jalouse ; il est bien trop à moi. On causa beaucoup et gaiement. Les « Prussiens » étaient visiblement enchantés, après tant de fatigues et de privations, de se trouver en bonne compagnie, devant une table bien servie. Le sentiment de leur victoire agissait très avantageusement sur leur humeur. Quant à nous, les vaincus, nous ne laissions rien paraître de notre haine ni de notre honte ; nous nous efforcions de remplir de notre mieux le rôle que nous imposait cette hospitalité forcée. Le moment devait être dur pour mon père, et je n'en admirais que plus la parfaite courtoisie dont il ne se départit pas un seul instant. Otto avait de la peine à se maintenir à la hauteur des circonstances. Avec sa haine violente contre les Prussiens et son excessif désir de les chasser du pays, il eût été plus disposé, et cela se voyait, à les transpercer à coups de baïonnette qu'à leur offrir poliment le pain et le sel. Nous évitâmes de parler de la guerre. Nos hôtes, de leur côté, mirent tous leurs soins à ne pas nous faire sentir qu'ils étaient là en vainqueurs. Mon voisin de table, le jeune lieutenant, chercha même à me faire un brin de cour. Il me jura, sur l'honneur, qu'il n'était pas, pour lui, de pays plus agréable que l'Autriche : c'était bien là qu'on trouvait les plus charmantes femmes du monde. Je ne puis nier avoir répondu avec une certaine coquetterie aux avances de ce beau fils de Mars mais simplement pour prouver à Lori et à son voisin que je saurais, au besoin, me venger. Mais, mon Frédéric demeura aussi calme que je l'étais au fond du cœur. Il eût été plus avantageux pour mon lieutenant et plus intelligent de sa part d'adresser à Lori ses œillades meurtrières. Conrad et Lilli, usant de leurs prérogatives de fiancés, échangeaient les regards et les propos les plus amoureux, choquaient leurs verres à la dérobée et se livraient à toutes sortes de petits manèges à l'usage de tourtereaux

de salon. Je crus surprendre un troisième flirt : Henry — le je ne sais combien — causait de la façon la plus empressée avec ma sœur Rosa, et ne pouvait dissimuler l'admiration qu'elle lui inspirait.

Le dîner terminé, on retourna au salon. Les portes de la terrasse étaient ouvertes ; j'en profitai pour sortir et jouir un instant de la fraîcheur du soir. La lune inondait de clarté cette belle nuit embaumée d'été, et les étoiles se reflétaient dans les eaux de l'étang. Était-ce bien la même lune qui avait éclairé ce mur de cimetière et ce monceau de cadavres, au-dessus duquel tourbillonnait un vol de corbeaux croassants ?... En ce moment, un des officiers prussiens jouait au piano une romance sans paroles de Mendelssohn. Étaient-ce bien ces mêmes hommes, qui, le sabre en main, frappaient de tous côtés, fendant et fracassant des crânes humains ?

Bientôt le prince Henry et Rosa sortirent aussi sur la terrasse. Ils passèrent à côté de moi sans m'apercevoir. Du coin obscur où je me trouvais, je les vis bien près l'un de l'autre, appuyés sur la balustrade. Je crois même que le jeune Prussien — notre ennemi — pressait la main de ma sœur dans la sienne. Ils parlaient à mi-voix ; quelques-unes de leurs paroles arrivèrent cependant jusqu'à moi : « Délicieuse jeune fille... passion soudaine et irrésistible... aspiration vers les joies du foyer... le sort en est jeté... par pitié, que ce ne soit pas non... vous inspirerais-je de la répulsion ?... »

Rosa le rassura d'un mouvement de tête. Il lui prit la main, la porta à ses lèvres et chercha à lui passer le bras autour de la taille ; mais, en jeune fille bien élevée, elle se déroba.

— Oh ! c'est toi, Martha ?

Rosa venait de m'apercevoir, très confuse d'abord à l'idée que quelqu'un eût été témoin de cette scène, mais satisfaite, d'autre part, que ce ne fût que moi.

La confusion et l'embarras du prince étaient extrêmes. Il s'avança vers moi.

— Je viens d'offrir ma main à votre sœur, madame, soyez assez bonne pour plaider ma cause. Vous devez toutes deux m'accuser d'un peu trop de précipitation et de hardiesse. En d'autres temps, je me serais imposé plus de retenue et de circonspection ; mais, durant ces dernières semaines, j'ai dû agir avec décision, presque avec témérité. Ce que j'ai pratiqué à la guerre, je viens, involontairement, de le pratiquer en amour… Pardonnez-moi, baronne ; me refuserez-vous votre appui ?… Et vous mademoiselle, vous vous taisez ?…

— Ma sœur ne peut, cependant, se décider aussi rapidement, répondis-je, pour venir au secours de Rosa qui, très émue, se contentait de détourner la tête. Mon père donnera-t-il son consentement à ce mariage avec « un ennemi » ? Rosa répondra-t-elle à une aussi soudaine inclination ? Qui pourrait le dire aujourd'hui ?

— Moi !… répondit-elle en tendant les deux mains au jeune homme.

Il la serra passionnément sur son cœur.

— Folie… enfantillage ! leur dis-je, en reculant jusqu'à la porte du salon, pour empêcher que personne ne sortît juste à ce moment.

⁂

Les fiançailles furent célébrées le lendemain : mon père n'y fit aucune opposition ; je pensais que sa haine du Prussien lui aurait interdit d'accepter comme gendre un de ces vainqueurs ennemis. Peut-être se laissa-t-il convaincre par ce sophisme absurde : « Je hais cette nation, mais pas du tout les individus. » C'est comme si l'on disait : « Je déteste le vin, mais j'en déguste chaque goutte avec plaisir. » Peut-être aussi fut-il flatté d'une alliance avec la maison de Reuss, ou bien touché de l'amour si soudain et si romanesque de ces jeunes gens ; en tout cas, on n'eut pas de peine à obtenir de lui un « oui » suffisamment empressé. Tante Marie ne fut pas aussi commode : « Impossible ! » fut sa première exclamation ; « le prince est protestant ! » Elle se résigna ensuite, en se persuadant que Rosa réussirait probablement à convertir son mari. Otto fut le plus récalcitrant. « Comment voulez-vous, disait-il, que je m'expose à être obligé de chasser mon beau-frère du pays, lorsque la guerre éclatera de nouveau ? » Mais, on lui énonça la fameuse théorie de la différence entre la nation et l'individu, et, à mon grand étonnement, — car je ne l'ai, pour mon compte, jamais comprise, — il la saisit parfaitement.

Avec quelle promptitude et quelle facilité on oublie, dans le bonheur présent, les malheurs passés ! Deux couples d'amoureux… je devrais dire trois, car, bien que mariés depuis quatre ans, nous n'étions, Frédéric et moi, pas moins épris l'un de l'autre que nos heureux fiancés, deux couples, dis-je, ensoleillaient Grümitz. Le château devint un lieu de gaieté et de plaisir. Je sentis moi-mème mes douloureux souvenirs s'atténuer. Ce ne fut pas sans remords que je vis faiblir l'ardente compassion dont tant d'horreurs avaient ému mon cœur. Et cependant, de

bien tristes nouvelles nous parvenaient encore à Grümitz : lamentations de ceux qui avaient été ruinés par la guerre ou qui pleuraient un des leurs resté sur le champ de bataille ; annonce de nouvelles catastrophes financières ou de menaces d'épidémie, On disait que plusieurs cas de choléra avaient éclaté dans l'armée prussienne ; un cas fut même signalé dans notre village, un cas douteux il est vrai. On se rassura en pensant que ce ne serait que la dysenterie dont on parle toujours plus ou moins, chaque été ; on s'appliquait et on réussissait à chasser ces sombres idées et ces angoisses.

— Vois-tu, Martha, me dit un jour Rosa, cette guerre a été vraiment désastreuse, et cependant je ne puis que la bénir. Sans elle, serais-je aujourd'hui heureuse comme je le suis ?... Aurais-je jamais eu l'occasion de connaître Henry ?... Et lui, eût-il jamais rencontré une fiancée aussi aimante ?

— Soit, Rosa ; j'accepte ta manière de voir. Puisse le bonheur qui remplit vos cœurs contre-balancer la douleur de tant d'autres cœurs si douloureusement brisés...

— Il ne s'agit pas seulement de nous. D'une manière générale, la guerre a pour le vainqueur de sérieux avantages. Il faut l'entendre dire à Henry ! Il ne tarit pas sur la grandeur actuelle de la Prusse, sur la joie délirante de l'armée, sur la reconnaissance et l'affection enthousiaste qu'elle porte aux chefs qui l'ont conduite à la victoire. Il m'a parlé des progrès qui en résultent pour le commerce... les mœurs... et la prospérité générale de l'Allemagne. Je ne sais plus au juste... C'est, à ce qu'il paraît, la mission historique, civilisatrice... Enfin, je voudrais que tu l'entendisses...

— Pourquoi ton fiancé ne te parle-t-il pas plutôt d'amour que de politique ?

— Oh ! nous parlons de tout, et tout ce qu'il me dit me charme… Je le comprends si bien quand il m'exprime combien il est heureux et fier d'avoir combattu pour son roi et pour sa patrie.

Son futur gendre plaisait de plus en plus à mon père ; à qui, d'ailleurs, ce charmant jeune homme n'aurait-il pas plu ? Mais il ne lui accordait sa sympathie et sa bénédiction que sous toutes réserves.

— Comme homme, comme soldat et comme prince, je vous tiens en très particulière estime, mon cher Reuss, répétait-il sans cesse à Henry ; mais, comme officier prussien, je ne puis que vous haïr. Je me réserve le droit de souhaiter de tout mon cœur une nouvelle guerre par laquelle l'Autriche vous fera payer chèrement la surprise dont elle vient d'être victime. La question politique est, entre nous, tout à fait distincte de la question de famille. Mon fils marchera un jour contre la Prusse, et, puisse Dieu permettre que je le voie ! Moi-même, si je n'étais, hélas ! trop vieux, je serais heureux de reprendre mon commandement pour conduire nos troupes contre Guillaume I, et surtout contre votre insolent Bismarck ! Je reconnais d'ailleurs les vertus militaires de l'armée prussienne et le talent stratégique de ses chefs. Je trouverais même très naturel de vous voir, dans la première campagne, à la tête d'un bataillon, tenter l'assaut de notre capitale et incendier la maison qu'habite votre beau-père. En définitive…

— En définitive, m'écriai-je pour couper court, la confusion des sentiments est telle que les oppositions s'y dévorent récipro-

quement comme les infusoires dans une goutte d'eau. Il ne saurait en être autrement lorsqu'on veut faire habiter dans le même cerveau des notions absolument contradictoires. Les sentiments d'un chef des Botokudes sont infiniment plus logiques. Ne tenant pour rien « l'individu » chez la tribu ennemie, il n'éprouve naturellement que le seul désir de le scalper.

— Mais, Martha ! une telle férocité de sentiments n'est plus compatible avec le degré de culture morale auquel notre époque est parvenue !

— Dis plutôt que ce reste de sauvagerie, la guerre, qui persiste encore dans l'humanité comme un débris des époques primitives, ne correspond plus au degré de culture de notre siècle. Lorsque nous t'entendons, dans la même phrase, assurer au prince Henry, d'un côté, ton affection comme père et de l'autre, ta haine comme Autrichien ; lorsque tu lui dis l'estimer comme homme, mais l'exécrer comme Prussien ; quand tu lui accordes, en même temps que ta bénédiction, le droit de te tirer dessus, à l'occasion, je t'en demande bien pardon, mon cher père, mais j'ai peine à croire que tu puisses soutenir que de pareilles absurdités aient le sens commun…

— Que dis-tu ?… Je n'ai pas entendu un seul mot…

Je compris que mon père jugeait à propos d'éprouver un accès de son intermittente surdité.

⁂

Grümitz était rentré dans le calme : les officiers logés chez nous étaient repartis, Conrad avait rejoint son régiment. Lori Griesbach et le ministre nous avaient quittés les premiers.

Les mariages de mes deux sœurs étaient fixés au mois d'octobre ; ils devaient avoir lieu à Grümitz. Le prince Henry se proposait de quitter le service. Après l'avancement qu'il avait mérité dans cette glorieuse campagne, la chose lui était facile ; il désirait se reposer sur ses lauriers et dans ses terres.

L'adieu des deux couples fut, à la fois, plein de tristesse et de douceur. On se promit de s'écrire journellement, et la perspective si prochaine d'un bonheur assuré enleva toute amertume à la séparation.

Un bonheur assuré ? Il n'en existe pas et moins que jamais aux époques de guerre. Le malheur plane alors dans l'air comme les nuées de sauterelles dans certains pays, et l'on a bien peu de chance de se trouver juste sur un coin de terre que le fléau épargnera.

La guerre était, il est vrai, terminée, c'est-à-dire que la paix avait été annoncée officiellement. Mais, si un mot suffit à déchaîner toutes ces horreurs, un mot n'arrête pas l'animosité, ne détruit pas le germe des guerres futures et ne supprime pas la dévastation, la misère, les épidémies. Il ne servait plus de rien de le nier et de n'y pas penser : le choléra ravageait le pays.

C'était le 8 août, au matin ; nous étions tous réunis sous la véranda, autour de la table, chacun lisant son courrier que le facteur venait d'apporter. Mes sœurs s'étaient promptement saisies des lettres de leurs fiancés. En parcourant les journaux, j'y lus ceci aux nouvelles de Vienne :

Les cas de choléra se multiplient sensiblement, non seulement dans les hôpitaux militaires, mais parmi la population civile ; on a déjà signalé de nombreux cas de choléra asiatique. Les mesures

les plus énergiques sont prises pour enrayer la propagation du fléau.

Je m'apprêtais à donner lecture à haute voix de cet article, lorsque tante Marie, qui tenait à la main une lettre écrite par une de ses amies, d'un château voisin, s'écria tout épouvantée :

— C'est affreux ! Betsy m'écrit que deux personnes sont mortes chez elle du choléra et que son mari vient de tomber malade.

— Excellence ! le maître d'école du village désire vous parler.

Le personnage annoncé entrait, pâle et troublé, derrière le domestique.

— Monsieur le comte, je viens respectueusement vous dire que j'ai dû fermer l'école : deux enfants, tombés malades hier, sont morts aujourd'hui.

— Du choléra ? demandâmes-nous tous à la fois.

— Je crois qu'il vaut mieux appeler la chose par son nom. La soi-disant dysenterie, à laquelle vingt hommes ont succombé, était parfaitement le choléra. Une grande panique règne dans le village ; le docteur, arrivé de la ville, a constaté la présence de l'épidémie à Grümitz.

— Qu'est-ce ? demandai-je, en prêtant l'oreille. Je crois entendre la cloche de l'église.

— C'est la cloche des agonisants, madame la baronne ; voilà de nouveau quelqu'un qui meurt. Le docteur a raconté qu'en ville cette cloche des agonisants ne s'arrête pas.

Pâles et muets, nous nous regardions à la ronde.

De nouveau la mort nous menaçait.

— Il faut fuir, proposa tante Marie.

— Fuir !... mais où ? répliqua le maître d'école ; l'épidémie sévit partout, aux environs.

— Allons plus loin... au delà de la frontière !

— On a déjà, sans doute, établi un cordon sanitaire qu'il serait impossible de franchir.

— Mais ce serait affreux ! on ne peut cependant empêcher les gens de quitter un pays contaminé !

— C'est, en effet, terrible ; mais, il est naturel que les autres pays cherchent à se préserver de la contagion.

— Que faire... que faire ? gémit tante Marie.

— Attendre la volonté de Dieu, répondit mon père avec un profond soupir. Tu crois si fermement aux décrets de la Providence, Marie, que je ne comprends pas ton désir de fuir : le sort réservé à chacun l'atteint où qu'il soit... Mais cependant, je préfère, enfants, que vous partiez, — et toi, Otto, abstiens-toi dorénavant de fruit.

— Je vais de suite écrire à Bresser, dit Frédéric, qu'il nous envoie des désinfectants...

Nous étions tous sous le coup de l'angoisse et de la terreur. Et vraiment il y avait de quoi. Le courage consiste surtout à ne pas penser au danger, mais, dans un cas comme celui-là, c'est impossible.

Fuir… cette idée m'était aussi venue pour mettre mon petit Rodolphe en sûreté.

Malgré son fatalisme, mon père insistait beaucoup pour que tous les membres de la famille partissent : il fixait le départ au lendemain. Quant à lui, il voulait demeurer pour ne pas abandonner, dans ce danger, les gens de sa maison et les habitants du village. Frédéric déclara de la façon la plus formelle qu'il resterait ; moi, j'étais décidée à ne jamais me séparer volontairement de mon mari.

Tante Marie, mes deux sœurs, Otto et Rodolphe devaient partir au plus vite. Pour où ? Ce n'était point encore décidé. Tout d'abord on se rendrait en Hongrie… aussi loin que possible… Les fiancées ne firent aucune résistance et aidèrent, avec beau coup d'ardeur, à la confection des malles. Mourir, lorsqu'on se sent si près du suprême bonheur… lorsque le rêve réalisé de l'amour va décupler l'ivresse de la vie… ce serait mourir dix fois !

On apporta les malles dans la salle à manger, afin que, chacun aidant, elles pussent être terminées sans retard. J'entrai, portant sur le bras un paquet de vêtements de Rodolphe.

— Pourquoi ne laisses-tu pas faire cela à ta femme de chambre ? me demanda mon père.

— Je ne sais où est Netty… J'ai sonné plusieurs fois, et, comme elle n'est pas venue, je me sers moi-même.

— Tu gâtes tes gens, me dit mon père, avec humeur ; et il donna à un domestique présent l'ordre de chercher partout Netty, et de me l'envoyer tout de suite.

Un instant après, le domestique revint la mine bouleversée.

— Netty est dans sa chambre… couchée… elle est… elle a… elle est…

— Ne peux-tu t'expliquer ? lui demanda mon père impatienté. Qu'est-elle ?

— Déjà toute noire.

Un cri s'échappa à la fois de toutes les bouches. Il était donc là — le spectre terrible — dans notre propre maison.

Que faire ? Pouvait-on laisser mourir sans secours cette pauvre fille ? S'approcher d'elle, c'était aller chercher la mort, non seulement pour soi, mais pour les autres.

— Cours de suite chercher le médecin, ordonna mon père au domestique ; et vous, enfants, activez votre départ.

— Le docteur est reparti depuis une heure pour la ville, répondit le domestique à mon père.

— Oh ! que je me sens mal !… dit en ce moment Lilli, pâlissant affreusement et se cramponnant au dossier d'une chaise.

Nous nous précipitâmes vers elle :

— Qu'as-tu ?… pas d'enfantillage… c'est la peur…

Ce n'était point la peur ; c'était…

Il n'y avait pas de doute ; nous portâmes la malheureuse sur son lit ; elle fut immédiatement prise de vomissements et de tous les autres symptômes.

Ce que cette pauvre sœur souffrit… ce fut horrible ! Et point de docteur ! Frédéric le remplaça tant bien que mal. Il prescrivit les

premiers remèdes : des cataplasmes brûlants, de la moutarde sur l'estomac et sur les jambes ; du champagne et des morceaux de glace dans la bouche. Rien n'y fit. Ces moyens, quelquefois suffisants dans des cas légers, furent tout à fait impuissants. Ils donnèrent, du moins, à la malade et à nous-mêmes la satisfaction de penser que quelque chose avait été tenté. Après les accès de vomissements survinrent les crampes, ces contorsions du corps si violentes que l'on entend craquer les os. La malheureuse voulait crier, mais la voix ne sortait plus de son gosier contracté… La peau devint d'un bleu noirâtre… le souffle s'arrêta.

Mon père marchait dans la chambre en se tordant les mains. Me plaçant devant lui :

— C'est la guerre, mon père ! Ne la maudiras-tu pas ?

Il me repoussa sans me répondre.

Après dix heures de souffrances, Lilli avait cessé de vivre. Netty, ma femme de chambre, était morte un peu avant, seule dans sa chambre, tous les membres de la famille étant occupés auprès de Lilli. Parmi les domestiques, aucun n'avait voulu s'approcher de la malade « déjà toute noire ».

. . . . . .

Sur ces entrefaites, le D Bresser était arrivé, apportant lui-même les médicaments demandés. Lorsque je le vis entrer, j'éprouvai une forte envie de lui sauter au cou. Il prit tout de suite la direction de la maison, fit immédiatement transporter les deux corps dans une pièce éloignée, ferma les deux chambres où les décès avaient eu lieu, et nous soumit tous à une désinfection énergique. Une forte odeur de phénol se répandit dans tout le

château. Aujourd'hui encore, dès que je sens cette odeur, elle évoque chez moi ces horribles souvenirs.

Le départ dut encore être différé une seconde fois. Dès le lendemain de la mort de Lilli, la voiture qui devait emmener tante Marie, Rosa, Otto et mon petit Rodolphe, stationnait devant la porte, lorsque le cocher, atteint à son tour par l'invisible meurtrier, dut descendre de son siège.

— Eh bien ! c'est moi qui vais vous conduire, dit mon père. Allons, vite, êtes-vous prêts ?...

Rosa s'avança, défaillante :

— Partez... je ne puis... je vais rejoindre Lilli...

Elle disait vrai... À l'aurore suivante, notre seconde fiancée fut portée dans la pièce où les autres corps avaient été déposés.

Naturellement, dans l'émoi de cette nouvelle catastrophe, le départ des autres n'avait pu s'effectuer.

Oh ! dans ma douleur, dans mon désespoir, de quel accès de rage ne fus-je pas saisie contre cette monstrueuse folie : la guerre, instrument de ces horreurs, que l'homme déchaîne volontairement !

Au moment où l'on emportait le corps de Rosa, mon père était tombé à genoux.

M'avançant vers lui et le relevant :

— Mon père ! lui dis-je, c'est la guerre !

Il ne répondit rien.

— Entends-tu, mon père ? Maintenant ou jamais, ne la maudiras-tu pas ?

Mais lui :

— Tu me rappelles, mon enfant, que je dois supporter ce nouveau malheur avec le courage du soldat… C'est à la patrie tout entière qu'ont été imposés ces sacrifices de larmes et de sang.

— Et de quel profit ta souffrance est-elle donc pour la patrie ? À quoi lui sert la mort de ces deux enfants ?… Oh père ! donne-moi cette satisfaction !… que je t'entende maudire la guerre !… Regarde, ajoutai-je en l'entraînant vers la fenêtre et en lui montrant, dans la cour, le cercueil que l'on apportait, celui-ci est pour Lilli ; dans quelques heures, un second va arriver pour Rosa ; demain peut-être, un troisième… Et pourquoi ?… pourquoi ?…

— Parce que Dieu l'a voulu, mon enfant.

— Dieu !… Dieu !… toujours Dieu !… Toutes les violences, toutes les folies… toutes les férocités… vous les couvrez de cette égide : La volonté de Dieu !

— Ne blasphème pas, Martha ! Ne blasphème pas, mon enfant, au moment où la main puissante du Très Haut s'abat…

Un domestique entra :

— Excellence, le menuisier ne veut pas porter lui-même le cercueil dans la chambre mortuaire et personne du château ne veut y entrer.

— Ni toi non plus, lâche ?

— Je ne puis à moi seul…

— Eh bien, je t'aiderai.

Et, se dirigeant vers la porte :

— Je veux moi-même mettre ma fille… Arrière ! me cria-t-il, voyant que je le suivais. Je te défends de venir… je ne veux pas te perdre aussi… songe à ton enfant !

J'hésitai. Où est le devoir dans ces cruelles alternatives ? En rendant aux malades les soins, et aux morts les devoirs que nous leur devons, nous nous exposons à propager le fléau autour de nous. On se sacrifierait volontiers soi-même, mais on frémit à la pensée d'entraîner les siens dans son sacrifice.

Il n'y a qu'une issue à un pareil dilemme : c'est d'accepter l'idée que tout le monde y passera et qu'il faut s'assister réciproquement dans les souffrances de l'agonie. Ensemble ! voilà le seul mot d'ordre possible. Sur un vaisseau qui coule, il n'y a de salut pour personne. Tenons-nous enlacés jusqu'au dernier moment et… adieu, joies de la vie !

Nous en étions arrivés à ce degré de résignation ; on avait renoncé au départ ; on n'évitait plus les malades ni même les cadavres. La présence de Bresser, son action énergique et constante soutenaient seules nos forces. Grâce à lui, notre vaisseau, en sombrant, n'était pas, du moins, sans capitaine.

Ah ! cette semaine de choléra à Grümitz ! Plus de vingt années se sont écoulées depuis, et, quand j'y pense, j'en frémis encore ! J'entends toujours le tintement de la cloche des agonisants ; je vois les convois funèbres passer sans cesse. Je me souviens de notre vie terrible. On mangeait debout et n'importe quoi. On s'assoupissait un instant, vers le matin, sur un siège quelconque. Au

dehors, comme si la nature indifférente se moquait de nous, la campagne souriait de tout le bonheur de l'été. Au village, la mort frappait sans interruption : pas un seul des Prussiens demeurés en logement n'avait survécu.

— J'ai rencontré le cocher du corbillard, raconta Franz, le valet de chambre. Quelques-uns de plus d'enterrés ? lui ai-je dit. Oui, m'a-t-il répondu, encore six ou sept ; c'est comme ça tous les jours. Quelquefois l'un d'eux se trémousse encore dans ma voiture, mais je le flanque tout de même dans la fosse, le sale Prussien !

Le lendemain, ce monstre mourait lui-même.

La poste nous apportait de terribles nouvelles sur les progrès de l'épidémie… et des lettres d'amour aussi — lettres d'amour qui resteront éternellement sans réponse… — du prince Henry, qui ignorait tout encore.

Pour préparer Conrad à son malheur, je lui avais télégraphié : « Lilli très mal ». Il ne put arriver que quatre jours après. Le malheureux entra dans le château comme un fou, en criant : Lilli ?… est-ce vrai ? En route, il avait appris la vérité.

Il ne versa pas de larmes et affecta un calme qui nous faisait mal. « Je l'aimais depuis si longtemps ! » dit-il tout bas, comme se parlant à lui-même. Puis, élevant la voix :

— Où repose-t-elle ? Je veux aller sur sa tombe… adieu… elle m'attend…

— Veux-tu que je t'accompagne ? lui demanda l'un de nous.

— Non, je préfère aller seul.

Il alla — nous ne le vîmes pas revenir. Sur la tombe de sa fiancée, il s'était logé une balle dans la tête.

Àtout autre moment, cet événement tragique nous eût atterrés. Et à l'instant même où nous l'apprenions, un nouveau malheur frappait notre maison et portait notre douleur au paroxysme : le choléra venait s'abattre sur Otto, sur ce fils unique adoré de mon père.

Ses souffrances durèrent toute la nuit et tout le jour suivant ; nous passâmes par toutes les alternatives de l'espoir et du découragement : à sept heures du soir, tout était fini.

Mon père se jeta sur le corps en poussant un cri si terrible que toute la maison en fut ébranlée. Nous eûmes de la peine à l'arracher de ce lit de mort. L'expression de sa douleur fut navrante. J'entends encore ses cris, ses sanglots. Son Otto… était mort… son fils… son orgueil… son tout !

Àcette explosion succéda une prostration subite et absolue. Il ne put assister à l'enterrement de cet enfant tant aimé. Il était étendu sur un divan, sans mouvement, presque sans connaissance. Bresser ordonna de le déshabiller et de le porter dans son lit. Au bout d'une heure, il parut se ranimer. Tante Marie, Frédéric et moi étions près de son lit. Il se souleva sur son séant, essaya de parler, mais ne put rien articuler ; le souffle semblait lui manquer. Il faisait de pénibles efforts pour respirer.

Enfin, il parvint à prononcer mon nom :

— Martha !

Je tombai à genoux devant son lit.

— Cher père !… Pauvre père !…

Il posa sa main sur ma tête.

— Que… ton… désir, murmura-t-il, soit exaucé… je mau… je maudis…

Il ne put achever, et retomba sur ses coussins.

Bresser venait d'entrer ; à nos questions anxieuses, il répondit que mon père avait succombé à une convulsion.

— Le plus terrible, dit en soupirant tante Marie, au retour de l'enterrement, est de l'avoir vu mourir une malédiction sur les lèvres !

— Ô tante ! ne t'en chagrine pas… Si cette malédiction pouvait seulement sortir des lèvres de tous… ce serait pour l'humanité entière la plus grande des bénédictions !

⁂

En huit jours, dix habitants du château avaient succombé : mon père, Lilli, Rosa, Otto, ma femme de chambre Netty, le cuisinier, le cocher et deux garçons d'écurie. Dans le village, plus de quatre-vingts personnes étaient mortes.

Dans le pays, Grümitz ne fut pas la seule localité aussi rudement frappée. En relisant les journaux de l'époque, on y retrouvait bien d'autres exemples de l'effroyable mortalité qui désola notre contrée, par exemple le château de Stockern, près de la petite ville de Horn. Du 9 au 13 août 1866, quatre membres de la famille succombèrent à l'épidémie : Rodolphe, jeune homme de vingt ans ; ses deux sœurs Émilie et Berthe et leur oncle

Candide ; plus cinq domestiques. La plus jeune fille, Pauline de Engelshofen, fut seule épargnée ; elle épousa, plus tard, un baron de Suttner. Elle ne parle qu'en frémissant de cette semaine de choléra à Stockern.

Tant de coups m'avaient si profondément abattue que je m'attendais, avec une morne résignation, à voir, d'un jour à l'autre, la mort m'atteindre moi-même ou m'arracher mon enfant ou mon mari. Je croyais la voir ? cette camarde, qui, depuis deux mois, frappait à coups redoublés sur le pays, étendre sa main glacée sur ceux qui me restaient. Je les pleurais par avance. Mais pourtant, au plus profond de ma douleur, il était encore pour moi des moments bien doux ; c'étaient ceux où, dans les bras de mon mari, serrée contre sa poitrine, j'épanchais mon chagrin sur son cœur. Quelle douceur dans ses paroles de sympathie et d'amour ! Mon cœur se réchauffait au contact du sien. Après tout, me disais-je, le monde n'est ni mauvais ni cruel puisque tant d'amour et tant de pitié s'y rencontrent. Je sais bien que ces sentiments sont encore l'apanage de quelques âmes d'élite ; qu'ils n'existent pas en tant que loi universelle. Mais ils parviendront, un jour, à un développement général et complet ; et alors ils inspireront et régleront les rapports de la famille humaine. Oui, l'avenir appartient à la Bonté.

⁂

Nous passâmes le reste de l'été dans les environs de Genève. L'insistance du D Bresser avait fini par nous décider à nous éloigner. Tout d'abord, je n'avais pu accepter l'idée d'abandonner si promptement les tombes des miens. J'étais tombée dans une telle prostration que je ne voyais pas la nécessité de fuir l'épidémie. Bresser finit par l'emporter, en me représentant qu'il était

de mon devoir de tout essayer pour soustraire mon enfant au danger.

Ce fut Frédéric qui choisit la Suisse comme résidence : il souhaitait d'entrer en relations avec les fondateurs de la Croix-Rouge ; il voulait se renseigner à Genève même sur les dernières conférences et sur les développements que l'on se proposait de donner à l'œuvre de la Convention.

Il avait envoyé sa démission, et, en attendant son acceptation officielle, avait obtenu un congé de six mois. Maintenant, j'étais riche, très riche, la mort de mon père, de mon frère et de mes sœurs ayant réuni sur ma tête toute la fortune de la famille.

— Que dirais-tu, Frédéric, lui demandai-je un jour, si tu m'entendais louer la guerre parce que je lui dois des avantages matériels si considérables ?

— Je dirais que tu n'es plus ma Martha ! Mais je te comprends, et ton idée est très juste. Cet égoïsme révoltant qui peut se réjouir du gain matériel acquis au prix de la ruine des autres, ces sentiments que l'individu — assez vil pour les éprouver — s'efforce au moins de cacher, les nations et les dynasties s'en font gloire : des milliers et des milliers d'hommes sont morts, blessés, ruinés ; mais leurs souffrances nous ont valu un agrandissement de territoire et de puissance : louons et bénissons Dieu de l'heureuse issue de cette guerre !...

Nous trouvâmes dans une petite ville, sur les bords du lac, le calme et la solitude dont nous avions besoin. Je désirais éviter toute société. Frédéric respectait ma tristesse et ne me proposa jamais le remède banal de la distraction. Sa délicatesse lui fit

comprendre et respecter les larmes que je voulais donner à la mémoire des miens.

Il se rendait souvent à Genève pour y étudier la question de la Croix-Rouge. Je ne me rappelle rien de bien précis sur le résultat de ses études à cette époque. J'avais interrompu mon journal, en sorte que j'ai oublié la plupart des événements. Je n'ai gardé de souvenirs bien précis que de l'impression d'ensemble que me fit ce beau pays de Suisse, et du calme, de la simplicité, de l'activité sereine de ses habitants.

Aucun écho de la dernière guerre n'arrivait jusqu'à nous ; tout au plus en parlait-on comme d'un fait divers, à ajouter aux bavardages européens. Cet affreux grondement du canon sur la terre de Bohême n'avait pas produit, ici, plus d'impression qu'un nouvel opéra de Wagner.

Le souvenir de la guerre allait, du reste, s'affaiblissant, s'éteignant chez tout le monde. Les journaux n'en parlaient plus. Je lisais surtout alors des feuilles françaises. L'intérêt général se portait sur les préparatifs de l'Exposition de 1867, sur les réceptions de la Cour de Compiègne, sur les nouvelles personnalités littéraires, — Flaubert, Zola, dont le talent naissant était l'objet des jugements les plus divers, — sur les œuvres théâtrales : un opéra récent de Gounod, un nouveau rôle très brillant écrit par Offenbach pour Hortense Schneider. Devant toutes ces actualités, le petit duel entre l'Autriche et la Prusse, là-bas… en Bohême, avait beaucoup perdu de son importance : c'était déjà de l'histoire ancienne… Hélas ! ce qui est vieux de trois mois ou éloigné de trente lieues, ce qui se passe en dehors du lieu et du temps les plus voisins, échappe absolument à la mémoire et au cœur humain.

Nous quittâmes la Suisse vers la mi-octobre pour nous rendre à Vienne, où ma présence était nécessaire pour le règlement de ma succession. Nous avions l'intention de nous établir ensuite à Paris pour un assez long temps. Frédéric nourrissait toujours le désir de se consacrer à la propagation de ses idées par la formation d'une ligue de la paix. Paris lui paraissait un centre excellent pour y réunir tous les amis de la paix ; il croyait également qu'un principe international avait plus chance de s'y développer qu'autre part.

— J'ai donné ma démission, disait-il, sous l'empire d'une conviction acquise précisément pendant la guerre. Je veux maintenant m'enrôler dans l'armée de la paix. C'est encore une bien petite armée, dont les combattants n'ont d'autres armes que le sentiment du droit et l'amour de l'humanité, Mais qu'importe : ceux qui combattent pour le droit ou la vérité triomphent toujours tôt ou tard.

— Hélas ! lui répondis-je en soupirant, que peux-tu, seul, contre une institution aussi ancienne, aussi puissante et soutenue par des millions et des millions d'hommes ?

— Pouvoir quelque chose, moi ?... Je ne suis vraiment pas assez insensé pour le croire. Je n'ai d'autre prétention, je le répète, que de m'enrôler dans l'armée de la paix. Lorsque j'ai combattu dans l'armée du pays, ai-je jamais espéré à moi seul sauver la patrie ou conquérir une province ? Non, certes ! L'individu isolé ne peut que Servir ; mais : Il doit servir. Il doit, s'il le faut, sacrifier sa vie à ses idées, quand il les croit bonnes et vraies. Ce n'est pas l'État seulement qui vous impose des obligations. Une conviction personnelle, lorsqu'elle va jusqu'à l'enthousiasme, nous contraint aussi au service obligatoire.

— Oui, tu as raison : si des millions de partisans de la paix s'enrôlent sous son drapeau, il faudra bien que l'antique forteresse, abandonnée par ses anciens défenseurs, succombe sous les efforts de la nouvelle armée.

De Vienne, je fis un pèlerinage à Grümitz. Je n'entrai pas dans le château ; je me rendis directement au cimetière, où je déposai mes quatre couronnes, et je repris la route de Vienne.

Lorsque mes affaires les plus pressantes furent terminées, Frédéric me proposa un petit voyage à Berlin pour revoir notre pauvre tante Cornélie. J'acceptai volontiers. Durant cette courte absence, je me proposais de laisser mon fils aux soins de tante Marie. Les derniers événements de Grümitz l'avaient complètement accablée. Toute son affection s'était reportée sur mon petit Rodolphe ; j'espérais que la présence de l'enfant chez elle la distrairait et la remonterait.

Nous quittâmes Vienne le 1 novembre et nous nous arrêtâmes à Prague pour y coucher. Le jour suivant, nous nous détournâmes de notre route pour accomplir un nouveau pèlerinage.

— C'est aujourd'hui le jour des morts, remarquai-je en jetant les yeux sur la date du journal qu'on venait de nous apporter avec notre déjeuner.

— Le jour des morts ! répéta Frédéric. Combien de pauvres morts resteront oubliés dans cette fête des tombes !… parce qu'ils n'ont point de tombe !… Qui les visitera ?…

Je le regardai un instant en silence ; puis, à mi-voix :

— Veux-tu ?

Nous nous étions compris. Une heure après, nous étions sur la route de Chlum et de Königgrätz.

⁂

Quel spectacle ! Une élégie de Fiedge me revint en mémoire :

Quel spectacle ! Regarde, ô maître de la nation !
Et devant ces ossements putrides
Jure d'être doux à ton peuple
Et pour le monde un messager de paix.
Regarde ! Et quand la gloire te fascinera

Compte ces crânes, ô conducteur des peuples !
Regarde cette mort qui, t'enlevant ta couronne,
Te couchera aussi dans le froid du tombeau.
Sois à jamais hanté par le gémissement de ceux
Qui ont ici péri dans cette sombre horreur.
Y a-t-il donc tant d'attraits à inscrire son nom
Dans l'histoire, avec du sang et des ruines ?

Le jour commençait à baisser lorsque nous arrivâmes à Chlum ; c'est de là que, frissonnant, nous nous rendîmes en silence sur le champ de bataille, très voisin. Nous étions enveloppés d'un brouillard auquel se mêlaient quelques flocons de neige. Les branches dénudées se courbaient sous le sifflement plaintif d'un vent glacé. Partout il y avait des tombeaux, des fosses communes. Un cimetière ? Un champ de repos ? Non. Ce n'étaient pas des pèlerins fatigués du voyage de la vie qu'on avait couchés là, dans leur repos, mais de jeunes hommes pleins de vie, de vigueur et d'espérance.

Nous ne trouvâmes pas la solitude dans ce champ de mort : beaucoup… beaucoup de malheureux Autrichiens et Prussiens étaient venus s'agenouiller à la place où étaient tombés leurs bien-aimés. Le train qui nous avait amenés n'était rempli que de gens en deuil. Depuis plusieurs heures je ne voyais autour de moi que des larmes, je n'entendais que des gémissements de douleur : « Trois fils… trois fils… tous plus beaux… plus parfaits… plus aimants l'un que l'autre… j'ai perdu trois fils à Sadowa ! » nous dit un vieillard, dont le chagrin serrait le cœur. D'autres mêlèrent leurs plaintes à celles de cet infortuné ; mais aucune ne m'émut autant que le désespoir sans larmes de ce pauvre père, répétant toujours : Trois fils !… trois fils !… trois fils !…

Sur le champ de bataille même, on voyait une foule considérable circuler et s'agenouiller. Des malheureux se traînaient avec peine ; d'autres s'affaissaient en sanglotant. Peu de tombes particulières ; peu de croix ou de pierres portant quelque inscription. Nous cherchâmes à lire quelques-uns des rares noms gravés sur ces modestes monuments.

— Major de Reuss, du 2 régiment des gardes prussiennes.

— Peut-être un parent du fiancé de notre pauvre Rosa, remarquai-je.

— Comte Grünne, blessé le 3 juin, mort le 5 juin.

— Qu'il a dû souffrir pendant ces trois jours ! C'est peut-être le fils de ce comte Grünne, qui disait, lors de la déclaration de guerre : « Nous les chasserons à coups de pied, ces Prussiens ! » Combien la folie de ces propos vous impressionne douloureusement lorsqu'on se les rappelle en pareil lieu ! Des mots… des mots vides et creux… des paroles de forfanterie… de menace… de

mépris… c'est avec cela qu'ils ont ensemencé ce champ de carnage.

Parmi les affligés qui nous entouraient, il y avait un grand nombre d'officiers et de soldats. Ils avaient, sans doute, pris part à la journée de Königgrätz et rendaient, aujourd'hui, un hommage aux camarades tombés à côté d'eux.

Nous étions parvenus à l'endroit où la plus grande masse de corps, amis et ennemis, avaient été enterrés côte à côte ; ce lieu était entouré d'une grille.

C'est sur ce point que se portaient surtout les visiteurs ; ils s'agenouillaient autour de la grille et y suspendaient leurs couronnes.

Enveloppé dans un manteau de général, un homme, jeune encore, grand, élancé, de tournure distinguée, s'approcha du tumulus. Chacun se retira respectueusement et j'entendis chuchoter :

— L'Empereur !

En effet, c'était François-Joseph ; c'était le chef de l'État et de l'armée, qui, en ce jour des morts, avait voulu venir, lui aussi, prier sur le champ de bataille pour tous ces enfants du pays, pour ses braves soldats. Il se tenait là, découvert, la tête inclinée, rempli d'un douloureux respect pour la majesté de la mort.

Longtemps, bien longtemps, il demeura immobile. Je ne pouvais le quitter des yeux. Quels sentiments pouvaient bien s'agiter dans ce cerveau et dans ce cœur que je savais tendre et bon ? Il me sembla comprendre les pensées qui se heurtaient, en ce moment, dans cette tête si tristement inclinée.

..... Tant de mes pauvres braves étendus là... morts !... et pourquoi ?... Hélas ! nous n'avons pu vaincre... Ma belle Venise perdue... Vos jeunes vies perdues aussi ! Vous les avez si noblement sacrifiées... pour moi... Oh ! si je pouvais vous les rendre... — Mes enfants ! ce n'est pas pour moi que j'ai demandé ce sacrifice. C'est pour vous-mêmes... pour le pays qu'il a fallu marcher... N'ai-je point, hélas ! été contraint à cette guerre ? Ce n'est pas pour disposer à mon gré de mes sujets que j'occupe le trône ; c'est pour eux, pour leur bien auquel je suis prêt à sacrifier ma vie... Oh ! si j'avais pu suivre l'entraînement de mon cœur et ne dire jamais « oui », quand tous criaient autour de moi : « La guerre ! la guerre ! » Dieu m'est témoin que je n'ai pu m'y opposer... Ce qui m'a poussé... ce qui m'a entraîné... je ne le sais plus bien nettement aujourd'hui... C'était une pression irrésistible du peuple... C'était votre propre désir... Oh ! mes pauvres soldats ! Quelles souffrances ont été les vôtres !... Maintenant, vous voilà couchés en ce lieu funèbre, chères victimes !... Oh ! si j'avais pu dire non ! Tu m'en avais prié toute en larmes Élisabeth ! Oh pourquoi ne t'ai-je pas écoutée ?... Cette pensée m'est intolérable... Que ce monde est misérable !... C'en est trop, par trop de douleurs !...

J'en étais là de ses pensées lorsque je le vis se couvrir le visage de ses deux mains, et éclater en sanglots.

Telle fut, au jour des morts, le 2 novembre 1866, notre visite au champ de bataille de Sadowa.

05

Nous trouvâmes Berlin au comble de l'allégresse. L'attitude du moindre employé de magasin, du plus humble commissionnaire de rue exprimait l'orgueil de la victoire. Toutefois, dans les familles que nous eûmes l'occasion de voir, on rencontrait des mines moins triomphantes ; ceux qui avaient perdu un des leurs dans cette campagne ne parvenaient guère à se réjouir. Je redoutais notre entrevue avec tante Cornélie. Je savais que son Gottfried était son idole ; il m'était aisé de mesurer l'étendue de sa douleur ; je n'avais qu'à me représenter mon petit Rodolphe à l'âge de Gottfried, et, comme lui… Non, je n'en pouvais même supporter la seule pensée…

Nous nous fîmes annoncer chez M de Tessow. Le cœur me battait en entrant. Le deuil de la maison vous saisissait dès l'antichambre, où l'on était reçu par un domestique en livrée toute noire. Dans le salon, point de feu, tous les meubles sous leurs housses ; les glaces et les tableaux recouverts de crêpe. Du salon on entrait directement dans la chambre de tante Cornélie. Tante Cornélie s'y tenait toujours ; elle n'en sortait que pour se rendre tous les dimanches à l'église et aller chaque jour passer une heure dans la pièce qui avait été le cabinet de travail de Gottfried. Dans cette pièce, tout était demeuré tel que son fils l'avait laissé le jour de son départ. Elle nous y conduisit au cours de notre visite et nous fit lire une lettre, qu'au moment de partir il avait déposée sur son bureau :

Mère chérie, je sais que tu viendras ici après mon départ ; je veux que tu y trouves ceci qui te sera comme un peu de moi-même… une petite surprise après la séparation. Je pense que tu

seras heureuse d'entendre encore un dernier mot de moi, un mot de joie et d'espérance. Aie confiance ! Je reviendrai ! Le destin ne peut vouloir séparer deux cœurs aussi unis que les nôtres. J'ai la chance d'être appelé à faire une glorieuse campagne où je vais gagner mes étoiles et la croix. Après cela… je te ferai grand'mère. Je te baise les mains… je baise ton front si doux, à la plus adorée de toutes les mères chéries !

Ton Gottfried.

Lorsque nous entrâmes chez elle, tante Cornélie n'était pas seule ; un grand monsieur en habit noir, un pasteur, à n'en pas douter, était assis en face d'elle.

Tante se leva pour venir vers nous ; le pasteur, aussi quitta son siège, mais se retira à l'arrière-plan.

Naturellement, lorsque j'embrassai la pauvre femme, nous éclatâmes toutes deux en sanglots. Frédéric ne put, non plus, retenir ses larmes lorsqu'il pressa cette mère désolée sur son cœur. Durant les premières minutes, nous n'échangeâmes pas une seule parole. Dans un pareil moment, les larmes seules peuvent : exprimer ce que l'on a à se dire.

Elle nous offrit des sièges à côté du sien, puis, s'essuyant les yeux :

— Mon neveu, colonel baron Tilling et sa femme — M. Mœsler, conseiller consistorial, aumônier en chef…

Échange de muettes salutations.

— Mon ami, mon conseiller spirituel, continua ma tante, qui veut bien me soutenir dans mon chagrin.

— Mais qui n'a point encore réussi, ma digne amie, à vous amener à la résignation… à la joie avec laquelle le chrétien doit porter sa croix… Cet accès de larmes, dont je viens d'être témoin, ne me le prouve que trop.

— Pardonnez-moi ! La dernière fois que j'eus le plaisir de voir mon neveu et sa chère femme, mon Gottfried était là.

Elle ne put en dire davantage.

— Votre fils, chère amie, était, dans ce monde de pêché, exposé à toutes les tentations, et à tous les dangers de la chair, il est maintenant retourné dans le sein de Dieu… C'est par la mort la plus glorieuse, la plus enviable… que les portes du Ciel lui ont été ouvertes ! Monsieur le colonel, dira certainement comme moi à cette mère affligée que le sort de son fils est vraiment digne d'envie. Vous devez, monsieur, savoir avec quelle joyeuse abnégation le soldat accepte la pensée de la mort. La noble résolution de faire, s'il le faut, le sacrifice de sa vie sur l'autel de la patrie, adoucit pour lui l'amertume des adieux, et lorsqu'il tombe dans la mêlée, il sait que c'est pour se relever dans les rangs de l'armée du Très-Haut. Pour vous, mon colonel, il vous a été donné de revenir avec tous ceux auxquels la divine Providence a accordé une juste victoire…

— Pardon, monsieur l'aumônier, c'est au service de l'Autriche que je me suis battu.

— Ah ! je croyais… Ah ! vraiment ?… Une belle et noble armée aussi, l'armée autrichienne…

Il se leva :

— Je ne voudrais pas être importun, continua-t-il, vous avez sans doute à causer d'affaires de famille. Adieu, chère madame ; je reviendrai dans quelques jours. Tenez, jusque-là, vos pensées toujours élevées vers celui dont les compassions sont infinies. Rappelez-vous qu'il fait tourner toutes choses au bien de ceux qui l'aiment ; tout, même l'épreuve, la souffrance, la mort. J'ai l'honneur de vous saluer.

Ma tante lui serra la main :

— J'espère vous revoir bientôt. Bientôt, n'est-ce pas ?

Il s'inclina devant nous et allait se diriger vers la porte. Frédéric le retint :

— Monsieur, pourrais-je vous adresser une requête ?

— Parlez, colonel.

— Je crois pouvoir conclure de votre conversation que vous êtes animé de sentiments aussi militaires que religieux ; vous pourriez, peut-être, à ce titre, me rendre un grand service.

J'écoutais, très intriguée, ne comprenant pas où voulait en venir Frédéric.

— Ma femme que voici, continua-t-il, est tourmentée de doutes et de scrupules ; elle prétend qu'au point de vue chrétien la guerre ne peut se justifier. Pour moi, au contraire, rien ne se concilie mieux et ne se soutient réciproquement davantage que le sabre et le goupillon ; mais je n'ai pas l'éloquence suffisante pour convaincre ma femme. Auriez-vous l'obligeance de nous accorder, demain ou après-demain, une heure d'entretien pour…

— Très volontiers ; voulez-vous me donner votre adresse ?

Frédéric lui remit sa carte, et le jour et l'heure de la visite furent fixés. Nous restâmes alors seuls avec notre tante.

— Les exhortations de ce pasteur t'apportent-elles vraiment quelque consolation ? lui demanda Frédéric.

— De consolation, il n'en est point pour moi ici-bas ; mais il parle si bien des choses que j'écoute le plus volontiers : du deuil, de la mort, de la croix, du sacrifice, du renoncement, il dépeint si éloquemment comme une vallée de douleurs, de larmes et de péché ce monde qu'a quitté mon pauvre Gottfried que j'en viens quelquefois à penser qu'il est peut-être bon pour mon enfant d'avoir été prématurément rappelé. Il est maintenant au Ciel, tandis que, sur cette terre…

— Tandis que, sur cette terre, les puissances de l'enfer sont parfois déchaînées, ainsi que nous venons de le voir, interrompit Frédéric, avec une douloureuse gravité.

Tante Cornélie lui fit ensuite une foule de questions sur les deux dernières campagnes dont il avait fait, l'une avec, gt l'autre contre Gottfried. Il dut lui raconter mille détails et put donner à cette mère si éprouvée la même consolation qu'il m'avait jadis apportée après la guerre d'Italie : la précieuse assurance que celui qu'elle pleurait avait été enlevé par une mort prompte et sans souffrances. Il me fallut aussi conter ma course en Bohême, et notre terrible semaine de choléra à Grümitz.

Enfin, nous prîmes congé et remontâmes dans notre voiture, qui nous attendait devant la villa de M de Tessow.

— Explique-moi, maintenant, demandai-je à Frédéric, pourquoi tu as prié l'aumônier de…

— Te donner une conférence ? Je compte y puiser des matériaux pour mes études. Je veux encore entendre — et cette fois noter — les arguments que le clergé invoque en faveur du meurtre international. C'est toi que j'ai mise en avant pour la discussion, parce qu'il sied mieux à une jeune femme qu'à un officier d'exprimer des doutes, au point de vue chrétien, sur la légitimité de la guerre.

— Mais tu sais bien que ce n'est qu'au point de vue humanitaire, et pas du tout au point de vue religieux, que nos doutes…

— Mais, nous n'allons pas présenter la chose ainsi à l'aumônier. Il y a une contradiction flagrante entre les préceptes de l'amour chrétien et les lois du principe militaire. C'est cette contradiction que je voudrais entendre expliquer par un représentant du christianisme militaire.

⁂

L'ecclésiastique fut exact. Il était visiblement heureux à l'idée du petit discours qui devait me convertir. Quant à moi, la perspective de cette conversation m'était plutôt désagréable ; je n'aimais guère le rôle assez faux que j'allais jouer. Je m'y prêtai, cependant, pour le bien de la cause que servait Frédéric et me consolai par la maxime jésuitique : la fin justifie les moyens.

Après l'échange de salutations, nous nous assîmes et l'aumônier prenant la parole :

— Permettez-moi, madame, d'aborder directement notre sujet. J'espère qu'il me sera aisé de bannir de votre âme certains scrupules qui, malgré leur apparente justesse, ne sont, au fond, que des sophismes faciles à réfuter. Il nous semble, par exemple,

que le commandement du Christ : « Aimez vos ennemis » et son affirmation : « Celui qui tirera l'épée périra par l'épée », sont en contradiction absolue avec le devoir du soldat, placé dans la nécessité de nuire et de tuer ?

— Certainement, monsieur l'aumônier, la contradiction me paraît évidente. Il y a aussi le commandement du Décalogue : « Tu ne tueras point… »

— Oui, madame, il y a là une certaine difficulté apparente ; mais, allez au fond des choses et tout s'éclaire. Quant à l'ordre du Décalogue, il vaut mieux user de l'expression adoptée dans la traduction anglaise de la Bible : « Tu n'assassineras pas ». Tuer, en cas de légitime défense, n'est pas un meurtre, et la guerre n'est qu'un cas de légitime défense. Nous devons nous conformer au commandement du Rédempteur et aimer nos ennemis ; mais, il ne s'ensuit pas que nous devions subir l'injustice et la violence.

— Mais cela en revient toujours à démontrer que les guerres défensives seules sont légitimes. Si l'adversaire adopte le même principe, comment la lutte peut-elle commencer ? Dans la dernière guerre, c'est votre armée, monsieur l'aumônier, qui a, la première, franchi la frontière et…

— Il est naturel, madame, de chercher à prévenir l'ennemi : c'est le plus élémentaire des droits. Nous sommes autorisés à ne pas attendre que l'ennemi vienne nous attaquer chez nous. Il est des circonstances où un gouvernement a pour devoir de s'opposer à l'injustice par la force et de prévenir la violence par la violence. Il se constitue ainsi le serviteur et le vengeur de l'Éternel, en frappant de l'épée celui qui a tiré l'épée contre lui.

— Ceci cache quelque sophisme, dis-je, ces raisons ne sont pas bonnes pour les deux partis.

— Quant à croire, continua mon interlocuteur, — sans tenir compte de ma remarque, — que la guerre ne peut être approuvée de Dieu, c'est inadmissible pour le chrétien ferré sur les Saintes Écritures. Elles nous montrent que le Dieu d'Israël a souvent ordonné à son peuple de faire la guerre. Elles nous disent que c'est la fidèle exécution de cet ordre qui mérita à Israël la victoire et la bénédiction de son Dieu. Au livre de Moïse (Nombres, XXI, 14), il est parlé « Des guerres de l'Éternel ». Dans les Psaumes, il est souvent fait mention du secours que, dans telle ou telle guerre, le Seigneur a accordé à son peuple. Salomon ne dit-il pas dans les Proverbes (XXI, 31) : « Le coursier est prêt pour le jour de la bataille ; mais c'est l'Éternel qui donne la victoire » ? Au Psaume XLIV, David remercie le Seigneur, qui prépare ses mains pour le combat et ses poings pour la bataille.

— Il y a donc contradiction entre l'Ancien et le Nouveau Testament : le Dieu des Hébreux était un Dieu guerrier, tandis que le doux Jésus est venu apporter un message de paix en nous enjoignant d'aimer nos ennemis.

— Dans le Nouveau Testament, dans la parabole (Luc, XIV, 31), Jésus parle d'un roi qui part en guerre contre un roi. Saint Paul emprunte souvent ses images à la vie guerrière. Il dit, Romains (XIII, 4) : « Si le prince est muni de l'épée, c'est en qualité de serviteur, de vengeur de l'Éternel. »

— La contradiction que je remarque existe donc aussi dans le Nouveau Testament.

— Notre pauvre et faible raison ne devrait pas se permettre de juger la parole de Dieu. La contradiction est, en soi, quelque chose d'imparfait, de non divin. Le fait seul que certaines paroles se trouvent dans la Bible établit, péremptoirement, qu'elles ne peuvent contenir de contradiction.

— À moins que la contradiction ne prouve, au contraire, qu'on ne saurait attribuer une origine divine aux passages en question.

Je n'osai pas énoncer cette réplique pour ne pas déplacer complètement le débat.

— Tenez, monsieur l'aumônier, intervint Frédéric, un chef d'armée du dix-septième siècle a démontré avec plus de force encore que vous, en s'appuyant sur la Bible, la légitimité de la guerre. Je me suis procuré ce document pour le lire à ma femme ; mais elle n'a pu accepter ces arguments : j'aimerais avoir votre opinion. Permettez-moi de vous soumettre ce passage.

Il alla prendre une brochure dans un tiroir, l'ouvrit et lut :

« Dieu lui-même a institué la guerre et l'a enseignée aux hommes. C'est lui qui, pour en interdire l'entrée au premier rebelle — Adam — plaça à la porte du Paradis le premier soldat armé d'une épée. Dans le Deutéronome, nous lisons que, par la voix de Moïse, Dieu encouragea son peuple au combat, et lui promit la victoire en lui donnant ses prêtres comme avant-garde. La première ruse de guerre fut employée contre la ville d'Haï. Afin de donner à Israël le temps de parachever sa victoire le soleil demeura deux jours entiers sans se coucher.

« Toutes les horreurs de la guerre sont voulues de Dieu, car les pages des Saintes Écritures en sont pleines. Tout homme pieux

peut donc se battre, tailler en pièces, tuer ses ennemis sans pêcher. Dieu a autorisé les plus cruels procédés à l'égard de l'ennemi :

« La prophétesse Déborah crucifia, la tête en bas, le chef ennemi Sisara. Gédéon, établi par Dieu conducteur du peuple, se vengea, à Senhot, des autorités de la ville, qui lui avaient refusé des vivres, en les faisant mourir sous les déchirures d'un fouet d'épines, ce qui parut très juste aux yeux de l'Éternel. David, le roi-prophète, inventa les plus horribles supplices pour faire périr les enfants d'Ammon vaincus : il les fit taillader à coups de sabre, puis écraser sous des chariots de fer ; il les pétrissait ensuite comme de l'argile dont on fait des briques ; puis il… »

— C'est abominable !… interrompit l'aumônier. Un grossier mercenaire, à l'époque de la guerre de Trente ans, peut seul avoir eu l'idée de tirer de la Bible de pareils exemples, pour justifier ses cruautés. Nous enseignons aujourd'hui, que, s'il est permis de tuer en guerre, c'est à seule fin d'empêcher l'ennemi de nous nuire. Aujourd'hui, la guerre ne donne pas le droit de tuer pour tuer, d'être inutilement cruel envers l'ennemi désarmé. Les idées de votre auteur étaient acceptables du temps des lansquenets mercenaires, mais, aujourd'hui, on ne fait plus la guerre que pour défendre les biens les plus précieux de l'humanité : la liberté, l'indépendance, la patrie, le droit, la foi, l'honneur…

— Sans doute, monsieur l'aumônier, lui dis-je, sans doute ; mais c'est bien toujours du même Jéhova que se réclament, aujourd'hui encore, les partisans de la guerre.

Cette remarque me valut un petit sermon sur mon manque de respect pour la parole de Dieu.

Je ramenai la conversation sur le sujet qui nous intéressait.

Le pasteur commença une longue dissertation sur l'esprit chrétien et l'esprit militaire. Il parla de la consécration religieuse attachée à la prestation de serment au drapeau. Il nous dépeignit la majesté de cette cérémonie, l'entrée des étendards dans l'église, au son de la musique militaire, sous l'escorte de soldats et d'officiers, le sabre au poing. Il nous parla de l'émotion du jeune conscrit. Il nous rappela la prière liturgique du dimanche : « Seigneur ! protège l'armée et tous les fidèles serviteurs du roi et de la patrie ; enseigne-leur à se souvenir, en vrais chrétiens, de leur serment, et bénis leur service pour la gloire et le bien de la patrie. »

« Avec l'aide de Dieu ! » Telle est la devise inscrite sur la boucle de ceinturon du fantassin. Elle inspire confiance au soldat, car, si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Elle exalte son courage et lui fait accepter joyeusement le sacrifice de sa vie ! Oui, lorsque son roi l'appelle au combat, c'est sans crainte qu'il obéit. Comme autrefois Israël, c'est sur l'Éternel qu'il se repose, sur l'Éternel, qui lui donnera la victoire. On saisit aisément le rapport qui existe entre la piété et l'héroïsme. Quelle pensée est plus capable de faire accepter joyeusement la mort au soldat, que l'assurance, s'il tombe au champ d'honneur, de trouver grâce devant le souverain juge ? »

Et il continua longtemps ainsi — tantôt sur un ton de douceur onctueuse, la tête inclinée, ne parlant que d'amour, de ciel, d'humilité, de petits enfants, de salut et de choses précieuses — tantôt d'une voix de commandement, le buste fièrement cambré, la tête haute, louant la sévérité des mœurs militaires, l'inflexibilité de la discipline, l'œuvre de l'épée et de la mitraille. Le mot « joie » re-

venait toujours accolé à l'idée de mort, de combat, de sacrifice de la vie. On aurait dit que, pour lui, tuer et être tué étaient les seules joies parfaites de la vie. Il nous déclama aussi des vers, d'abord ceux de Théodore Koerner :

Ô Père, conduis-moi
À la victoire ou à la mort !
J'accepte, ô Dieu, ta volonté ;
Conduis-moi où tu veux :
Je me rends à ta volonté !

Puis, ce fut le vieux chant populaire de la guerre de Trente ans :

Pas de mort plus belle en ce monde,
Qu'un coup mortel de l'ennemi,
Qui vous abat sous le beau ciel.
Là, point de cris ni de sanglots
Sortis du cœur de faibles femmes,
Comme autour d'un lit mortuaire
D'où l'âme prend congé du monde.
On y tombe avec ses amis
Comme brins d'herbe, au mois de mai !

Puis ce fut la chanson de Lenau, le poète armurier :

La paix laisse dépérir en l'homme
Ses plus belles qualités ;

Tandis qu'elle exerce sa vile influence,
Tout dans la vie et dans l'histoire
Se couvre de fils d'araignées.
Mais voici venir la guerre :

Le sang coule… les plaies suppurent !
L'homme n'a plus le loisir de bâiller.
Bataille et mort vont renouveler la sève humaine !

Le mot de Luther fut enfin cité :

Quand je considère la guerre comme ayant pour but de protéger la femme, l'enfant, le foyer, les biens et l'honneur, comme produisant et consolidant la paix, je ne puis m'empêcher d'y voir une bien excellente chose.

En effet, pensai-je ; si je me représente la panthère comme une tourterelle, la panthère est une fort jolie et fort douce petite bête.

Si je les avais eu présents à la mémoire, j'aurais répondu aux citations de mon contradicteur par les vers de Bodenstedt :

. . . . . .

Vantez tant qu'il vous plaît et la guerre et la gloire,
Mais ne parlez plus alors de votre christianisme
Prêché à coups de canons…
Répandez le sang à flots…
Mais taisez-vous, alors, sur le nom du Sauveur.
…… Je hais l'hypocrisie
Des Nazaréens guerriers…

Lorsque notre Nazaréen guerrier prit congé de nous, ce fut avec la conviction de m'avoir convaincue de l'excellence de la guerre et de sa légitimité devant le christianisme. Il était visiblement satisfait d'avoir, par le succès de sa parole, si heureusement rempli un des devoirs de son ministère. Nous n'en pûmes douter

lorsqu'au moment de nous quitter, répondant aux remerciements que nous lui adressions, il nous dit :

— C'est à moi de vous exprimer combien j'ai été heureux de votre invitation, puisqu'elle a permis à ma faible éloquence, en s'appuyant sur la parole de Dieu, source de toute vérité de chasser de votre esprit des doutes qui devaient être, madame, aussi pénibles pour la chrétienne que pour la femme d'officier. La paix soit avec vous !

— Ah ! m'écriai-je, quand il fut parti. Ce que j'ai souffert !

— Oui, moi aussi j'ai souffert, me répondit Frédéric ; j'étais affreusement gêné par la petite comédie que nous avons jouée pour obtenir du pauvre homme ce déploiement d'éloquence. J'ai cru, un instant, que j'allais lui dire : « Arrêtez, mon digne monsieur, je partage les idées de ma femme sur la guerre, et toutes vos paroles ne serviront qu'à faire ressortir la faiblesse de vos arguments. » Mais je me suis tu. À quoi bon blesser les convictions d'un honnête homme — surtout lorsque sa vocation repose sur ses convictions ?

— Ses convictions ? En es-tu bien sûr ? Se peut-il vraiment qu'il croie dire la vérité ? N'est-ce pas plutôt pour fasciner les soldats qu'il leur promet la victoire au nom de ce Dieu qu'il sait invoqué par l'ennemi avec la même confiance ? Ces paroles pouvaient se comprendre à une époque où l'isolement absolu pouvait, à la rigueur, laisser croire un peuple à son droit exclusif à l'existence et à la faveur divine… Mais aujourd'hui… ? — Et ces récompenses promises dans le Ciel pour obtenir plus facilement, ici-bas, le sacrifice de la vie… Et toutes ces cérémonies : consécration… serment… calculées pour éveiller dans l'âme du mal-

heureux soldat envoyé à la guerre cette joie de la mort (je frémis devant cet horrible accouplement de mots) que l'on vante et admire tant… Qu'est-ce que tout cela ?

— Martha, dans ce monde, on peut tout envisager sous un double aspect : c'est parce que nous abhorrons la guerre que tout ce qui l'excuse et en voile les horreurs nous paraît détestable.

— À juste titre, puisque cela la perpétue.

— Ce n'est point cela seulement qui la perpétue : les anciennes institutions adhèrent à l'humanité par d'innombrables et fortes racines. Aussi longtemps que dure une institution, il faut conserver les idées et les sentiments qui la soutiennent. Combien de pauvres diables cette fameuse « joie de la mort » n'a-t-elle pas aidés à supporter les affres de l'agonie ! Combien d'âmes vraiment pieuses ont été soutenues, sur le champ de bataille, par leur parfaite confiance dans le secours divin ! Que d'innocentes vanités, que d'inoffensifs orgueils ont été satisfaits par ces cérémonies ! Que de cœurs ont battu plus fort aux accords de la musique militaire ! De la liste des maux que la guerre a déversés sur l'humanité, il faut, en bonne justice, retrancher ceux que, par leurs chants et leurs mensonges, les poètes et les prédicateurs ont réussi à supprimer.

⁂

Nous dûmes subitement quitter Berlin, rappelés par une dépêche : tante Marie, très gravement malade, désirait nous revoir.

Les médecins nous déclarèrent que son état était désespéré.

— C'est maintenant mon tour, nous dit-elle ; je m'en vais, du reste, volontiers. Depuis que j'ai vu partir mon pauvre frère avec

ses trois enfants, ce monde n'a plus d'attrait pour moi… Je vais les retrouver là-haut… Conrad et Lilli y sont maintenant unis…

J'ai la consolation de te laisser heureuse, ma chère Martha… ton mari est revenu sain et sauf de deux campagnes… le choléra vous a épargnés : il est certain que vous êtes destinés à atteindre ensemble une heureuse vieillesse… Efforce-toi d'élever ton fils en bon chrétien et en bon soldat, pour qu'il devienne pour son grand-père un nouveau sujet de joie…

Je ne répondis rien, fermement résolue que j'étais à ne jamais faire de mon fils un militaire.

— Je ne cesserai de prier pour vous, afin que vous viviez longtemps et heureux…

J'insistai auprès de la malade pour qu'elle ne se fatiguât point à parler, et cherchai à la distraire en lui racontant des détails de notre séjour en Suisse et à Berlin. Je lui dis notre rencontre avec le prince Henry, et lui parlai du petit monument en marbre qu'il faisait élever dans le parc de son château, en souvenir de cette fiancée aussi promptement perdue que conquise.

Trois jours après, calme et résignée, munie des sacrements de l'Église qu'elle avait désirés et dévotement reçus, tante Marie s'endormit. Maintenant, tous les miens, tous ceux au milieu desquels j'avais grandi, avaient quitté ce monde.

Ma tante léguait, par testament, toute sa fortune à mon fils Rodolphe, et lui donnait pour tuteur le ministre « Évidemment ».

Cette circonstance me remit en rapports fréquents avec cet ancien ami de mon père ; il était à peu près le seul avec lequel nous eussions conservé des relations.

Il avait récemment donné ou reçu sa démission — je n'ai jamais pu tirer la chose au clair. Mais il aimait toujours à se mêler de politique. Il ramenait constamment la conversation sur son thème favori, et nous lui donnions volontiers la réplique. Monsieur « Évidemment » dînait avec nous deux fois par semaine. Après le dîner, l'ex-ministre et Frédéric entamaient une conversation politique que mon mari s'efforçait de ne pas laisser dégénérer en vulgaires commérages, mais de ramener aux choses d'intérêt général. Monsieur « Évidemment » ne pouvait pas évidemment toujours suivre Frédéric. À titre de diplomate et de bureaucrate incorrigible, il ne connaissait guère que la politique pratique, c'est-à-dire celle qui ne dépasse pas les intérêts privés les plus étroits, et qui ignore toutes les questions théoriques de la science sociale.

Une broderie à la main, j'écoutais l'entretien sans y prendre part. Notre ami était convaincu que je pensais à toute autre chose, tandis que j'étais, au contraire, très attentive, parce que je désirais consigner dans mon journal quelques notes sur ces conversations.

— J'ai une intéressante nouvelle à vous communiquer, Tilling, dit un soir le ministre, d'un air triomphant ; on parle en haut lieu, c'est-à-dire au ministère de la guerre, d'introduire chez nous le service militaire obligatoire pour tous.

— Comment ! on adopterait ce système, tant raillé avant la guerre ?… cette armée composée d'apprentis tailleurs ?

— Évidemment, nous n'avions que de coupables préventions contre cette organisation militaire ; les Prussiens nous en ont démontré les avantages. Au point de vue moral, social et démocra-

tique qui vous intéresse, n'est-il point juste, beau, de voir tous les fils du pays — sans distinction de naissance, de fortune ou d'éducation — remplir le même devoir patriotique ? Au point de vue militaire, il est bien certain que, sans sa landwehr, la petite Prusse n'aurait jamais connu les triomphes qui l'enivrent aujourd'hui et, qu'avec une landwehr, nous n'aurions jamais été vaincus.

— Croyez-vous ? Lorsque la landwehr sera introduite partout, elle ne constituera plus de supériorité pour personne. Il y aura plus de figures sur l'échiquier, mais le succès dépendra toujours de la chance et de l'adresse des joueurs. En supposant que toutes les puissances européennes adoptassent le régime en question, la relation de leurs forces respectives n'en serait pas changée ; le seul résultat de ce système serait de sacrifier des millions d'hommes, au lieu de quelques centaines de mille.

— Trouvez-vous juste qu'une partie de la population se sacrifie pour défendre les biens de l'autre ? Ce fâcheux état de choses cessera avec la nouvelle loi ; il n'y aura plus de remplaçants, tout le monde servira. Ce sont précisément les plus instruits, les hommes d'étude qui peuvent fournir à l'armée le plus d'éléments d'intelligence, et, partant, de victoire.

— Ces éléments sont les mêmes dans toutes les armées, ce sont les sous-officiers instruits ; il n'en résultera de supériorité pour aucune. Par contre, cet excès de militarisme entraînera un abaissement considérable du niveau intellectuel. Il transformera en chair à canon les savants et les artistes qui auraient contribué au développement et à la prospérité générale de leur pays.

— Les œuvres artistiques ou l'étude des anciens crânes n'ont jamais augmenté d'une once la puissance d'un État.

— Hum !

— Que dites-vous ?

— Oh ! rien ; continuez, je vous prie.

— J'estime qu'il restera toujours assez de temps pour ces bagatelles. On ne demande pas aux citoyens de servir toute leur vie. Quelques années d'une bonne discipline, d'ailleurs, ne peuvent que faire beaucoup de bien à l'esprit des jeunes gens. Enfin, puisque cette dette du sang doit être payée, il est bon qu'elle soit répartie entre tous.

— Si cette répartition diminuait la part de chacun, elle serait désirable ; mais la dette de sang ne serait pas partagée, mais augmentée. J'espère que ce projet ne se réalisera pas. On ne peut prévoir où il nous conduirait. Chaque puissance chercherait, naturellement, à surpasser sa voisine. Bientôt on n'aurait plus d'armées, mais des nations armées ; on augmenterait sans cesse les effectifs ; la durée du service et, par conséquent, les dépenses d'armements, qui se solderaient par de nouveaux impôts, écrasants pour le pays. Ces préparatifs ruineraient les nations, sans qu'elles aient besoin d'en venir aux mains.

— Vous voyez les malheurs de trop loin, mon cher Tilling !

— Il faut oser regarder jusqu'au bout les conséquences de ses actes. Nous comparions, tout à l'heure, la guerre au jeu d'échecs ; la politique n'est pas autre chose non plus, Excellence ! On y fait peu de cas des joueurs qui ne préparent qu'un seul coup à la fois. Poussons jusqu'à l'extrême l'hypothèse d'un service militaire

obligatoire et d'un armement coûteux. Qu'arriverait-il si, après avoir appelé la totalité des hommes valides, et reculé, jusqu'à l'invraisemblance, la limite d'âge, une nation s'avisait de constituer aussi des régiments de femmes ? Les autres nations s'empresseraient de limiter. Et si elle créait ensuite des régiments d'enfants ? Toujours, pour les pays rivaux, nécessité d'en faire autant. À quelle limite alors s'arrêtera l'aberration de l'humanité courant à l'abîme ?

— Calmez-vous, mon cher Tilling ; votre imagination vous emporte. Comme il n'est pas possible de supprimer la guerre, il faut que les nations s'y préparent de leur mieux, et s'assurent le plus de chances possibles dans l'inévitable lutte pour l'existence — c'est bien ainsi, n'est-ce pas, que s'exprime l'école darwiniste ?

— Si je vous exposais les moyens capables de supprimer la guerre, c'est alors que vous me croiriez la tête détraquée par « l'utopie humanitaire » — c'est ainsi, je crois, que s'exprime le parti de la guerre ?

— Je ne pourrais m'empêcher, en effet, de vous faire remarquer qu'il n'existe aucune base pratique pour la réaliser votre idéal. Les causes des conflits sont éternelles : les passions humaines, les rivalités, opposition des intérêts, l'impossibilité de s'entendre sur une foule de questions, etc.

— Il ne s'agit pas de s'entendre sur toutes les questions, mais de régler les différends au moyen d'un tribunal international !

— Mais, ni les souverains ni les peuples n'accepteront ce tribunal.

— Les souverains ? Non. Mais le peuple ? Qu'on l'interroge ! Le peuple a soif de paix. Si l'obligation du service militaire devait s'accroître, le dégoût de la guerre augmenterait en proportion. Sans doute, il existe dans l'État une classe de militaires, passionnés pour leur profession. Leur situation spéciale, qu'ils tiennent pour glorieuse, leur est offerte comme dédommagement aux sacrifices qu'elle comporte ; mais, si l'exception cesse, la distinction qu'elle confère et l'attrait qu'elle exerce disparaîtront. Lorsque tous marcheront, la reconnaissance patriotique de ceux qui restent au foyer à l'égard de ceux qui partent pour la défense du pays s'éteindra également. Quels sont aujourd'hui les plus chauds partisans des exploits et des dangers de la guerre ? Ceux qui en sont le plus à l'abri : les diplomates, les professeurs, les politiciens de cabinet, le chœur des vieillards, comme dans Faust. S'ils ne se sentaient. plus en sûreté, on verrait s'éteindre leur noble ardeur. Si le service militaire n'était pas surtout fourni par ceux qui l'aiment, mais par la masse du peuple, elle ne le subirait qu'avec dégoût, et ses grandes voix : poètes, philanthropes, gens au cœur doux ou craintif, s'uniraient pour maudire l'exécrable besogne qu'on leur aurait imposée.

— À moins qu'ils ne préfèrent se taire pour ne pas s'exposer à passer pour lâches.

— Ils ne se tairaient pas toujours. Quand l'idée sera mûre, elle trouvera des voix pour l'acclamer. Ce n'est qu'à quarante ans que j'ai senti ma conviction assez forte pour oser la manifester. Il faudra, peut-être, aux masses deux ou trois générations ; mais elles finiront par parler.

⁂

Premier de l'an 1867 !

Nous célébrâmes seuls, Frédéric et moi, la Saint-Sylvestre.

Lorsque minuit sonna :

— Te souviens-tu, lui demandai-je, avec un soupir, du toast que mon pauvre père portait, l'an dernier, à pareille heure ? Je ne puis formuler, en ce moment, aucun vœu de bonheur ; l'avenir nous réserve, peut-être, tant de deuils terribles et inattendus !

— Au lieu de sonder l'avenir, Martha, profitons de ce terme de l'année pour revenir sur les douloureux événements qui l'ont si cruellement remplie, et dont tu as tant souffert, chère et vaillante petite femme !... Privée de tous les tiens !... Et puis, ces jours d'horreur et d'angoisses sur les champs de bataille !...

— Je ne regrette pas d'avoir été témoin de ces horreurs ; je puis mieux m'associer ainsi à tes propres efforts.

— Nous élèverons ton... notre Rodolphe dans des sentiments qui puissent faire de lui le continuateur de notre œuvre. Peut-être atteindra-t-il le but que nous n'aurons aperçu que de loin... Quel bruit dans la rue ! Avec quelle joie on acclame la nouvelle année !... Et dire que celle qui vient de finir avait été saluée des mêmes acclamations ! Oh ! que les hommes sont oublieux !

— Ne soyons pas trop sévères pour cette apparente légèreté... Il me semble aussi que ma souffrance passée perd de son acuité, et que son souvenir ira toujours en s'effaçant. Ce que je ressens surtout, actuellement, c'est le bonheur de ta présence, c'est la joie de te posséder, mon bien-aimé ! D'ailleurs, j'ai confiance en l'avenir : riches, indépendants, unis par une si puissante affection... que de belles jouissances la vie peut nous donner encore ! Nous

voyagerons, nous apprendrons à connaître le monde ; nous pouvons maintenant espérer que la paix durera de longues années ; d'ailleurs, la guërre éclaterait-elle que tu en serais à l'abri ; Rodolphe ne serait pas menacé, non plus, puisqu'il ne sera jamais soldat…

— Mais si le service militaire devient obligatoire, comme le pense le ministre « Évidemment » ?

— Allons donc ! C'est impossible… Nous ferons de Rodolphe un homme modèle… nous poursuivrons notre propagande de paix et nous — nous aimerons !

— Ô ma chérie !…

Il me serra contre son cœur et me tint étroitement embrassée… C'était la première fois depuis les heures de séparation, d'horreur et de deuil que l'amour mêlait à son affection un élan passionné. Tout mon être y répondit… Tout fut oublié : la guerre… le choléra… le jour des morts… en cette bienheureuse nuit de la Saint-Sylvestre… et nous avons donné le nom de Sylvia à notre petite fille, née le 1 octobre 1867.

Le carnaval de cette nouvelle année ramena les bals, les soirées : naturellement, mon deuil me tenait éloignée du monde. Je m'étonnais que la vie mondaine eût repris si vite : les familles en deuil étaient si nombreuses ! Cela ne parut pas un motif suffisant pour s'abstenir de danser. Quelques salons restèrent fermés, mais bien peu. Les danseurs les plus appréciés furent naturellement les jeunes officiers qui avaient pris part à la guerre d'Italie et à la campagne de Bohême ; les plus fêtés furent encore les officiers de marine, ceux du combat de Lissa. Après la guerre du Schleswig-Holstein, le sexe féminin avait eu la tête tournée par le

beau général Gablenz ; toutes les femmes étaient maintenant folles du jeune amiral Tégethoff. Custozza et Lissa revenaient, constamment, dans les conversations, qui roulaient toujours sur les dernières guerres. Il n'était question que de fusil à aiguille et de landwehr, arme et institution qu'il fallait se hâter d'adopter, et qui donneraient la victoire dans l'avenir. La victoire ! Quand ? et contre qui ? On ne s'expliquait pas, mais l'idée de revanche qui s'attache à toute partie perdue, planait sur tous les discours politiques, sur toutes les causeries de société. Peut-être, sans marcher nous-mêmes contre la Prusse, serions-nous vengés. La France paraissait regarder de travers nos vainqueurs, et pourrait bien leur faire expier une partie du mal qu'ils nous avaient fait.

Ce fut au commencement du printemps que parut, de nouveau, à l'horizon, un point noir, ce que l'on appelle « une question ». L'annonce des armements français entretenait les diplomates dans l'agréable perspective d'une guerre imminente. Il était, cette fois, question du Luxembourg.

Le Luxembourg ? Quelle importance européenne pouvait-il bien avoir ? Je voulus, comme autrefois pour le Holstein, approfondir la question. Je n'en connaissais le nom que par les Gais Compagnons, de Suppé, où il est question d'un comte de Luxembourg « qui dépense tout son argent en toilette… lette… lette ».

Voici quel fut le résultat de mes recherches :

D'après les traités de 1814 et de 1816, le Luxembourg appartenait au roi des Pays-Bas, tout en faisant également partie de la Confédération germanique. La Prusse avait droit de garnison dans sa capitale ; mais, on se demandait si ce droit devait être maintenu, puisqu'elle s'était, en juin 1866, détachée de la Confé-

dération. La paix de Prague avait établi un nouvel état de choses en Allemagne, qui semblait interdire les relations du Luxembourg avec la Prusse. Pourquoi donc les Prussiens voulaient-ils maintenir leur droit de garnison ? C'était « évidemment » une affaire assez compliquée, et, le moyen le plus simple de la débrouiller était « évidemment » de faire massacrer quelques centaines de mille hommes. La Hollande n'a jamais beaucoup tenu à la possession de ce duché de Luxembourg ; le roi Guillaume III pas davantage, et il l'aurait volontiers cédé à la France moyennant une somme à verser dans sa cassette privée. Alors, commencèrent des négociations secrètes entre le roi des Pays-Bas et le cabinet français.

Ce ne fut qu'à la fin de mars que le roi Guillaume donna sa réponse officielle. Le jour où il télégraphiait à Paris son acceptation, l'ambassadeur prussien en était informé à La Haye. Vinrent ensuite les négociations avec la Prusse : celle-ci invoqua les garanties des traités de 1859 qui servent de fondement au royaume des Pays-Bas. En Prusse, l'opinion publique — que doit-on entendre par opinion publique ? — est indignée de cette dislocation de l'ancien Reichsland allemand. Le 1 avril, de violentes interpellations se font entendre au Reichstag de l'Allemagne du Nord. Bismarck profite de l'occasion pour armer contre la France, ce qui provoque naturellement, de la part de celle-ci, des représailles d'armements. Je tremblais qu'une nouvelle conflagration n'éclatât en Europe. Il ne manquait pas de gens pour l'attiser ; à Paris : Cassagnac, Émile de Girardin, à Berlin : Menzel et Henri Léo. Ces provocateurs ont-ils le moindre sentiment de leur immense responsabilité ? J'ai peine à le croire. C'est à cette époque — je ne l'ai appris que bien des années plus tard — que le profes-

seur Simon s'exprimait en ces termes devant le prince Frédéric de Prusse :

— Si la France et la Hollande en sont déjà à un arrangement, c'est la guerre.

Le prince lui répondit, tout bouleversé.

— Vous ne connaissez donc pas la guerre ? Si vous l'aviez vue, vous n'en parleriez pas aussi tranquillement. Je l'ai vue, et je vous dis que le plus grand des devoirs est de tout faire pour l'éviter.

Et, pour cette fois, elle fut évitée. Le 11 mai, se tint à Londres une conférence qui eut pour heureux résultat de maintenir la paix. Le Luxembourg fut neutralisé, et la Prusse retira ses troupes. Les amis de la paix respirèrent ! L'empereur Napoléon était du nombre. Mais, en France, le parti de la guerre ne fut pas satisfait. En Allemagne, des voix s'élevèrent pour blâmer la Prusse de cette « condescendance ressemblant fort à de la peur ». L'heureux résultat qu'eut ici la conférence de Londres pourrait toujours être obtenu dans un litige international. Les diplomates, s'ils en avaient la ferme volonté, pourraient toujours conjurer la guerre, et réaliser ce que le prince Frédéric — Frédéric le Noble — appelait « le plus grand des devoirs ».

⁂

En mai, nous nous rendîmes à Paris, pour visiter l'Exposition.

Je ne connaissais pas cette capitale du monde ; je fus éblouie de son éclat et de sa vie. L'Empire était à son apogée ; plusieurs têtes couronnées de l'Europe se trouvaient à Paris. Cette ville brillait alors d'une splendeur sans égale, et rien ne faisait pres-

sentir la tourmente de l'avenir. Tous les peuples de la terre s'étaient donné rendez-vous au palais du Champ-de-Mars pour cette noble rivalité de l'industrie : rivalité bénie, puisqu'elle porte toujours à créer et jamais à détruire. Que d'œuvres d'art ! On se sentait fier d'appartenir à une époque si féconde en progrès obtenus et en promesses de progrès futurs. En même temps que ce légitime orgueil, on éprouvait le désir de ne voir jamais une guerre arrêter ou compromettre ce magnifique développement de la civilisation. Ces rois, ces princes, si magnifiquement reçus par l'impératrice, ne pouvaient, semblait-il, jamais songer à échanger avec leurs hôtes, ou entre eux, des coups de canon. Je voyais dans cette splendide fête comme le gage d'une ère de paix. Je fus confirmée dans cette espérance par la nouvelle d'un projet de désarmement général que caressait l'empereur. Oui, c'était une idée de Napoléon III. Il n'attendait que l'occasion favorable pour proposer aux puissances européennes de réduire à un minimum leurs effectifs militaires. La mise en pratique de ce projet eût été la réalisation de la pensée de Kant, formulée au paragraphe 3 des « Articles préliminaires de la Paix perpétuelle » :

Avec le temps, les armées permanentes (miles perpetuus) disparaîtront. Elles sont pour les États une menace constante de guerre en ce qu'elles les forcent à paraître toujours prêts à la faire ; elles provoquent les États à se surpasser les uns les autres dans leurs armements, en sorte qu'ils ne connaîtront bientôt plus de limites. Le fait seul de cette paix armée, plus ruineuse qu'une courte guerre, portera les gouvernements à se lancer dans des guerres offensives, car ils espéreront se débarrasser ainsi de ces charges intolérables.

Quel gouvernement pourrait, sans démasquer des intentions belliqueuses, repousser la proposition que méditait Napoléon III ? Quel peuple ne se révolterait contre un tel refus ? Ce projet devait réussir.

Frédéric ne partageait pas ma confiance :

— Je doute fort, disait-il, que ce désir soit bien sincère chez Napoléon ; et, le fût-il, la pression du parti militaire le ferait échouer. Les rois sont généralement détournés par leur entourage de ces grands efforts de volonté individuelle qui les affranchiraient de la routine gouvernementale. Et puis, on ne commande pas ainsi, tout bonnement, à un organisme vivant de cesser d'exister. Il ne se laisse pas anéantir sans se défendre.

— De quel organisme vivant veux-tu parler ?

— De l'armée ; c'est un corps qui possède un robuste principe de vitalité et une force irrésistible d'expansion. Il va peut-être encore être vivifié, par l'adoption du nouveau système de service obligatoire ; je le crois appelé à un puissant développement.

— Et tu veux cependant le combattre ?

— Oui ; mais pas dans une lutte corps à corps. Je ne puis songer qu'à me consacrer à la propagation de la nouvelle conception de la vie sociale et des rapports internationaux. Ces principes nouveaux se fortifieront tous les jours, et finiront par triompher des conceptions anciennes. Si je te parle ainsi par métaphores scientifiques, c'est un peu ta faute, Martha ; c'est toi qui m'as poussé à étudier les ouvrages des naturalistes modernes, et ce sont eux qui m'ont enseigné que les phénomènes de la vie sociale ne peuvent être compris dans leur origine et dans leurs dévelop-

pements que lorsqu'on les conçoit comme soumis à des lois immuables. C'est précisément ce dont les politiciens et les gens au pouvoir ne paraissent pas se douter, les soldats moins encore que tous les autres.

Nous logions au Grand Hôtel ; nous n'y trouvâmes pas beaucoup de compatriotes. L'Autrichien n'a pas le goût des voyages. Nous ne recherchions, du reste, pas les relations ; j'étais encore en grand deuil et n'éprouvais aucun besoin de distractions. Rodolphe était naturellement avec nous ; il avait alors huit ans ; c'était un petit homme fort développé pour son âge. Nous lui avions donné un jeune Anglais comme précepteur. Durant nos longues stations à l'Exposition, comme dans nos excursions aux environs de Paris, nous ne pouvions toujours prendre l'enfant avec nous : le temps des études était d'ailleurs venu pour lui.

Le monde nouveau et animé qui m'entourait m'étourdissait. Malgré le plaisir que me donnaient ces impressions étranges et puissantes, j'éprouvai bientôt le désir de retrouver mon existence calme et tranquille avec Frédéric et mon enfant… ou plutôt mes enfants, car j'allais éprouver de nouveau les joies de la maternité.

Nous ne fréquentâmes pas la société mondaine ; nous nous bornâmes à une visite à notre ambassadeur, le prince de Metternich, et lui expliquâmes qu'à cause de notre deuil, nous ne désirions être présentés ni à la Cour ni dans Les salons. Nous cherchâmes seulement à voir quelques personnalités politiques et littéraires marquantes, par goût personnel, et dans l'intérêt de la cause à laquelle se consacrait Frédéric. Mon mari ne s'attendait nullement à un résultat immédiat et tangible, mais il ne perdait jamais son but de vue. Il se mit en relation avec plusieurs personnes influentes dont il pouvait espérer le concours. Nous

conçûmes à cette époque le plan d'un petit livre que nous intitulâmes : « Protocole de la Paix », dans lequel nous inscrivions tout, articles, notices, nouvelles, etc..., ayant trait à notre sujet. L'histoire du développement de l'idée de paix fut tracée dans notre « Protocole ». Nous notâmes aussi tout ce qu'ont écrit sur « la Guerre et la Paix » les philosophes, les poètes, les juristes, les penseurs et écrivains de toutes les écoles.

Nous rédigeâmes ainsi, très rapidement, un premier petit volume ; j'ai continué cette œuvre jusqu'aujourd'hui, et possède un grand nombre de volumes semblables. Mais hélas ! Si l'on voulait établir une comparaison entre ces quelques pauvres petits travaux et le nombre infini d'ouvrages consacrés à la stratégie, à l'histoire et à la glorification de la guerre, à la tactique, à l'instruction des recrues, combien la comparaison serait humiliante, décourageante ! Mais n'oublions pas qu'un grain de semence contient en soi le germe de toute une forêt qui étouffera un jour les masses de mauvaises herbes qui envahissent le sol. L'idée est dans l'ordre intellectuel ce que la semence est dans le monde végétal. Aussi on peut être tranquille sur son avenir et ne pas se décourager parce que l'histoire de son développement tient tout entière dans un petit volume.

Je veux donner ici quelques citations de notre « Protocole de paix » au point où il en était en 1867.

Àla première page se lisait un rapide résumé historique :

« Quatre cents ans avant le Christ, Aristophane écrivait une comédie intitulée : La Paix, dans laquelle apparaît déjà le principe humanitaire.

« La philosophie grecque, transplantée plus tard à Rome, accuse une tendance marquée vers l'unité humaine, depuis Socrate, qui se dit « citoyen du monde », jusqu'à Térence, auquel « rien de ce qui est humain ne reste étranger », et Cicéron, pour qui « l'amour de l'humanité » est la plus haute expression de la perfection morale.

« Au premier siècle de notre ère, Virgile, dans sa fameuse églogue, prédit au monde une paix universelle, sous la forme mythologique du retour de l'âge d'or.

« Au moyen âge, les papes s'efforcent, quelquefois, bien qu'inutilement, de s'interposer entre les souverains comme médiateurs.

« Au quinzième siècle, Georges Podiebrad de Bohême projette de former une Ligue de la paix, afin de mettre un terme à la lutte entre les empereurs et les papes. Il s'adresse dans ce but à Louis XI, roi de France, qui repousse la proposition. À la fin du seizième siècle, le roi de France, Henri IV, forme le plan d'une confédération des États de l'Europe. Lorsqu'il eut délivré son pays des guerres de religion, il s'efforça d'assurer le règne de la paix et de la tolérance. Il désirait voir les seize États de l'Europe (la Turquie et la Russie se rattachaient alors à l'Asie) unis dans une confédération ; chacun de ces États aurait eu le droit d'envoyer deux représentants à une Diète européenne, et la mission de cette Diète, ainsi constituée par ces trente représentants, aurait été de maintenir la paix religieuse et de prévenir tout conflit international. Si tous les États avaient voulu prendre l'engagement de se soumettre aux décisions de ce tribunal, toute cause de guerre eût été définitivement écartée. Le roi communiqua ce projet à son ministre Sully, qui l'approuva complètement, et entama,

sur-le-champ, des négociations avec les autres États. Élisabeth d'Angleterre, le pape, la Hollande et plusieurs autres pays adhérèrent à cette proposition. Seule la maison d'Autriche s'y opposa, refusant d'accorder certaines concessions territoriales qu'on lui demandait. Une campagne eût été nécessaire pour vaincre cette résistance ; la France aurait eu à fournir le plus fort contingent de troupes et à renoncer au préalable à toute extension territoriale. L'unique but de la campagne et la seule condition de paix imposée à l'Autriche eût été son entrée dans la Confédération européenne.

« Les préparatifs de cette guerre étaient déjà terminés et Henri IV se disposait à prendre en personne le commandement des troupes, lorsqu'il tomba, le 13 mai, sous le poignard de Ravaillac.

« Personne n'a repris ce projet si glorieux dont la réalisation eût assuré le bonheur des peuples ; mais les penseurs de tous pays ont repris l'idée de Henri IV.

« Au commencement du dix-huitième siècle, paraît le fameux livre de l'abbé de Saint-Pierre, la Paix perpétuelle. L'idée est également développée par un landgraf de Hesse, et Leibnitz y ajoute un commentaire favorable.

« Voltaire s'écrie : « Toute guerre européenne est une guerre civile. » Dans la mémorable séance du 25 août 1790, Mirabeau prononce les paroles suivantes : « Le moment n'est peut-être pas éloigné où la Liberté, cette souveraine incontestée, accomplira le vœu des philosophes, en libérant l'humanité du crime de la guerre, et en établissant la paix universelle. Le bonheur des peuples sera alors le seul but des législateurs, comme la seule gloire des nations. »

« En 1795, un des plus grands penseurs de tous les temps, Emmanuel Kant, écrit son traité sur la Paix perpétuelle. Le publiciste anglais Bentham se joint, avec enthousiasme, au nombre toujours croissant des défenseurs de la paix : Fourier, Saint-Simon et autres. Béranger écrit sa poésie : la Sainte alliance des peuples et Lamartine la Marseillaise de la paix. À Genève, le comte Cellon fonde le Club de la Paix et entretient avec tous les gouvernements de l'Europe une correspondance de propagande.

« De l'État de Massachusetts, en Amérique, le savant forgeron Elihu Burrit vient en Europe, où il répand, par millions, les exemplaires de ses Feuilles d'olivier et de ses Étincelles de l'enclume. Il préside en 1849 la conférence anglaise des amis de la paix. Dans le congrès de Paris qui termina la guerre de Crimée, l'idée de la paix pénètre dans la diplomatie par une clause, ajoutée au traité, portant que, pour les conflits à venir, les puissances s'engageaient à recourir d'abord à une médiation. C'est la reconnaissance du principe de l'arbitrage. Malheureusement, on n'en tient pas compte.

« En 1863, le gouvernement français propose la convocation d'un congrès pour arriver aux préliminaires d'un désarmement général et aux moyens d'éviter la guerre à l'avenir ; mais les cabinets font la sourde oreille. »

Jusqu'à cette époque, j'avais eu peu de choses à inscrire dans notre protocole. Ce peu prouve cependant que la possibilité d'une paix générale avait déjà germé dans quelques esprits. Solitaires d'abord, et séparées par de longs intervalles, quelques voix s'élèvent dans le passé, puis s'éteignent sans trouver d'écho, sans même être entendues. Toutes les découvertes, tous les développements, tous les progrès commencent ainsi :

Le printemps approche ;
Vous entendez de-ci de-là
Quelques gazouillements.
Dès qu'il est arrivé,
Le chœur résonne avec puissance.
Ainsi au cours des siècles
Quelques murmures se font entendre,
Puis, quand les temps sont arrivés,
Tous élèvent la voix.
Mærzrot.

⁂

J'approchais maintenant de l'heure d'angoisse. Mais, que les circonstances étaient différentes de celles où Frédéric avait dû me laisser pour aller se battre pour les Augustembourg !

Il était, cette fois, à mes côtés, adoucissant, par sa sympathie, les souffrances de sa femme. Le sentiment de cette chère présence me rendit si heureuse et si calme que j'en oubliai presque les douleurs physiques.

Une fille ! Ce fut l'accomplissement de tous nos vœux.

Je n'essayerai pas de raconter combien, penchés sur ce berceau, nous redevînmes enfants nous-mêmes, à quels enfantillages nous nous livrâmes : des parents passionnés, ayant vécu ces moments, peuvent seuls les comprendre.

Que le bonheur rend égoïste ! Nous traversâmes alors une époque de félicité qui nous fit oublier le monde extérieur. Les souvenirs de la terrible semaine de choléra à Grümitz prirent, dans ma mémoire, les formes vagues d'un mauvais rêve qui

s'évanouit. L'ardeur de Frédéric à combattre pour la paix s'attiédit un peu. Il était, il est vrai, décourageant de voir qu'à toutes les portes où l'on frappait au nom de cette œuvre, on n'était reçu qu'avec un sourire de pitié, un haussement d'épaules, ou même un rappel à la raison. On dirait que le monde prend plaisir, non seulement à être trompé, mais à se tromper lui-même.

Frédéric pourtant continuait ses études de droit international ; il entretenait une correspondance suivie avec Blüntschli et d'autres savants ; nous poursuivions aussi, activement, ensemble, l'étude des sciences naturelles. Il avait conçu le plan d'écrire un grand ouvrage sur la guerre et la paix ; mais il voulait, avant de l'entreprendre, s'y préparer par de longues et sérieuses recherches.

— Les hommes de mon âge, avait-il coutume de dire, penseraient déroger en se remettant à l'étude. On se tient, en général, pour suffisamment instruit du chef des diplômes conquis jadis, et pour complètement satisfait, arrivé à un certain âge, du rang et de la situation dont on jouit. Pour mon compte, j'avais, il y a quelques années, le même respect de ma personne ; mais depuis que j'ai entrevu les conquêtes de l'esprit moderne, je me suis senti accablé par la conscience de mon ignorance. Dans mon enfance, on enseignait le contraire de ce qui, durant ces trente dernières années, a été acquis dans tous les domaines des connaissances humaines. Il me faut, maintenant, malgré les fils argentés qui ornent mes tempes, apprendre tout à nouveau.

Nous passâmes à Vienne, dans un calme complet, l'hiver qui suivit la naissance de Sylvia. Au printemps, nous visitâmes l'Italie : voyager, apprendre à connaître le monde, faisaient partie de notre programme d'existence.

J'avais repris une ancienne domestique qui avait été autrefois ma bonne et celle de mes sœurs. Elle était veuve. Cette « madame Anna » méritait toute ma confiance et je pouvais, en tout repos, lui confier ma petite Sylvia lorsque nous nous absentions pour quelques jours de notre quartier général. Rodolphe était aussi en très bonnes mains, avec son précepteur, M. Foster. Il nous arrivait, d'ailleurs, assez souvent de prendre avec nous notre petit bonhomme de huit ans.

Heureux, heureux temps ! Il m'a fait, hélas ! complètement négliger mon journal. Aussi ce n'est que d'une façon générale, en bloc, que je puis en évoquer les souvenirs.

J'eus l'occasion de transcrire, à cette époque, dans notre « Protocole de paix », une citation bien encourageante. C'était un article de journal signé B. Desmoulin, dans lequel l'auteur proposait au gouvernement français de se placer à la tête des États de l'Europe, en donnant l'exemple du désarmement :

« La France s'assurerait ainsi l'alliance de tous les autres États, qui ont besoin d'elle et cesseraient de la redouter. Ce serait le début d'un désarmement général. L'idée de conquête disparaîtrait. La confédération des États de l'Europe se trouverait naturellement amenée à constituer un tribunal international, dont la mission serait d'aplanir, par voie d'arbitrage, tous les conflits auxquels la guerre n'a jamais donné de solution. Par cette initiative, la France mettrait de son côté la seule force réelle et durable — le Droit — et, pour sa plus grande gloire, ouvrirait, une ère nouvelle à l'humanité. »

Bien entendu, cet article passa inaperçu.

Pendant l'hiver de 1869 à 1870, nous retournâmes à Paris. Cette fois, voulant étudier un nouveau côté de la capitale, nous nous jetâmes dans le tourbillon du grand monde.

Ce fut une agitation quelque peu fatigante, mais qui, ne devant être que de courte durée, ne manquait pas d'agrément. Nous louâmes un petit hôtel meublé, aux Champs-Élysées. Présentés aux Tuileries par notre ambassadeur, nous fûmes reçus aux lundis de l'impératrice. Les salons des ambassades nous furent ouverts ainsi que ceux de la princesse Mathilde, de la duchesse de Mouchy, de la reine d'Espagne, et d'autres encore. Nous entrâmes aussi en relation avec plusieurs notabilités littéraires ; malheureusement, pas avec la plus grande de toutes : Victor Hugo, alors en exil. Nous rencontrâmes souvent Renan, Dumas, — le père et le fils, — Octave Feuillet, George Sand, Arsène Houssaye, et quelques autres. Nous assistâmes, chez ce dernier, à un bal masqué. Lorsque l'auteur des Grandes Dames donnait, dans son splendide hôtel de l'avenue de Friedland, une de ses fêtes vénitiennes, il n'était pas rare que de véritables grandes dames, à la faveur d'un masque, vinssent se mêler aux « petites dames », actrices en renom et demi-mondaines, fières de faire briller, dans ce milieu d'élite, leur esprit et leurs diamants.

Nous allions aussi fréquemment au théâtre ; soit aux Italiens, où Adelina Patti — alors fiancée au marquis de Caux — soulevait l'enthousiasme du public ; soit aux Français, soit à quelque théâtre du boulevard, pour voir Hortense Schneider en grande-duchesse de Gérolstein, ou toute autre célébrité de l'opérette et du vaudeville.

C'est très curieux, mais il est certain que, lorsqu'on est lancé dans ce tourbillon de distractions et d'élégance, ce petit « grand

monde » prend, à vos yeux, une énorme importance et qu'on subit ses lois d'élégance comme de véritables devoirs. Se produire au théâtre autrement que dans une loge d'avant-scène, ou au Bois dans un équipage dont l'attelage ne serait point irréprochable ; — aller au bal dans une toilette non signée de Worth ; — s'asseoir à table, même lorsqu'on n'a personne à dîner, sans y avoir été solennellement invité par son maître d'hôtel, tout cela constitue de graves irrégularités.

Une fois pris dans l'engrenage d'une telle vie, on se laisse absorber au point de consacrer toutes ses pensées à de puériles occupations. On néglige de s'intéresser à la vie du monde extérieur et réel. J'en serais peut-être arrivée là, si Frédéric ne m'en eût préservée. Il n'était point homme à se laisser entraîner par « la vie à grandes guides ». Le monde où nous vivions ne lui fit oublier ni l'Univers, ni notre foyer. Nous consacrions toujours deux heures de nos matinées à la lecture et à la vie domestique, ce qui nous permit d'accomplir ce tour de force : goûter le bonheur à côté du plaisir.

Comme Autrichiens, on nous témoignait à Paris beaucoup de sympathie. Dans les conversations politiques on faisait souvent allusion à une « revanche de Sadowa ». Parce que mon mari avait été militaire, et avait fait la campagne de Bohême, on croyait ne pouvoir nous être plus agréable qu'en parlant devant nous de cette fameuse « revanche ». On la croyait imminente, préparée par des combinaisons diplomatiques et nécessaire au maintien de l'équilibre européen. « La frottée » que l'on se préparait à donner aux Prussiens serait une utile leçon aux peuples. L'affaire ne serait pas bien tragique ; il ne s'agissait que de rabattre un peu la morgue de certaines gens. Peut-être la vue seule du fouet suffi-

rait-elle à la réalisation de ce dessein ; mais, si la nation en question persistait dans son arrogance, elle pouvait s'attendre à sentir le fouet s'abattre sur elle, sous forme de « revanche de Sadowa ». Naturellement, nous repoussions énergiquement de pareilles espérances : un malheur accompli ne saurait être atténué par un malheur nouveau ; une injustice passée ne peut être expiée par une injustice nouvelle. Nous affirmions hautement ne former d'autre vœu que celui d'une prolongation durable de la paix.

Ce vœu était aussi — du moins il l'affirmait — celui de Napoléon III. Étant en relations avec bien des personnes de l'intimité de l'empereur, nous eûmes souvent l'occasion de connaître les sentiments qu'il manifestait, dans son entourage, sur tel ou tel point de la politique. Non seulement il souhaitait le maintien de la paix actuelle, mais il s'occupait d'établir un plan de désarmement général. Malheureusement, il lui aurait fallu pour l'exécution de ce projet une sécurité intérieure absolue qui lui manquait. Un grand mécontentement fermentait dans les esprits. Il y avait à la Cour un parti qui prétendait que le trône impérial ne pouvait être mieux consolidé que par une guerre heureuse. Une simple petite promenade triomphale à l'étranger, de l'autre côté du Rhin, suffirait à assurer la gloire et la durée de la dynastie napoléonienne. Ces donneurs de conseils ne cachaient pas leurs regrets de ce que la guerre, qui avait failli éclater à propos de la question du Luxembourg, eût été écartée. L'affaire serait maintenant terminée !... Du reste, entre la France et la Prusse, une guerre plus ou moins prochaine était inévitable... Et ils ne cessaient d'exciter l'opinion publique. Il ne nous parvenait de tout cela qu'un écho affaibli. On est tellement habitué à voir propager de pareilles idées qu'on s'y accoutume, comme au bruit de la mer

battant contre la falaise, et l'on n'en conclut pas que l'orage nous menace déjà.

⁂

Notre brillante existence atteignit son apogée pendant les mois de printemps. On avait alors, en plus des plaisirs de l'hiver, les longues promenades au Bois, les visites aux expositions, les garden-parties, les courses, les pique-niques. Nous commencions à désirer le calme et le repos. Ce genre de vie ne peut avoir un véritable attrait que quand il s'y mêle quelque flirt ou quelque affaire d'amour. Mais, pour Frédéric et pour moi ! Que je sois demeurée absolument fidèle à mon mari ; que je n'aie jamais, par ma tenue ou par mes regards, autorisé aucun homme à m'adresser la moindre parole équivoque… je ne mets nul orgueil à le dire, c'était chose trop naturelle. Quand on a au cœur un amour aussi profond et aussi béni que celui que je portais à mon mari, on se sent bien armée contre tout danger. Quant à Frédéric, si l'on me questionnait sur sa fidélité, je répondrais seulement que je n'en ai jamais douté.

Lorsque vint l'été, et que le Grand Prix fut couru, la haute société déserta Paris. La princesse Mathilde partit pour Saint-Gratien, la Cour pour Compiègne. Bon nombre de nos amis nous pressèrent de les suivre dans quelque ville d'eaux ; nous fûmes accablés d'invitations pour différents châteaux ; mais nous n'étions pas disposés à recommencer, en été, la campagne de plaisirs que nous venions de terminer. Je ne désirais pas, pour le moment, retourner à Grümitz, où j'aurais retrouvé de trop pénibles souvenirs. Nous choisîmes, comme résidence d'été, un petit coin bien tranquille de la Suisse. Nous quittâmes nos amis de

Paris, pensant les revoir l'hiver suivant, et nous partîmes, comme des écoliers, en vacances.

Cet été fut pour nous un temps de repos absolu, partagé entre de longues promenades, de délicieuses heures de lecture, de bons moments de jeu avec les enfants.

L'Europe aussi paraissait tranquille. On ne voyait surgir de « point noir » d'aucun côté. On n'entendait même plus parler de la fameuse « revanche de Sadowa ». Mon plus grand chagrin fut l'introduction du service obligatoire en Autriche. Je ne pouvais me résigner à l'idée que mon fils dût être soldat.

— Un an de volontariat, me disait Frédéric, en guise de consolation, ce n'est pas grand'chose.

Je secouai la tête :

— Et quand ce ne serait qu'un jour ! Il ne devrait pas être possible de contraindre, même pour un seul jour, un être humain à remplir une fonction qu'il déteste, car, c'est l'obliger à trahir ses convictions, c'est le forcer à mentir, et j'aurais voulu élever mon fils dans la sincérité.

— Il aurait dû, pour cela, naître quelque cent ans plus tard, ma chérie. Seul, un homme parfaitement libre peut être aussi parfaitement sincère ; et il faut bien reconnaître que la liberté et la sincérité ne sont point à l'ordre du jour.

Dans notre retraite, Frédéric avait bien plus de loisir pour ses travaux, et il s'y livrait avec une ardeur extrême. Quelque heureux que nous fussions dans cette solitude, nous n'en étions pas moins résolus à retourner passer l'hiver à Paris : non pour y reprendre une vie de plaisir, mais pour tenter un effort pratique en

faveur de l'idée maîtresse de notre vie. Nous ne nous flattions pas du moindre succès ; mais, quand on tient la cause que l'on sert pour la plus sainte de toutes, on regarde comme un devoir impérieux de ne pas négliger l'ombre même d'une chance.

Dans nos causeries intimes, nous parlions souvent du projet de désarmement de Napoléon III. C'est à sa pensée que nous rattachions nos plans et nos espérances. Les recherches de Frédéric lui avaient mis entre les mains la partie des mémoires de Sully contenant le projet de paix universelle de Henri IV. Nous voulions en faire tenir une copie à l'empereur. Par nos relations en Autriche et en Prusse, nous pensions pouvoir préparer ces deux puissances à la proposition de désarmement que devait leur soumettre l'empereur des Français. Je comptais agir à Vienne par l'ex-ministre « Évidemment », et Frédéric à Berlin, par un de ses parents, très haut placé à la Cour, et très influent dans le monde politique.

En décembre, au moment où nous allions partir pour Paris, notre trésor… notre petite Sylvia tomba dangereusement malade… Quelles heures cruelles !… Napoléon III et Henri IV passèrent naturellement à l'arrière-plan…

Elle ne mourut pas. Au bout de deux semaines, tout danger fut écarté. Le médecin nous interdit seulement de faire voyager l'enfant pendant les grands froids ; notre départ fut donc retardé jusqu'au mois de mars.

Cette maladie, le danger et la délivrance nous avaient profondément ébranlés, Frédéric et moi ; notre affection mutuelle en fut encore accrue. Trembler ensemble à la pensée d'un horrible malheur, le redouter surtout à cause du désespoir qu'éprouverait

l'autre, puis verser ensemble des larmes de joie quand le danger est conjuré… que cela est bien fait pour fondre deux âmes en une seule !

06

Non… il n'y a pas de pressentiments… S'il y en avait, comment, lorsque nous y rentrâmes par une belle après-midi ensoleillée du mois de mars, Paris aurait-il pu nous paraître si gai, si radieux, si rempli de promesses de plaisirs, alors que de telles horreurs allaient s'abattre sur lui ?

Par l'intermédiaire de l'agence John Arthur, nous avions loué le même hôtel, et notre même maître d'hôtel nous attendait sur le perron. Arrivant à l'heure du Bois, nous croisâmes, sur les Champs Élysées, plusieurs de nos connaissances avec lesquelles nous échangeâmes d'amicales salutations. Les petites brouettes de fleurs des marchandes ambulantes embaumaient l'air et le remplissaient de mille promesses du printemps. Les rayons du soleil, en se posant sur le bassin du Rond-Point, faisaient miroiter dans l'eau toutes Les couleurs de l'arc-en-ciel.

Nous vîmes passer, dans un attelage à la Daumont, l'impératrice, plus jolie que jamais ; elle nous reconnut, et nous adressa de la main un gracieux salut.

Cette année, nous évitâmes de nous jeter dans le tourbillon des plaisirs mondains. Nous n'acceptâmes aucun bal et nous tînmes à l'écart des réceptions officielles. Nous allâmes aussi moins fréquemment au théâtre, nous bornant seulement à voir

les œuvres nouvelles dont on parlait le plus. Nous passions nos soirées chez nous, le plus souvent seuls, ou dans l'intimité de quelques amis.

— Quant au projet de désarmement de l'empereur, il n'aboutit pas. Napoléon III n'avait pas abandonné son idée, mais il trouvait le moment actuel peu favorable à son exécution. Dans son entourage immédiat, on avait une claire conscience du peu de solidité du trône impérial. Un grand mécontentement se trahissait partout. La censure et la police redoublaient de surveillance, ce qui ne devait aboutir qu'à irriter davantage les esprits. Plus que jamais, certains politiciens affirmaient que, seule, une bonne petite guerre pouvait donner à la dynastie régnante un nouveau prestige et l'asseoir sur des bases plus solides. On ne voyait nulle part de motif sérieux de guerre immédiate, mais il eût été tout à fait inopportun de parler de désarmement. Le reflet de la gloire militaire de Napoléon I — qui entourait toujours le nom de Bonaparte — en eût été détruit.

Nos démarches privées, en Prusse et en Autriche, n'avaient pas eu de résultat plus satisfaisant. On s'y occupait précisément d'augmenter les forces défensives (le mot armée commençait à se démoder) On pensait que le meilleur moyen de maintenir la paix était d'augmenter les effectifs militaires. Il fallait se méfier des Français… des Russes… des Italiens surtout ; il était clair qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour tomber sur Trieste et sur le Trentin. Bref, il fallait avant tout adopter et développer le système de la landwehr.

— Les temps ne sont pas révolus, soupira Frédéric, lorsque nous reçûmes ces nouvelles. Il me faut renoncer à l'espoir d'agir personnellement… Ce que je puis est si peu de chose…, et cepen-

dant, depuis que je considère cet infiniment peu comme mon devoir, il est devenu, pour moi, la chose la plus sacrée… C'est pourquoi je persévérai dans mes efforts.

Une satisfaction me restait : il ne planait dans l'air aucune menace immédiate de guerre. Ceux qui pensaient que « la dynastie avait besoin de se retremper dans un bain de sang » devaient, pour le moment, renoncer à l'espoir attrayant d'une petite campagne sur le Rhin. La France n'avait pas d'alliés ; le pays souffrait d'une grande sécheresse ; on craignait une disette de fourrage. Bon nombre de chevaux d'artillerie et de cavalerie avaient été vendus. Le Corps législatif avait décrété une diminution du contingent des recrues ; à ce propos, Émile Ollivier avait dit à la tribune : « La paix de l'Europe est assurée. »

Assurée ! Combien je me réjouis de cette parole ! Elle fut répétée par tous les journaux, et des milliers de personnes s'en réjouirent avec moi. Que peut-il y avoir, en effet, de plus heureux qu'une paix assurée ?

— Chacun sait aujourd'hui quelle confiance méritait cette déclaration faite le 30 juin 1870 par cet homme d'État. Nous aurions pu, d'ailleurs, nous rendre compte, dès lors, que de semblables affirmations ne comportent aucune garantie, bien que le public les accepte toujours avec la même candeur. On se dit : la situation ne laisse entrevoir aucune « question pendante », — donc la paix est assurée. Quelle logique ! Les « questions » peuvent surgir d'un moment à l'autre ; nous ne pourrons nous sentir à l'abri de la guerre que lorsque nous posséderons d'autres moyens de régler les différends internationaux que l'horrible tuerie des champs de bataille.

⁂

La société se dispersa de nouveau après le Grand Prix. Quant à nous, nous venions d'acquérir, à Paris, un petit hôtel sur l'avenue de l'Impératrice. Désirant surveiller nous-mêmes les travaux d'aménagement, nous résolûmes de ne pas quitter Paris. Le plaisir de présider à la création de notre futur nid compensait largement, pour nous, le désagrément d'un été en ville.

Nous n'étions pas, du reste, isolés. Nous allions, plusieurs fois par semaine, en visite dans les châteaux des environs de Paris : à Saint-Gratien, chez la princesse Mathilde ; à Ferrières, chez le baron de Rothschild et chez d'autres encore.

Je me rappelle que c'est dans le salon de la princesse Mathilde que j'entendis, pour la première fois, parler de la question qui allait provoquer la guerre.

Après le déjeuner, nous étions assis sur la terrasse qui donne sur le parc. Je ne puis me souvenir de toutes les personnes présentes ; je sais seulement que Taine et Renan étaient là. La châtelaine de Saint-Gratien aimait à s'entourer de personnalités littéraires et scientifiques. La causerie était très animée : c'était Renan qui la dirigeait, étincelant et spirituel comme toujours.

La conversation dérivant vers la politique, il fut question d'un candidat au trône d'Espagne. Le nom d'un Hohenzollern fut prononcé. Je n'avais d'abord prêté qu'une attention distraite, car rien ne m'intéressait moins que le trône d'Espagne et celui qui pourrait bien l'occuper. Cependant, quelqu'un dit : « Un Hohenzollern ? La France ne le permettra pas. »

Cette remarque m'impressionna péniblement, car, en pareil cas, que signifie « ne pas permettre » ? Une telle affirmation fait passer devant nous l'image d'une vierge géante se tenant debout, la tête rejetée en arrière, dans l'attitude du défi, la main sur le pommeau de son épée.

Mais on passe à un autre sujet de conversation. Personne parmi nous ne prévoyait les terribles conséquences qui devaient sortir de cette succession d'Espagne. Seulement, cette arrogante affirmation : — « la France ne le permettra pas », m'avait laissé dans le cœur comme une résonance désagréable.

Àpartir de ce moment, la question de la succession d'Espagne prit chaque jour une importance plus grande. Je me rappelle combien j'en étais agacée. Bientôt, on ne causa plus que de la candidature Hohenzollern ; on en parlait avec une extrême irritation, comme si rien n'eût pu être plus outrageant pour la France. Plusieurs la considéraient comme une provocation de la Prusse. Il est évident, disait-on de toutes parts, que la France ne saurait l'autoriser.

De même que, dans une forêt, l'orage est toujours précédé d'un frémissement des feuilles, de même, lorsque la guerre doit éclater, on entend circuler des rumeurs qui en sont le signe précurseur et infaillible. Nous aurons la guerre ! nous aurons la guerre ! telle était la rumeur qui remplissait l'air de Paris. Je fus saisie d'une angoisse indicible, non à cause des miens, puisque l'Autriche était, pour le moment, hors de cause, mais nous ne savions envisager la guerre qu'au point de vue humain. Les paroles suivantes, dites un jour devant nous par Guy de Maupassant, expriment bien mon propre sentiment :

« Quand je songe seulement à ce mot : « la guerre », il me vient un effarement, comme si l'on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, contre nature… »

Lorsqu'on sut que Prim avait offert la couronne au prince Léopold, le duc de Grammont prononça au Corps législatif un discours, très applaudi, dont voici à peu près l'esprit :

« Nous ne voulons pas nous immiscer dans les affaires des autres nations ; mais, nous ne pensons pas que notre respect des droits d'un État voisin nous oblige à accepter l'élévation d'un de ses princes au trône d'Espagne, cette élévation ne pouvant que rompre, à notre détriment, l'équilibre européen, et mettre en danger les intérêts et l'honneur de la France. »

Toute une dynastie de Hohenzollern aurait pu s'asseoir sur le trône de Charles-Quint, et sur bien d'autres encore, sans causer aux intérêts et à l'honneur de la France la centième partie du dommage que lui ont attiré ses hommes d'État par leur arrogant : « Nous ne le permettrons pas ! »

« Nous espérons fermement », poursuivait l'orateur, « que le cas ne se produira pas ; nous comptons pour cela sur la sagesse de l'Allemagne et sur l'amitié de l'Espagne. Mais s'il devait en être autrement, oh ! alors, messieurs, forts de votre appui et de celui de la nation, nous saurons, sans hésitation et sans faiblesse, faire notre devoir. » (Bravos frénétiques.)

Àpartir de ce moment, la presse ne cessa de pousser à la guerre. Émile de Girardin, surtout, excitait ses compatriotes à punir l'audace inouïe de cette candidature Hohenzollern. Enivrée par ses triomphes de 1866, la Prusse s'imagine pouvoir pour-

suivre sur le Rhin sa marche triomphale et ses confiscations de territoire… Mais, grâce à Dieu, nous sommes là pour rabattre l'arrogance de ces casques pointus… Et il continuait sur ce ton. Quant à l'empereur, il souhaitait toujours le maintien de la paix ; mais son entourage regardait la guerre comme d'autant plus inévitable que l'on sentait fermenter, sans cesse davantage, dans la nation, le mécontentement politique. Rien ne saurait mieux qu'un succès militaire rendre au gouvernement le respect et l'affection de Ia nation française, éprise de gloire.

Des consultations furent simultanément ouvertes sur la situation par les différents cabinets d'Europe. Tous demandèrent le maintien de la paix. En Allemagne, les groupes populaires publièrent un manifeste, signé notamment par Liebknecht, où on lisait : « La seule pensée d'une guerre franco-allemande est un crime. » J'appris qu'il existait déjà alors un parti — le parti socialiste — comptant plusieurs centaines de milliers de membres, dont le programme portait, comme premier article « la suppression des préjugés sociaux et nationaux ».

Benedetti reçut l'ordre d'inviter le roi de Prusse à interdire à son cousin Léopold d'accepter la couronne d'Espagne. Le roi Guillaume se trouvait alors aux eaux d'Ems. Benedetti s'y rendit, le 9 juillet, et obtint une audience à ce sujet.

Le roi répondit simplement qu'il n'avait rien à interdire à un prince majeur.

En France, cette réponse combla de joie le parti de la guerre : Ainsi on veut nous pousser à bout ! Le chef de la dynastie n'aurait pas le droit d'interdire ni d'imposer quelque chose à un prince de sa maison ? C'est absolument ridicule ! Les Hohenzollern s'ima-

ginent que nous les laisserons tranquillement faire… que nous accepterons l'humiliation de voir qu'on ne tient aucun compte de notre protestation ?… Jamais ! nous savons ce que l'honneur et le patriotisme exigent de nous !……

Et toujours plus distincts et toujours plus sinistres grondaient les bruits précurseurs de l'orage. Le 12 juillet, cependant, arrive une bonne nouvelle : Don Saluste Olozaga annonce officiellement au gouvernement français que le prince Léopold de Hohenzollern, ne voulant donner aucun prétexte à la guerre, renonce à la couronne qui lui est offerte.

La nouvelle est communiquée à la Chambre, à midi. Émile Ollivier déclare qu'elle met fin à toute contestation. Toutefois, le même jour (évidemment en exécution d'ordres antérieurs), des troupes et du matériel de guerre sont dirigés sur Metz. Dans cette même séance, Clément Duvernois interpelle :

« Quelles garanties avons-nous que la Prusse ne fera pas surgir de nouvelles complications dans le genre de cette succession d'Espagne ; nous ne devons négliger aucune mesure de précaution. »

On dépêche, de nouveau, Benedetti à Ems pour sommer cette fois Guillaume de s'engager à interdire cette candidature au prince Léopold, non seulement dans le présent, mais aussi dans l'avenir. Démarche absurde, puisque celui auquel on voulait imposer de tels engagements n'avait pas le droit de les prendre ? Le roi de Prusse, pour toute réponse, se contenta de hausser les épaules.

Le 15 juillet, mémorable séance à la Chambre. Émile Ollivier demande pour la guerre un crédit de 500 millions. Thiers s'y op-

pose. Ollivier insiste et affirme qu'il accepte, devant l'histoire, la responsabilité de sa proposition. Il expose que le roi de Prusse a refusé de recevoir l'ambassadeur français et, par une dépêche diplomatique, a notifié ce fait au gouvernement français. La gauche demande à voir cette dépêche ; la majorité proteste tumultueusement contre la communication de ce document (qui n'a probablement jamais existé). Cette même majorité accorde tous les crédits demandés pour la guerre. Qu'il eût été cependant aisé d'apaiser un si léger conflit, s'il eût existé un tribunal international !

19 juillet. L'ambassadeur français à Berlin remet au gouvernement prussien la déclaration de guerre.

Déclaration de guerre ! On prononce ces mots avec insouciance et légèreté, et ils représentent la condamnation à mort d'un demi-million de créatures humaines !

⁂

Je retrouve, dans mon journal, le texte de la déclaration de guerre. Voici ce document :

« Considérant le projet d'occupation du trône d'Espagne par un prince allemand comme attentatoire à la sécurité territoriale de la France, le gouvernement de S. M. l'empereur des Français a cru devoir exiger, de S. M. le roi de Prusse, la promesse de ne jamais donner, dans l'avenir, son assentiment à une semblable combinaison. S. M. le roi de Prusse s'étant refusée à donner cette garantie, et ayant déclaré, au contraire, se réserver, le cas échéant, la libre appréciation des circonstances, le gouvernement français a cru voir, dans cette réserve, une arrière-pensée pleine

de dangers pour la France et pour le maintien de l'équilibre européen.

« Cette réponse a été aggravée par le refus du roi de recevoir l'ambassadeur français et d'aviser avec lui à un nouveau mode de solution.

« En conséquence, le gouvernement français a cru de son devoir de songer à la défense de sa dignité offensée et de ses intérêts menacés. Il a donc résolu de prendre toutes les mesures qu'exige la situation actuelle, et se considère, dès à présent, en état de guerre avec la Prusse. »

État de guerre ! Celui qui, du fond de son cabinet, trace ces mots sur le papier, songe-t-il qu'il trempe sa plume dans le sang et dans les larmes ?

Ainsi, cette fois, c'est à cause d'un prince à trouver pour un trône vacant que la tourmente a été déchaînée.

Kant a-t-il raison lorsqu'il affirme que la condition fondamentale de la paix perpétuelle est la constitution républicaine de tous les États ?

Certainement, bien des causes de guerre disparaîtraient. L'histoire montre que nombre de campagnes n'ont été entreprises que dans un intérêt dynastique ; mais, il n'en est pas moins certain que les républiques aussi sont belliqueuses. Ce n'est pas la forme du gouvernement, mais l'antique, barbare et féroce esprit belliqueux qui allume encore aujourd'hui, chez les peuples, quel que soit leur régime politique, les haines nationales, l'amour de la guerre, la soif de la conquête

J'ai gardé le souvenir très net de l'état d'âme où je me trouvais au moment de la déclaration de la guerre franco-allemande. Avant la date fatale, on sentait comme une lourdeur d'orage dans l'atmosphère,... puis ce fut le déchaînement de la tempête... toute la population prise de fièvre... Naturellement, — comme toujours, en pareille circonstance, — on crut, au début de la campagne, à une marche triomphale. Dans les rues, on entendait partout le cri : « À Berlin !... à Berlin !... » Partout retentissait la Marseillaise. Dans tous les théâtres, l'actrice ou la cantatrice la plus en vogue — à l'Opéra, c'était alors Marie Sass — s'avançait devant la rampe et entonnait ce chant patriotique, que le public écoutait debout. Nous assistâmes, un soir, Frédéric et moi, à cette scène, et nous levâmes, non par politesse, mais, parce que nous nous sentions vraiment électrisés.

— Vois-tu, Martha, me dit Frédéric, cette étincelle d'enthousiasme qui soulève cette foule dans un même et puissant battement de cœur : c'est de l'amour.

— Tu crois ? C'est cependant un chant de haine :

Qu'un sang impur
Abreuve nos sillons !

— N'importe : l'union dans la haine est encore de l'amour. Deux ou plusieurs êtres qui s'unissent dans un sentiment commun s'aiment. Que les hommes puissent seulement accepter une conception plus haute que celle de nationalité, en s'élevant jusqu'à l'idée d'humanité, et alors...

— Ah ! soupirai-je, quand cela sera-t-il ?

— Quand est un terme très relatif : par rapport à la durée de notre vie, il veut dire jamais ; par rapport à celle de la race, demain.

⁂

Lorsqu'une guerre éclate, les États neutres se partagent en deux camps, et prennent parti pour ou contre l'un des belligérants.

Avec laquelle des deux nations pouvions-nous bien sympathiser, Frédéric et moi ? Comme Autrichiens, nous avions, « patriotiquement » parlant, le droit de désirer la défaite de nos vainqueurs. On s'intéresse aussi naturellement à ceux au milieu desquels on vit, et dont les sentiments et les idées deviennent un peu les vôtres. Mais Frédéric était d'origine prussienne ! Et puis, la France n'appuyait-elle pas sa déclaration de guerre sur des raisons, ou plutôt sur des prétextes bien futiles ? La cause des Allemands nous paraissait plus juste puisqu'ils ne prenaient les armes que contraints et pour répondre à une provocation. C'est avec raison que, dans son discours du trône, le 19 juillet, le roi Guillaume avait dit :

Le peuple allemand et le peuple français, jouissant tous deux, et au même degré, des bienfaits d'une éducation chrétienne et d'une prospérité toujours croissante, étaient appelés à une plus noble lutte que celle des armes. Toutefois, les diplomates français ont jugé bon d'exciter à leur profit, et pour le plus grand avantage de leurs passions personnelles, la sensibilité très vive, mais très excusable de notre grande voisine.

De son côté, Napoléon III publia la proclamation suivante :

En face des prétentions de la Prusse, nous avons cru devoir élever une protestation ; il n'en a point été tenu compte, et dans les événements ultérieurs, la Prusse nous a fait sentir tout son mépris. Notre pays en a été profondément irrité, et des cris de guerre ont immédiatement retenti d'un bout de la France à l'autre. Il ne nous reste plus qu'à régler cette affaire par les armes. Nous ne faisons pas la guerre à l'Allemagne, dont nous entendons respecter l'indépendance ; nous souhaitons vivement que tous les peuples qui composent la grande nation allemande disposent librement de leur sort. Pour ce qui nous concerne, nous ne voulons qu'établir une situation européenne qui garantisse notre sécurité présente et future. Nous désirons arriver à une paix durable, fondée sur les véritables intérêts des peuples ; nous souhaitons de voir cesser le misérable état actuel, qui pousse les nations à dévorer toutes leurs ressources en armements réciproques.

Dix-huit ans plus tard, voici comment furent appréciés ces événements. Dans son ouvrage sur la guerre de 1870, le général Boulanger écrit : « Après avoir obtenu une satisfaction légitime, nous avons voulu imposer une humiliation au roi de Prusse ; nous en sommes venus à prendre une attitude diplomatique agressive presque inconsciente. La renonciation formelle du prince Léopold de Hohenzollern nous était acquise ; nous avions en outre l'assentiment du roi de Prusse à cette renonciation. La réparation était suffisante, car elle demeurait sur le terrain respectif des intérêts de la France et des obligations du chef de la famille des Hohenzollern. Nous devions nous en tenir là ; notre gouvernement poussa plus loin. Il voulut un engagement catégorique du roi Guillaume pour l'avenir. En portant si haut ses pré-

tentions, il déplaçait l'objet et le terrain du litige. Il en faisait une provocation directe au souverain de la Prusse. »

Quelle leçon, quelle grande leçon dans ces lignes ! Ainsi, ce fut pour obtenir une paix durable que la France entreprit cette guerre ! Et qu'en est-il résulté ? — L'année terrible ! Un état d'hostilité qui dure encore ! Cette situation misérable, à laquelle Napoléon faisait allusion, combien n'a-t-elle pas empiré depuis ? Le projet de désarmement général de l'empereur était très sérieux et absolument sincère. Mais le parti de la guerre lui força la main ; il dut céder. Toutefois, il ne put s'empêcher de donner, dans sa proclamation, une place à son idée favorite. Il se consola par l'espoir de la reprendre « après la campagne — après la victoire ». C'est tout autre chose qui devait arriver.

Je ne pensais pas que cette guerre pût être de longue durée ni bien sérieuse. Deux ou trois batailles gagnées ou perdues d'un côté ou de l'autre, et, certainement, on arriverait à mettre un terme à l'effusion du sang… Folle que j'étais ! Comme si les résultats d'une guerre se mesuraient à l'importance de sa cause !

Nous aurions volontiers quitté Paris, car l'enthousiasme de la population nous affectait péniblement ; mais, tous les chemins du côté de l'Est étaient maintenant fermés ; nous étions aussi retenus par l'aménagement de notre hôtel… nous hésitâmes, puis, enfin, nous résolûmes de rester. Il n'était naturellement plus question de réceptions ni d'invitations mondaines. Nous n'avions plus de relations suivies qu'avec un très petit nombre d'amis du monde littéraire qui se trouvaient encore à Paris. Il était tout particulièrement intéressant pour Frédéric d'entendre, à ce moment, les jugements portés sur la situation par des esprits supérieurs. Je retrouve, dans mon journal, quelques unes de mes propres

idées exprimées à cette époque par un tout jeune auteur, Guy de Maupassant, parvenu depuis à une si grande célébrité :

La guerre ! quand je songe seulement à ce mot, je suis saisi d'horreur comme si j'entendais parler de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose abominable, contre nature, remontant aux âges barbares, mais dont la civilisation aurait eu raison. La guerre ! se battre, s'égorger, s'entre-tuer ! Dire qu'aujourd'hui, à notre époque, avec notre science, nos connaissances si étendues, au degré de culture si élevé auquel nous croyons être parvenus, nous avons des écoles où l'on apprend à tuer — à tuer à une grande distance — le plus grand nombre possible d'individus à la fois !... ...Et le plus étonnant, c'est que les peuples supportent cet état de choses... que la société ne se révolte pas au seul mot de guerre ! Tout gouvernement devrait regarder comme son premier devoir d'éviter la guerre, tout comme un capitaine de vaisseau est tenu d'éviter un naufrage. Quand un capitaine a perdu son navire, il est sommé de comparaître devant une cour de justice, qui le condamne, s'il est prouvé qu'il se soit rendu coupable de quelque négligence. Pourquoi un gouvernement ne serait-il pas, après toute déclaration de guerre, soumis à un semblable jugement ? Si l'intelligence des peuples pouvait seulement s'ouvrir là-dessus ! S'ils se refusaient à se laisser ainsi massacrer sans raison, c'en serait fait de la guerre.

Voici des paroles, également de la même époque, d'Ernest Renan :

N'est-il pas désolant de penser que tout ce qu'au cours de ces cinquante dernières années, nous nous sommes, nous, hommes de science et d'études, efforcés de produire, va être anéanti d'un seul coup : la sympathie de peuple à peuple, la connaissance et

l'intelligence réciproques des nations, leurs efforts si puissants dans tous les domaines ? La guerre tue l'amour de la vérité : que de calomnies, que de mensonges vont, maintenant, pendant une cinquantaine d'années, être dits et crus avidement d'un peuple à l'autre ! Quel ralentissement dans la marche du progrès européen ! Hélas ! nous serons impuissants à relever dans cent ans ce que la guerre va détruire en un seul jour !

J'eus aussi l'occasion de lire une lettre que Gustave Flaubert écrivait à George Sand, dans les premiers jours de juillet. La voici :

Je suis désespéré de la stupidité de mes concitoyens ; cette incorrigible barbarie de l'homme me remplit de la plus profonde tristesse. Cet enthousiasme qui ne repose sur aucune idée me fait souhaiter la mort pour n'en plus voir la manifestation. Le brave Français veut se battre : 1 parce qu'il se croit insulté par la Prusse ; 2 parce que l'état actuel de l'homme est la férocité ; 3 parce que la guerre a, pour l'homme, un attrait mystique. En sommes-nous à la guerre de races ? Je le crains. Les terribles batailles qui vont être livrées n'ont pas même un prétexte pour se justifier, Ce n'est que le plaisir de se battre pour se battre. Que je regrette les ponts et les tunnels qui vont sauter ! Que de travail perdu ! Vous avez vu qu'un membre de la Chambre a proposé la dévastation du grand-duché de Bade. Oh ! que je voudrais être chez les Bédouins !

— Ah ! m'écriai-je, quand j'eus terminé la lecture de cette lettre, que ne sommes-nous nés cinq cents ans plus tard ! Cela vaudrait encore mieux que de vivre chez les Bédouins.

— Il ne faudra pas tout ce temps aux hommes pour devenir raisonnables, repartit Frédéric avec conviction.

⁂

On en était maintenant à la période des décrets et des proclamations.

Toujours les mêmes vieux refrains de la part du gouvernement et des autorités militaires ; et toujours la même approbation et le même enthousiasme de la part du public. On acclamait les manifestes promettant la victoire avec les mêmes transports qu'eût excités une victoire réelle.

Le 28 juillet, de son quartier général de Metz, Napoléon III lança la proclamation suivante. Je la transcris comme modèle de phraséologie ronflante et creuse :

Nous défendons le sol de la patrie : nous vaincrons, Soldats d'Afrique, de Crimée, de Chine, d'Italie, du Mexique ! rien ne peut être au-dessus de vos efforts et de votre dévouement : vous montrerez encore une fois ce que peut l'amour de la patrie. Sur quelque chemin que nous marchions, en dehors de nos frontières, nous y retrouverons les traces glorieuses de nos pères. Nous nous montrerons dignes d'eux. L'avenir de la liberté et de la civilisation dépend de nos succès. Soldats, que chacun fasse son devoir et le Dieu des armées sera avec nous !

Le Dieu des armées ne pouvait naturellement manquer d'être de la partie.

Le 30 juillet, le roi Guillaume quitte Berlin et publie le manifeste suivant :

Au moment de rejoindre l'armée et de combattre avec elle pour l'honneur et la défense de nos biens les plus précieux, j'amnistie tous les condamnés politiques. Mon peuple sait comme moi que ce n'est point nous qui avons attenté à la paix ni déclaré la guerre ; mais, une fois provoqués, à l'exemple de nos pères, et confiants dans le Dieu des armées, nous sommes résolus à soutenir la lutte pour le salut de la patrie.

La nécessité de se défendre ! Voilà la seule raison que l'on ose donner de ces égorgements criminels ! C'est pourquoi les deux partis ne manquent jamais de l'invoquer. Ce n'est point une contradiction, car ils sont dominés tous deux par une troisième puissance : l'antique esprit guerrier et conquérant. C'est contre lui que tous devraient s'unir en une ligue défensive.

⁂

— Ô monsieur ! Ô madame ! quel bonheur ! quelle heureuse nouvelle ! s'écrièrent un jour, en se précipitant dans le salon, le valet de chambre et le cuisinier. C'était le jour de Wörth.

— Qu'y a-t-il ?

— La dépêche est affichée à la Bourse ; nous sommes vainqueurs ; l'armée du roi de Prusse est anéantie. Toute la ville pavoise ; ce soir on illuminera !

On apprit dans l'après-midi, que la dépêche était fausse — une simple manœuvre de Bourse —. Donc, pas d'illuminations. Ollivier harangua la foule du haut de son balcon.

Le 7 août, mauvaises nouvelles. L'empereur quitte Saint-Cloud pour se rendre sur le théâtre de la guerre. L'ennemi a franchi la frontière. Les journaux ne peuvent trouver de termes assez

violents pour exprimer l'indignation que leur cause « l'Invasion ». Cependant, le cri : « À Berlin ! à Berlin ! » laissait bien supposer de la part des Français l'intention d'entrer en Allemagne. Ils n'auraient vu en cela rien de révoltant ; mais, que les Barbares de l'Est se permettent d'envahir la belle France, chérie de Dieu… c'était une sauvagerie dont il fallait avoir promptement raison.

— Le ministre de la guerre par intérim fait savoir, par décret, que tous les citoyens valides, entre trente et quarante ans, ne faisant point encore partie de la mobile, doivent être immédiatement incorporés. Il se forme un ministère de la défense nationale. Le crédit de guerre de 500 millions, déjà accordé, est doublé. Il est tout à fait réconfortant de voir avec quel noble esprit de sacrifice les gens disposent ainsi de la vie et de la fortune des autres. Un léger malaise financier se fait naturellement sentir. On perd 10 p. 400 sur le change d'un billet de banque ; il n'y a plus assez d'or en circulation pour faire face à la quantité de billets émis par la Banque de France.

Et du côté de l'Allemagne ? victoires sur victoires !

À Paris, la consternation et la colère remplacent la jactance et l'humeur belliqueuse des premiers jours. Le sentiment qu'une horde de vandales s'est abattue sur le pays grandit de plus en plus. Les Français paraissent avoir totalement oublié que ce sont eux, qui, par leur déclaration de guerre, ont provoqué cette calamité… Il se débite sur l'ennemi les contes les plus monstrueux : « Les uhlans ! les uhlans » ! On dirait que ce mot rend un son fantastisco-infernal. Ce corps prend, dans l'imagination populaire, la forme d'une troupe diabolique. Si quelque coup hardi est exécuté par la cavalerie allemande, il est infailliblement attribué

aux uhlans, réduits à vivre de butin. En même temps que ces bruits sinistres, se répandent aussi des bruits de triomphe. Le mensonge est, en temps de guerre, un devoir patriotique ; il faut soutenir le courage. Sous la dictée de Frédéric, j'ai transcrit, dans mon journal, cet extrait du journal le Volontaire :

Depuis le 16 août, les Allemands ont déjà perdu 144 000 hommes ; le reste sera bientôt décimé par la faim. Les dernières réserves sont appelées, soit la landwehr et la landsturm. Ces corps sont composés d'hommes de soixante ans, armés d'anciens fusils à pierre, une énorme blague à tabac au côté droit, une grosse gourde d'eau-de-vie au côté gauche, leur longue pipe en terre à la bouche ; dans leur sac, leur moulin à café et leur thé de guimauve. Haletant sous le poids de ce sac, ils avancent, soufflant et toussant, et se disposent à traverser le Rhin. Ils accablent de malédictions ceux qui les arrachent ainsi aux embrassements de leurs petits enfants pour les envoyer à une mort certaine. Quant aux nouvelles de leurs soi-disant victoires, ce ne sont que mensonges prussiens bien connus.

Le 20 août, le comte de Palikao fait savoir à la Chambre que trois corps d'armée prussiens marchant contre Bazaine ont péri dans les carrières de Jaumont. (Très bien ! très bien !) Il est vrai que personne ne connaît ces carrières ; on ne saurait non plus s'expliquer comment elles ont pu contenir trois corps d'armée, mais l'heureuse nouvelle n'en vole pas moins de bouche en bouche : « Vous savez, n'est-ce pas ?... dans les carrières ? — Oui, oui... à Jaumont... » On dirait que tous ceux qui en parlent sont de Jaumont et connaissent les bienheureuses carrières comme le fond de leur poche. À la même époque, le bruit circule que le roi

de Prusse, voyant l'état de son armée, est devenu fou de désespoir.

On n'entend dire que des insanités. L'excitation, la fièvre de la population augmentent d'heure en heure. On a cessé de considérer la guerre… « là-bas, » comme une simple promenade militaire. On sent que les forces, que l'on a volontairement déchaînées, vont produire quelque chose de terrible ; on ne parle que d'armées anéanties, de luttes corps à corps, de trahison, d'espionnage. À propos du combat de Bazeilles, on raconta que les Bavarois avaient commis les horreurs les plus abominables.

— Le crois-tu, Frédéric, demandai-je à mon mari, de la part de ces braves Bavarois ?

— C'est fort possible : Bavarois, Turc, Allemand, Français ou Italien, un être qui défend sa vie, et qui a le bras levé pour tuer un adversaire, a fait litière de tout sentiment humain ; la bête seule vit en lui, folle et ivre de sang.

⁂

Trochu éprouve le besoin de relever, par une nouvelle proclamation, le courage des Français. Dans ce but, il rappelle une ancienne devise bretonne : « Avec l'aide de Dieu pour la patrie ! » Cela n'est pas nouveau, cela a déjà été dit dans d'autres proclamations ; mais l'effet ne manque jamais : la population est enthousiasmée. Il s'agit, maintenant, de transformer Paris en place forte. — Paris, place forte ? Je ne puis le concevoir. Paris, la ville que Victor Hugo a appelée la ville Lumière ; — Paris, la ville de science, de plaisir et d'art ; — Paris, ce centre de la mode, du luxe, de l'esprit — Paris veut se fortifier, c'est-à-dire devenir le but suprême des efforts de l'ennemi, la cible de son tir ! Il veut s'isoler

de toute communication avec le pays et s'exposer à la famine et à l'incendie. Et les gens font cela « de gaîté de cœur », dans un complet esprit de sacrifice, avec une joyeuse émulation, comme s'il s'agissait de l'œuvre la plus noble et la plus utile ! Le travail se fait avec une hâte fiévreuse ; il s'agit d'élever des remparts, d'y percer des meurtrières, de creuser des fossés, d'établir des ponts-levis, de couvrir les canaux et de les garnir d'ouvrages de défense. On bâtit des poudrières, et l'on place sur la Seine une flottille de canonnières. Quelle fièvre ! Quelle activité ! Quelle dépense de zèle et d'énergie ! Quels frais monstrueux de travail et d'argent ! Que tout cela serait beau et réjouissant, appliqué à une œuvre féconde de paix et de progrès !... Mais, lorsqu'on songe à l'œuvre de mort et de destruction à laquelle tend tout cet effort !...

La ville s'approvisionne en vue d'un siège que l'on prévoit très long. Jusqu'à présent, on n'a jamais vu de forteresse imprenable. La capitulation est une affaire de temps ; et cependant, on élève toujours de nouvelles forteresses et on continue à y amonceler des vivres, en dépit de l'impossibilité mathématique de se garantir indéfiniment de la famine.

On établit des moulins et des parcs à bestiaux ; mais le moment n'en doit pas moins fatalement venir où le blé fera défaut, et où les animaux de boucherie seront consommés. Mais on ne prévoit pas ce moment ; on espère que d'ici là l'ennemi aura été repoussé ou anéanti. Tous les hommes sont enrégimentés ou s'enrôlent volontairement. Tous les pompiers des environs se joignent à la garnison de Paris. Des incendies peuvent, en attendant, éclater en province, mais qu'importe ! De semblables incidents ne comptent plus en face d'un désastre national. Vers les premiers jours de septembre, 60 000 pompiers sont déjà dans

Paris. Les marins sont également requis pour la défense de la capitale ; il se forme journellement de nouveaux corps sous les différents noms de volontaires, éclaireurs, francs-tireurs, etc.

Les événements se succèdent avec une rapidité foudroyante. Toute vie civile est suspendue. Une seule pensée hypnotise les esprits : « Mort aux Prussiens ! » On sent se soulever une tempête de haines ; elle n'a pas encore éclaté, mais on en perçoit, de toutes parts, les grondements précurseurs. Toute proclamation officielle, toute manifestation publique n'est que l'expression de ce sentiment : « Mort aux Prussiens ! » Toutes ces troupes régulières et irrégulières, ces munitions, ces ouvriers, tout ce qu'on entend dans le tumulte des foules, tout ce qu'on voit dans le flamboiement des armes, tout vous redit cette pensée sinistre : « Mort aux Prussiens ! » Et c'est le même sentiment qu'exprime encore, sous une autre forme, ce cri d'amour : « Pour la patrie ! »

Je demandai, un jour, à Frédéric :

— Toi, qui es d'origine prussienne, quel effet te font ces manifestations de haine ?

— Tu me posas la même question en 1866. Je te répondrai aujourd'hui comme alors : ce n'est point comme citoyen, mais comme homme, que je souffre de tant de haine. Si je juge les Français au point de vue national, je ne puis les blâmer. Ce sentiment qui nous révolte, ils l'appellent la haine sacrée de l'ennemi ; il constitue une partie essentielle du patriotisme guerrier. L'unique pensée des Français est de délivrer leur pays de l'invasion ; ils oublient que cet ennemi, c'est leur gouvernement qui l'a attiré. Ils ont eu le tort de le croire sur parole quand il leur a représenté cette guerre comme inévitable ; mais ils ne perdent, maintenant,

leur temps ni en récriminations ni en invectives. La calamité est là ; il s'agit de mettre en œuvre toutes les forces, tout l'enthousiasme du pays pour la conjurer, ou pour succomber ensemble, dans un sentiment d'universelle abnégation. Va, crois-moi, l'homme est doué d'une grande puissance d'aimer. Qu'il est seulement regrettable de la lui voir gaspiller dans les vieux errements de haine !

— Et, de l'autre côté, ces Prussiens si détestés, ces barbares aux cheveux rouges, que font-ils ? Ils ont été provoqués, et ils s'avancent maintenant sur le pays de ceux qui les menaçaient. « À Berlin ! à Berlin ! » Il y a à peine quelques semaines, ce cri retentissait dans toute la ville. Pourquoi ceux qui ont crié : « À Berlin ! à Berlin ! » imputent-ils maintenant à crime aux Prussiens leur marche sur Paris ?

— Parce qu'il ne peut y avoir ni logique, ni justice dans l'égoïsme patriotique. Cette marche des Allemands, je ne puis m'empêcher de l'admirer. J'ai été soldat et je connais la magie qui s'attache à l'idée de victoire ; je sais tout l'orgueil, toute la joie qu'elle donne. Elle est le but, la récompense de tous les sacrifices que l'on exige du soldat…

— Mais pourquoi les vaincus, qui sont des soldats, et connaissent, comme toi, le prestige de la victoire, n'admirent-ils pas le succès de leurs vainqueurs ? Pourquoi, dans aucun rapport officiel, après une bataille perdue, un chef d'armée vaincu n'at-il jamais dit : L'ennemi a remporté une glorieuse victoire ?

— Parce que, je te le répète, l'esprit guerrier et l'égoisme patriotique sont la négation même de toute justice.

Nous ne pensions et ne pouvions penser à rien d'autre qu'aux péripéties de ce gigantesque duel à mort.

Notre bonheur !... notre pauvre bonheur ! Nous le possédions... mais nous ne pouvions en jouir. Oui, nous avions tout ce que le ciel propice peut donner de meilleur sur cette terre ; un amour immense, la fortune, deux enfants ravissants, l'indépendance, le goût des choses intellectuelles... Mais pouvions-nous... devions-nous être heureux, tandis qu'autour de nous tous tremblaient, s'affolaient, souffraient et mouraient ? C'eût été vouloir s'amuser sur un vaisseau démonté par la tempête.

— Un poseur, ce Trochu ! me dit un jour Frédéric ; tu ne devinerais jamais quel coup de théâtre il vient de faire aujourd'hui.

— Les femmes appelées au service militaire ?

— Il s'agit bien de femmes ; mais elles ne sont pas appelées, au contraire.

— Les cantinières supprimées ?... Les sœurs de charité renvoyées ?...

— Tu n'y es point encore ; c'est bien cependant de suppression qu'il s'agit et, en quelque sorte, de cantinières aussi, puisque leur rôle est de verser l'ivresse du plaisir. Bref, sans plus d'énigme, le demi-monde est expulsé.

— Et c'est le ministre de la guerre qui a pris cette décision ? Quelle relation y a-t-il ?...

— Je n'en vois aucune ; mais le public est ravi de cette mesure. D'abord il espère un bon résultat de tout nouveau décret, de même que certains malades aperçoivent en tout nouveau remède

une chance de guérison. En voyant le vice expulsé, les gens pieux se disent : qui sait si le Ciel, visiblement courroucé, ne pardonnera pas maintenant aux Parisiens ? Et d'ailleurs, dans un moment où l'on se prépare aux graves devoirs et aux privations d'un siège, à quoi bon garder dans Paris ces créatures de dissipation et de plaisir ? Cette mesure paraît à tous excellente, tout à fait morale, et, par-dessus le marché, très patriotique, puisque la plupart de ces femmes sont étrangères, Anglaises, Espagnoles, voire même Allemandes ; peut-être même y a-t-il des espionnes parmi elles ! La ville n'a plus maintenant de place que pour ses propres enfants, et pour ses enfants vertueux !

Le 28 août, nouvelle expulsion ; tous les Allemands durent quitter Paris dans les trois jours.

Ceux qui signèrent ce décret ne se doutaient probablement pas du venin mortel, à l'action lente et prolongée, qu'il allait distiller. On éveillait ainsi la haine de l'Allemagne. De ce moment, la France et l'Allemagne ne se sont plus considérées comme deux grandes, fortes et puissantes nations dont les armées avaient dû se livrer un chevaleresque combat. Une haine profonde et réciproque s'est infiltrée chez les deux peuples, et se transmet en héritage de génération en génération.

J'eus l'occasion de voir de près combien ce décret d'expulsion fut cruel pour beaucoup d'honnêtes et paisibles familles. Parmi les négociants avec lesquels nous étions en rapport pour la décoration et l'ameublement de notre hôtel, se trouvaient plusieurs Allemands : un carrossier, un tapissier et un ébéniste établis depuis quinze à vingt ans à Paris, où, par leur mariage avec des Parisiennes, ils s'étaient fondé un foyer et acquis une bonne clientèle. Et maintenant, il leur fallait, en trois jours, fermer leur mai-

son, se séparer de tout ce qui leur était cher, perdre fortune, clientèle, commerce ! Consternés, ils vinrent nous faire part de leur malheur. Ils ne pouvaient, naturellement, terminer les commandes qu'ils étaient sur le point de nous livrer.

« Mon vieux père est en ce moment très malade », nous dit l'un d'eux ; — « Ma femme attend ses couches au premier jour… et partir ainsi ! nous dit l'autre… » — « Je n'ai pas un sou à la maison ! gémit le troisième ; parmi mes clients, presque tous mes débiteurs sont absents et les autres ne se pressent pas de me régler. Je ne puis donc moi-même payer mes ouvriers, qui sont tous Français. Dans huit jours, j'aurais pu livrer une importante commande qui m'eût assuré un bon bénéfice… et il me faut tout abandonner précipitamment… dans la plus grande confusion ! »

Et pourquoi ? Pourquoi toutes ces calamités s'abattaient-elles sur ces malheureux ? Parce qu'ils appartenaient à une nation dont l'armée faisait victorieusement son devoir ; ou, pour remonter plus haut, parce qu'un Hohenzollern aurait pu, dans l'avenir, accepter une candidature au trône d'Espagne… Mais non, ce motif n'a jamais été sérieux, il n'a été que le prétexte de la guerre.

⁂

Sedan ! — l'empereur Napoléon III a rendu son épée. — Cette nouvelle nous bouleversa. C'était une véritable catastrophe historique. — L'armée française anéantie, l'empereur prisonnier. — La partie était donc terminée. S'il y a des gens qui ont le droit de se dire citoyens du monde, ils peuvent aujourd'hui illuminer, dis-je ; s'il y avait des temples consacrés à humanité, ce serait l'occasion d'y chanter des Te Deum, puisque le massacre est terminé !

— Ne te réjouis pas trop, ma chérie, me dit Frédéric. Pour une armée anéantie, il en sortira dix de terre. La France est affolée de colère et de douleur. Au point de vue patriotique, sa douleur est sainte, sa colère est juste. Quoi qu'elle puisse faire de désespéré, ce ne sera point poussée par l'égoïsme, mais, au contraire, par un sublime sentiment de sacrifice.

— Je veux espérer que la guerre est terminée.

— J'en doute, et d'ailleurs, la semence de guerres futures n'en est pas moins jetée…

Le 4 septembre, nouvel acte de violence, nouveau remède tenté pour le salut de la patrie : l'empereur est déposé ; la France se déclare en République. Les fautes, les trahisons, tout est mis sur le dos de l'Empire et de ses généraux ; la France n'y est pour rien, et n'en accepte pas la responsabilité. En renversant le trône, on a, du même coup, déchiré du livre de l'histoire la page où étaient inscrits Wörth, Freshwilliers et Sedan. Maintenant, c'est le pays lui-même qui va continuer la guerre, si l'Allemagne a l'audace de poursuivre son infâme invasion.

— Mais si Napoléon eût été vainqueur ? demandai-je à Frédéric.

— Les Français auraient naturellement considéré ses victoires et sa gloire comme les victoires et la gloire du pays.

— Cela est-il juste ?

— Ne pourras-tu donc te déshabituer de cette question ?

Hélas ! la catastrophe de Sedan ne termina pas la guerre. Partout, au contraire, la rage, le désir de vengeance, la haine de l'en-

nemi et la haine aussi de la dynastie déchue étaient poussés au paroxysme.

Le travail de fortification se poursuivait avec ardeur. Tout bâtiment compris dans le périmètre de la principale enceinte fut abandonné ou démoli. Tous les environs furent rasés ; les habitants de la banlieue se réfugiaient dans Paris. Quel triste tableau que celui de ces familles, traînant ainsi, en longues files, à travers les rues, les débris de leurs foyers détruits ! J'avais déjà vu ce spectacle, en Bohême, lorsque les pauvres gens de la campagne fuyaient devant l'ennemi victorieux. C'êtaient bien les mêmes visages anxieux et sombres… le même accablement… la même fièvre… la même douleur.

Enfin, Dieu soit loué ! voici une bonne nouvelle. Préparée par l'entremise de l'Angleterre, une entrevue a lieu, à Ferrières, entre Jules Favre et Bismarck. On va enfin s'entendre et conclure la paix ! Loin de là ; le gouffre qui sépare les deux nations apparaît plus profond après. Les journaux allemands commencent à parler de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine : ils expriment le vœu de voir réunie à la patrie cette terre jadis allemande. D'ailleurs, c'est une forteresse indispensable en vue des guerres futures. D'autre part, la France a perdu la partie, n'est-il pas juste qu'un fruit de la victoire échoie au vainqueur ? En cas de succès, les Français se seraient approprié les provinces du Rhin.

En attendant, l'armée victorieuse ne ralentit point sa marche ; les Allemands sont déjà aux portes de Paris. La cession de l'Alsace-Lorraine est officiellement demandée. On y répond par la déclaration bien connue : « Pas un pouce de notre territoire, pas une pierre de nos forteresses. »

Nous résolûmes alors de partir. Pourquoi rester, sans nécessité, dans une ville étrangère assiégée ? Pourquoi demeurer au milieu de gens hypnotisés par la haine et la vengeance, qui nous regardent de travers, et, en nous entendant parler allemand, nous montrent quelquefois le poing ? Il était devenu difficile de quitter Paris. Partout il y avait des zones militaires à traverser ; plus de régularité… le chemin de fer était souvent refusé aux particuliers. Il nous en coûtait aussi de laisser notre hôtel inachevé. Mais n'importe, nous avions déjà trop tardé. Ces émotions violentes avaient compromis ma santé. J'avais, dans ces derniers temps, éprouvé quelques accidents nerveux.

Nos malles étaient faites lorsque je fus prise d'un nouvel accès, mais, cette fois, si sérieux que je dus garder le lit. Le médecin déclara mon état très grave, et interdit tout voyage.

Je gardai le lit pendant de longues semaines. Il ne m'est resté de cette époque qu'un souvenir confus, et, chose singulière, très agréable. La maladie cérébrale que je traversai, en me plongeant dans une demi-absence de conscience, avait suspendu, chez moi, la pensée, la réflexion, la volonté ; je n'avais conservé qu'un vague sentiment de l'existence. J'étais comblée des soins les plus affectueux. Mon mari, plein de tendresse et de sollicitude, infatigable dans son dévouement, ne me quittait ni jour ni nuit ; il amenait souvent les enfants auprès de mon lit. Que de choses me racontait Rodolphe ! La plupart du temps, je ne comprenais pas, mais sa chère petite voix me faisait l'effet d'une musique. Le babil de notre petite Sylvia — notre idole — me charmait. Puis, c'étaient mille plaisanteries entre Frédéric et moi, au sujet des faits et gestes de notre fillette… Je ne me souviens plus de ces plaisanteries, mais je me rappelle la joie qu'elles me procuraient.

Avec quel plaisir j'avalais les boissons qu'on me présentait ! Tous les jours, à la même heure, on me donnait une limonade qui me faisait l'effet du plus divin nectar. Calmante et soporifique, elle provoquait un sommeil délicieux dont je savourais la douceur, tout en gardant conscience de la présence de mon Frédéric bien-aimé. Je n'avais plus ou presque plus aucun sentiment de la guerre, qui faisait rage autour de Paris. Cette chambre de malade — ou plutôt de convalescente — était tout mon univers. Je m'y sentais revivre — au bonheur.

. . . . . .

Au bonheur ? Hélas ! non. Avec la guérison revint la conscience de toutes les horreurs qui nous entouraient. N'étions-nous pas dans une ville assiégée, au milieu d'une population souffrant de la faim, du froid, de toutes sortes de privations ?

J'appris tout ce qui s'était passé pendant ma maladie : le bombardement de Strasbourg « la Belle » et l'incendie de sa splendide bibliothèque.

Strasbourg avait succombé !

Metz s'était rendu !

Un désespoir furieux s'empare du pays. On cherche dans Nostradamus des prédictions applicables aux événements actuels ; des voyants font entendre des prophéties. Pis encore : il y eut des possédés ; ce fut comme un retour vers les ténèbres du moyen âge.

« Oh ! si je pouvais être chez les Bédouins ! » avait dit Gustave Flaubert, — « Oh ! si je pouvais retomber dans les rêves de ma maladie ! » m'écriais-je, en fondant en larmes. Mais j'avais re-

couvré toute ma santé ; j'étais condamnée à savoir et à comprendre toutes les horreurs qui défilaient devant moi. Voici ce que je lis dans mon journal :

1 décembre. Trochu fortifie les hauteurs de Champigny.

2 décembre. Combat opiniâtre aux environs de Brie et de Champigny.

5 décembre. Le froid devient de plus en plus intense. Oh ! les pauvres malheureux qui meurent étendus, sanglants et glacés sur la neige !... Dans Paris, on souffre aussi terriblement du froid. Tout commerce a cessé.

21 décembre. Sortie de Paris.

25 décembre. Aux villages de *** et de ***, des fenêtres des maisons un petit détachement de cavalerie prussienne est salué à coups de mousquet. Le général Kratz, pour punir ces villages, ordonne de les réduire en cendres ; et, ses hommes — de bons et braves garçons, à coup sûr — obéissent et allument l'incendie. Les flammes s'élèvent rapidement ; les toits de ces pauvres demeures s'effondrent, avec fracas, sur les habitants. Quelques-uns s'enfuient en criant, en pleurant, en hurlant, en brûlant...

Oh ! la belle, la joyeuse nuit de Noël !

⁂

L'ennemi attendrait-il l'œuvre de la famine, ou bombarderait-il Paris ?

La conscience du monde intellectuel et artistique se révolte à cette dernière idée. Bombarder ce centre d'attraction de tous les

peuples, ce brillant foyer de l'intelligence, où sont amoncelés tant de richesses et de travaux artistiques ! On ne peut y songer. Toute la presse neutre allemande avait protesté. À Berlin, les journaux du parti de la guerre y poussaient, au contraire, assurant que c'était le meilleur moyen d'en finir au plus vite. Et quelle gloire de conquérir cette splendide capitale ! Le 28 décembre, j'écrivis, d'une main tremblante :

« Nous y voilà !... encore ce bruit sourd... puis un arrêt... puis un nouveau coup... »

Je n'ajoutai rien ; mais je me rappelle distinctement mes impressions de cette journée. Ces mots : « Nous y voilà ! » exprimaient, en même temps que ma terreur, une sorte de soulagement, une délivrance de cette appréhension nerveuse, devenue presque intolérable. Nous étions à déjeuner, de pain et de fromage, avec Rodolphe et son précepteur, lorsque retentit le premier coup. Nous relevâmes tous la tête et échangeâmes des regards de surprise. Serait-ce ?... Mais non, c'est peut-être tout autre bruit... une porte cochère fermée violemment. Nous n'entendîmes plus rien et reprîmes notre conversation interrompue. Mais trois ou quatre minutes après... se reproduisit... Frédéric se leva... « C'est le bombardement », dit-il, en se dirigeant vers la fenêtre. Je l'y suivis.

Un murmure de voix montait de la rue ; des groupes se formaient. Les gens s'arrêtaient, écoutaient ou causaient avec animation.

Notre valet de chambre se précipita dans le salon. Une nouvelle salve retentit :

— Oh monsieur ! oh madame ! C'est le bombardement !

Tous les autres domestiques envahirent la pièce. Toute barrière de classe tombe devant des catastrophes telles que la guerre, l'incendie, la famine, parce que tous les hommes se sentent égaux devant le danger.

C'était affreux cette pensée de bombardement, et, cependant, je me souviens de m'être sentie comme satisfaite de prendre part à un pareil événement. Il ne me déplaisait pas d'être mêlée à ce grandiose épisode de la lutte, et de pouvoir constater que je ne tremblais pas devant le danger ; j'éprouvais… que dirai-je ? comme l'orgueil de la bravoure.

⁂

La chose fut, en somme, moins pénible que je ne l'aurais cru. Pas de monuments incendiés, pas de populace affolée, pas de pluie continue d'obus. Au bout de peu de temps, on finit par s'habituer au grondement du canon, et les Parisiens choisirent même, comme lieu de promenade, les endroits où on l'entendait le mieux. Çà et là, un obus éclatait dans la rue, mais il faisait rarement des victimes. La véritable inquiétude des Parisiens n'était pas le bombardement, mais la famine, le froid, les misères de toutes sortes. Je fus cependant très impressionnée d'une mort, que nous apprit la lettre de faire part que voici :

Monsieur et Madame N… vous annoncent la mort de leurs deux enfants : François (âgé de 8 ans), Amédée (de 4 ans), tués par une bombe. Les parents, affligés, sollicitent votre profonde sympathie.

Ce billet navrant m'arracha un cri de douleur ; je compris l'insondable désespoir que contenait cette froide et sèche communi-

cation… Je vis nos deux enfants, Rodolphe et Sylvia… non, je ne pouvais même supporter cette pensée !

On ne reçoit que bien rarement des nouvelles de province. Toute correspondance est interrompue ; on n'a de relations avec le monde extérieur que par ballons et pigeons voyageurs. Les bruits qui circulent sont des plus contradictoires. Tantôt, on entend parler de sorties victorieuses ; tantôt, on dit que l'ennemi va donner l'assaut, incendier et raser Paris, de fond en comble. D'autres assurent qu'avant qu'un seul Prussien pénètre dans ses murs, les commandants des forts ont ordre de faire sauter la ville. On raconte que le Midi va prendre les assiégeants par derrière, leur couper la retraite et les anéantir jusqu'au dernier.

Parmi tant de fausses nouvelles, quelques-unes — dont l'exactitude s'est confirmée plus tard — parvinrent jusqu'à nous ; entre autres celle d'une panique sur la route de Grand-Luce, près du Mans, et dans laquelle de véritables atrocités furent commises. Des soldats, débandés et sans chef, jetèrent, sur la voie, des blessés couchés dans un train, et prirent leur place.

Il devient de plus en plus difficile de se procurer des vivres. Depuis longtemps il n'y a plus de bœufs ni de moutons dans les parcs à bestiaux. Bientôt, tous les chevaux seront épuisés ; on ne dédaigne pas, maintenant, les chiens, les chats, les rats et les souris ; il va falloir manger les animaux du Jardin des Plantes : le pauvre éléphant lui-même, si chéri des Parisiens. On ne trouve presque plus de pain Il faut, durant des heures, faire queue devant les boulangeries, et, le plus souvent, on revient les mains vides. La mortalité moyenne croît dans d'immenses proportions. De 1 100 personnes par semaine, en temps ordinaire, elle s'élève, maintenant, à 4 000 ou même 5 000, ce qui fait, par jour, 300 ou

400 meurtres. La responsabilité de ces crimes incombe aux bravaches parlementaires, qui, par leurs discours provocateurs, ont mis le feu aux poudres et déclaré, dans leur superbe pathos, qu'ils prenaient, devant l'Histoire, la responsabilité de cette guerre !

Un jour, aux environs du 20 janvier, Frédéric rentra, très excité, d'une course à travers Paris.

— Prends ton cahier de notes, cher petit historien, me dit-il, en se jetant sur un fauteuil : je t'apporte une nouvelle importante.

— Quel cahier ?... Le protocole de paix !

Frédéric secoua la tête :

— De celui-là, hélas ! il ne sera plus question de longtemps. La guerre actuelle a pris de trop immenses proportions, pour que son action puisse être limitée.

— Mais quelle est ta nouvelle importante ?

— Le roi Guillaume vient d'être proclamé empereur d'Allemagne, à Versailles. Il y a, maintenant, une Allemagne, un empire unifié et puissant. Cet événement constitue, à lui seul, un chapitre de l'histoire universelle. Ce nouvel empire, forgé avec le fer, va relever encore, et pour longtemps, le crédit du fer. Dorénavant, les deux plus grandes nations du continent, au lieu de marcher à la tête de la civilisation, entretiendront et développeront en Europe l'esprit guerrier : l'une, pour rendre les coups qu'elle a reçus ; l'autre, pour conserver sa suprématie. Tu peux fermer notre protocole de paix ; nous sommes, pour bien longtemps, sous la sanglante constellation de Mars.

Et je me fis raconter les détails de l'événement. Tous ces massacres n'auront donc pas eu lieu en vain, puisqu'ils auront servi à édifier un grand et puissant empire.

— Nous pouvons porter sur la guerre un jugement indépendant. Nous pouvons non seulement la déplorer au point de vue humanitaire, mais, même, au point de vue national, nous avons le droit de ne pas nous réjouir des succès… de nos oppresseurs de 1866. Et cependant, je reconnais comme toi, que l'unification de l'Allemagne est une belle chose. J'admire l'empressement des princes allemands à offrir la couronne impériale à ce vainqueur aux cheveux blancs. Oui, cela ne manque pas de grandeur. Il est à regretter, seulement, que cette unification soit le couronnement d'une œuvre de guerre. Il est triste de penser que si Napoléon III n'eût pas, le 19 juillet, envoyé sa déclaration de guerre à la Prusse, il n'y aurait pas eu assez de patriotisme, chez les Allemands, pour accomplir, de leur propre initiative, l'union dont ils sont si fiers. Maintenant, leur joie va s'exalter ; le vœu de leur poète est accompli ; ils vont oublier qu'il y a quatre ans à peine, ils étaient tous en guerre les uns contre les autres, et que pour les Hanovriens, les Saxons, les Frankfortois, il n'y avait pas de nom plus détesté que celui de « Prussien ». Mais, en revanche, combien va grandir, en France, la haine de la Prusse !

Je frissonnai :

— Le seul mot de haine…

— Te fait horreur… tu as raison. Tant que ce sentiment subsistera, il n'y aura pas de véritable humanité. Car, il n'y a, ici-bas — nous le savons bien, n'est-ce pas, Martha ? — qu'une seule chose

qui puisse ennoblir l'homme, et lui donner le bonheur : c'est l'amour !

La tête sur son épaule, je tins mes yeux attachés sur les siens, tandis que, de la main, il écartait, en les caressant, mes cheveux de mon front.

— Oui, nous savons, continua-t-il, combien il est doux de se sentir le cœur plein d'amour pour un autre soi-même, pour ses enfants, pour tous ses frères de la grande famille humaine, auxquels on serait si heureux d'épargner les malheurs qui les menacent… Mais ils ne le veulent pas !

— Non, non, Frédéric ; mon cœur n'est pas aussi vaste… je ne peux aimer ceux qui me haïssent.

— Mais tu peux au moins les plaindre ?

Nous continuâmes longtemps à causer ainsi. Nous en vînmes à parler de l'avenir : Paris allait capituler ; la guerre prendrait fin et nous pourrions, enfin, jouir de notre bonheur. Nous nous plûmes à passer en revue les garanties de notre félicité future. Pendant les huit années de notre mariage, rien n'avait pu porter atteinte à l'intensité de notre affection. Toutes les nouvelles expériences de la vie que nous ferions ensemble ne pourraient que resserrer le lien qui unissait nos deux existences.

Arrivés à la vieillesse, il nous serait permis d'interroger le passé avec sérénité ! Quel beau soir d'existence, tout resplendissant des feux du couchant, nous apercevions au terme de notre carrière ! Je m'étais si souvent et si vivement représenté ce couple de bons vieux que nous devions être un jour, que l'image s'en est profondément gravée dans mon esprit, et m'est parfois revenue,

en rêve, avec mille détails, comme si c'était une réalité : Frédéric, un bonnet de velours sur la tête… un sécateur à la main — je ne sais pourquoi, car il n'a jamais eu de goût bien marqué pour l'horticulture, et n'avait pas encore usé du bonnet grec. — Pour moi, je me voyais, une dentelle noire coquettement posée sur mes cheveux blancs, assise dans un coin du jardin. Je sentais un échange de regards et de mots affectueux : Te souviens-tu encore ?… Te souviens-tu ?…

⁂

J'ai dû me faire violence, rassembler tout mon courage, toute mon énergie pour écrire la plupart des pages précédentes. Mais j'ai rempli un devoir sacré. Une bouche aimée m'avait dit, un jour : Si je meurs avant toi, tu continueras ma tâche en travaillant à l'œuvre de la paix. Sans cet ordre, je n'aurais jamais eu le courage de raviver d'aussi cruelles blessures.

Quant à l'événement dont il me reste à parler, je ne vais que le mentionner, ne voulant, ne pouvant pas le décrire.

Je l'ai tenté : dix feuillets à moitié remplis, puis déchirés, gisent épars autour de mon bureau. Une contraction me serre le cœur. Mes pensées, glacées d'abord, ont tourbillonné ensuite dans mon cerveau ; j'ai laissé tomber ma plume et j'ai pleuré follement, désespérément, comme pleurent les petits enfants… Quelques heures plus tard, j'essaye de reprendre la plume, mais, quant à retracer les détails de l'événement… quant à dépeindre ce que j'éprouvais… je ne le peux pas.

Le fait suffit.

Une lettre de Berlin trouvée sur lui, fit soupçonner mon Frédéric d'espionnage. Une bande de forcenés l'entoura aux cris de : « À mort le Prussien ! » et, après un jugement sommaire, on le fusilla séance tenante, le 20 janvier 1871.

. . . . . .

. . . . . .

07

Lorsque je repris conscience de moi-même, la paix était conclue, la Commune écrasée.

Pendant plusieurs semaines, j'avais vécu dans un état d'hébétement complet. On prétendit que c'était le typhus ; mais, je crois, pour mon compte, que ce fut un accès de folie.

Il ne me restait du passé qu'un souvenir confus de détonations et de lueurs d'incendie. Les récits d'horreur et d'incendie qu'on m'avait contés s'étaient mêlés, dans mon cerveau, à mes propres divagations.

Si je pus, lors de ma guérison, résister à la tentation du suicide, c'est à mes enfants que je le dois. Je devais vivre pour eux. Déjà, le jour même du drame, Rodolphe m'avait retenue. « Mourir ! mourir !... je veux mourir ! » m'étais-je écriée, en tombant à genoux et en sanglotant. Deux petits bras m'étreignirent, et je rencontrai un regard si doux, si triste, si suppliant : « Mère ! »

Jusqu'à ce jour, l'enfant ne m'avait appelée que « maman ». Je compris tout le sens de ce mot nouveau. Il disait : « Tu n'es pas

seule, tu as un fils, qui souffre avec toi, qui t'adore, qui te respecte, qui n'a que toi au monde. Mère, n'abandonne pas ton enfant ! » Je ne pus que balbutier à mon tour : « Mon fils ! mon fils ! »

La pensée de ma fille… de « sa » fille me traversa aussi le cœur, et je consentis à vivre.

Mais le coup avait été trop violent : ma raison en fut ébranlée. Pendant toute une année, j'eus des accès de mélancolie, accompagnés de troubles cérébraux. Ces crises allèrent s'espaçant toujours davantage. Dix-huit années ont passé depuis ce 20 janvier 1871 ; elles ont disparu, mais jamais le temps — dussé-je vivre cent ans — n'atténuera l'immensité de mon chagrin. Maintenant, je reprends intérêt aux événements et aux détails de notre vie de famille ; je partage si bien le bonheur de mes enfants qu'il me semble éprouver encore, de temps à autre, comme de la joie de vivre. Et, cependant, il n'y a pas une nuit où ma douleur ne me ressaisisse. Mon âme vit une double existence. Il y a, au plus profond de mon être, comme une seconde conscience, qui conserve toujours intacts l'horrible souvenir et la douleur fidèle. Ce second moi — quand le premier est endormi — reprend ses droits, et réveille l'autre, comme pour le rappeler à la commune douleur. Toutes les nuits, à la même heure, je me réveille avec une sensation d'indicible angoisse, mon cœur se contracte, il me semble que je vais pleurer, sangloter. Il s'écoule quelques secondes avant que le moi réveillé sache pourquoi l'autre moi est si malheureux. J'éprouve, en même temps, un sentiment d'immense compassion pour tout le genre humain : Oh !. pauvres, pauvres hommes !… Puis j'entends hurler… je vois agoniser, sur des champs de ba-

taille, d'innombrables créatures humaines… et je me souviens que mon bien-aimé…

Mais, chose étrange, mes rêves ne me retracent que les souvenirs de notre existence heureuse. Pendant mon sommeil, il m'arrive, souvent, de causer avec lui comme s'il était encore vivant. Bien des scènes de joie du passé revivent dans mon imagination : notre réunion après la guerre du Schleswig-Holstein ; nos enfantillages auprès du berceau de Sylvia ; nos excursions dans les montagnes en Suisse ; nos heures de lecture et d'étude ; et quelquefois aussi, cette vision anticipée de notre vieillesse, où, par un soleil couchant, mon Frédéric à cheveux blancs émondait les rosiers du parc, en me disant, avec un sourire : « N'est-ce pas que nous formons un délicieux couple de bons vieux ? »

Je n'ai jamais quitté le deuil ; pas même le jour du mariage de mon fils. Lorsqu'on a aimé, possédé, perdu de la sorte un mari comme le mien, l'amour doit être « plus fort que la mort », et le ressentiment, le désir de le venger ne peuvent s'éteindre.

Mais sur qui me venger ? Les hommes qui l'assassinèrent n'en sont pas responsables. La seule coupable, c'est la guerre, et, quelque impuissantes que puissent être mes représailles, c'est contre elle qu'il faut les diriger.

Mon fils Rodolphe partage mes idées. Il n'en a pas moins fait son service militaire ; si demain éclatait l'immense guerre européenne dont nous sommes menacés, il lui faudrait marcher à la frontière. Ainsi je puis être appelée à voir ce que j'ai de plus cher au monde sacrifié encore à l'exécrable Moloch. Oh ! alors cette fois la folie me ressaisirait, et pour toujours.

Mais, s'il m'était donné d'assister au triomphe de la justice et de l'humanité ? Qui sait ? Leurs progrès s'affirment chaque jour, et des sociétés, sans cesse plus nombreuses, portent la bonne parole dans toutes les classes sociales.

Àpartir du 20 janvier 1871, je n'ai plus rien écrit dans mon journal : à cette date finit l'histoire de ma vie. J'ai seulement ajouté quelques notes à notre protocole de paix.

Durant les premières années qui suivirent la guerre franco-allemande, je n'eus que bien rarement l'occasion de noter quelque nouvelle favorable à la paix. Les deux plus grandes nations du continent n'entretenaient que des pensées de guerre : l'une par orgueil de la victoire ; l'autre dans l'espoir d'une revanche. L'exaltation se calma peu à peu. De ce côté du Rhin, on acclama avec moins de frénésie la statue de la Germanie ; de l'autre on couvrit de moins de crêpes celle de la ville de Strasbourg. Enfin, au bout de dix ans, la voix d'un apôtre de la paix se fit entendre, Blüntschli, le professeur de droit international, le grand juriste, avec lequel Frédéric était en relation, entreprit de consulter un certain nombre de gouvernements et d'hommes politiques sur la question de la paix universelle. Ce fut alors que le taciturne « Penseur de batailles » prononça cette parole : « La paix universelle n'est qu'un rêve, mais ce n'est même pas un beau rêve. »

Àcôté de ce mot de de Moltke, j'ajoutai dans mon protocole : Si Luther avait demandé au pape son opinion sur la réforme, il est plus que probable que le pontife ne l'aurait pas approuvée.

Aujourd'hui l'idée de paix fait d'immenses progrès. Des hommes éminents s'unissent, décidés à secouer la torpeur des masses, et à grouper, un jour, l'humanité sous les plis du drapeau

blanc. Leur cri de ralliement est : Guerre à la guerre ! Leur mot d'ordre : Bas les armes ! Partout, en Angleterre, en France, en Italie, dans les pays Scandinaves, en Allemagne, en Suisse, en Amérique, des sociétés se fondent pour contraindre les gouvernements, par la pression de la volonté des peuples, à soumettre leurs futurs conflits au jugement d'un tribunal international. L'affaire de l'Alabama, des Carolines et d'autres, réglées de cette manière, prouvent que l'idée de l'arbitrage international n'est ni un rêve ni une folie. Ce ne sont plus maintenant des gens obscurs et sans influence, comme le pauvre forgeron Elihu Burrit, qui se groupent autour de l'œuvre de paix ; des membres des Parlements, des évêques, des savants, des sénateurs, des ministres ont donné leur adhésion. L'idée est acceptée par le peuple. Les syndicats de travailleurs l'ont écrite sur leur programme, au milieu de leurs revendications.

J'ai fidèlement inséré dans mon protocole de paix tous les progrès des sociétés de paix. La dernière de ces insertions est la lettre suivante, qui me fut adressée par le président d'une des ligues de la paix, dont le siège est à Londres :

Association de la Paix
et d'Arbitrage international.
Londres.
41, Outer Temple,
Juillet 1889. Madame ! vous m'avez fait l'honneur de me demander où en était actuellement la grande question à laquelle vous consacrez votre vie. Voici ma réponse : À aucune époque de l'histoire, la cause de la paix n'a autorisé plus d'espérances. On dirait qu'enfin la longue nuit de mort et de ruine va finir ; il nous semble, à nous, qui nous tenons sur le sommet de la montagne,

apercevoir les premières lueurs du royaume de Dieu sur la terre. Il est étrange de dire cela à un moment où le monde n'a jamais vu autant d'hommes armés ni autant d'effroyables engins de destruction prêts pour l'œuvre maudite. Mais quand les maux ont atteint leur plus grande acuité, c'est alors qu'ils commencent à s'amender. L'excès même de ruines qu'entraînent ces armements produit une consternation universelle. Bientôt, les peuples se lèveront, et, d'une seule voix, crieront à leurs gouvernants : Sauvez-nous, sauvez nos enfants de la misère qui nous attend si les choses marchent toujours ainsi ! Sauvez la civilisation et tous les progrès qu'au cours des siècles, ont réalisés les efforts des sages et des grands hommes ! Sauvez le monde d'un retour vers la barbarie ! Vous me demandez quels sont les indices de cette aube d'un jour meilleur ? Laissez-moi vous demander à mon tour : N'est-ce point un événement sans précédent encore dans l'histoire que le récent congrès de Paris, où, des représentants d'une centaine de sociétés ont affirmé la nécessité d'une entente internationale et la substitution d'un état de droit et de justice à l'état actuel de violence et d'injustice ? N'avons-nous pas vu des hommes de tous les pays élaborer, avec unanimité et enthousiasme, des plans pratiques en vue de ce grand but ? N'avons-nous pas entendu — pour la première fois — une réunion de représentants des différents Parlements de l'Europe émettre le vœu de voir toutes les nations civilisées créer un tribunal d'arbitrage, qui réglerait leurs différends ! De plus, ces représentants ont pris la résolution de se réunir, chaque année, dans quelque grande ville d'Europe, pour examiner les conflits et les malentendus qui pourraient surgir, et s'employer auprès des gouvernements pour obtenir de justes et pacifiques arrangements. Le pessimisme le plus invétéré ne peut se refuser à reconnaître qu'il y a là des

signes réconfortants, et les promesses d'un avenir où la guerre sera regardée comme la plus coupable des folies dont puisse témoigner l'histoire de l'humanité. Veuillez agréer, madame, l'assurance de ma profonde considération.

Hodgson-Pratt.

La conférence internationale, dont parle Hodgson-Pratt, la première de ce genre, tenue à Paris, lors de l'Exposition, fut présidée par Jules Simon. Voici un fragment de son discours d'ouverture :

Je suis heureux de voir réunis, dans ces murs, les représentants des amis de la paix appartenant à toutes les nations du monde ; je voudrais que leur nombre, déjà bien satisfaisant, fût foule, ou plutôt je le souhaiterais moindre, mais formant alors, non une assemblée de bonnes volontés, mais un congrès diplomatique officiel. Si nous n'agissons pas officiellement, nous pouvons cependant beaucoup pour la cause que nous défendons ; nous pouvons, comme représentants des différents États du monde, faire ici le meilleur usage possible de la puissance que nous confèrent nos électeurs. Vous savez, messieurs, que la majorité de notre pays veut la paix ; permettez-moi donc, au nom du peuple français, de vous souhaiter une cordiale bienvenue.

Les représentants des Parlements danois, espagnol et italien prirent l'engagement de présenter à leurs gouvernements respectifs, au cours des prochaines sessions parlementaires, une proposition relative à la création d'un tribunal international. La conférence interparlementaire suivante devait avoir lieu à Londres en juillet 1890.

Je retrouve aussi dans mon protocole, datée de mars 1888, la copie d'une proclamation où, contrairement à l'ancienne tendance, se manifeste un esprit de paix. Mais le prince qui adressa ces belles paroles à son peuple, ce mourant qui rassembla toutes ses forces pour saisir un sceptre, qu'il eût voulu porter comme une branche d'olivier, demeura impuissant, loué sur un lit de douleur, et quelques semaines après, il mourut.

Verrons-nous son successeur, ce jeune esprit passionné, ardent pour toutes les grandes causes, s'enthousiasmer aussi pour la cause de la paix ? Rien n'est impossible.

⁂

— Mère, ne quitteras-tu pas le deuil après-demain ? me dit Rodolphe, un matin : c'est le jour du baptême de mon premier né.

— Non, mon enfant.

— Tu ne peux cependant être triste à cette fête ? Pourquoi, alors, porter le signe extérieur de la tristesse ?

— Tu n'es pas superstitieux, mon Rodolphe, et tu ne crois pas que la robe noire de la grand'mère peut porter malheur au petit-fils ?

— Il ne s'agit pas de cela, mère ; mais le noir ne cadre pas avec la gaîté. As-tu fait un vœu ?

— Non, ce n'est qu'une résolution… mais une résolution qui rappelle un pareil souvenir a toute l'inviolabilité d'un vœu.

Rodolphe n'insista pas.

— Je t'ai dérangée, reprit-il, tu écrivais ?

— Oui, l'histoire de ma vie. Je l'ai terminée. J'en suis au dernier chapitre.

— Comment peux-tu clore l'histoire de ta vie, puisque tu as encore, je l'espère, de longues et heureuses années à vivre parmi nous ? Un nouveau chapitre commence, au contraire, pour toi, avec la naissance de mon petit Frédéric, auquel j'apprendrai à adorer sa grand'mère.

— Tu es un bon fils, mon Rodolphe ; je serais ingrate si je n'étais heureuse et fière de toi ; ma, « sa » Sylvia adoucit aussi mes derniers jours. Je puis espérer une vieillesse bénie ; mais, tu avoueras que l'histoire du jour est finie quand le soleil est couché.

Il me répondit par un regard muet, plein de compassion.

— Oui, mon enfant, j'ai bien fait d'écrire le mot « fin ». Lorsque j'entrepris d'écrire ma biographie, je résolus de la terminer au 15 janvier 1871. Je ne serais obligée de rouvrir un chapitre que si tu mourais à la guerre. Tel qu'il est, mon récit m'a été suffisamment douloureux à écrire.

— Il le sera aussi à lire.

— Je l'espère bien… Si seulement cette douleur pouvait éveiller, dans quelques cœurs, une haine profonde contre la guerre…, ma souffrance, au moins, n'aurait pas été vaine.

— Penses-tu avoir bien mis en lumière tous les côtés de la question ? As-tu épuisé tous les arguments, étudié la complexité des liens qui rattachent la guerre à l'humanité ?

— C'est impossible, mon enfant ? Je n'ai pu parler que des expériences de ma propre vie. Et que puis-je savoir, moi, la femme riche, noble, des souffrances que la guerre répand sur la masse du peuple ? — Que sais-je des misères et de l'influence dégradante de la vie de caserne ? Et, quant aux arguments scientifiques, j'ignore trop, pour les discuter, les questions économiques, sociales ; je sais seulement que c'est d'elles que procèdent, en définitive, tous les progrès de l'humanité. Ces pages n'ont pas la prétention d'être une histoire de droit international passé et futur ; elles sont la simple histoire d'une vie.

— Ne crains-tu pas qu'on devine l'intention du récit et que le but n'en soit par cela même, manqué ?

— Non, j'expose moi-même mon but, en trois mots, par le titre même du livre.

⁂

Juillet 1889. Hier le baptême a eu lieu. Ce jour a été doublement béni : ma fille Sylvia et le parrain de mon petit-fils, le comte Antoine Delnitzky — jeune homme qui nous était depuis longtemps très sympathique — ont ajouté, à la solennité du baptême, celle de leurs fiançailles.

Je me vois donc entourée de tout le bonheur que l'on peut espérer de ses enfants. Rodolphe est, depuis six ans, en possession du majorat de la famille Dotzky, et marié, depuis deux ans, avec sa petite fiancée d'enfance, Béatrix de Griesbach, la plus charmante créature du monde : la naissance d'un fils vient de mettre le comble à leur félicité.

Une table, dressée dans la serre, réunissait nos hôtes. Par les fenêtres grandes ouvertes, l'air de ce splendide après-midi d'été nous arrivait tout embaumé du parfum des roses. J'avais, à côté de moi, Lori Griesbach, la mère de Béatrix. Elle est veuve ; son mari est mort dans l'expédition de Bosnie ; mais, cette perte ne l'a pas très profondément affligée, elle n'a jamais songé à porter un deuil éternel. Elle était, pour cette fête de famille, vêtue d'une robe de brocart rouge, avec profusion de bijoux. Elle est demeurée aussi superficielle que dans sa jeunesse. Elle n'a même pas renoncé à la coquetterie ; elle ne s'attaque naturellement plus aux jeunes gens, mais les hommes d'âge mûr — ceux surtout qui remplissent une fonction officielle — ne sont point à l'abri de ses œillades. Il me semble que, pour le moment, c'est au ministre « Évidemment » qu'elle en veut. Celui-ci a dernièrement changé de nom. Il est devenu le ministre « D'autre part », à cause de la nouvelle locution qu'il a adoptée.

— Il faut que je te fasse une confession, me dit Lori, après que nous eûmes trinqué à la santé de notre petit-fils : je veux profiter de la solennité de ce jour pour t'avouer que j'ai été sérieusement éprise de ton mari.

— Tu me l'as déjà souvent avoué, chère Lori.

— Mais il ne m'a jamais témoigné que de l'indifférence.

— Je le sais aussi.

— Martha, tu avais un mari vraiment exemplaire. Je ne puis en dire autant du mien, mais je l'ai tout de même bien regretté. Je me suis consolée en pensant qu'il avait trouvé une mort glorieuse. L'existence d'une veuve est bien maussade, surtout aux approches de la vieillesse… Tant que l'on a des adorateurs et des

prétendants, le veuvage n'est pas sans. charmes… mais, actuellement, je t'assure qu'il me pèse beaucoup. Pour toi, c'est différent : tu vis avec ton fils. Moi, je ne désire pas du tout habiter avec Béatrix ; elle ne le souhaite pas non plus ; les belles-mères, vois-tu, cela ne fait guère plaisir. Je te dirai franchement que je ne serais pas éloignée de me remarier. Bien entendu, un mariage de raison, avec un homme mûr.

— Avec un ministre, ou quelqu'un de ce genre, l'interrompis-je en souriant.

— Oh ! la rusée ! Voilà que tu me devines encore ! Mais regarde donc là-bas : ne vois-tu pas combien ta fille et le comte Delnitzky causent intimement ?

— Laisse-les faire ; en revenant de l'église ils ont arrangé cela ; Sylvia me l'a confié tout à l'heure : le jeune homme viendra, demain, me demander sa main.

— Que me dis-tu là ? On peut donc te féliciter. Le jeune Tony s'est bien un peu amusé, mais ils sont tous les mêmes ; et, en songeant au beau mariage qu'elle…

— Sylvia n'y a jamais pensé ; elle l'aime.

— Tant mieux, c'est un bel appoint dans le mariage.

— Un appoint ? Mais c'est tout !

Mon voisin de table, un colonel, frappa sur son verre pour réclamer le silence. Quel ennui ! pensèrent la plupart des convives, obligés d'interrompre leurs conversations pour écouter l'orateur. Ce fut très ennuyeux, en effet ; le malheureux, fort inexpérimenté dans l'art de a parole, dut s'y reprendre à trois fois. Le thème de

ses vœux était aussi mal choisi que possible. Il félicita le nouveau-né d'être venu au monde à une époque où la patrie avait, de plus en plus, besoin de ses enfants. Puisse-t-il, un jour, manier l'épée aussi glorieusement que ses ancêtres paternels et maternels… ! Puisse-t-il lui--même engendrer de nombreux fils qui seront, à leur tour, l'honneur de leur père et de leurs aïeux !… et comme beaucoup d'entre eux, tombés au champ d'honneur… ainsi que ses aïeux, pour l'honneur du pays… et de leurs propres aïeux… puisse-t-il conquérir ou… Bref, je porte la santé de Frédéric Dotzky !

Les verres s'entre-choquèrent, mais le speech avait jeté un froid. La pensée que ce petit être, à peine entré dans la vie, était déjà porté sur la liste fatale destinée aux batailles futures, ne fit sur personne une impression agréable.

Pour chasser cette pensée pénible, quelqu'un fit la consolante remarque que, dans les conjonctures actuelles, le maintien de la paix était à peu près assuré, que la Triple-Alliance…

La conversation générale passa ainsi sur le terrain politique. Le ministre « D'autre part » prit la parole (Lori Griesbach était suspendue à ses lèvres).

— Il faut bien reconnaître que notre puissance défensive est aujourd'hui si colossale qu'elle fera réfléchir tous ceux qui auraient envie d'attenter à la paix. L'institution du landsturm, en imposant le service militaire à tout citoyen valide de 19 à 42 ans — et à tout ancien officier jusqu'à 60 — nous permet, à la première alerte, de mettre 4 800 000 hommes sur pied. D'autre part, on ne saurait nier que les exigences toujours croissantes du ministre de la guerre, et les sacrifices qu'elles imposent au pays,

ne pèsent lourdement sur la population. D'autre part, il est bien réjouissant de voir, avec quel élan patriotique, les représentants de la nation votent toujours les subsides supplémentaires qui leur sont demandés. Ils reconnaissent la nécessité de subordonner toute autre considération à celle du développement de nos forces militaires.

— Un véritable article de fond ! remarqua quelqu'un à mi-voix.

« D'autre part » continua :

— Nous obtenons ainsi la meilleure garantie du maintien de la paix. Fidèles au patriotisme traditionnel par cet accroissement de nos forces défensives, nous assurons nos propres frontières ; nous remplissons le plus saint des devoirs, et nous consolidons la légitime espérance d'éviter les dangers qui, de différents côtés, pourraient nous menacer. C'est pourquoi je lève mon verre en l'honneur de ce principe de la paix que je sais si cher à notre amie, la baronne Martha, principe hautement estimé aussi par la ligue de paix des trois puissances, et je vous demande de trinquer avec moi : Vive la paix ! Puissions-nous jouir longtemps de ses bienfaits !

— Je ne puis boire à cette idée, répondis-je ; la paix armée n'est pas un bienfait. Ce n'est pas pour longtemps, mais pour toujours que nous devons être délivrés du fléau de la guerre. Quand on s'embarque pour une traversée, se contenterait-on de l'assurance que le bateau ne va pas de si tôt échouer ou sombrer ? La tâche du capitaine est de mener le voyage à bonne fin.

Le D Bresser, qui était resté notre meilleur ami, vint à mon aide.

— Pouvez-vous croire que des soldats, passionnés pour leur métier, désirent la paix ? Pensez-vous qu'on aurait tant de plaisir à construire des arsenaux, à faire des manœuvres, à élever des remparts si l'on n'y voyait que de simples épouvantails ? Croyez-vous que ce soit pour s'envoyer des baisers par-dessus les frontières que les peuples s'amusent à les fortifier ? L'armée n'acceptera jamais d'être transformée en maréchaussée. Le général qui crie : Si vis pacem sait bien à quoi s'en tenir, et les députés qui votent les crédits n'ont pas, non plus, les yeux fermés.

— Les députés ! On ne peut que les louer de leur unanimité dans les moments critiques.

— Permettez, Excellence ! Je dis à l'un : Vois-tu : cette mère ? c'est ton vote qui lui enlève son fils ! À un autre : c'est ton vote qui crève les yeux à ce malheureux, ton vote qui brûle cette bibliothèque précieuse, ton vote qui brise le crâne à ce poète qui eût peut-être été la gloire de ta patrie ! Et tu l'as donné, ce vote, pour ne pas paraître lâche !

— J'espère, cher docteur, dit le colonel, piqué, que vous ne vous présenterez jamais à la députation ; on vous sifflerait.

— Le courage seul de me présenter prouverait que je ne suis pas un lâche.

— Et si l'on n'était pas prêt au moment du danger ?

— Nous établirons un droit des gens qui supprimera le danger. Une guerre serait trop terrible ; ce ne serait plus une guerre, mais une lutte de géants où vainqueurs et vaincus périraient à la fois. Qui de nous vote cette guerre ?

— Moi pas, dit le ministre, mais tous les hommes… notre gouvernement non plus, mais, tous les autres États.

— De quel droit accusez-vous les autres de plus de méchanceté ou de plus de bêtise que nous ? Laissez-moi vous conter un petit apologue :

« Une foule de mille et un hommes regardait avec envie un merveilleux jardin, dont la porte était close. La consigne du portier était de laisser entrer ces gens, si la majorité le désirait. Il appela le premier : « Sincèrement, veux-tu entrer ? »

— « Moi, certainement, mais les autres ne voudront jamais. » Le prudent portier nota cette réponse sur son carnet. Il appela le second, qui fit la même réponse. Il nota de nouveau sur son carnet 1 oui, 1000 non, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Il fit addition. Pour 1001 oui il trouva un million de non. La porte resta close, car la majorité des « non » était écrasante : chacun s'était cru obligé de voter non seulement pour lui, mais encore pour les autres. »

— Un vote unanime de désarmement serait bien beau, dit le ministre, mais qui en prendra l'initiative, et comment imposer silence aux passions et aux intérêts particuliers ?

Mon fils Rodolphe prit la parole :

— Quarante millions de citoyens d'un État forment un tout, pourquoi plusieurs centaines de millions d'hommes n'en formeraient-ils pas un ? Est-il admissible que, malgré les passions, malgré les intérêts, quarante millions d'hommes puissent renoncer à la guerre, une ligue de paix comme la Triplice puisse se

constituer, et que cinq peuples ne puissent se décider à suivre la même voie ? Sommes-nous donc des sauvages ?

— Oh ! oh !

— Oui, je maintiens le mot, nous sommes des sauvages, et nous le resterons tant que nous nous raccrocherons au passé… Mais je vois naître l'aurore d'une ère nouvelle. Peut-être le prince ou l'homme d'État qui aura la gloire de proposer le désarmement est-il déjà né ! L'égoïsme d'État fera bientôt place à la fraternité des peuples, et la justice deviendra la base de la vie sociale. Ce sera le triomphe de l'humanité, de la Noblesse humanitaire, comme avait coutume de dire Frédéric Tilling… Mère, je lève mon verre au souvenir de ton bien-aimé perdu… Qu'on ne porte aucun autre toast aujourd'hui… Vive l'avenir !… Mais qu'as-tu, chère mère ?… Tu pleures ? Que regardes-tu avec cette attention ?…

Mes yeux étaient tournés vers la porte vitrée. Les rayons du soleil couchant entouraient un rosier d'une vapeur dorée ;… au milieu, je vis apparaître mon rêve : Je le vois le sécateur à la main… ses cheveux blancs miroitent au soleil… Il me sourit : « N'est-ce pas que nous sommes un délicieux couple de bons vieux ? »

Hélas !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Bas_les_armes_%21. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.